

LA CHAIRE ET L'APOLOGÉTIQUE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE ÉTUDES CRITIQUES ET PORTRAITS CONTEMPORAINS

PAR LE R.P. FONTAINE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PARIS LETOUZEY ET ANÉ, ÉDITEURS 17, RUE DU VIEUX-COLOMBIER

AU R.P. CHARLES DANIEL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Mon Révérend et bien cher Père,

Pax Christri !

Permettez que je vous fasse hommage de ces humbles études. C'est sur vos instances réitérées qu'elles ont été entreprises ; votre approbation ne leur manqua jamais, et fut toujours pour moi le plus précieux des encouragements. Il est juste que ce livre retourne vers vous comme vers son premier auteur. Que n'ai-je pu vous emprunter, pour animer ces pages, ce style simple et grand dont M. Guizot, excellent juge, subissait le charme, alors même qu'il rencontrait en vous un contradicteur ; cette conception élevée, cette science vaste et sûre qui caractérisent les nombreux travaux dus à cette plume que de précoces et cruelles infirmités n'ont point encore arrachée à votre vaillante main !

Dieu, qui bénit la souffrance, aussi bien que les œuvres entreprises pour la gloire de Son Nom, sera votre récompense, comme Il est déjà votre joie et votre consolation.

J'ai l'honneur d'être, mon bien cher Père, en union de vos prières et de vos saints sacrifices, de votre Révérence, le très humble et reconnaissant serviteur et frère en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

FONTAINE, s. j.

AVANT-PROPOS

L'éloquence de la Chaire et l'apologétique sont les deux maîtresses branches de cet arbre merveilleux qui s'appelle la littérature religieuse au XIX^e siècle. Cet arbre a étendu dans toutes les directions ses rameaux verdoyants, et il s'est chargé de fruits d'une exquise saveur. Nous ne voulons point dire cependant que sa sève ait été toujours bien dirigée, que des parasites n'en aient absorbé une part trop considérable, que les feuilles et les fleurs n'aient été plus abondantes que les fruits, et enfin qu'à certains jours il n'ait été atteint de souffles malfaisants. La Chaire et l'apologétique elles-mêmes ont eu à souffrir.

Certes, l'éloquence sacrée a jeté dans ce siècle un bien vif éclat. Pour trouver un terme de comparaison, il faut remonter à l'époque glorieuse où notre langue, née d'hier, atteignit d'un coup sa perfection sous la plume et sur les lèvres de Bossuet, de Fénelon et de Bourdaloue. Les hommes qui ont occupé de nos jours la chaire de Notre-Dame peuvent être cités après les orateurs du grand siècle. Ne parlons que des morts, pour être plus libre dans l'éloge. Il n'y a aucune témérité, croyons-nous, à rapprocher le nom de Lacordaire du nom de Bossuet orateur : leurs qualités diffèrent sans aucun doute ; mais sont-elles de beaucoup inégales ?

Le Père de Ravignan ne rappelle Bourdaloue que d'assez loin ; la phrase sobre et sévère du premier ne ressemble guère aux périodes harmonieuses et étudiées du second. Mais qui ne sait que les conférences de Ravignan, telles que nous les possédons, ne sont que des ébauches ou plutôt des débris de son œuvre si puissante, si magistrale ? Un orateur se juge d'après l'action qu'il exerce sur son siècle et sur son pays. A ne consulter que les témoignages contemporains et les pages émues où le P. de Ponlevoy nous raconte les fruits merveilleux produits par l'éloquence apostolique de son vénérable ami, nous doutons que Bourdaloue ait eu au XVII^e siècle une influence plus profonde et plus étendue.

Au-dessous de ces talents de premier ordre, d'autres parmi nous ont fixé et longtemps retenu l'attention publique. On l'a justement remarqué, il y a trente ou quarante ans l'Église de France possédait des prédicateurs qui, sans être illustres, jouissaient d'une notoriété telle, que, sitôt qu'ils arrivaient dans l'une de nos grandes cités, les catholiques se pressaient autour de leurs chaires et recueillaient avidement les paroles substantielles et ardentes qui tombaient de leurs lèvres. C'était là une grande force. Ayons la franchise de l'avouer, cette force s'est considérablement affaiblie ; elle tend même à disparaître. Il s'est fait quelque bruit, nous le savons, autour de certains noms ; mais le silence et l'oubli n'ont pas tardé à venir. Qu'une presse plus ou moins dévouée et bien pensante, par entraînement de parti ou d'école, échafaude, à force de réclames, l'une de ces réputations factices qui ne sont appuyées sur aucun fondement solide, c'est le plus sûr moyen de perdre un homme médiocre. On dirait un fardeau énorme que l'on maintiendrait quelques instants, dans un faux équilibre, sur des épaules trop frêles qui s'empressent de le laisser tomber au bord du chemin.

Les causes de cette pénurie sont multiples et diverses. Qu'on nous permette d'en signaler une. Certes l'antique adage : *nascuntur poetæ, fiunt oratores*, ne nous semble point rigoureusement exact. Pour être orateur, il faut avoir reçu de la nature certaines qualités géniales que l'exercice et l'étude développent sans les créer ni les remplacer. Mais la nature est une mère féconde qui ne trahit jamais les légitimes espoirs. Elle s'est montrée prodigue envers notre temps ; nul doute qu'elle n'accorde aujourd'hui, comme autrefois, et à un bon nombre, les dons précieux qui font l'orateur. Mais il faudrait que ces aptitudes natives, originelles, fussent excitées, cultivées et encouragées au sein d'une grande école de prédication, soucieuse de satisfaire aux exigences de l'esprit contemporain. Or cette école de prédication n'existe pas dans notre pays. Pour nous du moins, disons-le sans détour, nous n'en connaissons aucune. Les orateurs qui ont surgi, en assez grand nombre, se sont formés seuls : qu'on relise leur histoire. L'éloquence a jailli de leur âme ardente et convaincue sous l'excitation de circonstances extérieures. Tourmentés du besoin de faire face à l'ennemi, de combattre des préjugés et des erreurs, d'arracher à l'ignorance des foules menacées de devenir la proie de l'incrédulité rationaliste, ils ont parlé ; et les premiers ils ont été surpris de la puissante vibration de leurs voix et de la chaude éloquence de ces accents qu'ils ne se connaissaient pas, comme l'avouait le plus illustre d'entre eux.

En vain nous dirait-on que cette école de prédication rêvée par nous n'exista jamais, qu'on ne vit rien de semblable dans le cours des siècles, qu'à toutes les époques l'initiative privée et individuelle fit les orateurs et assura leurs succès. Nous n'en sommes qu'à demi consolé. Lorsqu'on étudie l'histoire de la Chaire, on est étonné des décadences et des chutes de l'éloquence sacrée dans notre pays. L'enseignement religieux y jette-t-il quelque éclat, bientôt on le voit tomber

au-dessous de lui-même comme pour faire oublier, par de périodiques abaissements, ses élévations momentanées et éphémères. Ces variations à jamais lamentables ne trouveraient-elles pas leur explication dans l'absence de toute école oratoire, durable et puissante ? Une telle école est plus nécessaire que jamais ; elle serait bien plus facile à établir, et son influence serait surtout plus étendue. Au moyen âge la diversité des idiomes, et plus tard, lorsque la langue fut formée et répandue sur toute la surface du pays, la variété du goût et des habitudes dans les différentes provinces, ne permettaient pas de donner aux orateurs une formation identique. De nos jours, un certain niveau intellectuel s'est partout établi ; on rencontre, dans le plus mince chef-lieu d'arrondissement, à peu près la même culture que dans nos cités les plus populeuses. Les auditoires y sont tout aussi exigeants, apprécient tout aussi bien, et parfois se montrent plus sensibles à l'éloquence. Quelques centaines d'orateurs formés à bonne école, étudiant ensemble les besoins intellectuels et religieux des populations et les moyens de les satisfaire, conquerraient en peu d'années une influence qui se ferait sentir d'un bout à l'autre de ce pays et produiraient de merveilleux fruits de salut. Ce rêve, hélas ! n'est pas près de se réaliser.

Chose vraiment singulière, l'enseignement à tous ses degrés passionne l'opinion. Le plus humble enseignement primaire, tout aussi bien et plus même que celui qui se donne dans les écoles spéciales et dans les facultés savantes, provoque les études les plus diverses, les contestations et les débats les plus acharnés. Partout on perfectionne les procédés et les méthodes, on précise l'objet de chaque cours, on met en lumière son but, son utilité. On écrit quantité d'articles de revue, de brochures et même de fort gros livres, pour faire prévaloir les idées que l'on estime justes et sages. Il n'y a que l'enseignement de la Chaire qui n'éveille, paraît-il, presque aucune sollicitude ; du moins les hommes qui en ont quelque souci sont bien rares ; quand on en parle, il faut presque s'excuser auprès des meilleurs esprits. Lorsqu'on a cité un certain nombre de mandements épiscopaux, quelques livres dus, il est vrai, à des plumes très autorisées, le beau et instructif travail de Mgr Dupanloup, un volume de Mgr Isoard plein d'observations ingénieuses et fines, les écrits de M. l'abbé Mullois et de quelques autres peut-être, on a épuisé la liste des ouvrages qui traitent de la prédication. Ces ouvrages sont excellents, mais leurs auteurs n'ont point sans doute la prétention d'avoir tout dit ; la matière n'est nullement épuisée. Les méthodes employées jusqu'ici ne seraient-elles pas susceptibles de perfectionnements ? Ne doivent-elles pas se modifier selon les exigences des milieux et les dispositions de l'esprit public ? N'importe-t-il pas de les varier et de les multiplier, de rajeunir les anciennes, et, s'il se peut, d'en inventer de plus efficaces ? Dans tous les siècles le zèle apostolique, toujours agissant, parfois audacieux, n'a point reculé devant des innovations que Dieu a bénies. Telles sont quelques-unes des questions que soulève l'état de la Chaire contemporaine, et elles sont loin d'être résolues.

Certes, nous n'avons point l'orgueilleuse et téméraire pensée de combler ces lacunes ! Ce livre a un but bien plus modeste. L'auteur a beaucoup écouté et un peu réfléchi ; il a suivi, surtout à une certaine époque, bon nombre de prédicateurs ; il a aussi prêté l'oreille aux appréciations si diverses des auditoires et a essayé de pénétrer les causes de leurs rares enthousiasmes, de leur froideur et de leur indifférence trop ordinaires, quelquefois de leurs répulsions. De ces observations assez longues et de nos méditations personnelles se sont dégagées peu à peu quelques idées que nous estimons justes et vraies. Nous demandons humblement à nos lecteurs la permission de les leur soumettre.

Deux tendances opposées, presque également dangereuses, se sont manifestées, croyons-nous, dans la prédication contemporaine ; elles ont égaré des talents qui, s'ils avaient suivi une ligne intermédiaire, auraient rendu de plus grands services. Les uns ont légèrement amoindri ou du moins, dissimulé les vérités révélées dans l'espoir bien peu fondé de les faire accepter plus aisément des esprits imbus des préjugés rationalistes. L'exposition qu'ils faisaient de nos dogmes était presque toujours incomplète ; et au lieu de déterminer les conversions qu'ils désiraient, ils les ont rendues beaucoup plus difficiles.

Leurs auditoires, déshabitués des saintes audaces du zèle apostolique, ne pouvaient plus goûter la parole franche et nette des prêtres pénétrés de l'obligation de ne rien atténuer, de ne rien affaiblir. D'autres, dans le louable dessein de venir en aide à cette société chancelante, ont essayé de tirer de la doctrine évangélique des conclusions qui, selon nous, n'y sont pas contenues. Non contents de proclamer ces éternels principes de morale publique qui doivent régir les nations aussi bien que les individus, ils ont porté dans la Chaire de véritables thèses économiques. Les idées qu'ils émettaient nous ont semblé parfois fort contestables ; alors même qu'elles étaient justes et vraies, elles ne relevaient certainement point de cet enseignement sacré qui se donne au nom de Dieu. Ils ont créé un genre que nous avons appelé, à défaut d'un nom meilleur, *la prédication sociale*. Enfin, pour déterminer l'objet propre, pour délimiter d'une façon précise la matière de l'enseignement de la Chaire, nous n'avons trouvé rien de mieux que de présenter à nos lecteurs le catéchisme du concile de Trente, recommandé par tant de souverains pontifes et de synodes provinciaux. Ce catéchisme, accepté de tous les pasteurs comme le guide de la prédication paroissiale, amena à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle une véritable révolution dans la chaire française. Nous croyons qu'une réforme un peu semblable serait à souhaiter encore aujourd'hui.

Nos critiques et nos observations portent donc uniquement sur la prédication naturaliste, sur la prédication sociale et sur la prédication catéchistique. La première pèche par défaut ; la seconde, par excès ; la troisième garde l'exacte mesure. En quoi consistent ce défaut, cet excès et cette exacte mesure ? Nous essayons de le dire dans les trois premiers chapitres de ce livre. Le lecteur qui voudra bien les considérer à ce point de vue et dans cette lumière saisira vite quels liens étroits et nécessaires les rattachent. Il comprendra mieux la pensée qui a inspiré cette première partie de notre travail, et lui donne, croyons-nous, un suffisant caractère d'unité.

L'apologétique va plus loin que l'éloquence de la Chaire. Sa fonction principale est de faire le tour du vaste domaine de la révélation, de surveiller les mouvements de l'ennemi et de repousser les assauts qui se multiplient de nos jours avec une inquiétante rapidité. Les Etats modernes se voient sans cesse obligés de modifier leur outillage militaire ; chacune de ces transformations coûte des sommes énormes et surcharge des budgets déjà bien obérés ; cependant pas la moindre hésitation ne se produit. C'est qu'aucun peuple ne consentirait à demeurer dans une infériorité relative qui l'exposerait à devenir la proie de ses ambitieux voisins. Une nécessité analogue, et même beaucoup plus pressante, s'impose à nos apologistes. De toutes parts on attaque la vérité religieuse avec des armes nouvelles. Les sciences se déve-

loppent, ou, pour mieux dire, elles se multiplient. L'incrédulité essaye de les faire servir à ses fins : la destruction du christianisme et le triomphe de la libre pensée. L'apologétique doit nécessairement rajeunir ses argumentations, inventer des preuves nouvelles, tirer des objections elles-mêmes des éléments de démonstration, s'emparer des découvertes scientifiques pour en faire autant de trophées à la gloire de la religion. Au lieu de contredire nos dogmes, ces découvertes ne les confirment-elles pas d'une façon au moins indirecte ?

Dans la seconde partie de ce livre, nous avons suivi nos adversaires sur tous les terrains où il leur a plu de s'établir : philosophie positiviste, politique antichrétienne, sciences naturelles. Il nous a semblé nécessaire de consacrer une étude longue et spéciale aux sciences historiques, qu'ils se sont, pour ainsi dire, appropriées et qu'ils exploitaient contre la vérité religieuse. Nous avons essayé de caractériser les modifications à apporter aux anciennes méthodes apologétiques, les perfectionnements dont ces méthodes sont susceptibles. Sans changer le fond substantiel des démonstrations éprouvées par le temps, il importe de les enrichir de considérations et d'aperçus nouveaux, empruntés le plus souvent à ces sciences qui ont fait de nos jours de si étonnants progrès. Il ne suffit pas de ne rien abandonner de l'héritage transmis par nos pères, notre devoir est de l'accroître, comme eux-mêmes nous en ont donné l'exemple. Je le veux bien, tenons-nous en garde contre les innovations dangereuses ; mais ne confondons pas l'esprit de conservation avec l'esprit de routine. Les timides, qui aujourd'hui s'effrayent des moindres efforts tentés pour établir une harmonie nécessaire entre les dogmes et les découvertes qu'amène à tout instant l'exploration scientifique du globe, auraient certainement accusé de témérité et d'imprudence ces génies audacieux et sublimes, ces Pères de l'Église qui mirent en circulation tant d'idées absolument inconnues auparavant. Ces Pères, eux aussi, se sont quelquefois trompés. Saint Augustin, le plus grand de tous, a dû remplir de ses rétractations tout un livre qui n'est pas son moindre titre de gloire. A mesure que l'Église a parlé et que les définitions dogmatiques ont été formulées, on a mieux vu les défaillances de ces hommes extraordinaires. Ils n'en demeurent pas moins les colonnes de l'Église elle-même, et c'est avec raison que l'on a représenté, sous la coupole de la basilique vaticane, les quatre plus illustres soutenant sans effort, de leur petit doigt, cette chaire de saint Pierre qui enseigne les docteurs et corrige les écarts du génie.

Laissons à l'apologétique cette liberté d'allure qui est la loi de sa vie et la raison de ses progrès, cette liberté qui fait la moitié de sa force et assure toutes ses victoires. L'une des inepties du despotisme républicain fut de vouloir imposer aux généraux qu'il envoyait au-devant de l'ennemi des plans tracés à l'avance. Prenons garde de tomber dans semblable faute. L'apologiste ressemble un peu à un général d'armée ; qu'il dispose à son gré ses arguments et ses preuves. Pourvu que l'intégrité de la doctrine soit sauvegardée, qu'importent les différences de procédés et de méthodes ! Telle argumentation qui n'aura aucune prise sur nous, qui peut-être même blessera nos goûts et nos préjugés, saisira une foule d'esprits qui ne nous ressemblent point ; elle triomphera de toutes leurs résistances, déterminera leur assentiment, peut-être même provoquera leur enthousiasme. Ces divergences naissent du fond de l'humaine nature, qui, bien qu'identique à elle-même partout et toujours, comporte cependant les plus étonnantes variétés. Les âmes ne se ressemblent pas plus que les corps ; elles diffèrent de physionomie plus même que les visages. Il faut en prendre notre parti et applaudir de tout cœur à des œuvres qui, sans avoir l'avantage de nous plaire, contribuent cependant au triomphe de la vérité. Ce double amour d'un progrès nécessaire et d'une prudente et sage liberté a inspiré la seconde partie de ce livre, que nous offrons à tous ceux que préoccupent l'avenir du christianisme et le sort de cette société aux abois. Les jeunes prêtres, qui débutent dans la carrière oratoire ou apologétique, y trouveront peut-être quelques indications utiles qui leur épargneront des tâtonnements toujours regrettables, des essais infructueux, peut-être des faux pas. La sainte cause de l'Évangile sera mieux défendue ; les peuples, mieux instruits ; Dieu, mieux glorifié, et notre but sera atteint.

Daigne notre souverain maître et Seigneur Jésus-Christ bénir ce livre, que nous dédions à Son Sacré Cœur, comme le fruit hâté et bien imparfait des trop courts et très doux loisirs dont Sa bonne et maternelle Providence a bien voulu parer notre vie laborieuse et éprouvée.

Le Mans, en la fête de saint Julien et de saint Jean Chrysostome, le 27 janvier 1887.

PREMIÈRE PARTIE : LA CHAIRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

CHAPITRE I : LA CHAIRE ET L'ÉCOLE NATURALISTE

Le naturalisme est cette doctrine trop connue qui de la conception de la nature exclut tout rapport immédiat et personnel, tout commerce vivant et réciproque entre Dieu et Sa créature. Il commence par mutiler l'âme humaine ; il ampute cette faculté supérieure, le sens religieux. Qu'importe que nous ayons des appétits célestes, la faim et la soif de l'infini, le besoin d'un Dieu qui dissipe nos doutes, éclaire nos ignorances, console nos tristesses et guérisse nos infirmités ?

A entendre le naturalisme, Dieu lui-même voulût-Il intervenir personnellement en notre faveur, qu'Il ne le pourrait pas ; Il a épuisé, paraît-il, en nous créant toutes Ses ressources disponibles. Que voulez-vous qu'Il fasse ? Lui-même s'est lié les mains en promulguant, à l'origine, ces lois universelles et inexorables qui régissent l'univers. Nous n'avons donc rien à attendre de ce côté. Que chacun se tire comme il pourra de la bataille de la vie. M. Jules Simon, le plus élevé des spiritualistes, est sur ce point aussi désespérant que M. Taine lui-même. Jamais l'humanité ne trouvera dans son sein une lumière, une force qui ne vienne de la nature. Le christianisme qui affirme l'existence d'une révélation positive, d'une loi morale supérieure, d'un amour divin, d'une destinée céleste, est une illusion, sublime peut-être, mais sans valeur aucune devant la raison émancipée de ces superbes philosophes.

On le voit, c'est la négation radicale du surnaturel, érigée en système.

Cette négation est partout répandue ; elle remplit les revues, les journaux, les romans, l'histoire, les sciences naturelles, l'économie politique. Le théâtre et les arts en sont imprégnés. Les tristes gouvernants qui nous oppriment et désorganisent la France, s'ingénient à la faire pénétrer dans les mœurs privées et publiques, au foyer des familles, dans les institutions sociales.

Ce naturalisme si répandu, ayant à son service tous les moyens de la publicité la plus retentissante, professé par des hommes d'un talent incontestable, a-t-il été sans influence sur la prédication ? N'a-t-il pas pénétré sous des formes adoucies jusque dans la chaire, au XVIII^e siècle pour altérer essentiellement la vérité révélée, aujourd'hui pour on affaiblir l'expression sur certaines lèvres et en énerver l'efficacité ? Enfin le P. Lacordaire aurait-il été, comme le prétendent quelques-uns, le propagateur, sinon le père, de ce funeste genre, et l'école naturaliste peut-elle légitimement se couvrir de l'autorité de son nom et du prestige de son incomparable éloquence ?

I. Je ne voudrais certes point me donner comme un partisan de cette théorie des milieux à l'aide de laquelle on essaye d'expliquer les faits moraux et intellectuels, sans tenir presque aucun compte de la liberté humaine. Il y a là une tendance fataliste, que je repousse de toutes les énergies d'une conviction bien réfléchie et bien arrêtée. Impossible cependant de ne pas reconnaître que l'esprit le plus ferme se soustrait difficilement aux idées ambiantes ; ces idées se retrouvent où l'on était loin de les soupçonner.

Croiriez-vous, par exemple, que les philosophes naturalistes aujourd'hui les plus décidés, MM. Jules Simon, Taine ou Renan, aient complètement échappé à l'influence chrétienne ? Vous vous tromperiez. M. Jules Simon a emprunté presque toute sa Religion naturelle à nos théologiens du XVII^e siècle. Il serait curieux de rapprocher les meilleures pages de son livre des pages correspondantes de Fénelon sur les mêmes sujets ; à certains points de vue, l'identité des idées serait manifeste. M. Renan nous doit bien autre chose que «ces passages susceptibles d'édifier et de consoler» qu'il songe à extraire de ses œuvres et à publier «en un petit livre sous le nom de lectures pieuses» (*Nouvelles Etudes d'histoire religieuse*, préface). Il a emporté de Saint-Sulpice, de Tréguier et de Saint-Nicolas du Chardonnet, mille manières de penser et de sentir, qui font une partie de son succès. L'apostat s'obstine à écrire ses blasphèmes à la lumière de la petite lampe qui brûle devant l'autel témoin de ses premiers serments ; il ne voit là sans doute qu'une source de contrastes d'un bel effet littéraire. De nos trois philosophes, le moins chrétien est certainement M. Taine. La religion ne s'est point inclinée, croyons-nous, sur son berceau et n'a eu rien à voir dans son éducation. Il l'a rencontrée cependant dans la société que dissèque sa puissante critique ; il n'a pu s'empêcher d'admirer la civilisation créée par dix-neuf siècles de christianisme, et, quand il a vu cette civilisation compromise dans ses essentiels éléments par l'esprit révolutionnaire, il a porté à celui-ci ces rudes coups que la libre pensée ne lui a point pardonnés.

Nous pourrions faire des observations analogues sur les philosophes du XVIII^e siècle ; chacun sait que l'on a extrait de leurs œuvres et composé avec leurs aveux toute une apologie de la religion.

Si les naturalistes les plus décidés n'ont pu se soustraire complètement à l'influence chrétienne, eux aussi, à leur tour, par l'une de ces réactions trop ordinaires dans l'ordre intellectuel et moral, n'auraient-ils pas exercé leur influence sur les prédicateurs de l'Évangile ? Ne retrouverait-on point quelque reflet de leur doctrine jusque dans la chaire catholique ?

Cela ne fut que trop évident au XVIII^e siècle. Tout le monde connaît cette religion formée de débris évangéliques et des idées alors en vogue. Sainte-Beuve l'a assez bien décrite dans cette phrase achevée, qui fait plus d'honneur à la sagacité de l'observateur qu'à la plume de l'écrivain : «Cette religion évangélique purement morale dans laquelle le prêtre n'est plus qu'un officier de bonnes mœurs et un agent de bienfaisance ; où l'on espère passionnément en l'autre vie, même quand on n'en est pas très sûr, mais parce que c'est une croyance utile et salutaire ; où le curé en cheveux blancs, qui ne sait que donner et pardonner, ressemble à un bon père de famille souriant, selon la maxime que : l'air gracieux et serein doit être la parure de l'homme vertueux ; cette religion du *Curé de Mélanie* et à la *Boissy d'Anglas*, religion de tolérance, de doute autant que de foi, et où l'arbitre du dogme ne trouve à dire à son contradictoire dans la dispute que cette parole calmante : «Je ne suis pas encore de votre avis», comme s'il ne désespérait pas de pouvoir changer d'avis un jour ; ce théisme doucement rationalisé et sensibilisé, à ravir un Bernardin de Saint-Pierre et à attendrir un Marmontel, n'est pas du tout la religion de Fénelon». Non certes, cette religion ne fut ni celle de Fénelon ni celle du siècle de Louis XIV ; et même la grande masse du clergé français l'ignora toujours. Alors que s'étaient les orgies de la régence et les débauches de Louis XV, les bons prêtres des campagnes enseignaient encore la vieille foi des ancêtres. Mais cette vieille foi ne pouvait convenir «aux abbés de cour et de ville», qui, liés d'amitié avec les philosophes, fréquentaient les salons où l'on se moquait agréablement de Dieu, écrivaient des articles pour l'Encyclopédie, louaient M^{me} d'Houdetot de son incrédulité, s'en allaient en pèlerinage à Ermenonville et demandaient à Jean-Jacques des règles de conduite qu'ils n'avaient pu trouver dans l'Évangile lui-même.

Qu'est-ce que ces gens-là pouvaient bien dire lorsqu'ils montaient dans les chaires de la capitale ? On le devine sans peine. Qui, du reste, n'a entendu parler de leurs petits sermons théophilanthropiques, de leurs dissertations sur les bienfaits partout répandus dans la nature, sur les moissons et les fleurs ? etc. Le Dieu de ces abbés musqués ne différait guère de l'Être suprême décrété par M. de Robespierre et en préparait l'avènement.

Le naturalisme étendit plus loin et plus haut ses néfastes influences. Une piété sincère, une foi vive, n'en préservèrent point le seul grand homme qui, au début de cette triste époque, honora la chaire française, et dont le nom se prononce avec éloge après ceux de Bossuet et de Bourdaloue. «Un ennemi venait de s'élever contre le christianisme, nous dit M. Nisard ; c'était la philosophie. Elle parlait aux imaginations, elle avait la faveur de la mode ; il fallait que la chaire lui disputât les esprits, et comme la philosophie se piquait de n'avoir affaire qu'à la raison, la chaire s'accoutumait à retirer du débat le dogme qui veut le sacrifice de la raison, et n'y laissait que la morale dont les plus incrédules s'accommodent. C'est ce que fit Massillon, et je le dis plus à son excuse qu'à sa gloire ; ces sortes de transactions compromettent le principe qui a cédé» (*Histoire de la littérature française*, t. IV, p. 283). M. Nisard se trompe ; le dogme ne veut que le sacrifice de l'orgueil rationaliste, et nullement celui de la raison. Cette réserve faite, son appréciation nous semble juste. A notre humble avis, l'auteur du Petit Carême «fit trop souvent du sermon une leçon de morale où le christianisme ne paraît être que la plus sévère des philosophies humaines».

Grâce au ciel, la race «des abbés de cour et de ville» est éteinte. Sainte-Beuve chercherait en vain parmi nous le prêtre «simple officier de bonnes mœurs et agent de bienfaisance». Il ne le trouverait pas plus que «cette religion du Cu-

ré de *Mélanie* et à la *Boissy d'Anglas*, faite de tolérance et de doute». Le théisme doucement rationalisé et sensibilisé est passé démodé. La situation a bien changé sous ce rapport ; mais, à un autre point de vue, elle est toujours la même. L'ennemi que signalait M. Nisard est encore là ; il parle aux imaginations et a toutes les faveurs du public : c'est encore, légèrement transformé, le naturalisme. Les meilleurs chrétiens subissent malgré eux son influence ; les foules à demi sceptiques lui obéissent en esclaves, ce qui ne les empêche pas de se presser derrière le groupe trop peu nombreux des pieux fidèles, lorsque des voix éloqu岸tes retentissent dans nos églises. La chaire contemporaine se trouve donc, comme au XVIII^e siècle, dans la dure nécessité de lui disputer les esprits. Ne serait-elle pas tentée, aujourd'hui comme alors, de retirer du débat, selon le mot de M. Nisard, et le dogme révélé et la meilleure partie de la morale ? Examinons bien...

Tout le monde sait que l'enseignement catholique comprend deux ordres de vérités bien distincts. Il y a tout d'abord les vérités rationnelles : l'existence et les attributs de Dieu ; la Providence et Son action sur le monde ; la spiritualité et l'immortalité de l'âme ; les obligations morales qui ressortent de notre nature elle-même envers Dieu, envers nous et envers les autres. Cet ensemble de vérités, déjà bien vaste et vraiment magnifique, constitue ce que l'on a appelé du nom impropre et très peu justifié de religion naturelle.

Viennent ensuite les dogmes supérieurs, notre destinée céleste, notre déchéance et notre réhabilitation ; l'Incarnation du Verbe ; notre Rédemption par la croix ; la mission divine de l'Eglise ; l'efficacité des sacrements, etc. La raison abandonnée à ses propres forces ne les eût jamais découverts ; mais aussitôt qu'ils lui furent manifestés, elle fut frappée de leur profonde sagesse ; plus elle les étudie en eux-mêmes et dans leurs rapports réciproques, plus elle en fait jaillir des clartés révélatrices. Dieu s'est plu à y cacher une vertu divine qui prosterne dans l'adoration et dans l'amour toutes les âmes sincères. L'église a le devoir de les prêcher à toute génération. Ces dogmes forment l'objet propre et direct de son enseignement, parce qu'ils sont l'objet propre de notre foi.

Que fait le prédicateur naturaliste ? Il les dissimule ou les altère.

Serrez, en effet, d'un peu près sa doctrine, vous vous apercevrez bientôt qu'il s'abstient autant que possible de parler de ces vérités supérieures et positives. Il n'y touche qu'incidemment et pour mémoire ; s'il est contraint d'entrer parfois dans cet ordre d'idées, il s'y sent dépaysé, hors de son élément. Aussi s'établit-il dans la sphère inférieure des vérités naturelles ; il cherche là très ordinairement les principes de ses thèses, ses chefs de démonstration, ses preuves et tous les développements qu'elles comportent. N'est-ce pas déjà une diminution de l'enseignement chrétien, une lamentable défaillance, la désertion de la meilleure partie des devoirs qui incombent à l'orateur religieux ?

En assistant à ces sermons, il m'est arrivé parfois de fermer les yeux pour faire plus facilement abstraction de tout ce qui m'entourait. J'oubliais un instant la pieuse assistance, l'habit du prédicateur, l'autel, et autant que possible le Dieu du tabernacle. A certains moments, je me croyais à la salle Gerson ou dans quelque amphithéâtre de la Sorbonne ; j'assistais à la leçon de M. Caro, de M. Nourrisson ou de M. Paul Janet, dans ses bons jours. L'illusion cependant ne durait guère. Je remarquais bientôt une différence tout à l'avantage de messieurs les professeurs, qui, plus libres dans leurs allures, peuvent se permettre des excursions sur le terrain de la physiologie, des sciences naturelles, de l'histoire, de l'économie politique, chercher leurs preuves, en un mot, partout où bon leur semble. Le prédicateur naturaliste, au contraire, sentant qu'il n'est pas là pour faire de la science et que les discussions techniques et les digressions de fantaisie ne sauraient être tolérées, est contraint de se renfermer dans ces vérités générales dont il s'épuise à rajeunir l'expression.

Pour n'avoir pas voulu demeurer apôtre, il n'est plus même un philosophe ; c'est un professeur amoindri, privé d'une partie de ses moyens.

Quand le prédicateur naturaliste ne dissimule pas, il altère sous prétexte d'expliquer. Les explications de nos dogmes sont de deux sortes. Les meilleures et les plus hautes se tirent des entrailles du dogme lui-même où sont cachées ces décisives lumières qui le justifient au tribunal de la raison non prévenue. On les trouve dans les monuments ecclésiastiques, chez les Pères et les docteurs, chez les théologiens de marque, qui résument, comme l'on dit, toute l'école. Les conciles et les décisions solennelles des pontifes romains ont une autorité plus grande encore. Il y a là un enseignement complémentaire qui fixe la valeur exacte de la révélation, le sens et la portée de chacun de ses points, à peu près comme la jurisprudence, formée des décisions successives des cours d'appel et de la cour de cassation, fixe le sens et la portée de chaque article du code. Une fois que le prédicateur s'en est bien pénétré, il n'a plus qu'à le traduire dans un langage populaire approprié aux aptitudes intellectuelles et aux besoins moraux de ses auditeurs.

Reste cependant une autre source d'éclaircissement, d'élucidation plus à la portée du commun des hommes et, pour ainsi dire, sous la main de chacun ; c'est l'ordre naturel tout entier. Libre au prédicateur de le parcourir dans tous les sens et de chercher partout des preuves, des éléments de démonstration en faveur de sa thèse. Qu'il interroge la raison, le cœur, son expérience personnelle et l'expérience des siècles, l'histoire et les sciences elles-mêmes, c'est son droit et son devoir. Son enseignement sera rationnel, mais nullement naturaliste. Nos théologiens ont agi ainsi ; les plus puissants sont ceux qui ont poussé le plus loin cette méthode ; si elle est défectueuse, saint Thomas d'Aquin est le grand coupable.

D'ordinaire cependant les preuves de raison ne peuvent qu'établir la convenance et la probabilité du dogme ; elles montrent à merveille qu'il n'implique ni contradiction ni absurdité, et que dès lors il serait souverainement sage de l'accepter de la bouche du Christ révélateur et de le croire d'une foi respectueuse et soumise. Mais pour frapper le coup décisif et courber devant Dieu les esprits rebelles, il faut habituellement recourir aux preuves d'autorité, à ces explications supérieures dont nous avons indiqué les sources.

La perfection consiste à unir ces deux genres de preuves. La démonstration sera d'autant plus triomphante qu'elle s'appuiera sur le divin et l'humain, sur la foi et la raison.

Au lieu de s'attacher à cette méthode, que fait l'orateur naturaliste ? Préoccupé du point de vue rationnel, il néglige de consulter les monuments ecclésiastiques, les traditionnelles explications de l'Église. Certains éléments de la question lui échappent. S'il les aperçoit, il n'en tient aucun compte, entraîné comme malgré lui par le vice de sa méthode. Pour rendre le dogme plus acceptable, il l'amoindrit et l'altère.

Que de fois n'ai-je pas été témoin de ces altérations, que je veux croire inconscientes, pour ne pas les appeler coupables !

Un jour je m'étais rendu avec un certain empressement à Notre-Dame de Lorette, dont la chaire devait être occupée par un orateur de quelque renom¹. Sa prétention avouée, m'avait-on dit, était de former des convictions dans l'esprit de ses auditeurs. J'en conclus que sa prédication devait être dogmatique ; j'allais enfin entendre un enseignement capable de satisfaire tout ensemble ma foi et ma raison ; c'était fait pour me reposer de cette mesquine théologie morale qui s'étale complaisamment dans nos chaires et répète inutilement d'excellentes banalités. Ma sympathie la plus sincère était donc acquise d'avance à l'orateur. Il est vrai, certaines critiques avaient été formulées, mais sur un ton acrimonieux qui en avait singulièrement affaibli l'autorité, et était presque une recommandation en faveur de celui que l'on avait voulu atteindre. Que ne critique-t-on pas ? me disais-je. Il suffit qu'un homme essaye de faire autrement que le vulgaire, pour être le point de mire de toutes les médiocrités jalouses qu'il blesse en les dépassant.

Enfin mon orateur parut.

Sa voix, d'un timbre grave et pur, arrivait sans effort à toutes les oreilles. Le geste ne manquait ni de distinction ni de grâce. Après un exorde d'un style simple et ferme, il annonça qu'il allait nous entretenir de la prière. Sans établir aucune division, il entr'ouvrit devant nous l'âme humaine, «faible et souffrante, que ses propres passions égarent et entraînent, que les choses extérieures froissent ou brisent et qui ne peut que laisser échapper des plaintes et des gémissements. Ces gémissements, ajouta-t-il, se changent sur les lèvres du chrétien en prières et en supplications». Ce morceau était écrit avec soin et révélait de la perspicacité, une certaine faculté d'analyse, une connaissance plus qu'ordinaire du cœur humain. L'orateur passa ensuite à des considérations plus hautes et chercha dans la notion de Dieu, telle que la fournit la nature, des motifs qui, selon lui, devaient suffire à nous inspirer une absolue confiance dans nos prières.

Ce double cri de la raison et du cœur me plut ; j'écoutais encore, non sans un certain ravissement ; j'aurais voulu entendre la voix du Christ nous imposant avec une autorité plus grande l'obligation de prier. Pourquoi ne pas rappeler le précepte divin : *Oportet semper orare*, la façon dont il a toujours été compris par les saints et pratiqué par l'Église elle-même ? Pourquoi ne pas joindre la preuve d'autorité à la preuve rationnelle ? Pourquoi ne pas s'adresser à la foi après avoir parlé à la raison ? La démonstration n'y eût-elle pas gagné en force et en solidité, en éclat et en grandeur ?

Je vis là une tendance fort regrettable.

Cette tendance ne fit que s'accroître dans la seconde partie du discours. «Dieu, nous dit l'orateur, répond à notre prière, en nous accordant un secours supérieur qui remédie à nos faiblesses et à nos douleurs intimes». A mesure que se déroulait la trame de l'argumentation, je me demandais quelle était bien exactement, dans la pensée du prédicateur, la nature de ce secours supérieur qu'il nous décrivait en termes plus vagues qu'éloquents. Le moindre philosophe sait qu'il nous est impossible de poser les actes naturels les plus simples, sans que Dieu y participe d'une façon directe et immédiate. Cette action continue de Dieu en nous est ce que l'on appelle, dans le langage de l'école, le concours. C'est avec ce concours que nous eussions été réduits à lutter contre les passions mauvaises, si Dieu nous eût laissés dans l'état de pure nature. Nul doute, au dire des théologiens, que Dieu n'eût accordé plus abondamment cette sorte de grâce philosophique à ceux qui la lui auraient demandée.

Est-ce de ce concours naturelle cette grâce philosophique, que l'orateur voulait parler, ou bien de la grâce divine, acquise sur le Calvaire au prix du sang de Jésus-Christ ? Il y a bien loin de l'une à l'autre. La seconde non seulement remédie à notre faiblesse, aux blessures de notre cœur, mais elle nous transforme, nous régénère, fait de nous des fils de Dieu.

Impossible, me disais-je, qu'un orateur chrétien s'obstine dans une telle équivoque, se contente de ces termes généraux de secours supérieur, d'influx divin, d'action plus haute à notre service, etc. Le mot sacramentel va jaillir de ses lèvres ; d'un geste puissant, cet apôtre du Crucifié va nous montrer la poitrine trouée de son Maître et s'écrier avec les accents d'une tendresse émue : «O mes frères, le secours supérieur dont vous avez besoin est sorti de cette plaie béante avec le sang qui vous a rachetés. Si je vous le dissimulais plus longtemps, le divin Crucifié se ranimerait sur Son gibet, Il secouerait en signe de dénégation Sa tête chargée d'épines, et de Ses lèvres tomberait sur moi le terrible anathème : «Malheur à qui retranche de ma doctrine un iota !»

Je m'attendais donc à l'un de ces éclats, à l'une de ces surprises que les maîtres réservent parfois pour conclure et pour enlever d'un coup un auditoire encore hésitant. Hélas ! mon attente fut vaine. La pensée naturaliste se précisa de plus en plus.

«Le secours supérieur, nous fut-il dit sous forme de conclusion, produit l'amélioration morale». A en juger par l'analyse qui en fut faite, cette amélioration morale était digne de son principe. C'était un composé de ces vertus bourgeoises dont chacun prétend être abondamment pourvu, justice envers soi-même et envers les autres, dévouement à la famille et à la chose publique. M. Paul Bert nous a décrit cela dans le manuel à l'usage des écoles sans Dieu.

Le dissertateur naturaliste avait tué l'apôtre ; sur ses lèvres, la sanctification était devenue l'amélioration morale ; la grâce n'était plus qu'un secours supérieur qu'il n'osait définir ; et la prière, le cri d'un cœur désenchanté, au lieu d'être la normale et religieuse respiration de l'âme au sein de cette atmosphère où le baptême nous a introduits.

Rentré chez moi, j'ouvris avec impatience le livre de la *Religion naturelle* de M. Jules Simon. Au chapitre premier de la quatrième partie, je retrouvai tout le fonds d'idées de ce triste discours. Était-ce plagiat ? Je ne le crois pas ; mais simple coïncidence, ce qui est plus déplorable. Combien le prêtre n'avait-il pas dû descendre pour se rencontrer ainsi avec le philosophe libre penseur !

¹ Il serait très périlleux et très regrettable de vouloir mettre des noms propres au pied des portraits qui vont suivre. Nous avons cherché dans nos plus lointains souvenirs des personnalités aujourd'hui disparues, précisément afin de ne blesser âme qui vive. Si ces types subsistent encore et s'appellent autrement, nous n'y pouvons rien.

Le naturalisme s'est glissé également dans la prédication morale. Entendez celle-ci ; oublieuse des moyens qui ont assuré tous les succès véritables dans ce genre, elle dédaigne de rappeler sans cesse au peuple, comme les maîtres le faisaient autrefois, les prescriptions de l'Évangile. Sa grande préoccupation, c'est de décrire d'une façon plus ou moins dramatique les passions qu'elle entreprend de réprimer, les vices qu'elle voudrait guérir. Au lieu d'enseigner, d'avertir, de frapper parfois des coups terribles au nom de la divine justice irritée, dont elle interprète les intentions et formule à l'avance les arrêts, elle peint et elle amuse.

Le portrait, voilà sa principale ressource ; et encore elle l'emprunte beaucoup plus à la Rochefoucauld et à la Bruyère qu'à Bourdaloue, qu'elle considère comme tout à fait démodé.

L'orateur a-t-il du talent, de la verve, une imagination rare, un style aux tons chauds, riche en ressources, ces qualités m'effrayent au lieu de me rassurer ; j'ai peur que tout cela ne tourne contre le but. Ses descriptions sont éclatantes, dit-on ; oui, mais n'éveillent-elles point chez quelques-uns des passions à demi éteintes, chez d'autres des ressouvenirs endormis ? Ne font-elles point vaguement entrevoir aux plus innocents des choses auxquelles ils n'auraient jamais songé ? Les intentions du prédicateur sont excellentes, ajoute-t-on. Ah ! certes, ce n'est pas moi qui me permettrais d'en douter un seul instant ; mais le mal en sera-t-il moindre ? Peut-être même ses intentions, si droites et si pures soient-elles, seront méconnues ; on dénaturera le sens de ses paroles ; on lui en prêtera qui ne sont jamais sorties de ses lèvres. Il se fera autour de son nom un bruit malsain ; autour de sa chaire se forme peu à peu un auditoire mêlé, confus comme les appréciations que l'on porte sur son talent. Les personnes pieuses ne l'entendent jamais sans une vague appréhension ; la vue de tant de gens visiblement étrangers au sentiment chrétien les trouble ; elles ne peuvent prendre leur parti de certains voisinages, de certains contacts. Il s'établit à leurs yeux un contraste choquant entre la sainteté du lieu, l'habit, le caractère de l'orateur, la mission qu'il remplit et les mobiles trop apparents qui ont amené cette foule. Les indifférents y sont nombreux ; un enseignement foncièrement catholique leur eût fait du bien, peut-être même eut courbé leur esprit sous le joug salutaire de la foi ; la parole humaine et passionnée qu'ils entendent tient en éveil leur curiosité sans remuer efficacement leur cœur. Regardez bien, vous découvrirez les pervers, qui soulignent par des demi-sourires les passages piquants, les mots susceptibles d'une interprétation équivoque. On dit même que les célébrités du demi-monde se donnent, à certains jours, rendez-vous au pied des chaires occupées par le naturalisme. Elles viennent là entre une course au bois de Boulogne et une soirée dansante, ou une séance à l'Opéra. Le sermon leur semble ne pas trop s'écarter des meilleures pages de leurs romans ni des vertueux articles des feuilles du boulevard. Les impressions qu'elles en emportent sont complexes ; en tout cas, cette religion anodine est radicalement impuissante contre les passions qui les charment et les entraînent ; sa pratique est une attitude que l'on se donne sans beaucoup de frais ; les cérémonies du culte sont un passe-temps agréable, une variété à mettre dans les journées que le plaisir ne parviendrait pas à combler. Peut-être, sur le soir désenchanté de leur vie, se décideront-elles à en user ; elles se sentent comme un commencement de conversion où la grâce n'a rien à voir.

Les sermons de piété eux-mêmes n'ont pas toujours été à l'abri de l'invasion naturaliste. J'étais un jour à Notre-Dame des Victoires ; on y célébrait l'une des fêtes de l'Archiconfrérie. L'église, trop étroite pour contenir la foule, était remplie de parfums et de fleurs ; l'autel étincelait de lumières ; des flots d'harmonie s'épanchaient de la tribune de l'orgue sur l'assistance compacte et religieusement recueillie. Le coup d'œil était saisissant ; tout avait un cachet de solennité, tout, jusqu'à la mosette du prédicateur, plus lustrée et plus ornementée que de coutume. Le sermon me sembla moins riche. L'énoncé de la thèse ne manqua pas de grandeur, mais les développements n'y répondirent guère.

Tout naturellement il devait y être question de la sainte Vierge : «Elle est la mère des âmes, était-il dit, leur éducatrice, leur protectrice.

«Et d'abord leur mère... L'enfant est le fruit du sang... de l'amour qui évoque du sein du Très-Haut l'âme dont sera tout à l'heure animé le corps déjà en formation». J'avoue que le fruit du sang et de l'amour me fit un peu peur ; mais tout fut dit dans un style si terne, qu'aucune émotion malsaine n'était à craindre...

«La mère est éducatrice, et, dans la fonction que ce titre lui impose, elle transmet à l'enfant ses passions et ses vertus». La transmission des passions fut décrite avec une certaine chaleur ; celle des vertus me frappa beaucoup moins. Enfin, pour caractériser la protection maternelle, l'orateur ébaucha une peinture dont il semblait attendre un grand effet : il nous montra la mère disputant le fruit du sang et de l'amour à une bête féroce assez osée pour le vouloir dévorer ; nous entendîmes les rugissements de la bête, les cris héroïques de la mère ; nous vîmes même des membres sanglants... et tout fut dit.

Mais, demanderez-vous, pendant tout ce temps qu'était devenue la sainte Vierge ? Ah ! la sainte Vierge ! il en fut fait une légère mention à la fin des trois amplifications indiquées, mais en termes si brefs et si pâles, que le tout passa à peu près inaperçu. On avait pris prétexte de sa maternité pour faire défiler devant nous une série de peintures domestiques qui me laissèrent absolument froid. L'admiration des auditrices qui m'entouraient me sembla, je dois l'avouer, à une température plus élevée. La bête avait fait sensation. Puis, comment n'auraient-elles pas été un peu émues ? On leur avait si longuement parlé d'elles-mêmes, de leurs entrailles, de leur générosité, de leur foyer, de leur famille, de tout ce qu'elles aiment et adorent sur terre, excepté de Dieu et de la sainte Vierge, bien entendu...

Encore un sermon naturaliste, très propre à agir sur les nerfs et la sensibilité, fort peu sur le cœur, encore moins sur l'esprit, point du tout sur la foi et la piété.

Les conclusions de cette étude peuvent se formuler en deux mots : la prédication naturaliste est impuissante et funeste.

Impuissante, elle ne produit ni la piété, fleur exquise qui ne pousse que dans une atmosphère imprégnée d'influences divines ; ni la correction morale, car pour disputer victorieusement les âmes à l'attrait du plaisir et aux étreintes des passions, il faut la toute-puissance de la grâce, que le naturalisme ne sait ni faire comprendre ni faire aimer.

Encore moins est-elle capable d'amener à la foi les âmes incroyantes : elle dissimule les enseignements de cette foi en ce qu'ils ont de plus élevé et de plus propre à abattre l'orgueil rationaliste et à soumettre l'esprit au joug de l'Évangile.

Fût-elle assez forte pour persuader toutes les vérités de l'ordre naturel, qu'importe ? elle ferait tout au plus des philosophes spiritualistes à la manière de M. Jules Simon ; de cette philosophie à la foi catholique il y a bien loin.

Non seulement la prédication naturaliste est inefficace, elle est funeste ; car elle détruit dans les fidèles ce que saint Paul appelle le sens chrétien, *sensum Christi*. Le sens surnaturel n'est point une faculté particulière que Dieu créerait dans les âmes baptisées, mais une élévation de toutes nos puissances intellectuelles et morales à un état supérieur. Pénétrés par la grâce, notre esprit, notre cœur, notre sensibilité elle-même, acquièrent une force vraiment divine, qui les rend aptes à saisir les choses religieuses, dogmes, règles de morale, principes de conduite, etc. L'homme qui ne possède pas ce sens surnaturel est étranger au royaume de Dieu ; il n'appartient pas au monde que nous habitons et ne peut être initié d'une façon complète et utile aux vérités révélées. Or la prédication naturaliste fausse cette faculté supérieure, tend à la détruire. L'auditeur à l'oreille duquel elle retentit habituellement, ne sera pas sans doute cet homme animal qui n'entend rien aux choses de l'esprit, *animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei*. Elle relèvera jusqu'à cette sphère mitoyenne éclairée des lumières d'une sage et droite raison, mais presque fermée aux fécondantes lumières de la foi. Elle l'aidera à s'y acclimater ; elle le trompera en lui persuadant que, sans en sortir, il demeure encore chrétien.

Cette prédication nous a formé ces auditeurs frivoles qui joignent à la plus complète ignorance la prétention de tout savoir et le dégoût des choses surnaturelles. Tout ce qui est véritablement chrétien les fatigue et les rebute ; l'orateur qui s'obstine à les entretenir les met en fuite, à moins qu'il n'ait l'un de ces talents hors ligne qui s'imposent à tous. Et encore ces talents eux-mêmes ont besoin, pour éclore et se développer, de milieux sympathiques qu'ils ne rencontrent presque plus ; aussi l'éloquence s'est-elle amoindrie parmi nous comme toutes les grandes forces religieuses.

Nous le devons en partie à la prédication naturaliste. Ce genre funeste peut-il se recommander du nom de Lacordaire ?

II. Il en est des grands hommes comme de ces cathédrales gothiques qui dominant nos cités : plus on s'en éloigne, et mieux on découvre ce qu'ils ont de sublime. Le P. Lacordaire est arrivé de son vivant à la renommée la plus retentissante ; une gloire mieux assurée et plus tranquille s'est levée sur sa tombe. Des critiques acerbes furent dirigées contre son enseignement, lorsqu'il occupait la chaire de Notre-Dame ; aujourd'hui ces critiques se sont tues pour faire place à une admiration presque unanime.

Un nuage cependant plane encore sur sa mémoire : quelques-uns se demandent si lui-même ne fut pas atteint de ce naturalisme que nous venons d'étudier.

Nul ne l'ignore, les esprits les plus élevés ont leur côté défectueux ; rien ne serait plus facile que d'écrire un livre plein d'un triste et piquant intérêt avec ce titre : les infirmités du génie. Il m'est bien plus agréable, je l'avoue, de considérer ses grands côtés, et d'ouvrir mon âme à une admiration qui ne me coûte pas le moindre effort lorsqu'elle s'adresse au P. Lacordaire. Confessons-le toutefois dès le début, pour n'avoir plus à y revenir : l'orateur qui porta l'éloquence chrétienne à ces sublimes sommets que bien peu avant lui touchèrent, a eu ses défaillances, ses erreurs. Lacordaire s'est trompé sur des questions, de son temps très controversées, dont quelques-unes ont été depuis élucidées et même définitivement tranchées par l'Église. Son idéal politique nous semble, aujourd'hui surtout, une chimère. Dans les jugements qu'il porta parfois sur les hommes et sur les choses se remarque une certaine naïveté qui tenait, croyons-nous, à la bonté de son cœur et aux ardeurs d'une imagination toujours prompte aux illusions généreuses. Facilement il prêtait aux autres la parfaite droiture qu'il sentait en lui. La façon dont il parle de la liberté grecque et romaine amène sur les lèvres un sourire que l'on réprime comme une irrévérence. Evidemment l'antiquité profane ne lui est guère apparue qu'à travers les ressouvenus classiques de son adolescence, qu'une étude plus approfondie de l'histoire aurait promptement modifiés.

Ces illusions et ces erreurs se retrouvent surtout dans ses écrits politiques, dans les articles de *l'Avenir* et de *l'Ére nouvelle* et dans quelques autres travaux secondaires, absents de l'édition de ses œuvres révisée par lui. C'est dans cette édition qu'il faut sans doute chercher l'expression dernière et authentique de ses sentiments. Pour moi, je lui sais gré d'en avoir écarté tout ce qui est contestable pour ne laisser subsister que le meilleur de ses pensées. Ce qu'on y ajoutera ne le grandira point et risque même de le diminuer aux yeux de quelques-uns. On retrouve bien encore ici et là, dans ses œuvres choisies, des tendances qu'il est permis de ne point partager ; mais les grandes lignes doctrinales sont d'une orthodoxie parfaite et ne fléchissent jamais.

Aussi ne pouvons-nous accepter le reproche de naturalisme que l'on fait parfois à sa prédication. Voici nos motifs.

Il y a dans chacun de nous, dans le plus obscur et le plus sincère, comme dans tous les autres, deux hommes : l'homme du dehors, qui parle et agit au grand jour, se montre aux regards de tous avec sa physionomie propre ; et l'homme du dedans, qui, par discrétion, humble réserve et légitime respect de soi, aime et recherche l'ombre et le silence de la vie privée et intime. Entre les deux existent parfois des contrastes, qui, aperçus de loin, ressemblent à des contradictions. Les contemporains du P. Lacordaire n'ont vu, pour la plupart, que l'homme de la vie publique, l'orateur qui attirait dans l'enceinte trop étroite de Notre-Dame une jeunesse libre penseuse ou indifférente, le tribun à la parole hardie, audacieuse, provocatrice, aux affirmations hasardées, selon quelques-uns, peu orthodoxes. C'est là l'homme du dehors, travesti par une opinion hostile. Ses amis et ses frères en religion voyaient et admiraient l'homme du dedans, le moine humble, austère, poussant la mortification du corps et de l'esprit à un degré qui effraye ; l'apôtre enflammé d'amour, qui, avant d'affronter cet auditoire sceptique et pourtant subjugué, se faisait attacher avec de grosses cordes à une croix et flageller par un frère de son couvent, afin d'expié ses fautes personnelles, les fautes de ses auditeurs, et de mériter la grâce qui seule peut toucher et convertir.

La pensée des choses éternelles ne quittait jamais son esprit ; la passion du bien dévorait son cœur ; son âme était toute remplie du Christ, qui l'avait sacré prêtre et apôtre des générations contemporaines ; comment n'aurait-il pas parlé un langage chrétien ! Entendez ces accents et dites si vous en avez surpris de semblables sur les lèvres des prédicateurs naturalistes :

«Seigneur Jésus, depuis dix ans que je parle de Votre Eglise à cet auditoire, c'est au fond toujours de Vous que j'ai parlé ; mais enfin aujourd'hui plus directement j'arrive à Vous-même, à cette divine figure qui est chaque jour l'objet de ma contemplation, à Vos pieds sacrés que j'ai baisés tant de fois, à Vos mains aimables qui m'ont si souvent béni, à Votre chef couronné de gloire et d'épines, à cette vie dont j'ai respiré le parfum dès ma naissance, que mon adolescence a méconnue, que ma jeunesse a reconquise, que mon âge mûr adore et annonce à toute créature. Ô Père, ô Maître, ô ami, ô Jésus, secondez-moi plus que jamais, puisque étant plus proche de Vous, il convient qu'on s'en aperçoive, et que je tire de ma bouche des paroles qui se sentent de cet admirable voisinage».

Si je ne me trompe, c'est là le surnaturel débordant d'un cœur, et, pour redire ici l'une de ces expressions hardies qui convenaient si bien au génie du P. Lacordaire, se jetant à corps perdu dans l'âme des auditeurs afin de les entraîner vers le ciel et vers l'éternité.

Une grande vie surnaturelle, tranchons le mot, une véritable sainteté a préservé le P. Lacordaire du naturalisme justement reproché à ses faux imitateurs.

De plus, son enseignement fut trop théologique pour ne pas être surnaturel.

A une certaine époque, il fut de mode, paraît-il, d'affirmer que le P. Lacordaire manquait de théologie. Ceux qui parlaient ainsi l'avaient-ils lu bien attentivement ? Pour apprécier un écrivain, rien ne met à l'aise comme de ne le point connaître. Quoi qu'il en soit, cette opinion avait une telle vogue, que M. Foisset lui-même n'ose y contredire trop directement et se contente de plaider les circonstances atténuantes ; il essaye d'établir que le Père n'était pas aussi dépourvu qu'on semble le croire ; il cite comme preuves une lettre inédite sur l'Immaculée Conception de la sainte Vierge et la conférence sur la vie intime de Dieu ou la Trinité, Cela ne l'empêche pas de concéder que «Lacordaire n'était point assez théologien, qu'il manqua de direction dans ses études et aussi de temps pour faire la synthèse de ses connaissances» (Vie du P. Lacordaire, t. II, conclusion).

Vraiment M. Foisset se montre ici trop modeste et diminue comme à plaisir son héros. Ce n'est pas une lettre inédite et la seule conférence sur la Trinité, mais toutes les conférences de Notre-Dame qui prouvent la science de l'orateur. Du reste, le livre de M. Foisset nous fournit tout ce qu'il faut pour réfuter M. Foisset lui-même. Il y est raconté que Lacordaire passa quatre années au séminaire de Saint-Sulpice ; que dans les trente mois qui suivirent son ordination au sacerdoce, libre à peu près de tout autre souci, il compléta ses études sulpiciennes par de vastes lectures philosophiques et théologiques. «Il lit tout Platon, une partie d'Aristote, étudia Descartes et les œuvres de Lamennais ; il apprend la théologie dans ses sources : l'Écriture sainte et les Pères ; saint Augustin lui devient familier» (Vie du P. Lacordaire, t. I, p. 84 et 286). Nous savons d'autre part que, fatigué des contradictions élevées contre son enseignement par la vieille école gallicane, et trop déliant peut-être de ses propres forces, Lacordaire descendit, en 1836, de la chaire de Notre-Dame, après y avoir remporté de mémorables triomphes, et se retira à Rome, où il entreprit la lecture approfondie de Denys Petau. Or Petau vaut à lui seul toute une bibliothèque, puisqu'il résume ce qu'il y a de meilleur, de plus substantiel dans la Patrologie et dans la scolastique,

Ainsi, à trois reprises, Lacordaire consacra au moins huit années à l'étude de la religion ; n'est-ce point assez pour en acquérir une connaissance très sérieuse ?

Que Lacordaire ne fût point un érudit, je le concède volontiers : son génie ne le comportait pas ; mais il avait ce qui vaut mieux que l'érudition, je veux dire la science, quelque chose de clair, d'ordonné et de suffisamment complet, la synthèse raisonnée et réfléchie des dogmes de notre foi. Nous autres chétifs, si petits que nous soyons, nous faisons tous cette synthèse ; elle se construit d'elle-même dans notre esprit ; à mesure que nous apprenons, les parties s'enchaînent les unes aux autres, et, quand nous quittons les bancs de l'école, le monument est achevé ; il subsiste plus ou moins large et élevé, selon nos capacités intellectuelles, et toutes les connaissances de détail que nous acquérons au cours de notre vie viennent y prendre place. Et le P. Lacordaire n'aurait pas fait cela ! De son regard d'aigle il n'aurait pas su embrasser les proportions, si vastes soient-elles, de la doctrine révélée ! Vraiment je ne le puis croire...

Il a manqué de direction, dites-vous... Qu'importe, s'il a su se diriger lui-même et arriver par ses seuls efforts ! Le génie a ses procédés à lui, qui ne cadrent point toujours avec nos procédés habituels et nos pratiques parfois routinières. Si nous ne sommes pas de taille à les employer ni même à les comprendre, du moins respectons-les. Où d'autres cheminent à pas lents, le génie court, ou plutôt il vole ; il découvre plus de choses en une semaine de méditation, qu'une myopie paperassière en une année d'investigations pénibles et laborieuses ; il ne cherche pas, il voit ; au lieu de raisonner et d'argumenter, il peint. Telle est sa manière ; il faut la lui laisser.

Ceux qui reprochent au P. Lacordaire de n'être pas assez théologien ont-ils une idée bien nette de la théologie ? Cette science contient, comme toutes les autres, du reste, certaines questions insolubles autour desquelles les métaphysiciens bâtissent leurs systèmes ; c'est le champ très vaste des opinions. Ces points insolubles sont nombreux, par exemple, dans le *Traité de l'Eucharistie*, qui a fait cette année même la matière des conférences de Notre-Dame. Le P. Monsabré les a exposés avec beaucoup de talent, et, en dépit de leurs aridités intrinsèques, est parvenu à y intéresser son auditoire. Nous l'avouons sans peine, les questions de ce genre tiennent peu de place dans l'œuvre de Lacordaire. Est-ce à dire qu'il les ignorât ? Je ne le crois point ; les éléments s'en rencontrent dans les moindres théologies ; son esprit, déjà trop enclin à la subtilité métaphysique, comme le remarque M. Foisset, devait même y trouver un certain charme ; mais sa manière oratoire ne s'en fût point accommodée, et son auditoire beaucoup moins encore, très probablement. Il jugea qu'il devait procéder d'une autre façon, et il fit bien.

Du reste, ces questions d'école et de système ne sont point la partie la meilleure et la plus haute de la théologie. En dehors et au-dessus, il y a le substantiel et le positif du dogme ; pour l'Eucharistie, c'est la divine institution du sacrement, ses rapports avec l'incarnation du Verbe et notre Rédemption par la croix, sa parfaite convenance avec la totale économie du Christianisme et les besoins impérissables de notre nature, etc... J'ai entendu parfois traiter avec un dédain transcendant cette théologie positive, qui n'est, disait-on, qu'un grand catéchisme. Oui, mais ce catéchisme renferme ce qu'il y

a de plus élevé, de plus large et de plus profond dans la révélation divine, une science incomparable dont l'esprit humain ne touchera jamais les limites, susceptible par conséquent de progrès indéfinis.

Le P. Lacordaire connaissait tout ce qui s'enseigne dans nos écoles au nom de cette théologie positive ; ce qu'il n'avait pas appris, il le devinait, il en avait l'intuition. C'est aux entrailles mêmes de cette science qu'il a puisé son enseignement, qui, par le fait, a dû être éminemment surnaturel, comme la vérité révélée, comme les dogmes de notre foi. Pour nous en convaincre, il suffira d'ouvrir les œuvres du grand orateur et de parcourir seulement les titres de ses conférences. Dès le début, le P. Lacordaire traite de l'Église, c'est-à-dire qu'il prend l'ordre surnaturel dans sa manifestation sociale et authentique ; il en étudie la nécessité, la constitution : il examine l'autorité morale et infaillible du chef qui y préside. La seconde année, il explore les sources de la doctrine catholique : la Tradition, l'Écriture, la Raison, la Foi. Vient ensuite les effets de cette doctrine sur l'âme et sur la société ; c'est la matière des seize conférences, de 1844 et de 1845.

L'orateur aborde alors, avec des tressaillements d'amour que personne n'a oubliés, la figure divine de Jésus-Christ, auteur et consommateur du monde surnaturel ; il étudie Sa vie intime, Sa puissance publique ; l'établissement, la perpétuité, le progrès de Son Règne ; Sa préexistence, etc.. Puis il entre, pour n'en plus sortir, au cœur de la doctrine, passe en revue tous les dogmes : dogme de l'existence de Dieu ; dogme de la Trinité ; dogmes de la création du monde, du plan général de cette création, etc. ; du commerce de l'homme avec Dieu, etc., de la chute et de la réparation, etc. ; de la réalité du gouvernement divin ; des lois fondamentales du gouvernement divin ; de la distribution des grâces aux âmes dans le gouvernement divin ; des résultats du gouvernement divin ; de la sanction du gouvernement divin ou de l'enfer ; de l'incorporation des fils de Dieu à l'humanité et de l'homme au Fils de Dieu.

Il serait inutile d'entrer dans plus de détails ; je le demande aux esprits sincères : toutes ces questions ne sont-elles pas éminemment surnaturelles ? La *Bibliographie catholique* (Article sur les *Sermons, Instructions et Allocutions* du P. Lacordaire, Mars 1881) rappelait récemment que le P. Lacordaire, au cours de son glorieux apostolat à Notre-Dame, n'a pas fait de morale. Quarante-huit conférences devaient compléter son œuvre ; les six premières seulement ont été prêchées à Toulouse, en 1856 ; le grand orateur a emporté les autres dans les replis de sa mémoire comme dans un livre à jamais scellé par la mort ; ce sont les propres paroles du critique de la *Bibliographie*, Tout cela est parfaitement exact. On doit ajouter toutefois que le P. Lacordaire a abordé indirectement cette partie importante de l'enseignement catholique dans une mesure suffisante pour nous montrer de quelle façon il la comprenait. Qu'on lise les conférences de 1844, on verra s'il se rencontrerait aujourd'hui avec le naturalisme tel que nous l'avons analysé ; s'il aurait peur d'appeler par son nom propre et théologique la grâce divine ; s'il se contenterait de ces peintures de mœurs plus ou moins piquantes que l'on étale du haut de nos chaires. Ce n'est certes pas lui qui remplacerait la sanctification par l'amélioration morale. Les vertus qu'il préconise ne sont pas ces vertus humaines, incomplètes, déshonorées partant d'imperfections, souvent par le voisinage de vices monstrueux, vertus dignes tout au plus de figurer dans les manuels civiques ; non, ce sont les vertus réservées : l'humilité, la chasteté, la charité d'apostolat. Dans la crainte qu'on ne se trompe sur leur origine, et que quelque confusion ne se glisse dans l'esprit des auditeurs, le P. Lacordaire consacre deux conférences entières à démontrer que les autres doctrines ne peuvent produire ces vertus, exclusivement propres au catholicisme.

Nous le disons hardiment, jamais les voûtes de la vieille basilique n'ont retenti d'un enseignement plus surnaturel, si du moins l'on ne considère que son objet.

Ce caractère surnaturel aurait-il été amoindri par le mode de développement propre au grand orateur ? je ne le crois pas. Il y a deux manières d'établir une vérité révélée, deux procédés oratoires. L'un consiste à poser, dès le début du discours, le dogme qui en fait l'objet, à le formuler d'une façon précise, à en donner une définition, oratoire si l'on veut, mais exacte et réellement philosophique. Cela fait, on tire de cette définition tous les éléments de la démonstration elle-même, tous les développements du discours. Nous l'avons dit, chacun de nos dogmes renferme des lumières latentes qu'il suffit de dégager pour persuader les esprits sincères. Les conséquences logiques qui en sortent se trouvent tellement en rapport avec les vérités primordiales qui forment comme le fond de la raison humaine ; les obligations qu'il engendre répondent si bien aux inspirations les plus impérieuses, les plus indiscutables de notre conscience, qu'il y a dans cette seule harmonie une preuve indirecte de la vérité du dogme en question. On appelle très justement ce procédé *méthode déductive* ; elle est généralement employée dans la chaire ; c'est la méthode traditionnelle de l'enseignement catholique. L'orateur qui occupe actuellement la haute tribune de Notre-Dame s'en sert avec une rare habileté ; aussi lui a-t-elle valu d'incontestables et légitimes succès.

Cependant, pour procéder de la sorte avec efficacité, il faut que les auditeurs acceptent à l'avance le dogme lui-même comme partie intégrante de la révélation ; en d'autres termes, il faut s'adresser à des chrétiens. Ces chrétiens seront plus ou moins sincères et conséquents avec eux-mêmes sans doute ; leur conduite sera peut-être en radicale opposition avec les prescriptions de l'Évangile ; du moins devront-ils porter dans leur esprit les germes de foi que la parole sacrée n'aura plus qu'à exciter, qu'à faire revivre.

Ainsi est composé l'auditoire actuel de Notre-Dame. Considérez un peu attentivement ces foules qui se pressent dans l'enceinte de la vieille basilique ; essayez de saisir sur tous ces visages l'expression des sentiments qui agitent les âmes ; sans doute les inconséquents et les indécis sont nombreux ; vous vous apercevez cependant que les catholiques fervents et sincères y sont plus nombreux encore : les esprits hostiles ne sont que l'infime minorité.

Chacun sait qu'il n'en était pas ainsi lorsque Lacordaire fonda ce cours des conférences ; on se rappelle le tableau que traçait de l'étrange auditoire d'alors la plume consciencieuse de M. Alfred Nettement :

« Rien de plus divers que l'expression de ces figures... Tandis que le plus petit nombre prie, d'autres se distraient des ennuis de l'attente en lisant, qui un livre, qui un journal ; plusieurs tournent le dos à l'autel ; la plupart semblent étrangers dans cette église où on les a présentés à leur naissance, mais dont ils avaient oublié le chemin. Qu'est-ce donc que cette assistance ? C'est la société même, c'est le siècle. Il vient chercher ici ce qu'il cherche partout, des émotions, un in-

têrêt ; il veut juger un homme qu'on dit éloquent, singulier, un orateur puissant, original, plein de mouvements inattendus. Notre-Dame est aujourd'hui un forum plutôt qu'une église».

Si le P. Lacordaire avait procédé comme son successeur, il aurait déconcerté et probablement mis en fuite ces auditeurs récalcitrants. Eût-il réussi à les captiver par le charme de sa parole, revenus des premières surprises d'une involontaire admiration, ils auraient nié le point de départ de l'orateur, ces principes révélés sur lesquels il eût fait reposer toute sa thèse. Son argumentation eût été minée par la base. Aussi s'y prit-il d'une autre façon.

A la méthode déductive employée jusqu'alors, il substitue ce que j'appellerai la *méthode inquisitive*. Contrairement à ce qui s'était fait, il va du dehors au dedans. Il prend ses auditeurs où ils sont, sur le terrain de l'incrédulité, les arrache peu à peu à leurs ténèbres, et part en leur compagnie pour la conquête de cette vérité révélée, dont bon nombre n'ont pas le moindre soupçon. On dirait le grand explorateur, Christophe Colomb, s'en allant avec un équipage révolté à la découverte du nouveau monde. L'orateur doit compter avec leurs habitudes intellectuelles, leurs répugnances, leurs préjugés et leurs passions. Il faut qu'il trouve, dans les choses qui les entourent, dans cet ordre inférieur des vérités naturelles qu'ils admettent, des preuves qui les inclinent vers l'acceptation du dogme. Ces preuves nécessaires, il les tire de partout : il les demande à la raison, à la conscience, à l'histoire, à l'économie politique, à la philosophie, à la métaphysique elle-même, que, par un prodige sans précédent, il réconcilie avec l'éloquence. Les éléments de démonstration lui arrivent de toutes parts et viennent se ranger d'eux-mêmes dans la trame souple et ferme de son discours. Ainsi il s'élève peu à peu vers la sphère supérieure où il veut introduire son auditoire. A mesure qu'il approche, sa parole projette sur le dogme en question des clartés révélatrices, il en montre toutes les convenances, l'harmonie parfaite avec la raison et avec tout l'ordre naturel.

Le moment venu, il aborde le dogme lui-même. Va-t-il l'amoinrir, le rapetisser à la manière du naturalisme pour le rendre plus acceptable ? Non certes ; de son œil pénétrant il y découvre des aspects nouveaux propres à saisir l'auditoire ; il s'y attache et les met en lumière. Sans doute il n'épuisera point le sujet ; il se gardera même, parfois avec trop de soin, de répéter ce que les autres ont coutume de faire valoir ; mais il en dira assez pour ébranler les incrédulités les plus enracinées, pour faire réfléchir les esprits prévenus, persuader toutes les âmes sincères en quête de la vérité, pour affermir à jamais les convictions déjà formées.

Si l'on veut saisir dans tout son jour cette méthode inquisitive, on n'a qu'à lire la conférence sur la vie intime de Dieu ou le mystère de la Trinité. L'orateur est parvenu, même après Bossuet, à rajeunir la question. Comme l'aigle de Meaux, il explore le monde physique et le monde moral, cherchant partout les traces de la Trinité des personnes ; il recueille, il groupe toutes les analogies, toutes les similitudes, et en tire des inductions qui éclairent à une certaine profondeur la nature de ce Dieu qui a laissé partout comme des reflets de lui-même, parce qu'Il a créé le monde à Son image et l'homme à Sa ressemblance. Il considère ensuite le dogme en lui-même, précise la doctrine catholique et en fait jaillir les enseignements les plus essentiels. Les preuves révélées et les preuves naturelles se fondent ainsi dans un harmonieux ensemble ; les lumières de la foi s'unissent à celles de la raison. Arrivé à ces limites extrêmes que l'esprit humain ne peut franchir sans être écrasé par la majesté du Très-Haut, selon un mot de l'Écriture, l'orateur s'écrie, avec les accents d'une conviction triomphante qu'il sent être partagée par son auditoire : «Arrêtons-nous, Messieurs, je ne vous ai pas démontré le mystère de la sainte Trinité, mais je l'ai mis dans une perspective où l'orgueil ne le méprisera qu'en s'insultant lui-même. Pardonnons-lui cette joie, s'il est jaloux de se la causer. Pour vous, inspirés d'une sagesse plus humble et plus élevée, remerciez Dieu, qui, en nous révélant le mystère de Sa vie, n'a pas accablé noire intelligence d'une lumière stérile, mais nous a donné la clef de la nature et de notre propre esprit». Où trouver en tout cela une ombre de naturalisme ?

Je le sais, ce mot naturalisme a perdu, de nos jours, sa vraie et philosophique signification ; on l'emploie pour caractériser les égarements d'une certaine littérature qui prétend avoir découvert la nature elle-même, quoiqu'elle n'en connaisse guère que les cotés bas et abjects. Toujours en quête de difformités physiques et morales, a-t-elle aperçu quelque ulcère rongéant des chairs déjà putréfiées, quelque vice absolument hideux, elle les décrit avec un luxe de coloris, une crudité d'expression qui inspirent le dégoût. Qu'est-ce que le P. Lacordaire peut bien avoir de commun avec Gustave Flaubert, les de Concourt, Emile Zola, Guy de Maupassant et toute cette école ? Vraiment je me le demande sans pouvoir trouver la moindre réponse. Sans doute, lui aussi décrit la nature avec l'éclat d'imagination qui lui est propre ; mais la nature qu'il aime à observer et à peindre n'est pas, il faut en convenir, celle de *Nana* et de *l'Assommoir*.

Ainsi entendu, le reproche de naturalisme ne serait-il point, comme on l'a fort bien dit, «l'un de ces odieux mots de guerre, vastes et vagues, qui enveloppent tout dans leurs anathèmes indistincts, perpétuent les malentendus, soulèvent des griefs sans cause ?»

Qu'on nous permette sur les origines littéraires du grand conférencier quelques considérations qui nous feront apprécier plus complètement les beautés et les ressources de sa langue, et nous montreront qu'à ce point de vue encore les prédicateurs naturalistes ne sont point sa vraie et légitime postérité. Cette digression, si c'est là une digression, nous ramènera au cœur de notre sujet, après nous avoir fourni de nouvelles preuves à l'appui de notre thèse.

On a voulu trouver à tout prix (voir M. Foisset, *Vie du P. Lacordaire*, t. II, conclusion) des ancêtres littéraires à notre orateur, et l'on a nommé Chateaubriand et Jean-Jacques Rousseau. Quel écrivain, en effet, dans notre siècle, n'a pas subi l'influence de l'auteur du *Génie du Christianisme* ? Quant à Jean-Jacques, je n'ai lu nulle part que Lacordaire ait eu pour lui le moindre goût : cet odieux sophiste devait répugner, au contraire, à la rectitude de sa raison. Il serait juste d'avouer peut-être que le philosophe de Genève n'a pas laissé d'avoir quelque part indirecte à la formation littéraire de l'orateur de Notre-Dame. Lamennais, dont Lacordaire fut le disciple, s'était trop longtemps nourri de *l'Emile* et du *Contrat social* ; et lorsque des circonstances malheureuses le rapprochèrent de l'abbé de Lamennais, Lacordaire était encore à l'âge où l'on emprunte à ceux que l'on admire. Du reste, l'influence mennaisienne (je ne parle que de l'influence littéraire, bien entendu) est assez visible dans les conférences de Notre-Dame. Mais s'il y a quelques similitudes entre notre orateur et les deux écrivains illustres à l'école desquels il se serait formé, je remarque aussi bien des différences qui ne sont point à son désavantage.

Chateaubriand cherche ses formes expressives dans le monde matériel ; le Beau lui est apparu à travers la création terrestre et inférieure. «Les bois, la mer retentissante, la simplicité lumineuse des horizons, nous dit Sainte-Beuve : tel est d'ordinaire le fond de son dessin». Cela est vrai. Veut-il peindre les choses de l'âme, Chateaubriand emprunte presque continuellement ses images au monde matériel. «Quand les semences de la religion, écrit-il dans ses mémoires, germèrent la première fois dans mon âme, je m'épanouissais comme une terre vierge qui, délivrée de ses ronces, porte sa première moisson. Survint une bise aride et glacée, et la terre se dessécha. Le ciel en eut pitié, il lui rendit ses tièdes rosées ; puis la bise, etc. » Nous pouvons continuer ainsi pendant bien des pages.

Lorsque j'essaye de donner à l'auteur de *René*, d'*Atala* et des *Natchez* un cadre qui convienne à son génie mélancolique et rêveur, je me le représente au flanc du rocher malouin, appuyé à la croix de granit qui décore sa tombe : il embrasse de son puissant regard cette mer magnifique, les innombrables îlots dont elle est semée ; il s'enivre de l'harmonie des flots et semble chercher par delà, bien loin, les savanes et les forêts vierges du nouveau monde. Tout ce qu'il aime et se plut à décrire est là devant lui.

L'imagination de Lamennais hantait un autre monde. Aux beaux jours de ma jeunesse sacerdotale, nous dirigions, quelques amis et moi, l'été, nos promenades studieuses vers l'humble maison de la Chesnaie, cachée au fond des bois. L'un emportait quelque volume des Conférences de Notre-Dame ; un autre, le *Dogme générateur de la piété catholique* ; un autre, *l'Essai sur l'indifférence*. Il nous semblait mieux comprendre ces grandes œuvres dans les lieux fréquentés autrefois par leurs auteurs, le long de ces allées ombreuses où ils promènèrent leurs rêveries. Un jour, il m'en souvient, nous y fûmes surpris par un effroyable orage : des nuages noirs accoururent en un instant de tous les points de l'horizon ; le ciel devint sombre et bas ; après un silence qui avait je ne sais quoi de solennel et de lugubre, se firent entendre les premiers grondements de la foudre, puis des éclats formidables. Les vents se déchaînèrent ; les arbres se tordaient sous les coups de la tempête ; des bruits sourds, semblables à de longs gémissements à demi étouffés, s'échappaient des profondeurs des bois.

Dans le salon où nous avions cherché un abri était appendu un portrait du prêtre apostat. Son front était plissé par de sombres pensées ; son œil à demi voilé sous la paupière avait le regard fauve ; ses joues étaient creusées ; une cravate nouée négligemment achevait de donner à sa physionomie un air désordonné et presque sinistre. A ce moment l'orage qui grondait au dehors me sembla être l'image de celui qui s'était déchaîné dans cette tête et dans ce pauvre cœur, et y avait tout bouleversé. La aussi il y avait eu des coups de foudre, de sinistres éclairs, un fracas effroyable, un déchaînement de colère, de passions et de haines, à nul autre pareil. Ce sont ces bouleversements intérieurs, ces tempêtes de l'âme, que le sombre génie de Lamennais, trop obstinément replié sur lui-même, sut toujours le mieux peindre. Son style est plein d'une flamme assombrie ; la phrase jaillit, abondante et tumultueuse, quand il décrit les ravages opérés par les passions, les terribles catastrophes dont les nations lui paraissent menacées.

Qu'il peigne la nature physique, l'âme humaine ou la société, Lacordaire diffère essentiellement de ces deux écrivains, comme lui, coloristes très puissants.

Chateaubriand a l'image plus fraîche, plus vive, plus éclatante ; Lacordaire l'a plus originale, plus personnelle. Chez Chateaubriand, le dessin est parfois chargé, un peu confus ; chez Lacordaire, les grandes lignes sont nettes comme la crête des Pyrénées, se détachant sur l'azur des deux. Chateaubriand s'arrête, se repose dans la description physique, comme si elle épuisait son effort ; Lacordaire cherche par delà l'idée plus haute, plus profonde ; derrière l'artiste on sent le philosophe et le théologien. La description physique de Chateaubriand engendre la rêverie ; celle de Lacordaire appelle la méditation : lisez, par exemple, aux premières pages de la *Lettre sur le Saint-Siège*, le tableau de la campagne romaine, qu'on n'oublie plus après l'avoir lu¹.

La psychologie de Lacordaire ressemble peu à celle de Lamennais. L'auteur de *l'Essai sur l'indifférence*, nous l'avons dit, aime surtout à considérer le côté tumultueux et passionné de l'Âme humaine ; l'orateur de Notre-Dame l'a étudiée tout entière, avec, plus de calme ; il l'a mieux vue dans la pure et vive lumière de sa foi ; il n'en ignore ni les défaillances ni les misères ; il connaît aussi ses nobles élans, ses généreuses aspirations, et il excelle à les peindre. Touche-t-il aux plaies toujours béantes du pauvre cœur humain, Lamennais (je parle du Lamennais orthodoxe) a une brusquerie que l'on serait tenté de prendre pour de la vigueur, et qui n'est que de l'emportement ; chez Lacordaire, je n'ai jamais rencontré qu'une commisération respectueuse et surnaturelle. La note tendre et émue se rencontre parfois chez Lamennais, et on la remarque d'autant mieux qu'elle fait comme une heureuse dissonance avec les éclats de ses habituelles colères ; mais elle est rare, fugitive, et il s'y mêle toujours je ne sais quoi d'amer et d'irrité ; ce n'est pas lui qui nous eut décrit le chien du pauvre et l'araignée du prisonnier. Que de pages du conférencier à la lecture desquelles les yeux se mouillent de douces larmes involontaires !

Où Lacordaire l'emporte surtout, c'est dans l'expression du dogme, dans l'exposition des mystères divins, il semblerait que les choses de ce monde supérieur se reflètent dans son imagination comme les étoiles étincellent, dit-on, dans les pures nuits d'été, au fond de ces lacs limpides que l'on rencontre à de grandes altitudes dans la chaîne des Alpes. Nos

¹ «Entre ces quatre horizons, dont aucun ne ressemble à l'autre, et qui luttent de grandeur et de beauté, s'épanouit comme un large nid d'aigle la campagne romaine, resto éteint de plusieurs volcans, solitude vaste et sévère, prairie sans ombre, où les ruisseaux rares creusent le sol et s'y cachent avec leurs saules, où les arbres qui se dressent çà et là sont sans mouvement comme les ruines que l'œil découvre partout, tombeaux, temples, aqueducs, débris majestueux de la nature et du peuple romain, au milieu desquels la Rome chrétienne élève ses saintes images et ses dômes tranquilles. Que le soleil se lève ou se couche, que l'hiver ou l'été passent là, que les nuages traversent l'espace ou que l'air y prenne une suave transparence, selon les saisons et les heures, tout change, tout s'anime, tout pâlit ; une nouveauté sans fin sort de ce fond immobile, semblable à la religion dont l'antiquité s'allie à la jeunesse, et qui emprunte au temps je ne sais quel charme dont elle couvre son éternité. La religion est le caractère de cette incroyable nature : les montagnes, les champs, la mer, les ruines, l'air, la terre elle-même, mélange de la cendre des hommes avec la cendre des volcans, tout y est profond, et celui qui, se promenant le long des voies romaines, n'a jamais senti descendre dans son cœur la pensée de l'Infini communiquant avec l'homme, ah ! celui-là est à plaindre, et Dieu seul est assez grand pour lui donner jamais une idée et une larme».

plus illustres auteurs se mesurent-ils avec ces sujets dogmatiques, leur style garde son éclat, mais perd d'ordinaire quelque chose de son onction et revêt facilement une certaine sécheresse métaphysique. Lacordaire porte là comme partout non seulement la clarté habituelle de son esprit, mais encore les émotions de sa sensibilité, la tendresse de son cœur, le coloris de sa vive imagination ; c'est avec son âme tout entière qu'il a saisi et s'est assimilé ces vérités supérieures ; c'est avec son âme tout entière qu'il les exprime. Ainsi il s'est formé une langue théologique dont on ne trouve pas la moindre trace dans le *Génie du Christianisme*, ni même dans *l'Essai sur l'indifférence*. Certaines de ses pages rappellent la grandeur, l'élévation de Bossuet, avec je ne sais quoi de plus chaud et de plus vibrant. Et à mesure qu'il avançait dans sa carrière oratoire, ces grandes qualités se développèrent ; le progrès fut continu. Les dernières conférences de Notre-Dame sur le gouvernement divin me frappent particulièrement à ce point de vue. La phrase a plus de souplesse ; elle serre de plus près l'idée, en exprime mieux toutes les clartés intimes, toutes les nuances, même les plus délicates. On sent aussi que le grand homme y met davantage de son cœur rempli d'amour divin ; cet amour déborde, tout le discours en est imprégné. «L'artiste a eu dans son âme, dit quelque part le P. Lacordaire, une vision du Vrai et du Beau. L'horizon s'est déchiré sous son regard, et il a saisi, dans le lointain lumineux de l'infini, une idée qui est devenue la sienne et qui le tourmente jour et nuit. Que veut-il, qu'est-ce qui le trouble ? Il veut rendre ce qu'il a vu et entendu ; il veut qu'une toile, qu'une pierre ou qu'une parole exprime sa pensée comme elle est en lui, avec la même clarté, la même force, la même poésie, la même accentuation. Tant qu'il n'obtient pas cette bienheureuse égalité entre sa conception et son style, il est sous le poids d'un malheur qui le désespère, car il reste au-dessous de lui-même et il pleure en larmes ardentes l'inefficacité de son génie, qui lui paraît comme une insulte et une mort» (tome III, p. 289).

L'idée que le P. Lacordaire a aperçue dans le lointain lumineux de l'infini, qui est devenue sienne, et qui l'a sans doute tourmenté et la nuit et le jour, c'est l'idée surnaturelle par excellence, celle de nos dogmes révélés. Il nous semble qu'il l'a exprimée comme elle était en lui, avec la même clarté, la même force, la même poésie et la même accentuation. Il est arrivé, croyons-nous, à cette bienheureuse égalité entre sa conception et son style ; et comme sa conception était essentiellement surnaturelle, comment son style pourrait-il être naturaliste ?

Lorsqu'un orateur a joui d'un grand prestige et exercé sur ses contemporains une action profonde, il se forme autour de lui un groupe, plus ou moins considérable de disciples. Quelques-uns étudient avec un intelligent amour ses procédés et ses méthodes, pour se les approprier, mais dans la mesure qui convient à leur nature propre, à leur génie particulier. Le plus grand nombre, saisi de je ne sais quel engouement aveugle, s'attache à reproduire certaines qualités secondaires qu'il dénature en les isolant de toutes les autres et en les exagérant parfois jusqu'au ridicule. Aussi ne cherchez pas chez ces maladroits imitateurs une image exacte, ou même quelque reflet sincère du génie de nos grands hommes, vous n'en aurez qu'une pitoyable contrefaçon, une odieuse caricature. Déjà les choses se passaient ainsi du temps du malin et irrespectueux bonhomme la Fontaine :

Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue ;
J'en use d'autre sorte, et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage.
Je ne prends que l'idée et les tours et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.

Il y a déjà plus de trente ans, le P. Félix montait dans la chaire de Notre-Dame, et commençait l'exposition de sa grande thèse : le Progrès par le Christianisme. Jamais application plus logique, plus hardie et plus complète de la morale chrétienne n'avait été faite à la société. On demande parfois si l'Évangile contient une morale sociale, si Notre-Seigneur ne s'est pas exclusivement occupé des âmes et de leur éternel avenir, sans avoir le moindre souci des intérêts terrestres et sociaux. L'oeuvre du P. Félix est là pour répondre.

Le succès avait à peine couronné les efforts du prédicateur qui, même après Lacordaire, rajeunissait ainsi l'apologétique devant l'auditoire le plus illustre, que pullulait la misérable race des plagiaires. Qui n'a entendu ces petits conférenciers, agitant tour à tour dans nos églises la question ouvrière, la question économique, la question corporative, toutes les questions sociales. J'imagine que les spécialistes versés dans ces sortes de matières durent bien des fois sourire de ces leçons aussi peu sûres qu'extra évangéliques.

Le P. Félix est-il responsable à un degré quelconque de ces maladroites parodies ? Nul ne l'oserait dire.

Le P. Lacordaire a fait des disciples plus nombreux encore, parmi lesquels se sont rencontrés les plagiaires les plus compromettants. Le maître, se sont-ils dit, a brisé avec les vieilles méthodes, il a jeté au rebut les routines surannées ; il a tout rajeuni. Des argumentations, nouvelles comme les besoins et les tendances de ce siècle, ont saisi l'esprit contemporain ; un style sans précédent comme le fond même de la pensée a frappé l'imagination et les sens. L'homme tout entier a été conquis. Il nous faut marcher sur ces traces glorieuses, et au sermon démodé, usé, substituer la conférence.

Et comme ils n'avaient pas su comprendre que, sous ces formes séductrices, Lacordaire avait gardé toute la moelle, toute la substance de la vieille théologie ; que cette vieille théologie avait fait le meilleur de sa force, ils ont imprégné leurs prédications de ce naturalisme de fond et de forme sur lequel il nous a semblé utile d'appeler l'attention de quiconque s'intéresse à l'avenir religieux de notre pays.

L'heure est venue de briser la fausse solidarité que l'on voudrait établir entre l'illustre Dominicain et l'école naturaliste, et de faire à chacun la part des responsabilités encourues. Au P. Lacordaire la gloire incontestable d'avoir inauguré la seule chaire de haut enseignement apologétique qui existe dans notre pays ; d'avoir groupé autour d'elle, sous le souffle puissant d'une incomparable éloquence, un auditoire qui ne l'a point encore désertée ; d'avoir distribué à des foules, en majeure partie hostiles et rationalistes, sous des formes nouvelles, il est vrai, mais appropriées à leurs besoins, et avec la magie d'un style qui n'appartient qu'à lui, une doctrine foncièrement chrétienne et surnaturelle ; de n'avoir jamais reculé

devant l'exposition intégrale des plus profonds mystères de notre sainte foi. A l'école naturaliste, au contraire, la lourde responsabilité d'avoir abaissé la Chaire contemporaine. N'a-t-elle pas, en effet, altéré d'une façon inconsciente peut-être, mais qui n'en est que plus funeste, l'enseignement du dogme ; affaibli, énérvé la morale en laissant dans l'ombre les vrais motifs de la pratiquer ; substitué aux sentiments de la piété chrétienne les émotions d'une sensibilité douteuse qu'elle se fait un jeu de surexciter à l'excès ? N'a-t-elle pas faussé le sens chrétien dans les âmes baptisées, et trompé leurs besoins surnaturels au lieu de les satisfaire ? N'a-t-elle pas ménagé et parfois entretenu les illusions et les erreurs d'auditoires à demi rationalistes, attirés dans nos temples par une malsaine curiosité ? Ne rend-elle pas chaque jour plus difficile le ministère apostolique du prêtre qui ne veut prêcher que l'Évangile, et dont la parole sérieuse, théologique, déconcerte des foules déshabituées de l'entendre ? Ainsi périt parmi nous cette grande force qui s'appelait l'éloquence religieuse.

Ce sont là, deux rôles trop différents pour qu'il soit permis de les confondre. L'un a toutes nos admirations, notre vive et sincère reconnaissance ; l'autre ne provoquera jamais que les énergiques réprobations de notre conscience attristée.

CHAPITRE II - LA CHAIRE ET LES QUESTIONS SOCIALES

Un nouveau genre de prédication s'est introduit à certains jours dans les chaires de nos églises, à défaut d'une appellation meilleure, nous le nommerons *la Conférence sociale*. Les orateurs qui l'adoptèrent les premiers estimaient sans doute que leurs prédécesseurs avaient eu le tort de s'adresser trop exclusivement aux particuliers, de ne s'occuper que des besoins et des devoirs individuels. Or ce n'est point aux particuliers, mais aux nations que les apôtres ont été envoyés. Ce sont les peuples eux-mêmes, avec leurs lois, leurs mœurs, leurs habitudes, toutes leurs institutions, qu'il faut soumettre à l'influence régénératrice de l'Évangile. C'est la société tout entière qu'il importe de courber sous l'empire de Jésus-Christ ; c'est à elle qu'ils s'adresseront directement. A leurs yeux, cette société est quelque chose de concret, un être vivant, une assez méchante personne dont on peut dire, hélas ! trop justement, beaucoup de mal, mais qui cependant va encore à la messe et même aux vêpres. En effet, ils la cherchent par-dessus la tête de leurs auditeurs ; ils l'aperçoivent, se dissimulant derrière quelque colonne, ou dans quelques recoins des chapelles latérales ; ils l'apostrophent et ne descendent de chaire qu'après l'avoir vertement tancée et lui avoir fait entendre les rudes leçons qui pourraient la sauver. Qu'elle murmure et se révolte, nos orateurs n'en ont cure ; cela prouve tout simplement son mauvais caractère ; pour eux, les applaudissements qu'ils se décernent, dans l'illusion de leur conscience, les dédommagent amplement de toutes les désapprobations et de toutes les résistances.

Qui ne se rappelle avoir entendu, surtout après nos désastres de 1870, des instructions comme celles-ci, pleines, je l'avoue, des sentiments du plus pur patriotisme : *les Malheurs de la France, les Péchés de la France, les Devoirs de la France, l'Examen de conscience de la France, la Mission de la France, les Destinées de la France*, etc. Ces considérations avaient bien l'inconvénient d'être un peu trop vagues, trop générales. Tout le monde le sentait. Nos conférenciers éprouvèrent le besoin d'en venir à des idées plus précises, à des enseignements plus pratiques. Les œuvres ouvrières, naissant et se multipliant de toutes parts, leur en fournirent l'occasion ; les revues et les livres où étaient agitées les questions sociales leur apportèrent des matériaux qu'ils n'eurent plus qu'à s'approprier.

Chacun sait que la prédication sociale s'inspire du plus pur esprit de l'Évangile ; mais, pour commenter cet Évangile et en faire l'application aux besoins de la société moderne, les Pères et les Docteurs de l'Église lui ont semblé d'un mince secours. Ni saint Augustin, ni saint Ambroise, ni saint Jean Chrysostome n'ont connu la société moderne avec les passions qui l'agitent et la tourmentent. Il fallut donc se tourner d'un autre côté. Un patient et admirable chercheur, parti de très loin, se rapprochant de plus en plus, vint, pour ainsi dire, à sa rencontre les mains pleines des plus précieux documents. Avec sa méthode expérimentale, M. Le Play avait collationné, classé, analysé d'innombrables faits sociaux, et en avait dégagé les lois. En étudiant à fond les constitutions des peuples, il avait retrouvé à leurs bases des fragments, plus ou moins considérables selon leur degré de civilisation, de ces tables du Sinaï, que nos conférenciers désiraient interpréter au grand profit de la société moderne. Le livre de *la Réforme sociale* fut pour eux, je ne dirai pas un nouvel Évangile, mais ce que les grands travaux de l'évêque d'Hippone avaient été autrefois pour Bossuet ; ils s'en pénétrèrent et lui durent leurs meilleures inspirations. Ils avaient trouvé leur voie : l'ère de la conférence sociale était définitivement inaugurée.

Est-ce là un rajeunissement de la parole sainte, une forme appropriée à des besoins nouveaux, destinée à se perpétuer aussi longtemps que ces besoins eux-mêmes ? Ou bien n'est-ce qu'une déviation malheureuse qui doit prendre fin sous peine de compromettre l'influence de la Chaire elle-même ? Grave question qu'il ne nous appartient à aucun titre de trancher. Notre but est beaucoup plus modeste ; nous voudrions simplement soumettre à nos lecteurs quelques humbles observations qui contribueront peut-être à l'élucider un peu.

Pour apprécier sainement la prédication sociale, il importe, croyons-nous, de l'étudier tout d'abord en elle-même, dans son but, ses procédés habituels et quelques tendances un peu moins avouées, mais parfaitement saisissables. Nous examinerons ensuite dans quelle mesure elle s'est éloignée des séculaires et authentiques traditions de la Chaire chrétienne.

I. Si nous ne considérons que le but qu'elle poursuit, il faudrait donner à la prédication sociale nos approbations les plus entières, les plus chaudes, j'oserais dire les plus enthousiastes. Que se propose-t-elle, en effet, si ce n'est de fournir à cette société, désarmée et menacée de dissolution, les principes moraux et religieux dont l'absence n'explique que trop les persévérants malaises dont souffre cette société, les révolutions périodiques qui la bouleversent ? Quoi qu'on en

ait dit, les lois fondamentales qui régissent les peuples ne procèdent ni du caprice des foules¹, ni de la volonté des rois et des empereurs. Vouloir les modifier, en suspendre l'exécution, ou, ce qui revient au même, conduire en dehors d'elles les affaires d'un pays, me semble aussi insensé que si l'on essayait de soustraire aux lois dynamiques la machine à vapeur qui nous emporte en quelques heures aux extrémités de la France. Dans un cas comme dans l'autre, la catastrophe est certaine, inévitable. Le Décalogue n'est pas fait seulement pour les particuliers, c'est aux nations elles-mêmes qu'il a été dit :

Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement ;
Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement ;
Les dimanches tu garderas, en servant Dieu dévotement, etc.

Il n'est pas plus permis à une collection d'individus, à une communauté quelconque, à une nation qu'à l'individu lui-même, de tuer, de voler, de favoriser la débauche, de se soulever contre ses chefs naturels, de blasphémer le nom de Dieu, de Lui refuser le respect, l'amour et l'adoration qui Lui sont dus, de violer le jour qu'il Lui a plu de Se réserver et de consacrer à Son culte.

Le rôle du prédicateur, nul ne le contestera, c'est de rappeler ces préceptes, d'en marquer la nature, l'étendue, la force, le caractère obligatoire, d'en presser l'exécution immédiate, universelle. Si ces préceptes s'adressent aux nations elles-mêmes, pourquoi ne pas le dire d'une façon positive et explicite ? Pourquoi n'en pas poursuivre toutes les déductions légitimes dans cette sphère plus large, plus élevée, qui s'appelle l'ordre social ? Pourquoi le prêtre n'essayerait-il pas d'imprégner des célestes influences de la morale chrétienne les mœurs, les lois, les institutions, tous les éléments si complexes, si mêlés de la vie publique ? Je ne puis voir là que le naturel et nécessaire exercice du ministère qui nous a été confié par Jésus-Christ : *Ite, docete omnes gentes*, «Allez, instruisez toutes les nations ; apprenez-leur à observer Ma loi».

Un tel enseignement a sa place dans la chaire contemporaine. Cependant n'exagérons rien ; cette place doit être restreinte. Le salut terrestre et temporel des sociétés est une grande et noble chose ; il y a mieux encore, c'est le salut éternel des âmes. Les sociétés passent, les âmes demeurent. Aussi est-ce aux âmes que le Christ s'est directement adressé ; vers elles convergèrent tous les efforts de Son apostolat. C'est à l'intime des âmes que devait s'opérer la révolution morale pour laquelle Il était venu, et dont toutes les transformations, toutes les améliorations sociales ne sont que des conséquences plus ou moins lointaines ; c'est à l'intime des âmes qu'Il frappe les passions et les vices, qu'Il jette les germes des surnaturelles vertus, qu'Il poursuit Son œuvre propre, la sanctification. Tel devra toujours être l'objet primaire de la prédication, si elle veut demeurer chrétienne et évangélique. Qu'elle poursuive un autre but et revête un caractère différent, j'y consens volontiers, pourvu que ce soit dans des circonstances exceptionnelles, lorsqu'elle s'adressera, par exemple, à nos cercles ouvriers ou bien à nos innombrables associations de charité. Que, dans une longue station d'Avent ou de Carême, après avoir largement satisfait aux besoins spirituels d'une population, le prédicateur consacre quelques conférences à des questions de morale sociale, personne ne le trouvera mauvais ; il mettra ainsi plus de variété dans son enseignement, et attirera peut-être des curieux qui ne seraient point venus, et finiront par être captivés et convertis. A d'autres époques de l'année, ou a vu des orateurs de renom faire appel aux hommes si nombreux qui gardent encore un reste de foi, mais ont désappris le chemin de l'église ; ces hommes se groupaient autour de leur chaire et étaient vivement intéressés par des conférences sociales. La prédication du P. Félix, nous l'avons remarqué ailleurs, n'a été qu'une haute et ferme application des principes chrétiens à notre société moderne. La société moderne était là, on peut le dire, sous les voûtes de la vieille basilique de Notre-Dame, dans la personne de ses meilleurs et de ses plus illustres représentants ; et pendant dix-huit années consécutives elle a écouté l'éloquent Jésuite avec une sympathie toujours respectueuse et souvent mêlée d'admiration.

Dans toutes ces circonstances (et l'on voit qu'elles sont nombreuses), l'enseignement de la morale sociale est parfaitement à sa place. Il se produirait avec moins de fruit dans les conditions ordinaires, devant les fidèles qui se pressent habituellement autour de nos chaires. Ces pieux chrétiens désirent qu'on leur parle surtout de leur âme, de leurs devoirs quotidiens, des obstacles qui s'opposent à leur sanctification, et des moyens d'en triompher, en un mot, de ce qui a trait à leur vie morale et religieuse. Vouloir les arracher à ces surnaturelles préoccupations pour les jeter, sans avertissement préalable, dans un courant d'idées, chrétiennes sans doute, mais qui les touchent beaucoup moins directement, c'est les déconcerter et les fatiguer en pure perte. Que de fois j'ai surpris, dans l'attitude et la physionomie de certains auditeurs, cette fatigue morale, et même une sorte de répulsion. Il l'avait ressentie, cette répulsion, ce prélat illustre qui, loin d'amoindrir les droits de la vérité, les revendique fièrement au sein de nos assemblées publiques, et proteste, trop souvent en vain, mais avec une inébranlable fermeté, contre leur violation. - Rentrant un jour à la sacristie de sa cathédrale après avoir entendu l'un de ces prédicateurs tout épris des questions sociales, il s'écriait : «Encore un qui veut sauver la France ! Que ne sauve-t-il seulement la paroisse ! Cela ferait bien mieux notre affaire !»

¹ «Est-il vrai que la majorité puisse faire la loi on morale ? Mais avant tout demandons si la majorité fait la loi en physique, en mathématique, en astronomie. Recueillons les voix pour savoir si le soleil est plus grand ou plus petit que la terre. Mettons en délibération l'égalité des trois angles d'un triangle à deux droits. Ces contresens seraient des modèles de bon sens et de justesse en comparaison de l'absurde folie de soumettre sa conscience (il serait plus exact de dire la loi morale) au scrutin et d'aller aux voix sur des questions d'honneur, de probité, de délicatesse, de justice. Ma conscience me dit aujourd'hui qu'il n'est pas permis d'abandonner son enfant au coin d'une borne : que pensera ma conscience demain, si, les voix étant recueillies sur cette question, la majorité décide que l'enfant peut être abandonné ? Elle pensera ce qu'elle pense aujourd'hui, quand même j'aurais toute l'humanité contre moi. Vraiment ce que l'on oppose ici à la loi, c'est l'opinion, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus variable, de plus vain. A prendre ce critère pour juge souverain de la loi morale, qu'on nous dise combien de fois la vérité morale changera en un seul jour ? Un peuple qui en vient à transformer l'opinion en loi morale est sceptique en morale. Il ne croit plus à rien quand il affecte de ne plus croire qu'aux majorités. Il ne se met sous cette tutelle que par l'impossibilité d'avoir un principe. C'est la plus lâche des abdications, car c'est l'abdication de la raison dans les bras de la force». (Jules Simon, *le Devoir*, page 331) Ne dirait-on pas un éloquent commentaire de certaines propositions du *Syllabus* ?

La prédication sociale a donc bien à craindre d'exagérer son rôle ; il y a quelques années, elle avait pris des proportions qui ne répondaient ni aux désirs ni aux vrais besoins de nos auditoires. Nous avons contre elle un grief beaucoup plus grave : assez habituellement elle emploie, pour établir des propositions certaines, indiscutables, des arguments fort peu démonstratifs ; à notre connaissance, elle a compromis bien des fois, dans l'esprit des auditeurs, les meilleures thèses par des procédés douteux qu'il nous faut analyser ici.

Dans une ville de province que je me garderai bien de nommer, il m'est arrivé d'entendre un orateur autour duquel certaines passions étaient surexcitées et les esprits très divisés ; quelques-uns l'exaltaient un peu trop ; d'autres, en plus grand nombre, élevaient contre lui les plus vives récriminations. Je fus conduit au pied de sa chaire par un ami que je tiens à présenter à mes lecteurs. Mon compagnon était jeune encore, d'un esprit cultivé et brillant. Ses goûts personnels, favorisés par des circonstances heureuses, l'avaient poussé vers les études historiques. Sans avoir fréquenté l'Ecole des chartes, ni puisé aux sources fécondes de la haute érudition, il avait acquis des connaissances beaucoup plus qu'ordinaires ; son sens très droit lui avait permis de se former une sorte de critique instinctive qui le trompait rarement. De plus, son imagination était vive, ardente, sa conception prompte : il saisissait au vol une idée et en devinait tous les développements. Enfin il savait de la religion tout ce que les laïques instruits en connaissent ; plusieurs des travaux apologétiques écrits au cours de ce siècle dans notre langue lui étaient familiers ; sa foi n'avait jamais subi la moindre défaillance ; sa piété paraissait sincère et vive ; son noble cœur n'avait jamais battu, je le crois du moins, que sous l'empire d'affections légitimes et pures. Bref, c'était une belle âme, et je l'aimais.

Notre commune attente ne fut point déçue ; l'orateur aborda l'un de ces sujets sociaux qu'il affectionnait. Dans un exorde irréprochable de forme et de ton, il fit remarquer que si nous périssions, c'est que nous avons perdu la notion la plus élémentaire des principes qui portent la société, notamment la notion de l'autorité et du droit. Grâce à Dieu, l'Eglise l'a conservée, cette notion, et est prête à nous la redonner ; elle l'a essayé naguère dans un acte mémorable, le *Syllabus*. Par la soixantième proposition de ce document, le souverain Pontife Pie IX mit à néant l'erreur moderne qui veut que l'autorité vienne d'en bas et ne soit que la résultante des suffrages du nombre et des forces matérielles : *Auctoritas nihil aliud est nisi numeri et materialium virium summa*. L'autorité, au contraire, descend du ciel, et n'est qu'une émanation de l'autorité de Dieu ; inviolable et sacrée, elle ne devrait rencontrer ni résistance ni contrôle ; permanente et héréditaire, elle est ici-bas la vivante image de l'immutabilité de son premier auteur. «Les arguments, ajouta notre orateur, n'ont plus aucune prise sur l'esprit contemporain, qui ne croit plus qu'aux faits, ne veut plus que des faits. Eh bien ! interrogeons les faits ; ayons recours à cette méthode expérimentale tant préconisée parmi nous. Cette méthode a comme deux faces : empirique, elle nous permettra de saisir, d'analyser les faits contemporains et de conclure qu'il est impossible de constituer une société avec ce pouvoir venu d'en bas, condamné par le *Syllabus* ; historique, elle nous montrera dans le passé le pouvoir venu d'en haut, faisant la prospérité et la gloire de ce pays ; c'est là tout le plan de notre discours».

Armé de sa méthode empirique, comme le chirurgien de son scalpel, l'orateur force la société moderne à comparaître devant lui ; il la couche vivante sur la table de dissection ; ou plutôt ce n'est plus qu'un cadavre ayant peut-être encore les apparences de la vie, mais en réalité déjà envahi par la corruption. Il met à nu les passions et les vices qui la dépravent, les erreurs qui remplissent son cerveau, les basses et hideuses convoitises qui rongent son cœur. A chaque ulcère nouveau qu'il découvre et dépeint, avec un luxe d'images parfois bien réalistes, il a comme des cris de joie. Que voulez-vous ! c'est le triomphe de son idée ; sa démonstration marche ; la thèse se fortifie, la voix se gonfle d'une sorte de mépris amer ; il finit par s'écrier : «C'est avec cela que vous voudriez constituer le pouvoir ? C'est de cette pourriture que vous tireriez cette chose sainte et sacrée qui s'appelle l'autorité ? Je vous en défie bien ! Vous ne le ferez pas, vous ne le devez pas, vous ne le pouvez pas, et votre société périra !»

La méthode empirique avait produit son effet ; à la méthode historique maintenant de nous montrer la paix, la prospérité, tous les épanouissements de la vraie civilisation, assurés par l'autorité descendant du ciel sur un homme, sans passer par aucun intermédiaire, s'incarnant en lui et en sa race pour des siècles, demeurant toujours inviolable et sacrée aux yeux de tous, ne rencontrant ni résistance ni contrôle, mais enlaçant le pays tout entier, pour le bonheur de tous et de chacun, et poussant la France dans la voie de tous les progrès. L'orateur nous dessine à grands traits trois tableaux, le tableau de l'ère mérovingienne, celui de l'ère carolingienne et enfin le tableau du moyen âge proprement dit. L'ère mérovingienne se résume tout entière dans Clovis, le héros de Tolbiac, le fier Sicambre qui courbe son front sous la main de saint Remy, et sort du baptistère de Reims investi de cette autorité divine dans son origine et ses moyens de transmission, comme dans sa nature elle-même. Voici cette même autorité dans Charlemagne, personnification glorieuse de l'ère à laquelle son nom demeure attaché. En lui et par lui elle conquiert, subjugue, civilise, soumet à l'empire du Christ le nord de l'Europe encore sauvage, toutes ces nations qui forment aujourd'hui l'Autriche et l'empire allemand. Enfin nous la retrouvons toujours intacte dans saint Louis, qui résume, pour ainsi dire, en sa personne tout le moyen âge, et unit aux grandeurs terrestres toutes les surnaturelles grandeurs de la sainteté.

Une péroraison mouvementée mettait ensuite la société moderne, avec ses hontes et sa pourriture, en face de cette triple ascension civilisatrice, contraignait cette société moderne à rougir une dernière fois, et nous, auditeurs, éblouis de tant d'éclat, à courber nos fronts devant cette vérité devenue évidente comme le soleil, à savoir : que l'autorité ne saurait être la résultante des suffrages du nombre et des forces matérielles : *Auctoritas nihil aliud est nisi numeri et materialium virium summa...*

A peine étions-nous sortis que, cédant à son habituelle franchise et à la pétulance de son caractère, mon jeune ami me dit : «Quelle sourde et aveugle machine que la méthode empirique de ce monsieur ! Mais elle a mis en pièces notre pauvre société moderne ! Certes, je lui connaissais bien des passions et bien des vices à cette société, bien des erreurs et bien des crimes ; je la savais profondément malade ; cependant, dans ma simplicité, j'imaginai qu'il y demeurerait encore quelques parties saines et honnêtes, quelques vertus, un peu de vrai christianisme. Il paraît qu'il n'en est rien. Comment peut-elle alors subsister un seul instant ? inexplicable prodige ! c'est comme si l'on me disait qu'un homme a les organes vitaux les plus essentiels, : l'estomac, le cœur, l'intestin, les poumons rongés par plusieurs cancers, et que

non seulement cet homme vit et respire, mais vague à ses occupations et remplit tant bien que mal les fonctions dont il est chargé.

«Pour demeurer dans l'exacte vérité, l'orateur n'aurait-il donc pas dû faire quelques distinctions, apporter quelques mitigations et quelques réserves à ses condamnations sommaires et absolues ?

«Moi non plus, je ne prétends pas que le droit se confectionne avec des suffrages populaires, extorqués, en un jour d'affolement et d'ivresse, par des misérables qui ne reculent devant aucun moyen. L'autorité est, à mes yeux, chose absolument divine, inviolable et sacrée ; qu'elle vienne directement de Dieu, sans passer par aucun intermédiaire, j'y consens encore, bien qu'au dire de nos grands théologiens ce point soit fort contestable. Je la voudrais toujours obéie quand elle s'exerce selon la justice, héréditaire dans une race respectée et reconnue de tous. Mais si la société ne crée ni le droit ni l'autorité, ne peut-elle en certain cas déterminer et choisir l'homme qui en sera investi ? Dieu est-il donc venu en personne sacrer, sans aucune présentation préalable faite par le pays, les chefs de nos différentes dynasties ?

«C'est une idée bien étrange de chercher chez les Mérovingiens l'autorité absolue, sans contrôle, inamissible et héréditaire, telle que la conçut l'époque de Louis XIV. Qu'auraient dit de cette absolutisme ces leudes orgueilleux, lorsqu'ils faisaient de leur pavois un trône chancelant d'où leur élu avait souvent à craindre d'être précipité ? Et, un peu plus tard, qu'eût pensé de cette inamissibilité du pouvoir héréditaire le pape Zacharie, lorsqu'aux applaudissements des grands feudataires qui le consultaient, il arrachait la couronne au dernier des fainéants pour en ceindre le front de Pépin ?

«Elle est vraiment singulière aussi cette manière d'accommoder les faits d'après un système préconçu, d'incarner, selon l'expression de l'orateur, une époque dans un homme ! Je croyais, moi, que la première loi de ces généralisations historiques auxquelles il prend plaisir, c'est de reproduire en raccourci et comme en miniature tous les traits essentiels d'une période ; c'est de tout indiquer alors qu'on ne peut tout dire ; c'est de peindre avec une fidélité scrupuleuse la physionomie générale de l'époque en question.

«Impossible de ne pas apercevoir, au bas de ce piédestal élevé à la gloire de Clovis, ces roitelets encore barbares d'Orléans, de Soissons, de Paris et de Metz, qui, pendant deux siècles et demi, se battent, se trahissent, s'assassinent, déchirent le pays et s'en disputent les lambeaux sanglants, un peu comme des loups féroces se disputent les membres de leur victime ! Impossible de passer sous silence Frédégonde, dont le nom seul rappelle tant de crimes ! Les splendeurs du règne de Charlemagne lui ont donc fait oublier l'effroyable décomposition qui commença, sitôt que les restes du grand empereur furent descendus dans les caveaux funèbres d'Aix-la-Chapelle. Non vraiment, le moyen âge n'est pas tout entier dans saint Louis ; sur ce point il y aurait trop à dire.

«La méthode historique de l'orateur est tout simplement de l'escamotage ; elle consiste à tenir dans l'ombre ce qui ne plaît pas, ce qui ne cadre pas avec l'idée préconçue, et à mettre en lumière, à grossir, à amplifier à l'excès ce qui la favorise. La vérité religieuse, pour être victorieusement défendue, a-t-elle donc besoin de ce charlatanisme !»

Telle fut l'impression produite par ce discours sur l'esprit de mon jeune et ardent ami ; j'en fus un peu surpris et vivement affligé. Tous ces griefs ne me semblèrent point également fondés en raison ; il serait trop long de les discuter ici, un volume y suffirait à peine. Quelques-uns tenaient évidemment à des sympathies personnelles, à des préjugés d'éducation et de famille qui avaient été froissés. Mais ces sympathies et ces préjugés étaient partagés par beaucoup d'autres, comme il était facile de s'en convaincre en prêtant l'oreille aux commentaires malveillants donnés à ce discours et aux récriminations dirigées contre l'orateur.

Je fus amené à me demander si elle était juste et saine la méthode qui éveillait de telles susceptibilités, provoquait de telles résistances dans des âmes droites, chez des esprits cultivés et sincèrement religieux ? L'oserai-je dire, à considérer les choses en elles-mêmes, rien ne me semble vain et creux comme ces charges à fond contre la société moderne, ces exécutions sommaires et capitales qui sont entrées dans les habitudes d'un certain nombre de nos orateurs.

Dans son *Histoire des origines de la France contemporaine*, l'un des plus beaux actes de probité intellectuelle qui se soit vu au cours de ce siècle, et le coup le plus formidable qui ait été porté à la révolution française, aux erreurs sociales qu'elle a accréditées et dont nous mourons, M. Taine a fait cette remarque, naïve en apparence, en réalité profonde et grosse de conséquences imprévues : «Une société humaine, surtout une société moderne, est une chose vaste et compliquée ; il est difficile de la connaître et de la comprendre». Me serait-il permis d'ajouter qu'il est plus difficile encore de l'analyser et de la juger, surtout en une heure. Aussi ce n'est jamais sans effroi que j'entends nos conférenciers s'imposer gaiement cette lourde tâche.

Il me prend toujours envie de leur crier : De grâce, précisez donc un peu ; délimitez votre sujet ; celui-ci est trop vaste et a mille aspects divers ! Vous obstinez-vous à le retenir tout entier, vous allez tomber avant dix minutes dans la déclamation la plus laide, la plus inutile, la plus fastidieuse, la plus répugnante des formes que puisse revêtir la parole humaine.

Qui d'entre vous n'a pas vu s'élever, à propos de la société moderne, de ces polémiques qui ne finissent plus.

Par société moderne, l'un des champions entend désigner cette masse d'erreurs, de mensonges, de faux et ineptes préjugés, principes prétendus qui, de l'esprit sophistique de Jean-Jacques Rousseau, le plus dangereux des rêveurs, ont passé dans les lois de l'Assemblée constituante, de la Législative et de la Convention, et dont les formules banales flottent encore dans l'atmosphère intellectuelle que nous respirons et l'empoisonnent.

Par société moderne, l'autre champion entend désigner les différents organes sociaux, leur agencement, leur fonctionnement régulier, le bien-être matériel et même moral, la paix et la sécurité qui en résultent pour tous.

L'un préconise, exalte ; l'autre maudit et anathématise ; tous les deux ont raison ; ils parlent de choses diverses, sinon opposées, autour desquelles ils pourront se disputer jusqu'à ce jugement général, où l'histoire sera écrite dans son intégralité par le doigt de Dieu, et résumée dans ces indéformables arrêts dont l'exécution durera autant que l'éternité elle-même.

Les élucubrations sociales de nos conférenciers donnent lieu pour l'ordinaire aux mêmes équivoques ; elles demeurent presque fatalement trop vagues, trop générales. Aussi les objections se présentent en foule ; elles sont sur les lèvres

de tous les auditeurs qui jugent et contestent sitôt qu'ils se sentent atteints dans leurs préjugés. Sans doute il y a bien eu, à l'origine de la thèse, un principe révélé, à tout le moins, une vérité théologique que tous ont l'obligation d'admettre. Mais on ne voit plus comment les choses qui sont dites se rattachent à cette vérité, et surtout en sortent ou en dépendent. Le prêtre disparaît, et l'on se trouve en face d'un dissertateur qui ne parle plus au nom de Dieu, mais qui expose des idées personnelles, essaye de faire prévaloir, non plus une conviction religieuse, mais un idéal social qui ne semble pas à tous le meilleur. L'esprit de parti, ce qu'il y a au monde de plus susceptible et de plus implacable, saura même découvrir dans le discours des visées politiques auxquelles l'orateur n'a probablement pas songé.

Les généralisations historiques me semblent réservées au même sort.

Certes, ce n'est pas moi qui contesterai à l'orateur le droit d'apporter, en témoignage d'une doctrine, les enseignements de l'histoire, soit ecclésiastique, soit profane, mais il faut que ces enseignements éclairent le point doctrinal en question ; s'ils l'obscurcissent et le rendent douteux, ils tournent contre le but. C'est là ce qui se produit trop souvent. Ne serait-ce point parce que nos conférenciers ont coutume d'alléguer, non pas des faits, ni surtout des faits précis et déterminés, mais des jugements, des appréciations sur ces vastes ensembles qui constituent une période historique. Or les jugements sont très souvent divers comme les esprits qui les formulent ; les appréciations varient selon le point de vue auquel s'est placé l'observateur. Faut-il s'étonner qu'une critique un peu hardie porte une main irrespectueuse, parfois brutale, sur ces échafaudages aux gigantesques apparences et veuille s'assurer de leur solidité. Si l'appareil historique chancelle, la thèse religieuse, à laquelle il était censé servir d'appui, peut en être compromise, et c'est là un grand malheur.

On le voit, la méthode expérimentale, pour redire l'expression consacrée, ne devrait être employée qu'avec discrétion et réserve, et ne mérite point toute l'admiration qu'on lui a vouée.

J'en voudrais une meilleure ; il me semble qu'elle existe ; essayons d'en formuler les lois.

Disons tout d'abord que le *Syllabus* de 1864 est un acte révélateur qui a mis à nu les plaies de la société moderne, les erreurs trop universellement répandues qui la désagrègent et en détermineront peut-être la ruine complète. Nous devons donc l'accepter sans réserve comme la règle de nos jugements et de nos appréciations. Peut-être serait-il bon de remarquer que ce document n'est pas tout entier dans ces quatre dernières propositions sur le sens et la portée desquelles il y a eu, entre les catholiques, tant de contestations et de débats. L'heure est venue, si nous voulons obéir aux instantes recommandations de Léon XIII, de laisser à ces querelles intestines, pour combattre toutes les erreurs flétries dans les neuf premiers paragraphes : panthéisme, naturalisme, rationalisme absolu et mitigé, indifférentisme, latitudinarisme, erreurs sur l'Église et ses droits, sur la société civile considérée en elle-même et dans ses rapports avec l'Église, sur la morale naturelle et la morale révélée, sur le mariage chrétien, etc... Faire accepter ces condamnations, dégager et mettre en lumière tous les enseignements qui en ressortent : tel est le devoir du prédicateur qui touche aux questions sociales. J'estime à l'avance, comme préférable à toutes les autres, la méthode qui conduira le plus efficacement à ce résultat.

On a dit que, pour fixer le sens des propositions du *Syllabus*, il fallait se reporter aux documents d'où elles avaient été extraites, réintégrer chacune d'elles à sa place primitive dans le texte original, bien examiner ce qui précède et ce qui suit ; en un mot, l'étudier dans le contexte. A cette condition seulement la pensée pontificale peut être aperçue, et c'est elle qui donne aux condamnations proposées leur valeur juridique, leur autorité légale. Mais n'importe-t-il pas davantage encore de mettre en lumière, lorsqu'on s'adresse aux fidèles, leur valeur intrinsèque, rationnelle, de montrer combien elles sont justes, utiles, fécondes ! Il suffirait pour cela de les prendre successivement, de les rapprocher des principes fondamentaux qui les ont déterminées. Elles s'éclaireraient de la lumière de ces principes, généralement admis par les personnes qui viennent au pied de nos chaires. Nos auditeurs comprendraient que le *Syllabus*, loin de rien innover, n'est qu'une application pratique et légitime des vérités révélées à nos plus pressants besoins. Cette application se ferait d'elle-même : fortement reliée au principe qui la justifie, chaque condamnation brillerait d'une évidence qui l'imposerait à tous les esprits sincères ; elle projetterait cette lumière sur la plaie qu'il s'agit de guérir. On pourrait sûrement sonder cette plaie, en montrer la profondeur, en décrire les ravages, préciser, en un mot, sans amplifications vaines et stériles, sans récriminations amères, le mal social. On pourrait saisir l'erreur dans le vif, en arracher jusqu'aux dernières racines de l'esprit des auditeurs subjugués par ce genre de démonstration.

C'est là ce que j'appellerai la méthode doctrinale et théologique de traiter le *Syllabus* et les questions de morale sociale ; je serais tenté de l'opposer, avec quelque confiance, à la méthode empirique dont nous avons étudié le fonctionnement.

La méthode empirique nous parle sans cesse des principes qu'elle veut redonner à la société moderne, et ces principes, elle les oublie, elle les délaisse pour se tenir dans la région des faits, dans des applications douteuses et justement contestées.

La méthode théologique, au contraire, donne une bien plus large place à l'exposé des doctrines fondamentales ; elle ne les perd jamais de vue et leur emprunte toute sa force ; elle y puise presque toutes ses preuves et ses moyens de développements.

La méthode expérimentale et historique se plaît dans les généralités et se contente d'à peu près ; elle jongle avec les faits, qu'elle arrange à sa fantaisie, et produit des appréciations à la place d'arguments ; ses grands airs d'érudition impressionnent parfois le vulgaire, mais font sourire les initiés ; pour l'employer avec assurance, il est avantageux d'ignorer beaucoup.

La méthode doctrinale et théologique exige de longues études, des idées précises et nettes, une argumentation suivie, cette méditation intense qui pénètre au cœur du sujet pour y chercher des preuves, et y puiser cette ardeur de conviction qui les fait valoir et met sur les lèvres émues des paroles embrasées et véritablement éloquentes.

La méthode expérimentale semble faite pour attaquer l'erreur, la démasquer et la flétrir ; la méthode théologique, pour établir la vérité, l'exposer et la faire briller de l'éclat qui lui est propre. Tandis que la première sonne le clairon, monte à l'assaut, frappe plus fort que juste, procède par affirmations vastes et retentissantes ; la seconde discute, argumente,

démontre, ne marche qu'appuyée sur des preuves solides, et n'est satisfaite que quand elle a donné à la vérité cette splendeur d'évidence qui ne permet plus la moindre hésitation.

La méthode doctrinale et théologique exige de la modération, un certain équilibre intellectuel, le sacrifice parfois pénible d'idées personnelles, afin de mieux assurer le triomphe de la vérité religieuse. La méthode expérimentale ne déplaît point pour l'ordinaire aux esprits étroits et absolus, si sûrs de leurs opinions qu'à peine soupçonnent-ils les objections qu'on y peut faire ; leurs appréciations historiques et sociales revêtent, à leurs yeux seulement, toute la certitude du dogme lui-même, dont elles ne seraient que les déductions légitimes et obligatoires.

La méthode doctrinale et théologique a pour effet ordinaire de pacifier en éclairant ; elle gagne à la cause de la vérité les esprits sincères ; elle fixe les indécis et fait réfléchir les ennemis eux-mêmes.

La méthode historique et expérimentale éveille les susceptibilités de l'esprit de parti, irrite les mauvais, divise trop souvent les bons et provoque les âpres résistances dont nous avons parlé.

Entre les deux notre choix est fait.

Nous nous permettrons de signaler à nos conférenciers un dernier péril qu'ils n'ont pas toujours su éviter, celui d'empiéter sur un terrain qui ne leur appartient pas, et où ils se sont trouvés sans autorité, sans compétence et sans liberté.

Le monde des idées est partagé, lui aussi, en différentes provinces ; chacune de ces provinces relève d'une science spéciale, qui le considère comme son bien propre, l'explore, le cultive, l'exploite et l'administre. S'il s'élève entre ces puissances limitrophes des querelles ardentes et parfois prolongées pour la délimitation de leurs frontières respectives, faut-il s'en étonner ? Il n'est pas toujours facile d'établir une ligne de démarcation parfaitement nette et précise et de dire aux belligérants : « Ici finit votre domaine ; le vôtre commence là ». Entre les deux s'étend, pour l'ordinaire, une zone indécise où les juridictions se compénètrent.

Au vaste domaine assigné à cette science supérieure qui s'appelle la morale sociale, confine celui de l'économie politique proprement dite ; entre les deux nous rencontrons la zone indécise à laquelle se rattachent, avec plusieurs autres, deux questions tout à fait à l'ordre du jour parmi les catholiques : la question de la liberté testamentaire et la question corporative.

Beaucoup de bons esprits estiment qu'un moyen de relever l'autorité paternelle battue en brèche par nos lois révolutionnaires, c'est d'accorder au chef de famille la libre disposition de sa fortune, non seulement au cours de sa vie, mais encore après décès, par la consécration juridique de ses dernières volontés. Le testament devrait être la règle unique et toute-puissante pour le partage des biens patrimoniaux. Au dire de ces économistes, le père se montrera généralement aussi soucieux des intérêts de ses enfants que l'État, qui prétend se substituer à lui par ses lois abusives. Seul le père connaît les aptitudes et les capacités des différents membres de sa famille ; seul il se rend compte de ce que chacun peut et sait faire. Pourquoi donc ne pas le mettre à même de ménager à chacun l'emploi de ses facultés et de préparer l'avenir de tous ? Pourquoi ne pas lui abandonner le soin de partager entre ses fils et ses filles, au mieux de leurs intérêts, le patrimoine qu'il leur a acquis ou conservé au prix de tant de fatigues et de sueurs ?

La seconde question à l'ordre du jour, c'est la question corporative, sur laquelle le pape Léon XIII appelait récemment l'attention des catholiques. Le régime menteur de la liberté absolue du travail, inauguré par la révolution, a créé autour de l'ouvrier l'isolement le plus complet. Sans lien avec ses pareils, le travailleur est livré comme une proie, disent nos anarchistes, aux exploitations du capital, inquiet lui-même, menacé, aux époques de trouble des dernières violences, et condamné, en temps ordinaire, à subir les ruineuses oscillations de l'offre et de la demande. La loi sur les syndicats a été édictée pour remédier à cette situation ; mais, au lieu d'être un instrument de paix, cette loi n'a été jusqu'ici, paraît-il, qu'une arme de guerre entre les mains des deux ennemis, le patron et l'ouvrier. Les catholiques dévoués qui, au lendemain des malheurs de la patrie, ont couru le généreux dessein de redonner aux classes laborieuses les croyances perdues se sont trouvés, eux aussi, en face du même problème. Aujourd'hui ils cherchent sur quel terrain pourraient se reconstituer les anciennes corporations, modifiées, sans aucun doute, selon les exigences de nos mœurs et de l'industrie moderne. Avant tout, ils voudraient conserver aux corporations leur caractère religieux, ce grand souffle chrétien qui les animait lorsqu'elles venaient, bannières déployées, célébrer en grande pompe, sous les voûtes émues de nos cathédrales, les fêtes si populaires de leurs saints patrons.

Personne, parmi les catholiques, ne songe à le nier, ces deux questions se rattachent par des liens nombreux à la morale sociale, et pour les résoudre il faudra s'inspirer de l'esprit de l'Évangile.

Mais nos conférenciers vont beaucoup plus loin ; à les entendre, elles sont une partie essentielle de la morale sociale elle-même, une application appropriée aux besoins présents des principes inscrits dans la révélation. Dès lors, pourquoi ne pas les porter dans la chaire de nos églises et ne pas les exposer devant les fidèles ?

À notre connaissance quelques-uns l'ont essayé, un peu timidement et par voie indirecte, mais toujours avec un succès douteux. La désorganisation et la restauration de la famille, tel est en deux mots le résumé d'un discours dont nous avons gardé le souvenir.

L'orateur nous montra d'abord cette désorganisation dans le milieu social où elle se produit sous les traits les plus hideux, parmi les ouvriers de nos grandes cités. « Voyez, nous dit-il, ce père dénaturé qui, après avoir reçu le salaire parfois considérable de la semaine, fait grasse chère avec ses compagnons, tandis que ses pauvres petits enfants demandent à leur mère un morceau de pain qu'elle ne peut leur donner. Lorsque, le soir venu, il rentre au logis, c'est pour blasphémer et maudire et se livrer aux plus effroyables emportements. Puis il court aux maisons de jeux ou de débauche, ou bien à l'un de ces théâtres de banlieue où l'on exhibera devant lui d'infâmes et idiotes représentations. Pendant ce temps, la mère se désole et pleure. Après avoir longtemps lutté, elle succombe et s'abandonne à un découragement qui bientôt devient du désespoir ; elle finit par descendre dans la corruption et le vice plus bas que son mari lui-même. Les enfants sont jetés dans une salle d'asile, aux mains de laïcistes à outrance, qui leur apprendront à haïr Dieu et la vertu. L'atelier achèvera ce que l'école a commencé, le triste apprentissage des vices hideux qui rendront leur existence trop semblable à celle de leurs parents ».

L'orateur chercha ensuite les causes de cette désorganisation ; il en énuméra un certain nombre ; mais il en était une qui lui tenait surtout au cœur ; elle vint la dernière et fut exposée en termes diffus, un peu voilés et indirects : c'était l'abaissement de cette autorité paternelle qui ne peut même plus disposer librement de la fortune domestique et la distribuer comme il lui plaît ; en d'autres termes, c'était le partage forcé et égal.

Une seconde considération nous fit voir comment la famille pourrait être reconstituée par l'autorité paternelle, en possession de toutes ses prérogatives inaliénables et sacrées, notamment de ce droit de tester dont l'aurait investie Dieu lui-même, l'auteur de la nature. Pour couronner le tout, l'orateur nous fit la peinture de l'une de ces familles rurales que M. Charles de Ribbe nous a révélées dans son beau livre : *la Vie domestique ; ses modèles et ses règles*, «Grâce à la liberté testamentaire, nous dit-on, ces familles revivraient bientôt. Au sein de nos campagnes encore chrétiennes, on verrait l'aïeul assis au coin de lâtre et entouré de ses enfants et de ses petits-enfants ; au soir de sa vie, il ouvrirait le livre de raison où il aurait écrit longtemps à l'avance son testament, dont il ferait devant tous le commentaire. Ses volontés suprêmes demeuraient la loi de la famille, tranchant toutes les difficultés, conciliant tous les intérêts, unissant tous les cœurs et assurant la paix et la stabilité du foyer domestique».

Je ne m'arrêterai pas à discuter cette argumentation, plus poétique que démonstrative. Inutile de rechercher si la liberté testamentaire a réellement toute l'efficacité qu'on lui prête ; si elle entrerait facilement dans nos mœurs ; si, pour régénérer la famille contemporaine, il ne serait pas plus sûr encore de faire appel à ces surnaturelles vertus engendrées par le christianisme, la sobriété, l'amour du travail, le dévouement, la générosité, le sentiment vif et profond des austères responsabilités que la paternité apporte avec elle. Inutile d'examiner, par exemple, s'il eût suffi d'investir du droit de tester l'ouvrier paresseux et débauché dont l'orateur nous avait lui-même dessiné le portrait, pour en faire un bon époux et un bon père. Ne demandons pas à la malheureuse mère de ses enfants si déjà elle ne trouvait pas excessifs les droits de ce bourgeois, qui ne savait que la battre et la maudire.

Disons simplement que ni la question testamentaire, ni la question corporative, ne sont du ressort de la chaire ; elles n'appartiennent point à la morale, objet propre de l'enseignement catholique.

Pour nous en convaincre, prenons cet admirable catéchisme du concile de Trente, l'abrégé de théologie positive le plus substantiel et le plus élégant que nous ayons, ou bien les plus longs traités de nos grands maîtres. Parcourons ensemble tout ce qui a été écrit sur le quatrième précepte du Décalogue : Tes pères et mères honoreras.

Sans doute ce précepte détermine les rapports généraux des pères et des enfants. Il impose au chef de famille l'obligation de nourrir et d'élever les siens, de leur donner une éducation en rapport avec sa situation et sa fortune. En retour, il l'établit souverain de ce petit royaume qui s'appelle le foyer domestique, le représentant de Dieu ; il entoure son front d'une auréole dont nul ne le découronnera.

Par une extension très légitime et fondée sur les raisons les plus sérieuses et les plus authentiques interprétations de l'Eglise, ce quatrième précepte du Décalogue règle les rapports des patrons et des ouvriers. Les uns et les autres sont liés, non seulement par une certaine communauté d'intérêts matériels, mais encore par une solidarité plus haute et toute chrétienne. Comme les pères, les patrons, eux aussi, ont, en une certaine mesure, charge d'âmes ; ils doivent prendre soin des intérêts moraux et spirituels de leurs ouvriers, leur fournir les moyens de sanctification au moins indispensables. Les ouvriers, en retour, leur devront respect et reconnaissance ; ils donneront leurs services, non par contrainte, mais en conscience et parce qu'ils travaillent sous le regard de Dieu, qui leur promet une récompense meilleure que tous les salaires.

Telle est, si je ne me trompe, l'économie à peu près complète du quatrième précepte du Décalogue.

Dieu me garde d'en amoindrir l'importance ; cependant il me semble difficile d'en faire sortir une théorie quelconque, soit sur le régime des successions, soit sur le régime corporatif.

Certes, je serais désolé de paraître sacrifier les droits si augustes et déjà si amoindris du père de famille aux prétentions de l'État moderne. Nous le savons de reste, l'État, se fait en toutes choses une part léonine ; il use et abuse des forces d'une excessive centralisation, des mille bras de son administration habituellement tracassière, parfois oppressive et tyrannique ; il tend à tout régir et tout gouverner. Ainsi s'introduit peu à peu dans nos mœurs une sorte de socialisme gouvernemental qui m'inspire horreur et dégoût. J'aimerais donc à trouver, dans l'économie du quatrième précepte, des raisons décisives pour arracher à l'État le pouvoir de régler par des lois positives le partage des biens patrimoniaux ; j'aimerais à le remettre intégralement, au nom du droit naturel et de la morale révélée, entre les mains du père de famille ; j'aimerais à lire dans l'Évangile cette liberté testamentaire ; j'aimerais à l'entendre proclamer par l'Église comme l'un de ces droits inaliénables et sacrés auxquels il n'est permis à personne de porter atteinte.

Mais alors il faudrait condamner, comme anti-naturelles et antiévangéliques, presque toutes les législations antérieures qui ont tranché cette question dans des sens très divers, selon les lieux et les époques. Le régime des majorats et du droit d'aînesse serait frappé, tout aussi bien que notre régime actuel du partage forcé et égal ; car le premier, pas plus que le second, ne laissait au père de famille la liberté testamentaire.

Disons plutôt, pour demeurer dans l'exacte vérité, que ni le droit naturel ni la morale révélée n'ont, sur ce sujet, aucune prescription obligatoire. Tout au plus prétendrait-on y lire certaines indications, vagues et indéterminées, que chacun pourrait interpréter un peu à sa guise. Pour attaquer efficacement le partage forcé et préconiser la liberté du testament, il y a mieux à faire, si je ne me trompe, que d'interroger le quatrième précepte du Décalogue et de torturer des textes pour en déduire des conclusions qui n'y sont point contenues ; c'est de s'adresser à M. Le Play ; c'est de lire et de relire le livre de *la Réforme sociale* ; c'est de méditer surtout le chapitre sur la propriété. Là sont les raisons qui appellent un changement de notre législation sous ce rapport ; elles ne sont ni morales ni religieuses, mais d'ordre inférieur et tout humain ; elles appartiennent aux différentes branches de la science sociale, économie politique, économie rurale, économie domestique, etc. Aussi ces raisons ne peuvent-elles être portées utilement et décernées dans les chaires de nos églises ; jamais elles ne feront partie de l'enseignement qui s'y donne au nom de Dieu.

J'en dirai autant de la question corporative. Le Christianisme, à mesure qu'il pénétra les mœurs et les habitudes, modifia les institutions, émancipa le travailleur et le travail lui-même. En proclamant la liberté morale des petits et des pauvres, il porta à l'esclavage antique un coup mortel ; le servage du moyen âge dut lui-même disparaître sous ce souffle libérateur. L'ouvrier, tel que nous le connaissons aujourd'hui, maître de lui et de ses actes, propriétaire de son travail et des fruits de son travail, est une création exclusivement chrétienne. Rien de pareil ne se vit avant la grande émancipation du Calvaire.

Voilà ce qu'a fait l'Évangile. Mais, de grâce, ne lui demandez pas ce qu'il ne contient point, un enseignement sur les rapports, variables presque à l'infini, qui peuvent s'établir entre le capital et le travail, sur les obligations réciproques par lesquelles peuvent se lier patrons et ouvriers, sur l'organisation des corporations ouvrières, sur leurs statuts et règlements, etc. Sans doute il ne devra y avoir dans ces statuts et règlements, dans l'organisation de ces corporations elles-mêmes, pas plus que dans les engagements et la conduite de leurs membres, rien qui soit en opposition avec la morale évangélique. Sans doute encore le souffle chrétien devra tout animer et tout faire mouvoir. Mais cela ne nous dit pas quels sont les rouages du mécanisme que vous visez à établir, quelle est la nature propre de la corporation.

Pour la déterminer, cette nature, il nous faudra, si je ne me trompe, consulter les mœurs, les intérêts, l'état de l'opinion, les prétentions respectives des patrons et des ouvriers, les exigences de l'industrie moderne, tenir compte, en un mot, de tous les éléments qu'il s'agit de discipliner et de faire servir au but que l'on se propose.

Le prêtre veut-il traiter de ces choses, qu'il descende de la chaire sacrée, trop haute pour de semblables élucubrations ; qu'il dépouille son vêtement de chœur et cesse de me parler au nom de cet Évangile que ma conscience adore et ne discute pas. Il n'est plus le ministre de la foi, mais un discoureur qui présente à ma raison des arguments que je veux me sentir libre d'examiner, de contrôler et de repousser, si bon me semble. Il ne s'agit plus de morale naturelle ni de morale révélée, mais d'économie sociale. Pour me convaincre, l'orateur devra posséder, ce qui m'a paru manquer parfois à quelques-uns de nos conférenciers, de la compétence, une étude approfondie de son sujet.

Depuis quelques années, on enseigne dans nos petits et nos grands séminaires les éléments de l'économie sociale. Mais les éléments sont bien peu dans cette science, encore en formation, qui chaque jour s'enrichit d'observations nouvelles et modifie ses conclusions parfois les plus importantes. Les lois générales le mieux constatées, dont le fonctionnement a été étudié pendant des années entières, donnent des résultats tout à fait imprévus, lorsqu'elles viennent à être appliquées dans des milieux différents. Pour se tenir au courant de ces progrès, ou, si vous aimez mieux, de ces modifications, il ne suffit pas de lire les feuilles publiques. Le journalisme quotidien ne peut être ici que le pourvoyeur, assez mal approvisionné, de cette ignorance plus ou moins élégante et lettrée qui parle de tout sans rien approfondir. Les revues fournissent des renseignements plus complets et plus sûrs ; mais pour acquérir une véritable compétence il faut recourir aux livres spéciaux qui se publient sur ces matières, les étudier, les comparer et les contrôler les uns par les autres. Grâce à Dieu, nos fonctions ecclésiastiques n'exigent point que nous ajoutions ce lourd travail à tant d'autres, beaucoup plus urgents, qui nous incombent. Le bon sens populaire ne nous demande point de tout savoir ; les hommes universels ne se rencontrent que dans les rêves des pédants et les programmes du baccalauréat. Les érudits eux-mêmes ne cherchent près de nous que la science religieuse. Mais s'il nous plaît de distribuer en outre la science sociale et économique, il nous faut commencer par l'acquérir.

Fût-il parvenu à posséder parfaitement cette science économique, je doute que le prêtre ait jamais pleine et entière liberté d'en faire usage dans la chaire chrétienne. Il y a des convenances qui s'imposent à l'esprit le plus audacieux. L'enceinte sacrée dans laquelle nous parlons, les traditions et les usages de la tribune sainte, les dispositions habituelles de nos auditeurs, leur attitude lorsque certaines idées seront émises, nous avertiront de ne pas franchir certaines limites. Le public chrétien, et il faut l'en remercier, ne nous permettra jamais de prendre le rôle d'un professeur de faculté ou d'un conférencier vulgaire, parlant dans l'une de ces salles où, chaque soir d'hiver, se produisent tant d'extravagances et parfois quelques idées saines et justes.

Aussi quel contraste entre la parole libre, indépendante du conférencier et du professeur, et la parole timide, embarrassée du prédicateur qui s'est aventuré sur ce terrain ! Le professeur, lui, entre franchement dans son sujet et s'y établit comme dans sa sphère propre ; il va directement aux faits, les interroge, les classe, les compare, en dégage les lois. Personne ne lui demande de se restreindre, de dissimuler quoi que ce soit ; il expose au long ses preuves, essaye de faire prévaloir ses idées personnelles. Libre à chacun de ne point les partager ; mais tous lui sauront gré de sa franchise. Le prédicateur, au contraire, ne peut entrer dans certains détails trop vulgaires, ni même se tenir habituellement dans la région des faits ; il est comme contraint de ne considérer que le côté le plus élevé sans doute, mais aussi le plus abstrait et le plus ingrat de ces questions, le côté théologique. Les raisons décisives, qui impressionneraient vivement les esprits, ne sont point là ; l'orateur devrait les demander à l'économie politique, à la science sociale ; mais ses auditeurs ne le lui pardonneraient pas ; s'ils avaient voulu de l'économie sociale, au lieu de venir à l'église, ils seraient allés à l'Institut catholique ou au collège de France, au pied de la chaire de M. Claudio Janet ou de M. Paul Leroy-Baulieu. Voilà donc le malheureux orateur confiné dans le droit naturel et la morale révélée, qui ne lui fournissent que des lumières très incomplètes sur ces questions de liberté testamentaire, d'organisation corporative et autres, qui ont été ou sont encore à l'ordre du jour. Aussi ne peut-il mettre dans son argumentation cette plénitude et cette vigueur qui triomphent de toutes les résistances et conquièrent d'unanimes assentiments.

Que lui manque-t-il ? La liberté. La chaire qu'il occupe n'est pas faite pour de semblables dissertations.

II. LA PRÉDICATION NE DATE PAS D'HIER.

Elle fit explosion il y a dix-neuf siècles, au jour de la Pentecôte, et se montra dès lors ce que nous la voyons aujourd'hui. Au sortir du Cénacle, en effet, elle parle toutes les langues, s'adresse à tous les peuples. Les Parthes, les Mèdes, les habitants de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de Phrygie, de la Pamphlie, de l'Égypte, etc., l'entendent et s'en étonnent. Aujourd'hui les formes de la parole sainte sont plus multiples et plus variées

encore ; au fond, elle est toujours et partout la même : animée du même esprit, elle redit les mêmes vérités, accomplit la même mission et poursuit le même but. Elle doit nécessairement obéir à des règles inviolables et sacrées qui ont été, sans aucun doute, plus parfaitement observées aux époques glorieuses où elle brilla de toutes les splendeurs de l'éloquence.

Or à ces époques trouvons-nous quelque chose d'analogue à la conférence sociale ? C'est ce qui nous reste à examiner.

La première de ces périodes glorieuses est certainement celle de ces Pères et de ces docteurs dont les noms sont présents à toutes les mémoires ; c'est l'époque d'un saint Athanase, d'un saint Grégoire, d'un saint Basile, d'un saint Jean Chrysostome, pour l'Église grecque ; d'un saint Hilaire, d'un saint Ambroise, d'un saint Augustin, d'un saint Jérôme, pour l'Église latine. Villemain nous a tracé, avec toutes les séductions de son style, le tableau de leur éloquence dans un livre que nos lecteurs connaissent. L'illustre professeur ne recherche guère, chez nos docteurs, que les beautés de la forme, une diction souvent élégante, toute chaude d'un enthousiasme jusque-là inconnu ; des vues profondes sur le cœur humain, sur ses passions, ses grandeurs et ses faiblesses ; une connaissance plus exacte de la société d'alors, de ses besoins, de ses aspirations et de ses souffrances. Le côté théologique lui échappe presque complètement. A peine soupçonne-t-il la haute autorité doctrinale de ces œuvres sublimes et charmantes sur lesquelles il nous ouvre de si piquants aperçus littéraires.

Il ne nous est pas permis, à nous catholiques, de ne voir dans nos Pères et nos docteurs que des écrivains plus ou moins remarquables, des orateurs éloquents, des peintres fidèles de leur époque, ni moins des génies du premier ordre. Ils sont encore des témoins autorisés de notre foi, des hommes, ou plutôt des géants, suscités par la Providence pour recueillir, non loin de la croix, des lèvres sincères et des mains ensanglantées de nos martyrs la doctrine de Jésus-Christ : lorsque, du haut des chaires de leurs basiliques, ils interprètent cette doctrine, ce n'est pas seulement aux habitants d'Antioche, de Nazianze, de Constantinople, d'Hippone ou de Milan qu'ils s'adressent, mais à tous les siècles et à toutes les générations. Nous sommes tous leurs disciples ; les prédicateurs de tous les âges et de tous les pays devront se former à leur école, et les écouter avec une suprême révérence avant de parler aux peuples. Ils demeureront jusqu'à la fin les oracles de l'Église elle-même, les organes de son propre et perpétuel enseignement. C'est à eux qu'il faut demander l'intelligence de la doctrine, de son extension, de ses limites, de son mode d'application et des moyens de la faire valoir. Les procédés qui se rapprocheront davantage de leurs procédés seront les plus sûrs, et d'ordinaire les plus efficaces.

De plus, ces Pères et ces docteurs se trouvèrent, eux aussi, en face des questions sociales. A entendre quelques-uns de nos contemporains, on dirait vraiment que toutes ces questions : origine, organisation et transmission du pouvoir ; rapports du travail et du capital ; patronat et assistance publique ; propriété et paupérisme ; constitution de la famille, autorité et droits paternels, etc., sont nées d'hier, et qu'avant nous les générations humaines ne s'en sont jamais occupées. Comme si ces problèmes, à la fois moraux, politiques et économiques, ne s'étaient pas nécessairement posés à toutes les époques ! Comme si toute nation civilisée n'avait pas été mise en demeure de leur trouver une solution ! Sans doute ces problèmes affectent parmi nous des formes spéciales, inconnues, absolument nouvelles, qui se lient aux révolutions opérées par les découvertes modernes, aux relations internationales si promptes et si faciles, aux progrès de l'industrie, aux transformations morales et matérielles d'une partie de notre globe terrestre. Mais au fond et en réalité, ces problèmes sont toujours les mêmes.

Que de traits de ressemblance on pourrait noter entre l'état social à l'époque des Pères et le nôtre. Dans le monde romain, une centralisation puissante remettait aux mains de l'empereur, comme elle remet chez nous entre les mains de quelques politiciens sans valeur et sans probité, toutes les forces vives du pays. A tous les degrés de l'échelle administrative, des fonctionnaires avilis se montraient prêts à toutes les bassesses, parfois à tous les crimes. Une civilisation raffinée permettait aux riches un bien-être, un luxe, une corruption, qui dépassaient ce qui se voit parmi nous. Les classes inférieures revendiquaient leur place au soleil de la liberté ; c'étaient ces esclaves émancipés par le christianisme, et leurs justes revendications n'étaient pas sans apporter quelques troubles dans cette société vieillie. Enfin, si la religion nouvelle exerçait une influence prépondérante dans le monde des âmes, «le monde administratif, nous dit M. Baunard, lui demeurait absolument fermé. Valentinien II, fatigué des dissensions religieuses des règnes précédents, avait pris le parti d'écarter entièrement la religion des affaires. Tout en étant, pour son compte, fermement fidèle au culte catholique, il était décidé à ne pas s'occuper de celui-là plus que des autres, et à ne rattacher sa politique à aucun».

On le voit, le problème social était alors aussi compliqué, aussi ardu, aussi difficile à trancher que de nos jours.

Comment les Pères et les docteurs, si haut et si bien placés pour tout voir, tout apprécier et tout juger, ne l'auraient-ils pas aperçu ? Comment un saint Ambroise, par exemple, né d'une famille consulaire, initié à toutes les sciences politiques, économiques et administratives de son époque, gouverneur de la Ligurie et de la province Émilienne, n'en aurait-il pas eu souci ? Comment n'aurait-il pas porté cette noble préoccupation sur le siège de Milan, où il fut élevé en dépit de ses résistances acharnées ? Notons que la dignité épiscopale n'avait fait qu'accroître son influence. Valentinien mourant lui confia la tutelle de ses deux fils, Valentinien III et Gratien. Un peu plus tard, Ambroise arrêta au seuil de l'Italie le tyran Maxime, qui se disposait à la ravager ; et au seuil de sa basilique, le grand Théodose, qu'il condamnait à la pénitence publique pour avoir noyé dans le sang la révolte des Thessaloniciens.

A l'autre extrémité du monde, saint Jean Chrysostome, assis malgré lui, comme Ambroise, sur le siège de Constantinople, exerçait une influence plus grande encore. Après avoir rendu à la cour et à l'empire les plus signalés services, il est saisi par ordre d'Arcade, jaloux de son prestige, est arraché à son Église et jeté en exil. Le peuple se soulève, oblige Arcade, à rapporter son édit de proscription et prépare à Chrysostome la plus splendide ovation qui fut jamais. C'était la nuit ; des foules immenses se pressaient sur les deux rives du Bosphore ; les flots tranquilles de cette mer délicieuse s'étaient couverts, comme par enchantement, de barques innombrables qui se croisaient et promenaient en tous sens leurs feux, tandis que des milliers d'étoiles étincelaient dans les sereines profondeurs du ciel. Lorsque Chrysostome quitta le rivage asiatique, les populations, accourues pour être témoins de son départ, poussèrent d'unanimes et toutes-

puissantes acclamations qui, répercutées par je ne sais combien d'échos, retentirent jusque sur la cote européenne. Cent mille hommes y répondirent, cent mille hommes qui attendaient le grand évêque pour le reconduire, avec des cierges allumés et au chant des psaumes et des cantiques, à sa modeste demeure. Arcade, caché au fond de son palais, dut abaisser alors un mélancolique regard sur les insignes impériaux. Son sceptre lui parut sans doute un insignifiant bâton doré ! Le vrai sceptre était passé aux mains de Chrysostome, empereur des âmes par la grâce de Dieu et la volonté du peuple, par le prestige de son éloquence, et aussi en vertu de celle dignité épiscopale qui aurait dû toujours, au sein de cette ville de Byzance, revendiquer son indépendance avec cette fière intrépidité.

De tous les Pères, saint Jean Chrysostome et saint Ambroise sont ceux qui ont peut-être le plus prêché. Presque tous les livres de l'évêque de Milan ont été parlés avant d'être écrits¹, Les œuvres immenses de Chrysostome sont composées presque exclusivement de sermons. Ce sont des commentaires sur les différentes parties de la sainte Ecriture adressés au peuple d'Antioche ou de la ville impériale².

Ces deux puissants orateurs ont-ils traité, du haut de leur retentissante tribune, quelques-unes de ces questions sociales et économiques que nous avons déjà énumérées ? Tout semblait les y pousser : les inénarrables souffrances qui agitaient alors toutes les classes, les imbéciles tracasseries d'un pouvoir faible et violent, les sympathies dont ils étaient entourés, le poids et l'influence de chacune de leurs paroles. Quoi qu'il en soit de ces circonstances véritablement inouïes qui ne se reproduiront peut-être jamais, la prédication sociale, telle que nous l'avons entendue de nos jours, fut totalement inconnue aux Pères et aux docteurs du IV^e et du V^e siècle. Ils expliquent, avec une liberté qu'aucune menace ne fera fléchir, les principes de la morale chrétienne. Saint Jean Chrysostome les développe avec cette abondance de métaphores, ce luxe d'images, ce coloris asiatique qu'aimaient les populations auxquelles il s'adressait. Tous deux flagellent le vice sitôt qu'ils l'aperçoivent. Ce qu'ils visent pour l'ordinaire, ce sont les besoins présents et immédiats de leurs auditeurs. Cela n'empêche qu'ils ne fournissent en même temps à la société tout entière ces principes de droit naturel qui seront éternellement la base de toute civilisation, ces lois qui présideront à toutes les évolutions sociales de l'avenir, et dont tous les systèmes économiques devront s'inspirer. Mais ces lois appartiennent à cette morale sociale qui est la sphère propre dans laquelle doit se mouvoir, selon nous, le prédicateur. Si nous ne nous trompons, nos Pères et nos docteurs n'en sortirent jamais.

Pour prouver qu'il en est ainsi, il nous serait facile, en nous aidant des tables patristiques de Migne, de faire étalage de cette érudition, qui aujourd'hui ne coûte aucun effort. Nous citerions quantité de textes, afin d'établir que, sur ces questions plus économiques que religieuses, les Pères n'ont jamais franchi la ligne de démarcation que nous avons indiquée. Mais on nous répondrait peut-être que nos citations ont été choisies sous l'empire d'une idée préconçue, et qu'en cherchant bien on pourrait en trouver de décisives dans un sens opposé.

Nous aimons mieux invoquer un argument préjudiciel qui, à notre avis, tranchera le débat, sans que nous ayons à entrer en de plus amples détails. Si nous sommes exposés à mal lire les Pères et à les citer d'une façon défectueuse parce qu'elle serait intéressée, nos théologiens de tous les siècles les ont bien lus, je suppose ; ils se sont appliqués à extraire sur chaque sujet la quintessence de leurs enseignements, afin d'en enrichir la science catholique. Or qui oserait soutenir que dans cette science se rencontrent une économie politique quelconque, des solutions officielles, et par suite obligatoires pour tous les croyants, de ces questions sociales débattues à l'heure présente ? Si cette économie sociale n'est pas partie intégrante de la science catholique, telle qu'elle est formulée dans nos théologiens, c'est qu'elle n'est pas dans les Pères et les docteurs du IV^e et du V^e siècle.

De fait, les Pères n'ont pas abordé ces questions.

La conclusion que j'en tire est celle-ci : puisque la prédication sociale n'a pas retenti dans cette église de Saint-Pierre et Saint-Paul où l'impératrice Eudoxie, l'odieuse persécutrice de Chrysostome, venait implorer son pardon, et où le magnanime évêque la recommandait aux sympathies de ses auditeurs ; puisque la prédication sociale n'a pas retenti dans cette basilique Portienne où le peuple de Milan défendait saint Ambroise contre les sicaires de l'implacable Justine, où les soldats se mêlaient aux marchands pour lui faire de leurs poitrines un vivant rempart, où les infirmes et les malades se faisaient apporter, au risque d'être foulés sous les pieds de la cavalerie impériale dont cette basilique était cernée, c'est que cette prédication ne pouvait être un élément de régénération pour cette société mourante ; c'est que jamais elle ne s'introduira légitimement dans nos chaires, ni ne fera partie de l'enseignement qui s'y donne.

Cette conclusion paraîtra peut-être excessive et prématurée à quelques-uns de nos lecteurs. «Est-ce que les Pères ont tout vu, se diront-ils ; et après eux n'y a-t-il donc plus rien à découvrir et à mettre en lumière ? N'y a-t-il pas eu, au sein de l'Église, un progrès doctrinal qui se manifeste dans tous les documents ecclésiastiques, notamment dans les décrets de nos conciles généraux et particuliers, dans les studieux travaux de nos écoles ? Le livre de la Révélation a de telles profondeurs, que, jusqu'à la fin des siècles, on y découvrira du nouveau. Les principes contenus dans ce livre sont d'une telle fécondité, que peut-être toutes les conséquences légitimes n'en seront jamais complètement aperçues ici-bas. Au ciel seulement la lumière immanente des formules révélées jaillira dans toute sa splendeur. N'est-il pas naturel de penser qu'en trois ou quatre siècles les principes chrétiens n'ont point eu le temps de produire tous leurs fruits, d'engendrer cette économie sociale dont on ne trouve aucune trace dans les Pères ? Attendez que le pouvoir se soit organisé, que les classes se soient ordonnées entre elles d'après les règles de l'Évangile, que le capital et le travail se soient unis et embrassés dans une harmonie parfaite, que les corporations aient eu le temps de naître, qu'une économie sociale chrétienne se soit installée définitivement ; et l'Église, donnant une sanction suprême à ce qu'elle aura elle-même créé, éclairera d'une indéfectible lumière l'ensemble et les détails de cette économie nouvelle, en dégagera et en formulera les

¹ Le livre des Sacrements, ou instructions familières aux catéchumènes ; le livre des Mystères, ou instructions aux nouveaux baptisés ; les Commentaires sur les Proverbes, ou instructions aux fidèles ; les quatre livres sur la Virginité ; le Traité de la Foi, résumé des instructions dogmatiques contre l'hérésie arienne, etc.

² Commentaires sur saint Jean, saint Matthieu ; sur les épîtres de saint Paul aux Romains, aux Corinthiens, aux Éphésiens, aux Philippiens, à Timothée ; sur le livre des Actes, sur les Psaumes, etc.

lois. Alors, aux questions morales, dans lesquelles les Pères et les docteurs du IV^e et du V^e siècle furent contraints de se renfermer, s'ajouteront les questions sociales et économiques véritablement chrétiennes. La sphère de l'enseignement officiel se sera dilatée ; des éléments nouveaux y seront entrés pour jamais. La prédication sociale sera inaugurée...»

Si ce programme a été sur le point de se réaliser, c'est bien au moyen âge, surtout dans ce XIII^e siècle qui en fut comme l'apogée. Un livre remarquable a été écrit, il y a vingt ans à peu près, sur la prédication au XIII^e siècle. M. Lecoy de la Marche, l'auteur de cet intéressant travail, a puisé à toutes les sources. Non seulement il a lu tout ce qui avait été imprimé des sermons de cette époque, mais il a compulsé plus de quatre cents manuscrits jusque-là enfouis dans nos bibliothèques. Nos lecteurs, qui connaissent la merveilleuse activité intellectuelle du XIII^e siècle, le mouvement d'idées qui se manifesta alors dans ces grandes universités fréquentées par d'innombrables étudiants, la hardiesse, la sagacité pénétrante avec lesquelles toutes les questions y étaient débattues et approfondies, ne s'étonneront point de voir les travaux de la chaire si multipliés. Ce qui nous étonne, nous, c'est qu'ils ne soient pas plus nombreux. Beaucoup ont été détruits sans doute, ou dorment ensevelis dans la poussière des bibliothèques.

Quoi qu'il en soit, le savant professeur de l'Institut catholique de Paris nous a révélé, croyons-nous, la vraie physiologie de la prédication au moyen âge. Il y a dans son livre des notions curieuses sur les prédicateurs de tous ordres : séculiers et réguliers, cardinaux, évêques, curés, chanoines, chantres, chanceliers, docteurs en Sorbonne, dominicains, franciscains, cisterciens, bénédictins, etc. Après les notices biographiques sur les orateurs viennent les analyses des sermons, des révélations piquantes sur la composition des auditoires, leur attitude, les interruptions qu'ils se permettaient. Qu'on lise avec une particulière attention le chapitre où sont énumérés et appréciés les différents genres de sermons : sermons sacrés, sermons du dimanche, sermons de saints, sermons *ad status*, oraisons funèbres, etc. Nous avons en vain cherché, parmi ces formes diverses que prenait la parole sainte, quelque chose qui ressemblât à la prédication sociale d'aujourd'hui. Nous n'en avons pas trouvé la moindre trace. L'enseignement de la chaire n'a pas varié sous ce rapport depuis le IV^e siècle ; c'est la même méthode appliquée avec une désinvolture, parfois avec une trivialité qui eût certainement choqué nos docteurs. Ah ! certes, ils ne se gênaient guère, ces sermonneurs du moyen âge ! Toutes les classes de la société passaient sous leurs verges : les clercs et les évêques eux-mêmes, les rois et les nobles, les marchands et les usuriers, les marins et les artisans, les officiers et les légistes, etc. A chacun ils disaient son fait avec une ironie mordante, et je ne sais quel tour anecdotique qu'il est difficile d'oublier.

Ne leur demandez pas des thèses sur le pouvoir, sur l'organisation du travail et le patronat, sur le régime des successions, le régime corporatif ou la liberté testamentaire ; ils n'en ont aucune. Ça et là, lorsque l'occasion s'offre, ils exprimeront sur quelques-uns de ces points les idées courantes, mais en peu de mots et sans avoir la moindre prétention de faire sortir de l'Évangile une doctrine quelconque concernant ces différents sujets.

Cependant ces prédicateurs ont dû être, à leur tour, sollicités par les événements eux-mêmes à traiter certaines questions d'économie sociale fort débattues alors... N'était-ce pas l'époque où les communes arrachaient à leurs seigneurs ces chartes, authentiques déclarations de leurs droits, dont nos bibliothèques sont remplies ? Cette émancipation ne se fit point sans troubles. Il y eut beaucoup de sang versé. L'Église intervenait le plus souvent ; on signait la paix sous ses auspices, et elle était constituée, par le double assentiment des parties belligérantes, la gardienne et l'interprète de ces chartes d'émancipation qu'elle avait beaucoup de peine à faire respecter.

Ce rôle était le sien depuis longtemps déjà.

Tout le monde se rappelle ce touchant épisode de l'histoire du XII^e siècle. Amaigri par les austérités et dévoré par la fièvre, saint Bernard était étendu sur sa pauvre couche, dans une étroite cellule de Cîteaux. Déjà il râlait, et ses disciples l'entouraient, les yeux pleins de larmes, lorsqu'un illustre personnage fut introduit. Ce personnage avait, lui aussi, le front chargé de soucis ; sa soutane était boueuse et déchirée ; il avait marché nuit et jour par d'impraticables chemins. C'était l'archevêque de Trèves. Les bourgeois de Metz, dont il était métropolitain, aidés des marchands et du petit peuple, s'étaient constitués en commune et avaient demandé une charte d'affranchissement que les seigneurs leur avaient refusée. Les deux partis en étaient venus aux mains et menaçaient de s'exterminer, «si bien que le pauvre archevêque n'eut plus eu qu'à enterrer des morts». Il venait supplier le grand thaumaturge d'intervenir et d'arracher les armes des mains de ses ouailles. «Bernard se leva, nous raconte un vieux chroniqueur, et sentit ses os se raffermir dans tout son corps». Il partit aussitôt.

Les deux armées campaient sur les bords opposés de la Moselle. Le saint s'établit dans un îlot, au milieu du fleuve. Il s'abouche avec les chefs, les touche, les apaise et les jette dans les bras les uns des autres, au nom des principes d'amour et de charité écrits dans l'Évangile. Il repart ensuite, leur abandonnant le soin de donner à leur arrangement la forme qu'ils jugeraient convenable. Bernard leur avait fait de la morale sociale, sans entrer dans ces questions économiques qui, variables et changeantes comme les circonstances et les temps, n'entreront jamais dans l'immuable et infailible enseignement que l'Église distribue à tous au nom de Dieu.

L'époque la plus glorieuse pour l'éloquence de la chaire, du moins dans notre pays, c'est certainement le XVII^e siècle. Nous devons même dire que le sermon, tel qu'il est encore compris et pratiqué¹, est de création française. Bossuet et Bourdaloue en sont les véritables auteurs.

Tout a été dit sur ces deux hommes. Bossuet est l'orateur dogmatique par excellence ; Bourdaloue, le plus éminent des moralistes.

Bossuet portait dans son vaste et puissant esprit l'antiquité chrétienne tout entière. Une étude longue et approfondie des saintes Écritures lui avait donné cette sublimité, cette force, cet éclat de pensée, ces tours hardis et étranges qui étonnent et subjuguent. Douze années durant, il avait vécu dans la compagnie des premiers Pères et des grands doc-

¹ Si grande que soit notre admiration pour le XVII^e siècle, nous n'avons point un culte exclusif pour le sermon proprement dit. La parole sainte peut prendre aujourd'hui, croyons-nous, d'autres formes tout aussi légitimes et aussi efficaces. Peut-être aurons-nous l'occasion, dans quelques études ultérieures, de nous expliquer assez au long sur ce point.

teurs. Il semble avoir emprunté à saint Augustin sa profondeur, son imagination, l'universalité de ses connaissances ; à saint Jean Chrysostome, son élan et sa fécondité ; à saint Grégoire de Nazianze, un peu de sa tendresse ; à saint Ambroise, son sens pastoral. Quelque point de doctrine qu'il traitât, sa sûre mémoire lui fournissait à l'instant ce que les Pères en avaient écrit. Il les évoquait, pour ainsi dire, de leur tombe, et tous venaient successivement déposer en faveur de la vérité qu'il voulait établir. Aujourd'hui encore, il les fait revivre devant nous. Dialecticien aussi robuste que les scolastiques, il argumente à sa manière, sans aucune des subtilités de l'école. Son abondante théologie est imprégnée de ce rare bon sens qui, d'après l'une de ses paroles, forme la moitié du génie et se rencontre chez lui plus ferme et plus élevé que chez aucun autre. Sa manière habituelle est de se placer aux entrailles du dogme ; il élague tout ce qui est opinion ou argutie, pour ne retenir que la moelle, la pure et forte substance. Pour expliquer et défendre la vérité révélée, il fait appel à toutes les sciences connues de son temps, car l'universalité est l'un des traits de son esprit. Nous le voyons tout à la fois anatomiste, métaphysicien et psychologue, dans son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* ; controversiste, dans son *Histoire des variations* ; publiciste et homme de gouvernement, dans sa *Politique tirée de l'Écriture sainte* ; historien, dans cet incomparable chef-d'œuvre où il déroule la suite de la religion et des empires, nous fait assister aux conseils de la Providence, et nous dévoile les secrets ressorts par lesquels elle meut les hommes et les choses ; philologue, dans cette *Grammaire* qu'il prépare pour son élève le grand dauphin ; ascète, dans ses *Discussions avec Fénelon* et dans ses *Lettres spirituelles* ; catéchiste enfin, dans les *Traités élémentaires* qu'il écrit pour les enfants de son diocèse.

Lorsqu'on lit attentivement certaines pages de nos conciles, le chapitre sur la justification, par exemple, dans le concile de Trente, ou bien certaines bulles dogmatiques des papes, et qu'on les compare aux plus belles pages écrites par le génie de l'homme, on sent immédiatement une différence infinie. On est comme saisi par un souffle tout-puissant, et emporté sur ces hauteurs que la raison toute seule n'atteint pas. Il vous semble entendre au-dessus de votre tête les battements d'aile de la mystérieuse colombe qui planait sur les eaux du Jourdain, lorsque le Sauveur y descendit. Cette impression étrange, je l'ai ressentie en étudiant Bossuet. Cet homme me ravit ; il est à mes yeux la personnification vivante de la Tradition catholique. En l'écoutant, je ne sais qu'admirer le plus, de la sublimité de nos dogmes ou de la sublimité du génie qui me les explique.

Un esprit ainsi fait se plaisait tout naturellement à exposer devant les fidèles ce qu'il y a de plus haut dans les mystères chrétiens. Sa prédication devait être dogmatique. Cependant elle demeura toujours d'une clarté et d'une simplicité admirables. Ici rien d'apprêté ni de convenu ; point d'argumentation savante et cherchée. Les idées viennent d'elles-mêmes et sortent du fond du sujet ; elles se succèdent dans un lumineux et naturel enchaînement.

Un purisme sans goût relève çà et là des incorrections. A mes yeux, ces incorrections donnent un charme de plus à la diction de l'orateur ; elles sont comme la marque caractéristique du style parlé, qui doit nécessairement différer du style écrit.

On sait que l'évêque de Meaux n'arrêtait souvent que les idées principales, et s'abandonnait pour le reste aux libres mouvements de son génie.

Bossuet est complété par Bourdaloue, le plus éminent des moralistes. Celui-ci commence d'ordinaire par un large et ferme exposé de principes, pris aux entrailles même de la révélation. C'est la partie dogmatique qui éclairera tout le reste. Il en déduit ensuite toutes les conclusions légitimes, qu'il applique ingénieusement à tous les états, à toutes les situations ou peuvent se trouver ses auditeurs. Il cherche dans une étude approfondie du cœur humain les obstacles à l'observation de la loi qu'il prêche. Ce que le moraliste a commencé, le psychologue l'achève en entrant dans l'analyse fine, délicate de ces passions qui sont comme les ressorts de l'activité humaine. Tout a été dit sur la peinture morale telle que la comprend Bourdaloue. Ce n'est pas, au jugement de M. Fèngère, «la prompte intuition de Bossuet, qui d'un coup d'œil entre jusqu'au fond de l'âme, perce tous les voiles, illumine d'une sublime clarté l'abîme infini, les profondes retraites du cœur de l'homme». Mais si Bourdaloue voit de moins haut, son regard est plus patient, plus attentif. Il s'arrête sur les détails, sur les nuances, et les saisit plus exactement. Bossuet se contente souvent d'indiquer les obligations qui sortent de ses grandes et lumineuses expositions doctrinales. On dirait qu'il ne lui sied pas de nous parler trop longuement de nous. Quand il a touché terre, il rebondit d'instinct vers les sphères supérieures où il se plaît, et il recommence à narrer les mystères divins. Tout autre est le procédé de Bourdaloue ; il insiste sur la partie morale de l'enseignement catholique ; il la commente, la développe et nous poursuit si bien, qu'il nous est impossible de lui échapper. Il n'est satisfait que quand les auditeurs sont contraints de se frapper la poitrine au souvenir de leurs trop évidentes prévarications, et ont pris la résolution de mieux vivre.

La prédication de Bourdaloue est éminemment pratique et utile. Jamais orateur n'a atteint plus sûrement le but moral, la réforme et la sanctification des urnes. Je la trouve, à ce point de vue, supérieure à celle de Bossuet. Elle a aussi l'incomparable avantage d'être plus humaine, plus accessible. Il sera toujours plus facile d'entretenir les hommes d'eux-mêmes que des mystères divins. C'est là, si je ne me trompe, l'une des causes qui assurèrent à Bourdaloue un succès que, selon quelques-uns, Bossuet ne connut point au même degré, en dépit de sa supériorité, je devrais peut-être dire, à cause de sa supériorité elle-même.

Ni le grand dogmatique, ni le moraliste éminent n'ont inventé la prédication sociale. Eux aussi ne sortirent point de la mesure gardée par les Pères et les orateurs du moyen âge. La pensée ne leur vint pas de porter dans la chaire du XVII^e siècle ces questions sociales, qu'ils n'ignoraient nullement, vers lesquelles leur attention dut être bien des fois appelée.

Bossuet n'a-t-il pas écrit ce que l'on nommerait aujourd'hui un cours de sociologie, je veux dire sa *Politique tirée de l'Écriture sainte* ? Sans doute ce travail diffère profondément des leçons d'économie politique telles qu'elles se font au collège de France, ou à notre Institut catholique. Aujourd'hui les faits sociaux sont plus étudiés, mieux analysés. Les statistiques s'étalent dans un luxe que ne connut point l'érudition, pourtant très vaste, de Bossuet. Nos moyens d'information sont autrement nombreux et puissants qu'au XVII^e siècle. Les relations qui existent entre toutes les parties du monde, le besoin de publicité qui se fait sentir un peu partout, permettent à l'érudite de collectionner des renseignements tellement

multiples, que l'esprit en est comme écrasé. Il y a là peut-être un progrès (?) qui a modifié la physionomie extérieure de la science économique, mais la structure interne de nos sociétés n'a pas changé depuis le XVII^e siècle ; leurs organes essentiels sont les mêmes, sous des noms un peu différents ; les lois qui président à leur fonctionnement ne peuvent varier, elles sont éternelles. Ce sont ces lois que Bossuet recherche, ces organes qu'il décrit ; il étudie cette structure interne. Il passe successivement en revue le gouvernement, la législation, la justice, la guerre, les finances, le commerce, les impôts, etc. Lorsqu'il enseignait le dauphin, le grand esprit de Bossuet était donc préoccupé des questions sociales.

Portera-t-il dans la chaire quelques-unes de ces préoccupations ? Abordera-t-il certains côtés de ces questions ? Y aura-t-il, dans les formes variées que sa parole revêtira, quelque chose d'analogue aux conférences que nous avons entendues ?

Les œuvres oratoires de Bossuet remplissent plusieurs volumes. Elles se divisent en trois parties principales : les pénétrantes et oraisons funèbres ; les sermons pour l'Avent et le Carême ; enfin les sermons de fête. A cette dernière catégorie se rattachent les nombreux et admirables sermons sur la sainte Vierge, où se manifeste la tendre et filiale dévotion de ce sublime esprit pour la Mère de Dieu. Que l'on parcoure toutes les parties de ce vaste monument, on n'y trouvera rien autre chose que ce que nous avons vu dans les Pères et les docteurs du IV^e et du V^e siècle, chez les prédicateurs du moyen âge.

Bossuet, si profondément attaché au régime glorieux qui semblait affermi pour des siècles, fasciné à l'excès par cette majesté royale à laquelle il fit, dans l'assemblée de 1682, de trop larges concessions, et subordonna l'action et l'influence de l'Église, Bossuet aurait dû, ce me semble, en vertu de ses tendances gallicanes, être porté à consacrer par un enseignement officiel certains points de l'économie politique en vigueur. Sa grande parole, tombant du haut de la chaire chrétienne, alors si respectée, aurait donné aux solutions déjà acceptées de tous, au régime corporatif, par exemple, aux relations établies entre le travail et le capital, une autorité merveilleuse et comme un caractère sacré. Il n'en fut rien. Au lieu de se perdre dans ces faits contingents et variables, l'aigle de Meaux se plaît dans les hautes régions des principes ; au lieu de descendre dans cette sphère inférieure où il y a trop d'ombres, où s'élèvent tôt ou tard tant de contestations et de débats, il monte vers le soleil et se joue dans la lumière.

Bourdaloue n'agit pas autrement. M. Anatole Feugère a écrit sur l'éloquent jésuite un livre de haute valeur. Tout y est apprécié avec une sagacité consciencieuse, les procédés, la méthode, la composition, le ton, le style, l'action et la doctrine elle-même. Le patient érudit consacre un paragraphe assez long à ce qu'il appelle la politique de Bourdaloue. Il a recherché dans les sermons si nombreux de l'orateur tous les passages qui ont trait au pouvoir des rois, à leurs droits, leurs devoirs, leur responsabilité, à l'inégalité des conditions, au but providentiel de la richesse, à l'obligation de l'aumône. M. Feugère résume et condense tous ces passages avec son exactitude habituelle ; si bien que nous avons, dans ces quelques pages, toute la doctrine de Bourdaloue sur plusieurs points de cette morale sociale qui confine à l'économie politique, et pour laquelle nos confrenciers ont une prédilection particulière. Qu'on lise avec attention ces quelques pages, et l'on verra que Bourdaloue s'est tenu à peu près exactement dans les mêmes limites que les Pères et les prédicateurs du moyen âge.

Seule la théorie sur le pouvoir s'est, nous l'avouons, quelque peu modifiée,

Bourdaloue, comme Bossuet et tout le XVII^e siècle, a subi la fascination que le grand roi exerçait autour de lui. Non seulement il constate l'origine divine du pouvoir, mais il va beaucoup plus loin. Écoutons M. Feugère : «Régnant sans partage, Dieu règne sans contrôle. Qui peut demander des comptes à Dieu ? L'autorité humaine, délégation de l'autorité divine, a le même caractère : elle est absolue par nature. Le supérieur n'a point de comptes à rendre à l'inférieur. Les souverains de la terre ont le pouvoir de faire des lois sans être obligés à dire pourquoi ; leur bon plaisir suffit pour autoriser les ordres qu'ils portent, sans que leurs sujets en puissent demander d'autres raisons. (*Sermon sur la sagesse et la douceur de la loi chrétienne*) Mais si l'indépendance du souverain dans ses rapports avec ses sujets est entière, s'il est absolument irresponsable vis-à-vis de son peuple, sa dépendance et sa responsabilité à l'égard de Dieu n'en sont que plus rigoureuses ; son pouvoir illimité du côté de la terre est, du côté du ciel, une étroite et lourde sujétion»¹.

Ces idées sont propres au XVII^e siècle tout entier.

M. Feugère a soin de nous avertir que Bourdaloue n'a nulle part exposé cette théorie d'une façon expresse et suivie ; qu'elle se trouve seulement disséminée çà et là dans ses œuvres. Or il y a, à notre avis, une différence immense entre l'énoncé systématique d'une doctrine formant le fond de tout un discours, et des idées éparses à travers sept ou huit volumes de sermons. «Sans doute, dirons-nous encore avec M. Feugère, cette théorie se trouve chez Bourdaloue et nous laisse voir ce qu'il pense sur la nature, les droits et les devoirs de la souveraineté». Mais si Bourdaloue eût traité ce sujet *ex professo*, comme l'on dit dans l'école, peut-être eût-il établi lui-même une différence entre ses idées personnelles, si certaines qu'elles lui parussent, et la doctrine qu'il était en droit d'imposer à ses auditeurs, au nom du Dieu dont il était le ministre. Il se serait souvenu des théories différentes professées dans les universités, et parfois dans les chaires du moyen âge. Humbert de Romans ne disait-il pas : «que les parlements qui se tiennent à des époques fixes, et où se réunissent, avec les conseillers de la couronne, une foule de seigneurs et d'évêques, sont institués pour concourir active-

¹ Cette sujétion, Bourdaloue la rappelait à Louis XIV en des termes qui feraient rugir aujourd'hui nos politiciens opportunistes et radicaux. Les moindres avortons du suffrage populaire les estimeraient attentatoires à la souveraineté démocratique, plus susceptible que l'absolutisme du grand roi. Si l'on veut être édifié sur le sujet, on n'a qu'à lire le fort beau travail de M. Louis Veuillot : *Molière et Bourdaloue*. Le chapitre troisième est particulièrement instructif. Nous y trouvons sur Bossuet les lignes suivantes, délicieuse miniature où tout vit, respire et est d'une exactitude parfaite : «Dès qu'il parut en chaire, la foule courut à lui. Il l'étonnait et la subjuguait par une éloquence toute nouvelle, rude et polie, impétueuse et ordonnée, délicate dans sa vigueur incomparable, savante dans sa gracieuse naïveté, soudaine, continue, tendre et terrible, pleine à la fois de soleil et de tonnerres, telle déjà qu'il ne semblait pas possible d'y ajouter une perfection plus haute, et, qu'en effet lui-même, en la perfectionnant, l'a peut-être dépouillée de quelques-uns de ses attraits et lui a ôté un peu de sa prestigieuse saveur, etc.» Le portrait de Bourdaloue est dessiné beaucoup plus au long : nous regrettons de ne pouvoir le reproduire.

ment au gouvernement de l'État. Leur mission est triple : elle consiste à expédier, après mûre délibération, les affaires importantes, à recevoir les comptes des officiers royaux, à régler la marche générale du gouvernement» (Maxima Bibl. Patr., XXV, 559).

En tout cas, nous n'admettons point que nos conférenciers puissent s'autoriser du nom et de l'exemple du grand orateur. Si nombreuses soient-elles, les citations analogues à celles de M. Feugère ne feront pas que la prédication de Bourdaloue ne garde, d'une façon constante, un caractère absolument dogmatique et moral exclusivement chrétien. Quelle similitude y a-t-il donc entre les sermons où se trouvent émises en passant ces idées sur le pouvoir, et les élucubrations sociales et économiques que nous avons tant de fois entendues ? Qu'on nous cite un seul discours où Bourdaloue ait traité directement et explicitement l'une de ces questions controversées.

En lisant les deux grands orateurs du dix-septième siècle, je me suis souvent demandé quelles modifications ils apporteraient à leur parole s'ils paraissaient aujourd'hui dans nos chaires. Ces modifications seraient, croyons-nous, toutes de surface. Leur manière demeurerait la même dans ses qualités essentielles. Le dogme et la morale seraient le fond exclusif de leur enseignement. Les questions sociales et économiques en seraient rigoureusement exclues. Leur imperturbable bon sens établirait le départ entre ces questions et cette morale sociale que nous avons rencontrée dans la prédication de toutes les époques. Les applications seules varieraient comme nos besoins ont varié.

Au lieu de nous décrier, avec son implacable sévérité, les vices des grands, leurs ambitions, leurs intrigues, leur esprit de hauteur et d'autorité jalouse, et en même temps leur bassesse et leur servilité pour capter les faveurs du maître qui trônait dans les splendeurs de Versailles ; au lieu de tracer le tableau de la cour, son luxe, sa corruption raffinée et élégante, son oisiveté, ses divertissements, son incorrigible immoralité, Bourdaloue s'établirait au centre de notre démocratie, y saisirait les mêmes passions, nous les montrerait aussi basses, aussi hideuses, plus malfaisantes et plus désorganisatrices. A la lumière du *Syllabus* il pénétrerait dans les recoins de cette société, mettrait à nu les plaies qui la dévorent. Avec sa vigoureuse dialectique il exposerait les règles de la morale chrétienne, en poursuivrait l'application à tous les détails de la vie publique et sociale, comme de la vie privée et domestique. N'ayez crainte, son enseignement demeurerait exclusivement chrétien. Il répudierait les formes prétentieuses, les vagues généralisations historiques et sociologiques. Tout y serait clair, précis, indiscutable, fortement appuyé sur les principes. Pas une obligation ne serait imposée sans que les motifs de la pratiquer n'apparussent aussitôt.

En un mot, Bourdaloue serait le dialecticien et le moraliste que nous connaissons ; jamais il ne consentirait à devenir un simple conférencier ou un professeur d'histoire ou d'économie politique.

Nos lecteurs se méprendraient étrangement sur notre pensée, s'ils concluaient de ce qui précède que nous n'attachons pas la plus haute importance à toutes les questions sociales qui se débattent aujourd'hui. Nous croyons, au contraire, que les catholiques ne s'en préoccupent jamais assez. Leur devoir est de les étudier à fond et de leur trouver des solutions qui sauvegardent les intérêts religieux. Il leur appartient de préparer les éléments d'une économie sociale chrétienne. Si la France doit se relever de ses abaissements actuels, il faut que le gouvernement qui entreprendra l'œuvre de restauration trouve ces éléments sous sa main et n'ait plus qu'à les utiliser, à les mettre en exercice.

La pensée inspiratrice de ce travail, c'est que la Chaire ne peut fournir pour cette reconstitution que les principes de morale publique dont elle est l'interprète. C'est l'abaisser que de vouloir y introduire des questions litigieuses qui, un jour ou l'autre, deviennent l'objet de discussions et de débats où son prestige subirait de terribles atteintes. Laissons-la dans cette atmosphère de paix lumineuse et de divine sérénité où le Christ l'a placée. Qu'elle travaille à la régénération des esprits et des cœurs par les moyens qui lui sont propres ; et elle aura contribué très efficacement, quoique par voie indirecte, à la restauration des sociétés humaines.

Ces questions doivent être débattues ailleurs ; elles le sont, grâce à Dieu, avec une compétence et un dévouement auxquels il nous plaît de rendre hommage. Qui n'a assisté à ces congrès catholiques où, chaque année, tous les problèmes sont abordés librement et étudiés avec une attention scrupuleuse, où sont arrêtées des résolutions que chacun s'efforce ensuite de faire prévaloir autour de lui ? Il y a là un réveil de la vie publique qu'il est du devoir du prêtre de favoriser de toute son influence. Pour moi, je ne puis nommer sans une reconnaissance attendrie les hommes éminents qui se dépensent au sein de ces assemblées, MM. Chesnelong, Keller, de Mun, Léon Harmel, Lucien Brun et tant d'autres. Des revues se sont fondées pour être les organes de ce mouvement régénérateur. Dans ces revues, des spécialistes cherchent les éléments de solution aux problèmes posés, les ordonnent, les apprécient, répondent aux difficultés, dissipent les malentendus, travaillent à faire la lumière dans l'esprit du grand public auquel ils s'adressent. Les professeurs de nos universités apportent leur appoint considérable dans cette œuvre d'élucidation et de propagande. Qui ne connaît la haute compétence de MM. Claudio Janet et Charles Périn ? C'est dans les cours de nos universités, dans les revues, au sein de nos congrès et non dans les chaires de nos églises que doivent se traiter les questions sociales.

Notons-le avec soin, partout où elles s'agissent, le prêtre a sa place et son rôle. Il a son mot à dire. Congrès, revues et professeurs ont le plus grand intérêt à l'entendre. N'est-il pas l'organe de cette morale sociale qui porte tout le reste ? A lui de fournir à tous ces principes religieux qui, alors même qu'ils ne suffisent point à trancher les questions, les éclairent encore d'une lumière indirecte, puisque les décisions à prendre devront être imprégnées de l'esprit chrétien.

D'autre part, les laïques apportent dans ces assemblées une connaissance des affaires et des intérêts terrestres que le prêtre ne peut facilement acquérir. A eux surtout de débattre librement ces questions contingentes et secondaires dont se compose l'économie sociale. Ils auraient grand tort de se laisser arrêter dans la recherche des solutions par un dogmatisme excessif que l'Église, dûment consultée, désavouerait certainement, car il sera toujours dans ces matières sans convenance et sans autorité.

Nous croyons, nous, qu'il y a au sein du catholicisme une force qui contribuera beaucoup plus efficacement qu'un dogmatisme rigide à la solution des questions sociales. Cette force est à l'œuvre depuis dix-neuf siècles ; elle est partout et revêt tous les costumes : costumes civils, monastiques, ecclésiastiques ; toujours semblable à elle-même, au lieu de chercher à vaincre, elle ne songe qu'à s'immoler ; elle va du riche au pauvre et du pauvre au riche, du patron à l'ouvrier et

de l'ouvrier au patron ; elle apaise et réconcilie. C'est elle qui a dicté tous les traités qui ont mis fin aux luttes sociales. Elle a présidé à toutes les évolutions sagement émancipatrices des classes inférieures, aujourd'hui égarées par les doctrines révolutionnaires et dévorées par tant de convoitises orgueilleuses et dépravatrices.

Cette force, c'est la charité.

Si elle n'était contrariée dans ses manifestations les plus légitimes par des gouvernements aveugles et coupables, elle ferait son œuvre dans notre siècle comme elle l'a fait dans les siècles antérieurs. En dépit de tout, elle se dépense encore dans les conférences de Saint-Vincent-de-Paul et les cercles ouvriers, dans les innombrables patronages, orphelinats, crèches, salles d'asile, ouvroirs, etc., que la faction opportuniste, trop docile aux excitations radicales, n'a pas encore détruits. Au lieu de bâtir des systèmes à priori, elle étudie les problèmes sur place : elle sait, par une dure et longue expérience, les passions et les convoitises de l'ouvrier, les préjugés qui l'égarer, les jalousies qui le dévorent ; elle sait les avidités des patrons, leur égoïsme, leur lâche indifférence en face des besoins moraux et spirituels de leurs ouvriers ; elle sait les influences malfaisantes des loges maçonniques, les entraves créées par une législation perverse toujours en garde contre les influences régénératrices de la religion ; elle sait, en un mot, tous les éléments du problème, et seule elle peut le résoudre.

Tandis que je trace ces lignes, elle est en train de créer au fond de quelque vallée inconnue, loin de tout débat et de toute contestation, la corporation ouvrière telle que les générations de l'avenir la pratiqueront pendant des siècles. Oui, elle réussira, je veux l'espérer, à concilier les intérêts, à faire taire les passions, à unir les volontés, à assurer dans la paix la commune prospérité des patrons et des travailleurs. Ainsi sera fermée pour longtemps l'ère des discordes intestines, et la charité aura rendu le plus signalé service au monde et à l'Eglise elle-même, agitée par les tempêtes qui menacent de ruiner la société et toute civilisation.

CHAPITRE III - LA CHAIRE ET LE CONCILE DE TRENTE

Des abus plus ou moins nombreux qui s'étaient glissés au sein de l'Eglise, il n'en est aucun que le concile de Trente n'ait attaqué avec une audacieuse vigueur. Chacune de ses sessions les plus importantes se termine par un long chapitre dont le titre est assez significatif : *De reformatione*. Nous nous proposons de rechercher ici ce que le concile a essayé pour redonner à la Chaire son ancien lustre et à la parole divine toute son efficacité. Entre tous les genres de prédication, il en est un qui, sans doute à cause de son importance, fixa spécialement son attention ; c'est cette prédication paroissiale, qui se fait chaque dimanche à la messe, et que nous appelons le prône ; aussi lui réservons-nous une place à part dans cette étude.

Pour bien apprécier la tentative conciliaire, son but, ses difficultés et ses résultats eux-mêmes, il nous faut savoir quel était l'état de la Chaire à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle. Nous bornons nos observations à la France, dont l'histoire nous est mieux connue ; de plus érudits rechercheront si les autres parties de l'Europe chrétienne étaient plus favorisées. Enfin on nous permettra d'indiquer brièvement les conclusions qui nous semblent ressortir de ce travail et intéresser la prédication contemporaine.

L'histoire de la Chaire française est loin d'être complète ; certaines parties sont à peine ébauchées. Cependant des esprits investigateurs se sont livrés à des recherches qui ne sont point demeurées sans résultats. Le beau livre de M. Lecoy de la Marche, que nous avons déjà apprécié, jette un grand jour sur la prédication du haut moyen âge ; les nombreux documents qui y sont ou mentionnés ou analysés montrent la fécondité de l'éloquence religieuse à cette époque. Le XIV^e et le XV^e siècle sont beaucoup moins connus. Il ressort cependant, des études déjà faites, que ce fut une époque de stérilité et de décadence. Cette décadence dut s'étendre, croyons-nous, à presque tous les royaumes de l'Europe, car la plupart des causes qui la produisirent étaient générales, presque universelles.

Deux sermonnaires, Ménot et Maillard, ont laissé dans l'histoire littéraire de la fin du XV^e siècle une renommée retentissante à l'excès. Sans attacher plus d'importance qu'il ne convient aux passages singuliers ou grotesques qu'une malveillance sarcastique s'est plu à extraire de leurs discours, on est contraint d'avouer que leurs œuvres ne sont point précisément des modèles de goût et de doctrine. La prédication du XVI^e siècle ne fut guère de meilleur aloi. Nous ne pouvons que souscrire à cette appréciation de M. Jacquinet : «Sortons du moyen âge, entrons dans l'époque mémorable marquée par la renaissance des études classiques et par le premier développement des littératures modernes ; transportons-nous par la pensée à ce moment du XVI^e siècle où déjà, à l'école des plus beaux génies de l'antiquité, pieusement exhumés, étudiés par tous avec ardeur, s'étaient transformés en partie les idées, les goûts, les mœurs même. Quel avait été sur la littérature sacrée le contre-coup de cette révolution intellectuelle ? de quel nouveau caractère s'était empreint le langage de la prédication ? Les sermons s'étaient remplis de pensées et de maximes d'auteurs anciens, cousus à la morale des Pères, ou faisant cortège aux citations des livres saints. Poètes, philosophes, orateurs, historiens, politiques, l'antiquité tout entière avait fait irruption dans la Chaire. En même temps que la sagesse des païens était sans cesse invoquée dans l'enseignement sacré, leur histoire venait s'y mêler à tout propos. Aux récits édifiants puisés dans la Bible, dans la vie des saints ou dans les légendes, se joignaient une foule de traits mémorables, d'exemples moraux tirés des annales ou des chroniques grecques ou latines, souvent exposés avec détail et curieusement narrés. Ainsi orné par l'érudition du prédicateur, le sermon tout entier formait comme une longue et confuse galerie où se rencontraient, se heurtaient les noms les plus divers, les autorités les plus disparates. Qu'on se représente un pêle-mêle de citations et d'exemples où Martial donnait la réplique à Job, Aristote à Tertullien ; où Mucius Scevola figurait à côté de saint Etienne, Phocion en regard de saint Paul, et même, faut-il le dire ? Régulus auprès du Christ» (*Des Prédicateurs avant Bossuet*, p. 33).

Pour tout résumer : aux défauts déjà si considérables de l'époque précédente, vain luxe de divisions et de formules empruntées à l'école, explications subtiles et très contestables des textes sacrés, satires grossières, saillies indécentes,

les prédicateurs du XVI^e siècle avaient ajouté un pédantisme partout déplacé, mais surtout dans la Chaire, un étalage ridicule d'érudition païenne et l'oubli presque complet du but à atteindre.

Si telle était la prédication dont retentissaient les voûtes de nos cathédrales et les chaires les plus entourées des grandes cités, que devait être l'enseignement paroissial proprement dit, le prône, surtout lorsqu'il s'adressait au petit peuple de la ville ou aux paysans ?¹ Sans doute cet enseignement n'a laissé aucune trace écrite, et il serait bien impossible de s'appuyer ici sur des citations ; mais certaines conjectures confinent de très près à la certitude.

La formation du clergé d'alors explique amplement toutes ces défaillances.

Pendant la première moitié du Moyen-âge, les écoles épiscopales furent, pour le recrutement et l'éducation du clergé, ce que sont aujourd'hui les séminaires partout établis depuis le concile de Trente : des prêtres excellents en sortirent. Mais lorsque les grandes universités se multiplièrent, les écoles épiscopales furent abandonnées ; en dépit des efforts des Papes pour les soutenir, elles tombèrent dans le discrédit, et leur enseignement s'abaissa d'une façon lamentable. Les étudiants affluèrent dans les grands centres intellectuels où s'obtenaient les diplômes. On y acquérait la science, mais on y perdait parfois la vertu, et c'était une bien mauvaise préparation au sacerdoce. Si nombreuses fussent-elles les universités demeurèrent cependant inaccessibles à bon nombre de clercs qui durent se contenter d'un enseignement inférieur plus à leur portée, et pour ainsi dire, sous leur main. Ces pauvres clercs, moins favorisés du côté de l'instruction, étaient plus tard attachés aux églises des campagnes, ou bien ils exerçaient leurs ministères près du petit peuple des villes. Ils avaient ainsi la difficile mission de faire entrer dans des esprits récalcitrants et fermés une doctrine qu'ils ne connaissaient que fort imparfaitement eux-mêmes.

Du reste, la science théologique que l'on puisait à cette époque dans les grandes universités était loin d'être ce que quelques-uns imaginent. Les beaux temps de la Scolastique étaient passés. La grande voix de saint Thomas, de saint Bonaventure et même de Gerson ne retentissait plus dans l'école, remplissant à la fois d'admiration et de substantielle vérité l'esprit d'une jeunesse studieuse et charmée. Leurs successeurs étaient de moindre taille et avaient perdu le sens élevé leur enseignement. Les grandes thèses doctrinales étaient reléguées à l'arrière-plan et avaient fait place aux questions stériles, à de vaines disputes de mots. On divisait et l'on subtilisait à l'infini ; la forme, et quelle forme ! l'emportait sur le fond ; la méthode, sur la dogmatique. Au sein de ces interminables chicanes, il s'agissait beaucoup moins de dégager une doctrine positive, vraiment grande et lumineuse, que d'escamoter l'opinion de l'adversaire au moyen de l'appareil syllogistique qui seul assurait la victoire. Cette décadence s'accusa surtout dans la dernière moitié du XV^e siècle. Aussi la faculté de théologie était-elle en partie délaissée ; le droit canonique la supplanta peu à peu.

Bien des causes favorisèrent ce mouvement : en premier lieu le besoin de se défendre contre l'humeur envahissante et les empiètements des légistes, qui firent, pendant les derniers siècles du moyen âge, tant de mal à l'Église. Dans cette lutte, le digeste servait plus que la Somme de saint Thomas. Venait ensuite le désir de prendre rang dans la judicature ecclésiastique, ou de remplir près d'elle l'un de ses rôles secondaires mais lucratifs qui étaient alors beaucoup trop recherchés². On sait que l'Église avait ses tribunaux devant lesquels se plaidaient toutes les contestations concernant les bénéfices, leur attribution et leur administration ; il y avait là, comme nous dirions aujourd'hui, un roulement d'affaires très considérable. Les clercs juristes se faisaient les agents des parties contondantes, qu'ils exploitaient parfois au mieux de leurs intérêts personnels, mais au grand détriment des intérêts de l'Église. Les services que ces subalternes rendaient assez souvent à de hauts personnages leur ouvraient la voie des dignités ecclésiastiques. Ils entraient ainsi en possession de prébendes, qu'ils étaient habiles à accumuler, tout en repoussant les offices spirituels dont elles étaient le légitime salaire. La théologie leur eût été d'un mince secours pour mener à bonne fin de telles besognes ; mais le droit était indispensable. Aussi s'empressaient-ils de conquérir le grade de maître es décrets ; et la science religieuse allait s'appauvrissant de plus en plus, au sein de ce clergé du XV^e et du XVI^e siècle.

La prédication devait nécessairement se ressentir de cette décadence ; elle en subit tous les contrecoups. On aurait grand tort d'étendre à l'excès nos observations. Bien qu'elles s'appliquent à une partie trop considérable du clergé de cette époque, nous nous plaisons à le reconnaître, il y avait alors même, et en très grand nombre, des prêtres pieux et savants qui s'acquittaient scrupuleusement de leurs obligations, et distribuaient à leurs ouailles la parole sainte avec des imperfections de forme qui n'intéressaient en rien la substance de la doctrine. Quant à l'Église elle-même, toujours fidèle à sa mission, animée et conduite par l'esprit divin, elle ne perdit jamais de vue son but, la sanctification des âmes, et employa autant qu'elle put les moyens essentiels de l'atteindre. Parmi ces moyens, la prédication occupe une place à part ;

¹ Si nous ne craignons de nous écartier de notre sujet, nous aimerions à rechercher quelles furent les conséquences de ce lamentable abaissement de la Chaire. L'ignorance, qui dut en être le résultat, surtout dans les rangs du peuple, ne contribua pas peu, croyons-nous, à l'établissement du protestantisme. On nous représente les masses populaires comme absolument inertes et passives au milieu de ces commotions. Nous nous demandons comment cette inerte passivité ne parvint pas à elle seule, sinon à arrêter, du moins à enrayer le mouvement qui emportait cette société affolée vers les abîmes. On sait avec quelle défiante opiniâtreté les paysans d'aujourd'hui gardent leurs opinions, leur manière propre d'apprécier les personnes et les choses. Essayez d'y toucher, ils ne vous contrediront point directement, car ils se sentent incapables de discuter avec vous ; mais ils se replieront sur eux-mêmes dans un silence déjà bien significatif, ou, pour déjouer plus sûrement votre dessein, ils vous donneront de ces réponses évasives dans lesquelles ils excellent. Peut-être même, afin de vous mieux tromper, feindront-ils, avec un grand air de bonhomie, d'être de votre sentiment, mais c'est pour revenir à leur première idée et s'y tenir avec plus d'opiniâtreté que jamais. J'imagine que les paysans de la fin du moyen âge, ces vilains qui, sous le souffle de l'émancipation communale, s'étaient redressés et avaient pris conscience de leurs droits trop longtemps méconnus, ressemblaient quelque peu à nos paysans d'aujourd'hui. S'ils en différaient, c'était sans doute par leur attachement plus profond à l'Église. De toutes les puissances qui s'imposaient à eux, parfois encore avec beaucoup trop de rudesse, la seule qui leur fût généralement dévouée et sympathique, c'était l'Église. Pourquoi donc n'ont-ils pas gardé leurs croyances avec cette opiniâtre ténacité qui fut, à toutes les époques, leur trait caractéristique ? Ils ignoraient ; depuis trop longtemps on ne les instruisait plus assez. Ils ne surent pas apprécier les altérations, pourtant si radicales, que l'on faisait subir à cet antique *Credo* qu'ils avaient désappris.

² Voir, sur les clercs juristes, un curieux et attristant chapitre : *Les Allemands à Rome*, dans le travail si consciencieux et si érudit de M. l'aube Dacheux, un réformateur catholique à la fin du XV^e siècle, Jean Geiler, prédicateur à la cathédrale de Strasbourg. La plaie que dénonce le savant auteur existait bien ailleurs qu'à Rome et dans le diocèse de Strasbourg, elle tendait à se généraliser.

aussi l'Église garda-t-elle toujours l'idée nette et précise de sa nature, de ses caractères, de toutes les qualités qui en font la valeur et en assurent l'efficacité. Pour multiplier les preuves de cette affirmation, nous n'aurions qu'à ouvrir le Bullaire des papes et l'Histoire des conciles ; nous y lirions les recommandations les plus expresses, les ordres les plus positifs, dans le but d'assurer aux fidèles un enseignement complet et digne.

«Les prêtres ayant reçu de Dieu la mission de prêcher doivent distribuer aux brebis du Seigneur le pain spirituel de la parole divine et leur apprendre à marcher dans la voie de ses préceptes ; qu'ils se gardent donc, dans leurs sermons, de proférer aucune parole vaine, inutile ou choquante... Nous ordonnons spécialement à tous les curés de prendre au moins une fois chaque année pour texte de leurs sermons les commandements de Dieu, et de les expliquer en flétrissant les vices contraires. Les dimanches et les jours de fête, dans chaque église paroissiale, ils prêcheront devant le peuple en langue vulgaire et lui expliqueront le Pater, l'Ave et le Symbole des apôtres». Ainsi parle un concile provincial tenu en 1447, et cent autres, dans ce siècle, édictent des décrets analogues.

Ces injonctions étaient excellentes ; mais, pour en presser l'exécution, il fallait une autorité plus forte et plus étendue que celle d'un synode particulier. Le concile de Trente s'en chargea. On peut dire qu'il poursuivit un double but. Tout d'abord il dut frapper de réprobation les erreurs des hérétiques. Dans ses vingt-cinq sessions, il parcourt la longue série des articles de notre foi, niés ou défigurés par les novateurs ; il les expose dans leur pureté première, avec les preuves qui les appuient. Il recueille ensuite les négations et les mensonges que l'hérésie avait voulu faire pénétrer dans l'esprit des masses ; il les résume dans des formules d'une merveilleuse concision, afin de les mieux broyer sous les coups redoublés de ses anathèmes. Mais un second but, non moins urgent, s'imposait à la vénérable assemblée. La meilleure manière de prémunir les fidèles contre les envahissements de l'hérésie sera toujours de graver dans leur esprit, en ineffaçables caractères, la pure et saine doctrine. Il fallait pour cela former des prédicateurs, des apôtres, et, ce qui est plus efficace peut-être, des pasteurs remplis eux-mêmes de cette pure et saine doctrine, et chargés d'en nourrir chaque dimanche, d'une façon régulière, les peuples confiés à leur soin. Le concile l'essaya non sans succès.

Jusqu'à là les prédicateurs et les curés s'étaient servis, pour la préparation de leurs sermons et de leurs prêches, de ces lourdes et inintelligentes compilations que l'on voit paraître dès le commencement du XIV^e siècle. Ces compilations se composaient de fragments empruntés aux orateurs les plus renommés de l'époque précédente, si féconde et si glorieuse à tant de points de vue. C'était la partie la plus saine de ces œuvres indigestes. On y ajoutait les comparaisons les plus étranges, parfois les plus grotesques, pour aider, disait-on, au développement des idées ; des traits historiques ou satiriques, pour soutenir ou réveiller l'attention de l'auditoire ; des moralités empruntées tantôt à la Fable, tantôt à l'Évangile, et cent autres choses disparates. On donnait à ce pêle-mêle un titre tapageur, et le succès était assuré : ce fatras avait presque autant d'éditions que les romans d'aujourd'hui¹.

Comment arracher aux mains de la frivolité et de la paresse ces funestes compilations ? On ne détruit bien que ce que l'on remplace. Le meilleur moyen de les faire oublier, n'était-ce pas d'offrir à tous, dans un modeste volume de format portable, tout l'essentiel de la doctrine ? Ici cette doctrine n'est plus hérissée de syllogismes, elle coule comme une onde fraîche et limpide. Le style unit une simplicité gracieuse et élégante à une nerveuse concision. Pas un mot inutile, point de questions oiseuses, point de systèmes et d'opinions d'école, ou du moins, s'il en reste çà et là quelques vestiges, ils sont si effacés, si fugitifs, qu'un œil très exercé et prévenu peut seul les découvrir. Voici tout d'abord les douze articles du symbole ; c'est la partie la meilleure, croyons-nous ; elle nous inspire une admiration sans cesse renouvelée : l'exposition est large et grande ; sitôt qu'on entre dans cette lecture, on est saisi et comme subjugué par la force de la vérité doctrinale qui semble se dégager de chacune de ces lignes. Les citations de la sainte Ecriture sont assez abondantes ; celles des Pères, un peu plus rares ; brèves et parfaitement choisies, elles se fondent dans le texte et vont droit au but. Suivent les sept sacrements ; quelques-uns surtout nous semblent traités de main de maître : le baptême et l'Eucharistie, par exemple. Viennent enfin les commandements de Dieu et l'Oraison dominicale. Les considérations générales, qui forment une sorte d'introduction assez longue aux sept demandes du Pater, étincellent de beautés du premier ordre.

Heureux le prêtre qui a de bonne heure appris à goûter et à exploiter ce délicieux petit volume, qui le porte partout avec lui, le relit et le médite sans cesse ! Avec un peu de sens pastoral, et cette connaissance des âmes qu'aucune science ne remplace, mais que donne si promptement la pratique du saint ministère, il en tirera les instructions les plus édifiantes et les plus utiles, tout à la fois simples et élevées, pratiques et doctrinales. Nul besoin de chercher ailleurs ; pour qui sait comprendre, tout est là : dogme, morale, piété et principes de direction.

Ce livre d'or, est-il besoin de le dire, c'est le catéchisme composé par ordre du concile de Trente. Les théologiens les plus distingués se partagèrent ce travail, qui se prolongea trois années encore après la dissolution de la vénérable assemblée, et ne fut publié qu'en 1566. Saint Pie V le présentait en ces termes au monde catholique : «De notre propre mouvement, en qualité de pasteur de l'Église universelle, désirant, avec la grâce de Dieu, remplir tous nos devoirs avec toute la fidélité dont nous sommes capable, et mettre à exécution les décrets et ordonnances du concile de Trente, nous avons fait composer par des théologiens choisis un catéchisme où fussent renfermées toutes les vérités de la religion que les pasteurs doivent enseigner aux fidèles, etc.» Les évêques de la catholicité firent écho à la voix du souverain pontife, et recommandèrent ce catéchisme à leur clergé. Les conciles provinciaux, réunis en grand nombre dans les dernières années du XVI^e siècle, en imposèrent la lecture et l'étude. On cite dans la seule Italie les conciles de Bénévent, de Ravenne, de Milan, de Gènes, d'Aquilée ; en France, ceux de Melun, de Rouen, de Bordeaux, de Toulouse, etc., qui édictèrent sur ce point les ordonnances les plus catégoriques, si bien que l'on a pu dire en toute vérité «que ce livre est le catéchisme même de l'Église, et qu'il mérite une confiance égale à celle qu'exigent les décrets de la foi» (voir la préface du Catéchisme traduit par Mgr Donney).

¹ Sur ces étranges compilations : *Dormi secure, Magnum speculum exemplorum, Sermones thesauri novi, Sermones sensati, Sermones copiosi, Sermones aurei*, etc., voir Charles Aubertin : *Histoire de la langue et de la littérature française*, tome II. Prédicateurs du XIV^e et du XV^e siècle.

N'allez pas croire cependant que l'éloquence de la Chaire se transforma soudain ; les vieilles habitudes ne disparaissent point ainsi sur l'heure et par ordre : il y faut du temps, de longs et patients efforts. Le pédantisme, la fausse érudition, les facéties grossières, les peintures de mœurs se rapprochant de la caricature, tous les défauts que nous avons signalés, tinrent bon pendant un demi-siècle. Le mal s'aggrava même à l'époque de la Ligue, où l'on vit un zèle sincère, je le crois, pur et légitime dans son principe et dans son but, mais peu délicat dans le choix des moyens, se livrer aux plus fougueuses intempérances et s'emporter bien au delà des limites du vrai et du juste. Les idées saines ne prévalurent complètement qu'au début du XVII^e siècle. Alors l'éloquence de la Chaire se transforme et prélude aux chefs-d'œuvre qui illustrèrent le règne de Louis XIV, et qui peut-être ne seront jamais dépassés. Dans son ouvrage intéressant, quoique un peu diffus, sur *les Prédicateurs avant Bossuet*, M. Jacquinet nous fait assister à cette transformation. Selon lui, l'Oratoire, la compagnie de Jésus, l'Académie et Port-Royal y contribuèrent à des degrés très inégaux. Il y a loin, en effet, de la facétieuse éloquence du XV^e et du XVI^e siècle à l'idéal du prédicateur dessiné par le cardinal de Bérulle ; et Ménot et Maillard ne ressemblent guère à l'excellent Père Lejeune, dont les pratiques et familières instructions sont encore étudiées avec grand profit. Difficilement on pourrait contredire aux appréciations de M. Jacquinet sur ce qu'il appelle le manifeste du Père jésuite Caussin, et sur les mérites très réels de ce Claude Lingendes, qui fut en plus d'une occasion l'inspirateur de Bourdaloue lui-même. Que l'Académie ait contribué à la réforme de la Chaire en travaillant à l'épuration du goût dans les différents genres de littérature, nous l'admettons volontiers ; mais que cette influence ait été aussi décisive que voudrait le faire croire la jeune assemblée, se congratulant elle-même par la bouche reconnaissante de ses récipiendaires, nous en sommes moins convaincu que M. Jacquinet. Enfin, il faut bien le reconnaître, l'esprit de Port-Royal, avec ses doctrines outrées et ses airs de dignité compassée et orgueilleuse, était en flagrante contradiction avec les jovialités et le découlu de l'ancienne prédication ; et la trop célèbre école contribua, croyons-nous, à redonner à la chaire cette décence et cette gravité dont on n'aurait jamais dû se départir.

Quoi qu'il en soit, la révolution est complète et universelle. Qui l'avait amenée ? De qui est partie la première impulsion ? D'où vient que des hommes étrangers les uns aux autres, obéissant aux tendances les plus différentes, les plus contradictoires, des adversaires acharnés, et presque des ennemis, jésuites et jansénistes, oratoriens et académiciens, se rencontrent, s'entendent sur ce point unique, et se donnent la main ? M. Jacquinet ne nous le dit pas ; la question ne semble même pas s'être présentée à son esprit. Il étudie cette réforme, il en suit les manifestations et les décrit à mesure qu'elles se produisent, mais sans en rechercher la cause. Cette cause, nous croyons l'avoir suffisamment indiquée.

Il me souvient d'avoir un jour gravi, en savante et agréable compagnie, les flancs escarpés du Puy de Dôme. Nous arrivâmes enfin au sommet, non sans avoir versé beaucoup de sueurs, et nous pûmes contempler cette belle plaine de la Limagne, l'une des plus fertiles de la France, s'étendant entre la chaîne des Puys et les montagnes du Forez, que nous apercevions à peine dans les vapeurs lointains de l'horizon. Nous dominions aussi ces volcans éteints qui s'échelonnaient sous notre regard et qui conservent, depuis bien des siècles, leur forme primitive. Le cratère du plus rapproché se dessinait très nettement ; il était facile d'en mesurer l'étendue et la profondeur. Il me sembla rempli d'une eau boueuse et dormante, provenant sans doute de la fonte des neiges qui s'y étaient accumulées au cours de l'hiver. Je me demandais à quoi pouvait bien servir cette masse liquide et noirâtre, perdue à cette altitude, dans cette lave refroidie et toujours stérile sur laquelle on ne voyait pas même poindre un brin d'herbe. Nous l'apprîmes bientôt en descendant la délicieuse vallée de Royat. Là nous vîmes jaillir du pied de la montagne, en flots intarissables, des eaux vives et pures qui couraient en chantant sur des lits rocaillieux, se précipitaient dans toutes les directions, portaient partout la fraîcheur et la fécondité, et allaient former un peu plus bas ces rivières tranquilles qui arrosent la plaine et que déjà nous avions aperçues, sinueuses et étincelantes sous les rayons du soleil. Ces sommets arides et desséchés de la chaîne des Puys me rappellent les stériles efforts de cette éloquence gonflée de pédantisme, de mauvais goût et de fausse érudition qui remplit le XV^e siècle et le commencement du XVI^e. Les blanches neiges, ce sont les doctrines fertilisantes du catéchisme conciliaire. Qu'importe que ces doctrines semblent, pendant un certain temps, ne rien produire ? Il leur faut tout d'abord pénétrer à travers les préjugés, les ignorances, les routines surannées, comme les neiges fondues à travers la lave calcinée des volcans éteints. N'ayez crainte, rien ne se perd dans l'ordre intellectuel, pas plus que dans le monde physique. Lorsque l'infiltration sera complète, les eaux vivifiantes de la vérité jailliront en abondance ; elles arroseront notre grand XVII^e siècle, dont elles assureront la richesse intellectuelle et l'admirable fécondité. Au risque de passer pour un esprit paradoxal, nous osons l'affirmer : le catéchisme du concile de Trente a préparé l'éloquence de Bossuet, de Bourdaloue, de Fénelon et des autres, ne serait-ce qu'en contribuant à leur former des auditoires capables de les comprendre et de les goûter.

N'aurions-nous pas besoin aujourd'hui, pour des motifs très différents, il est vrai, d'une réforme quelque peu semblable ? Il règne au sein de notre société une ignorance de la religion aussi profonde qu'au XVI^e siècle. Nous n'entendons pas parler, en ce moment, de ces rationalistes qui n'ont gardé du christianisme que le caractère baptismal oublié et profané, mais de ces masses indifférentes, nullement hostiles, qui viennent encore dans nos églises et entourent, au moins dans certaines circonstances, la Chaire de vérité. Ce qui est plus triste et moins explicable, les meilleurs chrétiens sont loin d'avoir une connaissance exacte de nos dogmes ; la science religieuse manque au plus grand nombre, nous serions tenté de dire presque à tous.

On répète à tout instant que bien des catholiques n'ont pas le courage de leurs convictions, que leur conduite est en désaccord avec leur foi dans la vie privée et domestique, et plus encore dans la vie publique et sociale. Ils se résigneront à faire leur salut à la sourdine ; mais arborer au regard de tous la croix de Jésus-Christ, ils ne l'oseront jamais. Ces inconséquences ne viendraient-elles pas de l'inintelligence des principes eux-mêmes ? Que l'on instruisse ces hommes, qu'on leur montre nettement que tel acte, qui répugne à leur lâcheté, n'est qu'une application très simple, très naturelle et nécessaire des vérités fondamentales qu'ils ont depuis longtemps admises, et vous verrez toutes leurs hésitations s'évanouir. Ils marcheront généreusement dans le droit chemin que vous aurez éclairé d'une lumière sans ombre.

S'il est des caractères hésitants et incertains, des hommes sans volonté et sans énergie, toujours prêts à conseiller la déroute, il en est d'autres ardents, impétueux, toujours à l'avant-garde et prêts à s'exposer aux coups de l'ennemi. Ceux-

ci du moins comprennent que le christianisme est nécessaire au maintien et à la conservation de l'édifice social. Au lieu de reculer devant les conclusions de la vérité religieuse et les applications légitimes que l'on en doit faire aux choses de l'ordre politique, ils les appellent de leurs vœux et les voudraient hardies, impérieuses, absolues et radicales. Parfois même ils vont beaucoup trop loin dans cette voie : il s'établit dans leur esprit, entre les deux sociétés civile et religieuse, une solidarité si étroite, si absolue, qu'elle ressemble à une sorte d'identification. Chez eux la foi politique et la foi religieuse se tiennent, s'enchaînent, se confondent ; on ne sait trop laquelle est la plus sacrée et la plus auguste. Leurs opinions sur les choses terrestres et humaines tendent à devenir des dogmes qu'ils ont la tentation d'imposer sous peine d'anathème. C'est l'éternelle confusion de la nature et de la grâce, de la raison et de la foi sous l'une de ses formes contemporaines. D'où procède cette confusion, préjudiciable à bien des titres, si ce n'est d'une certaine ignorance de la religion ? Les vérités dogmatiques ne sont pas assez nettes, assez précises dans l'esprit de ces excellents chrétiens. Ils ne savent trop où ces vérités finissent et ne voient pas bien les frontières qui séparent le domaine des certitudes révélées des régions inférieures où s'agitent parfois, au milieu d'ombres plus ou moins transparentes, les intérêts humains. A ces hommes aussi il faudrait une science religieuse plus sûre, plus étendue et plus approfondie.

Le même mal se manifeste, avec d'autres symptômes, il est vrai, chez les femmes les meilleures. Chrétiennes par le sentiment, les affections et la conduite, elles sont de toutes les œuvres et y portent un dévouement souvent héroïque. Leur piété est vive et sincère ; l'imagination, le cœur, la sensibilité, toutes les facultés inférieures sont pénétrées et comme imprégnées de la grâce divine. Ce qu'il y a de moins chrétien en elles, c'est l'intelligence. Une foi plus éclairée donnerait à leur vertu plus de fixité, un fondement plus solide. Elles ne seraient plus la proie de cette inconstance qui amène assez souvent les plus lamentables chutes.

A tout ce monde contemporain il faudrait un enseignement mieux ordonné et plus complet de la doctrine chrétienne. Avouons-le, cet enseignement, il est rare qu'on le rencontre. Telle femme pieuse assistera avec la plus grande assiduité aux offices de sa paroisse ; elle entendra pendant des années les prônes qui se font chaque dimanche, sans que la lumineuse série des dogmes contenus dans la révélation se déroule sous ses yeux. Très ordinairement du moins on y aborde, successivement et sans ordre aucun, les matières les plus disparates, surtout lorsque le clergé paroissial est nombreux et que le choix du sujet est abandonné à la fantaisie de chacun des prêtres qui participent à cet enseignement. L'un traitera aujourd'hui d'une vérité dogmatique, d'un article du symbole ; le dimanche suivant, un autre parlera de la prière, d'un sacrement, d'une dévotion qui répondra à ses goûts spirituels. Les homélies sur les Évangiles ont presque les mêmes inconvénients. Nous savons tout ce que l'on peut dire en faveur de ce genre de prédication et les hautes autorités qui le recommandent. Les Pères des premiers siècles l'ont presque constamment pratiqué, et il a toujours été en grand honneur au sein de l'Église. Plus qu'aucun autre, dit-on, il a une efficacité vraiment surnaturelle ; c'est la parole divine elle-même qui se fait entendre. Quoi de plus édifiant et de plus instructif ? Dans les autres prédications, c'est l'homme qui parle, ici c'est Dieu Lui-même... Nous ne nions pas la valeur de ces considérations ; mais il est très facile, croyons-nous, de les outrer et de les mal comprendre ; les conclusions que l'on en tire alors deviennent fausses et dangereuses. L'exemple des Pères est-il aussi démonstratif qu'il semble l'être à première vue, et sommes-nous dans des conditions qui nous permettent de le reproduire ? Avant de venir s'asseoir au pied de la Chaire de ces illustres docteurs, les auditeurs des premiers siècles avaient été sérieusement formés à la vie chrétienne, au cours d'un catéchuménat qui n'a presque rien d'analogue parmi nous. Ces pieux fidèles avaient assisté tout d'abord à ces catéchèses où des ministres inférieurs, des diacres et même des prêtres, leur avaient exposé, par ordre et dans leur suite logique, les dogmes de notre foi.

Si l'on veut se former une idée exacte de ces catéchèses, qui ressemblent singulièrement aux prônes tels que nous voudrions les voir partout établis, qu'on lise le traité de saint Augustin : *De catechizandis rudibus*, sur la méthode d'enseigner les ignorants. L'observation des préceptes formulés par le grand docteur ne serait point hors de propos dans les milieux les plus cultivés. Qu'on nous permette cette remarque : l'homélie, telle qu'on l'entend assez habituellement de nos jours, ressemble-t-elle beaucoup à celle des Pères de l'Église ? Ces docteurs s'attachaient à l'étude suivie, méthodique, d'une partie considérable de la sainte Écriture. Cet enseignement formait tout un ensemble dans lequel ces Pères avaient soin de faire entrer les points essentiels de la doctrine. Aujourd'hui ce sont les fragments sans lien que l'Église a insérés dans l'office dominical, que l'on commente d'une façon plus ou moins heureuse. Il n'est pas rare d'entendre répéter, à propos de n'importe quel texte évangélique, les mêmes banalités. C'est là une matière toujours prête, qui se présente naturellement à l'esprit et dispense souvent de toute préparation et de toute étude. Ces lamentables répétitions sont comme le fléau obligé de l'homélie ; les plus grands orateurs, lorsqu'ils pratiquent d'une façon continue ce genre de prédication, ne les évitent presque jamais complètement.

Reste donc la méthode catéchistique, la seule qui réponde, croyons-nous, aux besoins et aux exigences intellectuels de nos contemporains. La pratique en est simple et facile : il suffit de prendre un catéchisme du concile, et d'exposer aux fidèles, dans l'ordre où elles y sont consignées, les vérités de la foi. Les chefs de preuve qui les appuient y sont suffisamment indiqués, et pour leur donner les développements qui conviennent à chacun on n'aura qu'à les méditer avec un peu d'attention, ou bien à recourir aux passages correspondants des saints Pères. Peut-être serait-il plus utile encore de s'attacher aux passages de l'Évangile insérés dans le texte même du catéchisme, d'en pénétrer le sens soit par un travail exclusivement personnel, soit en s'aidant des commentateurs les plus connus, de Corneille de Lapierre, par exemple. On respecterait l'ordre et l'enchaînement logique des vérités à enseigner, ce qui est, à notre avis, le point capital ; on porterait, dans l'énoncé de la doctrine et l'exposition des preuves, cette précision théologique dont le catéchisme conciliaire donne constamment de si beaux exemples ; et en même temps on mettrait dans le prône cette variété, cette saveur qui caractérisent les récits évangéliques que l'on s'appliquerait à commenter. On bénéficierait des avantages propres aux deux méthodes, unissant ainsi la souplesse, l'abandon et la grâce de l'homélie à la marche lumineuse et rationnelle d'une exposition catéchistique ; les auditeurs seraient à la fois instruits et charmés.

Les besoins que nous avons essayé de mettre en lumière n'ont point échappé à la vigilance de l'épiscopat français. Bon nombre d'évêques se sont rappelés les recommandations du concile de Trente, de saint Pie V, de ses successeurs et

des nombreux synodes provinciaux que nous avons mentionnés. Pour combattre des maux presque aussi grands que ceux qui désolèrent le XVI^e siècle, une ignorance aussi profonde que celle qui favorisa l'établissement du protestantisme, ils ont eu recours au remède dont l'efficacité a été démontrée par l'expérience, et ont imposé à leur clergé l'obligation d'expliquer et de commenter, aux prônes de toutes les paroisses, le texte même du catéchisme conciliaire, sans jamais l'abandonner, si ce n'est pour de rares et justes motifs. Aucune mesure plus utile ne pouvait être prise. Nous faisons des vœux pour qu'elle s'étende, se généralise au plus vite ; la France ne tardera pas à en ressentir les heureux effets.

DEUXIÈME PARTIE : L'APOLOGÉTIQUE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

CHAPITRE I - L'APOLOGÉTIQUE : SA NATURE

A peine sortie du cénacle, l'Église vint fatalement se heurter à la société païenne, dont sa doctrine et son esprit contredisaient les mœurs, les lois et les institutions. La lutte s'engagea bientôt et prit vite un caractère violent. Elle dura trois siècles et aboutit enfin au triomphe social du catholicisme.

Pendant ces trois siècles, la religion nouvelle eut à justifier et à défendre ses dogmes ; elle le fit vaillamment. D'une opinion trompée et cruelle, elle en appela à une opinion mieux éclairée. Saint Justin, Tatien, Hermias, Athénagore, Théophile d'Antioche, Méliton de Sardes, adressèrent aux empereurs ces éloquents protestations que l'on nomme communément des Apologies. Les écrits de saint Irénée, de Tertullien, de saint Cyprien, eurent un retentissement plus considérable encore et fixèrent l'attention du monde romain tout entier. La plupart de ces apologies furent écrites à la lueur des bûchers. Leurs auteurs durent s'interrompre bien des fois pour écouter le pétilllement de la flamme qui dévorait leurs frères, ou bien les rugissements des bêtes féroces et les cyniques applaudissements des multitudes accourues pour voir mourir dans les amphithéâtres des hommes inoffensifs, des vieillards, des femmes et jusqu'à de tout petits enfants, coupables du seul crime d'adorer le vrai Dieu. Faut-il s'étonner de l'émotion qui court à travers ces pages, des accents indignés qui y retentissent, des attaques trop justifiées qu'on y rencontre à l'endroit d'une société qui ne savait qu'opprimer et assassiner ? Là les réquisitoires se mêlent aux expositions de doctrine. C'est que, dans certaines circonstances, le meilleur moyen de se défendre est d'attaquer. Nos pères le comprirent. De là cette littérature militante qui remplit le II^e et le III^e siècle, et prépara la brillante éclosion théologique que rappellent les grands noms de saint Augustin, de saint Ambroise et de saint Jean Chrysostome...

L'heure est venue, croyons-nous, de faire revivre cette littérature apologétique. Nous retournons au paganisme. L'aurore de ce siècle n'avait pas encore commencé à poindre, que des monstres dont on essaye aujourd'hui la réhabilitation couvraient la France d'échafauds, et versaient le sang des martyrs avec un fanatisme qui ne le cédait en rien à celui de Néron. Le sifflement des balles de la Roquette et de la rue Haxo retentit encore à nos oreilles ; il nous avertit que les assassins sont prêts à recommencer.

Sans doute les pouvoirs sociaux régulièrement constitués se défendent d'un aussi horrible dessein ; mais, dominés par des préjugés haineux, ils cherchent des moyens d'oppression plus sûrs et moins violents. Si le rôle de Néron leur répugne, celui de Julien leur sourit, et peut-être nous sera-t-il plus préjudiciable. Les passions aveugles qui agitaient les païens couvrent dans une partie des masses ouvrières. De misérables écrivains s'évertuent à les exciter et à les enflammer ; ils ne demandent qu'à démuseler la bête malfaisante qui s'appelle la Révolution et à la lâcher sur nous, comme on lâchait autrefois sur les premiers chrétiens les lions du Colisée. Les foules ne battront plus des mains ; mais indifférentes, à demi sceptiques, peut être çà et là dominées par la peur, elles laisseront commettre sans protestation efficace les plus grands crimes.

Au sein d'une société ainsi faite, il faut reprendre l'œuvre des Justin, des Tertullien, des Athénagore ! Il faut parler, écrire, se défendre, en appeler d'une opinion ignorante et fanatique, aveugle et passionnée, à une opinion éclairée, consciencieuse et honnête ; et cette opinion, c'est à nous de la former. Non seulement nos orateurs doivent entrer en lice, mais les écrivains auront, s'ils le veulent, une action plus féconde encore. Tout catholique sachant tenir une plume a l'obligation de rendre raison de sa foi. Cette obligation a été comprise et en partie remplie. L'apologétique a occupé une grande place dans la prédication et la littérature contemporaines ; elle s'y manifeste sous la double forme qui lui est propre ; elle est à la fois explicative et polémique. Explicative, elle expose la série de nos dogmes avec leurs preuves traditionnelles et les démonstrations qui en ont été données ; polémique, elle repousse les objections par lesquelles l'incrédulité essaye de les ébranler. C'est à ce double point de vue que nous l'étudierons.

I. EXPOSITION DOCTRINALE ; SES SOURCES.

Une littérature à peu près inconnue au XVIII^e siècle s'est épanouie dans le nôtre : la littérature apologétique. Les écrivains modernes qui ont entrepris de défendre et de justifier nos dogmes sont nombreux, et leurs œuvres si considérables, qu'elles rempliraient à elles seules des bibliothèques. Ces auteurs se sont placés à des points de vue très différents.

Celui-ci concentre ses efforts dans l'étude particulière d'un mystère de notre foi ; il l'analyse, en considère toutes les faces, en déduit toutes les conclusions. Ses explications sont si rationnelles, que l'esprit le plus exigeant doit être satisfait. En un mot, il épuise son sujet... Cet autre, au contraire, explore d'un vol rapide une partie considérable du vaste domaine de la révélation. S'il s'arrête un instant, c'est sur les sommets, pour embrasser d'un coup d'œil les grandes lignes, les dogmes principaux. De là, dans la littérature apologétique, une variété qui permet à chacun d'y trouver une satisfaction à ses goûts, un aliment pour ses besoins. Qui, par exemple, exposa avec plus d'à-propos et d'exquise délicatesse que M. Bautain les points de doctrine particulièrement ignorés des hommes de ce siècle ? Avec lui, jamais de longueurs ; il insiste peu, il effleure, ou plutôt il résume ; mais avec quelle lucidité ! Comme il sait apporter en peu de mots les raisons

décisives ! C'est qu'il a une entente parfaite des besoins de son public, un sens psychologique très sûr, une observation juste et fine, un style simple, sobre, lumineux, qui rend accessibles les vérités les plus hautes, parfois les plus abstraites.

Voulez-vous une érudition patiemment acquise, entassant preuves sur preuves, documents sur documents ? Lisez le livre de M. Wallon : *De la Croyance due à l'Évangile*. La thèse est restreinte, parfaitement délimitée : l'authenticité et la vérité historique des synoptiques. Mais comme elle est fortement établie ! L'argumentation marche un peu lentement peut-être ; mais, toujours victorieuse, elle ne laisse pas la moindre place à l'objection.

Vous plairait-il de méditer à fond le plus doux des mystères ? Voulez-vous sentir votre âme inondée de lumière et pénétrée d'amour ? Lisez *le Dogme générateur de la piété catholique*, par Mgr Gerbet. L'auteur est tout à la fois un métaphysicien et un poète ; son œuvre est profonde, originale, semée d'aperçus nouveaux ! Un autre écrivain, lettré délicat et théologien expérimenté, s'offre pour nous servir de guide dans l'exploration des assises premières sur lesquelles repose tout l'édifice des croyances chrétiennes ; c'est M. l'abbé Mérit, dans son livre : *De la Foi*. Il nous a semblé cependant que quelques chapitres de ce remarquable et difficile travail ont une allure un peu didactique, un peu sévère. L'auteur aurait pu si facilement y mettre un peu plus de ce charme qu'il a répandu à profusion dans son traité sur *le Beau*, le meilleur peut-être qui ait été écrit sur ce sujet tant rebattu¹.

Si importantes soient-elles, ces œuvres, et tant d'autres analogues que nous ne pouvons citer, ne sont que des fragments. Pour avoir tout l'ensemble de la religion, il faudrait les réunir, les coordonner, et les compléter les unes par les autres. C'est là un travail dont beaucoup sont incapables ou refuseront de se donner le souci.

Voilà pourquoi des écrivains ont entrepris l'exposé intégral de nos dogmes, un cours complet et suivi d'apologétique chrétienne. C'est cette pensée qui inspira *le Génie du Christianisme*. Sans doute on y pourrait souhaiter plus de pénétration et de science théologique ; les qualités incomparables d'un style enchanteur ont fait la meilleure part du succès de ce livre. Chateaubriand considérait la religion beaucoup plus par le dehors que dans son essence. Cependant il en a entrevu tous les aspects ; le côté dogmatique lui-même a été l'objet de sa contemplation. Il prétend donner une idée complète du Christianisme tel qu'il le conçoit. Cette tendance avouée rattache son travail au genre d'écrits que nous essayons de caractériser. Plus tard, à l'époque de la plus grande fermentation intellectuelle qui se soit vue au cours de ce siècle, alors que des esprits éminents poussaient des reconnaissances dans toutes les directions scientifiques, M. Auguste Nicolas écrivit de sa plume érudite et consciencieuse les *Études philosophiques sur le Christianisme*. M. Nicolas a des conceptions larges et élevées, une connaissance approfondie de la doctrine, des vues personnelles, ingénieuses et piquantes ; une argumentation qui ne manque ni de vigueur ni même d'un certain éclat. Si une critique méticuleuse découvrait dans son œuvre quelques taches qui ne nous ont point complètement échappé, nous répondrions que la perfection absolue n'est pas de ce monde. Tout ici-bas est relatif. Le soleil, lui aussi, a des taches ; nous n'en vivons pas moins de sa lumière. Du reste, M. Nicolas a reçu la plus haute des récompenses, celle qu'ambitionnent les saints : son livre a opéré des conversions très nombreuses. La faveur avec laquelle il fut accueilli et a été lu pendant de longues années, s'est ralentie. Je n'en suis point étonné. Nous traversons une période d'affolement où les catholiques eux-mêmes montrent parfois bien peu de sérieux. Beaucoup sont trop légers pour goûter les *Études philosophiques* ; on y reviendra. Quoi qu'il arrive, ces *Études* demeureront l'un des plus beaux monuments élevés dans ce siècle à la gloire de Dieu et de Sa révélation. Enfin M. l'abbé Bougaud a repris le même thème. Sous ce titre : *le Christianisme et les temps présents*, il a écrit cinq volumes dans lesquels il essaye de donner à nos contemporains une connaissance complète de la religion. En dehors des travaux de la Chaire, c'est la tentative la plus considérable qui, de nos jours, ait été faite dans ce sens. L'œuvre apologétique de M. Bougaud n'est point sans valeur. L'auteur y a mis les qualités bien connues de son esprit, une exquise délicatesse de sentiment, un grand charme d'expression, une piété douce et consolante, qui fait du bien au cœur. Pourquoi faut-il qu'on remarque ça et là des défaillances de pensée qui ont pu nuire au succès de l'ouvrage ? Ces trois noms, Chateaubriand, Nicolas et Bougaud, me semblent résumer assez bien le mouvement apologétique du XIX^e siècle, et indiquent déjà les phases diverses qu'il a parcourues.

Ce mouvement s'est très heureusement fait sentir dans la Chaire. Le P. Lacordaire inaugura à Notre-Dame l'enseignement apologétique, et lui donna dès le début un éclat et une élévation qui n'ont point été surpassés. Ses conférences sont, sous une forme étincelante et originale, un cours de dogmatique très sérieux et parfaitement enchaîné. Le seul titre de l'œuvre du P. Monsabré en révèle assez la nature ; c'est bien l'exposition scientifique et oratoire du dogme catholique. Dans une chaire moins élevée et moins retentissante, M. l'abbé Besson a parcouru le même cercle d'idées : ses quatre volumes sur *Dieu, Jésus-Christ, l'Église et le Décalogue* en font foi. Nous ne parlons ici ni du P. Félix, qui s'est ouvert un sillon différent, mais non moins glorieux ; ni du P. de Ravignan, dont il ne nous reste, hélas ! que des cendres refroidies. Si son souvenir demeure parmi nous impérissable, il le doit moins aux ébauches publiées longtemps après sa mort, qu'au portrait si grave, si imposant, si religieux que la main fraternellement respectueuse du très regretté P. de Ponlevoy nous a laissé de son illustre ami.

Pendant que tous ces travaux se publiaient en France, des œuvres analogues paraissaient à l'étranger : la *Symbolique*, de Moelher ; et *L'Apologétique*, du docteur Hettinger, en Allemagne ; *les Dogmes catholiques*, de Mgr Laforêt, en Belgique, sans parler de beaucoup d'autres.

Toutes ces œuvres ont des formes très diverses, une valeur très inégale ; mais le fond des idées est en grande partie le même, il ne peut varier que dans une certaine mesure. Pour le connaître, vous n'avez qu'à parcourir les quatre volumes de Mgr Laforêt, le plus didactique peut-être et l'un des plus exacts, mais aussi le moins attrayant de nos apologistes. Le vénérable auteur traite successivement de l'existence et de la nature de Dieu, de la création, de la providence et du gouvernement du monde, de l'homme, de son état primitif, de la chute, de la réhabilitation, de Jésus-Christ et des mystères de Sa vie et de Sa mort, de l'Église, des sacrements, du Ciel, etc.

¹ M. Mérit, curé de Saumur, publie chez Lethielleux, sous le titre d'*Etude de la religion*, une série d'opuscules qui, en se complétant, formera toute une apologie du christianisme.

Jamais ouvrages ne furent plus utiles que toutes ces apologies. Elles ont exercé l'influence la plus salutaire sur cette masse indifférente qui oscille entre la foi et le doute, et pour se fixer dans la vérité n'a souvent besoin que de la connaître. Des chrétiens timides leur doivent le raffermissement de leurs croyances au milieu des tempêtes d'incrédulité qui passent périodiquement sur ce pays. De loyaux adversaires se sont parfois convertis à la seule lecture d'un de ces livres.

Les travaux apologétiques, si féconds en résultats dans le passé, seront à l'avenir plus nécessaires, absolument indispensables. Nous assistons à une recrudescence d'incrédulité qui rappelle les plus mauvais jours du XVIII^e siècle. Le rationalisme triomphe sur le terrain politique et social, dans la littérature, dans l'art, dans la philosophie. Lorsque la Providence, par des moyens qu'elle tient sans doute en réserve et que seule elle connaît, aura arraché le pays à cette situation vraiment affreuse, il faudra, pour réparer les ruines intellectuelles qui s'accumulent, de longues années et de patients efforts. Pour convertir les générations incroyantes qui s'élèvent, il sera nécessaire d'expliquer et de justifier nos dogmes, de les établir sur des preuves irréfragables, d'en donner des démonstrations victorieuses, de faire, en un mot, de l'apologétique. Que cette apologétique de l'avenir soit substantielle, lumineuse comme celle du passé ; qu'elle garde tous les moyens éprouvés par le temps, cela est indispensable ; mais cela ne suffit pas ; elle devra en inventer d'autres, se renouveler et se rajeunir. Progressive et traditionnelle, elle tirera de son trésor, selon le conseil évangélique, des ressources nouvelles et des ressources antiques. Celles-ci sont connues : l'apologétique continuera de les emprunter à l'étude des Pères. C'est là une vérité cent fois redite et sur laquelle il est superflu d'insister. Nous voudrions simplement marquer ici quel genre de services l'apologétique contemporaine peut attendre, non pas précisément de nos docteurs les plus illustres, saint Augustin, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome, mais de leurs devanciers, ces premiers apologistes, moins connus peut-être, qui ont écrit durant le II^e et le III^e siècle. Cette brève étude va nous faire assister à la naissance et à la formation du genre littéraire qui nous occupe ; à ce point de vue du moins, elle intéressera peut-être nos lecteurs.

Et d'abord il ne faut point demander aux premiers apologistes ce qu'ils ne peuvent nous donner : un exposé complet et méthodique de toutes les vérités révélées. Ces écrivains étaient des lutteurs ; toujours sur la brèche, ils avaient à faire face à l'ennemi et couraient au plus pressé. Un dogme était-il méconnu ou travesti par les païens, vite il fallait le défendre, puis passer à un autre. Ces travaux n'avaient entre eux d'autre lien que celui de la nécessité. Du reste, à supposer que la pensée leur fût venue d'établir la synthèse de nos dogmes, ils en eussent été empêchés par la loi du secret. Cette loi, longtemps en vigueur, défendait de livrer aux païens les plus augustes mystères de notre foi. Seule elle explique bien des lacunes qui se rencontrent dans les ouvrages des premiers siècles. Cependant, en dépit de tous les obstacles, la synthèse dogmatique se formait peu à peu. On la trouve presque complète dans Tertullien. Le prêtre de Carthage a successivement abordé presque tous les points de la doctrine révélée ; et quand il n'est pas entraîné par l'hérésie montaniste, il le fait avec une sûreté, une élévation, une profondeur qui ne sont égalées que par l'éclat et la chaleur de son éloquence. Quoi de plus admirable que son apologétique, les traités des prescriptions, du témoignage de l'âme (au moins dans sa première partie), ceux de la résurrection, de la pénitence, de la chair du Christ, et enfin son chef-d'œuvre, si l'on considère les difficultés vaincues, le traité contre Praxéas, où il expose le mystère de la très sainte Trinité.

Tout récemment une polémique assez retentissante s'est élevée, entre des prêtres très érudits, animés sans doute d'un égal et sincère amour de la vérité. L'objet du débat était de savoir quelle idée les Pères anténicéens s'étaient formée de la consubstantialité du Verbe et de sa génération *ab æterno*. Au cours de la discussion on a allégué des textes dont l'explication présente certainement des difficultés. Ce qui doit surprendre, c'est que les locutions incomplètes, défectueuses, erronées même ne soient pas plus nombreuses. Ces Pères, en effet, abordent les questions les plus délicates, les plus difficiles ; ils les débattent en face d'adversaires auxquels, en certains cas du moins, ils ne peuvent tout dire. De plus, ils sont contraints de se servir d'une langue théologique encore informe, dont les termes techniques n'ont reçu aucun sens précis et authentiquement déterminé. Enfin ils ne touchent qu'incidemment les points sur lesquels une critique scrupuleuse les prend en défaut. S'ils avaient eu à s'expliquer d'une façon positive et explicite, leur langage eût été probablement irréprochable, comme le fond même de leur pensée, comme leur foi. En lisant le traité contre Praxéas, en vue de ce travail, nous avons rencontré des expressions inexactes qu'il suffirait de presser un peu pour en faire sortir des erreurs positives. Il y a encore çà et là des comparaisons qu'il serait dangereux de prendre au pied de la lettre. Mais pour tout corriger, vous n'avez qu'à tourner le feuillet ou à vous reporter à un autre livre, La plus élémentaire justice n'oblige-t-elle pas à commenter Tertullien par Tertullien lui-même ? En avançant dans cette étude, on est frappé de la promptitude avec laquelle s'est formée cette science explicative de nos dogmes, que nous appelons l'apologétique. C'est évidemment par une disposition providentielle que s'est levée, pour travailler à cette formation, cette légion nombreuse d'esprits éminents qui ont rempli le II^e et le III^e siècle. On incline à croire que l'Esprit de vérité qui a éclairé l'intelligence des évangélistes et dirigé leur plume a prêté une assistance, d'un ordre inférieur sans doute, mais pourtant réelle aux écrivains qui en donnèrent, au nom de l'Église, les premières et authentiques interprétations. Les incomparables monuments du IV^e et du V^e siècle, les écrits de saint Augustin et des autres étonnent moins, lorsqu'on se rappelle qu'ils ont été précédés des œuvres plus modestes et déjà si considérables des Justin, des Athénagore, des Tertullien, des Cyprien et des Irénée.

Les apologistes contemporains trouveront là un fonds d'idées substantielles, toujours neuves, parce qu'elles sortent des entrailles même de la doctrine qui ne vieillit pas ; des explications justes, profondes et d'une incontestable autorité, des argumentations qui n'ont rien perdu de leur valeur, des observations fines, délicates, sur le cœur humain toujours mobile et toujours le même, sur une société en beaucoup de points semblable à la nôtre. Ajoutons qu'en dépit de la décadence littéraire, qui s'accroissait de plus en plus, de cette corruption du goût à laquelle ils n'échappèrent point, leur forme est souvent élégante et gracieuse, et la mise en œuvre de leurs arguments, toujours habile. A la lecture de certaines pages on dirait que ces œuvres, vieilles de seize ou dix-sept siècles, sont écrites d'hier et s'adressent à nous, tant elles répondent aux préoccupations de l'esprit contemporain. C'est que l'idée chrétienne sera perpétuellement à l'ordre du jour. Elle donne aux œuvres qui l'expriment avec un certain éclat quelque chose de son actualité toujours renaissante et de sa divine immortalité.

Une seconde source à laquelle les apologistes contemporains doivent puiser, c'est la dogmatique dont nos lecteurs connaissent, sans aucun doute, la nature et l'origine. Les vérités sublimes apportées au monde par Jésus-Christ devinrent bientôt l'objet de contestations acharnées, selon que Lui-même l'avait prédit. Les hérétiques essayèrent presque immédiatement de les altérer ; nos docteurs durent les défendre. Au milieu de ces débats douloureux, certains côtés de la doctrine qui n'avaient pas été tout d'abord aperçus furent remarqués et étudiés. Des vérités secondaires contenues dans les dogmes fondamentaux, comme les conclusions sont contenues dans les prémisses, se dégagèrent peu à peu et s'éclairaient d'une lumière grandissante. Enfin, lorsque toutes les ombres étaient dissipées, toutes les objections résolues, l'Église intervenait, en donnant la formule exacte, et y mettait le sceau de son infaillibilité. Ces dogmes, nouveaux en apparence, en réalité vieux comme l'Évangile, s'imposaient à la conscience des fidèles. Les éléments de la science catholique allaient ainsi se multipliant à travers les siècles. Chaque hérésie accélérât cette marche dans la lumière ; chaque concile consacrait un progrès nouveau. Nos théologiens vinrent ensuite ; ils recueillirent tous ces éléments épars, rapprochèrent tout ce qui avait été défini concernant chaque question, et écrivirent ces traités où nous trouvons tout ce qu'il y a d'essentiel à retenir sur les différents points de la doctrine.

Ainsi s'est formée peu à peu, par une évolution lente et progressive, la dogmatique.

Des esprits cultivés ont contre la dogmatique des préventions dont nous osons à peine indiquer la source : ils la confondent avec la scolastique. Entre les deux pourtant n'y a-t-il pas la même différence qu'entre le fruit et son écorce, entre une science et sa méthode ? Ou, si l'on aime mieux une autre comparaison, ce sont deux sœurs qui, pendant des siècles, ont marché étroitement unies, mais qui n'ont ni la même physionomie ni le même caractère. On dit la sœur cadette (la scolastique) d'humeur envahissante et impérieuse. De méchantes langues lui reprochent de s'être établie le chaperon de son aînée et de la tenir en tutelle. Sous prétexte de la garder dans une pureté parfaite, elle l'a littéralement emprisonnée derrière tout un ensemble de bastions et de palissades aux pointes aiguës, si bien qu'il est presque impossible de l'aborder. On prétend encore, sans aucun motif, j'aime à croire, que la sœur cadette professe une orthodoxie hargneuse, qu'elle marche toujours flanquée de systèmes sacrés, comme des articles de foi que l'on doit accepter avec tout le reste sous peine d'anathème. Pour aller jusqu'au bout des griefs allégués, on dit qu'à son école l'esprit se rétrécit, que l'imagination et le cœur se dessèchent, que la faculté raisonneuse (ne pas confondre avec la raison) se développe comme une excroissance incommode et peu gracieuse, au détriment des autres facultés et de l'équilibre de l'âme, qui en est troublée et appauvrie. Enfin, j'en frémis de le dire, *horresco referens*, elle posséderait, ô crime, l'art vraiment satanique de changer un homme de bon sens et de raison en un spéculatif, d'en faire un ergoteur perdu dans des abstractions sans utilité, ne sachant rien concevoir, rien exprimer comme le commun des mortels, et, pour ce motif, incapable d'exercer autour de lui la moindre influence salutaire.

Ce sont là des accusations calomnieuses que les amants de la scolastique sauront bien réduire à néant ; mais, fussent-elles aussi exactes qu'elles paraissent exagérées, pourquoi les faire retomber sur la dogmatique, qui n'en est, à aucun degré, responsable ? Ah ! certes, ce n'est pas celle-ci qui rapetisse la raison, dessèche l'imagination et le cœur, entrave le libre et harmonieux développement de toutes les facultés. Interrogez le jeune homme qui, à vingt ans, a eu le bonheur d'aborder l'étude de nos dogmes. Demandez-lui s'il n'y a pas trouvé pour son esprit l'alimentation la plus substantielle, si sa raison n'a pas promptement acquis une fermeté, une vigueur jusque-là inconnues, si ses pensées n'ont pas pris un caractère d'élévation et de grandeur qui le ravissait ? Demandez-lui si devant son imagination ne se sont pas ouverts des horizons nouveaux, tout inondés de lumière, si des perspectives infinies ne lui ont pas été révélées ? Oui ! il y a dans la dogmatique une poésie céleste qui peut devenir pour un esprit cultivé une source des plus pures joies. Delà les enthousiasmes qui remplirent nos jeunes années et dont le seul souvenir fait encore battre notre cœur. Pourquoi ne le dirions-nous pas, puisque nous y sommes amenés par le développement même de cette argumentation ? Deux professeurs ont exercé sur nous une influence profonde ; leur empreinte est toujours vivante sur notre âme ; nous retrouvons leurs traces dans les sentiers que notre esprit aime à parcourir. C'étaient deux théologiens éminents ; ils étaient poètes aussi ; leurs leçons ressemblaient à une mélodie. Nous croyons entendre encore leur voix ; comme elle chantait délicieusement les merveilles de ce monde trop inexploré dont le Christ révélateur nous a ouvert l'entrée ! Non vraiment, nous en attestons ici leur chère et vénérée mémoire, l'étude de la dogmatique ne dessèche l'imagination et le cœur pas plus qu'elle ne rétrécit la raison ! Elle grandit, au contraire, l'homme tout entier.

Quoi qu'il en soit, l'apologiste moderne devra nécessairement recourir à cette vieille dogmatique, comme tous ses prédécesseurs. Son ambition est d'élever un monument où ses contemporains chercheront un abri contre les tempêtes du doute et de l'incrédulité, de leur fournir les enseignements essentiels du Christianisme. Mais ces enseignements sont très arrêtés, très positifs ; il n'est au pouvoir de personne d'y changer quoi que ce soit. Ce ne sont pas seulement les dogmes fondamentaux écrits dans l'Évangile qui sont immuables, mais encore les explications de ces dogmes, écrites dans les bulles pontificales et les décisions conciliaires. Il y a une manière traditionnelle de concevoir ces dogmes ; nul n'a le droit de s'en écarter. C'est tout cela qui doit entrer dans le livre ou le discours de l'apologiste ; ce sont les matériaux avec lesquels il construira son édifice. Qu'il donne à cet édifice une forme moderne, gracieuse, rien de mieux¹. Qu'il arrange à son gré ses argumentations et ses preuves, qu'il marque tout de son sceau, qu'il construise même sur un plan inconnu avant lui ; tout le monde applaudira de grand cœur, pourvu que le monument réponde aux goûts et aux besoins de ceux qui viendront s'y abriter. Les châteaux forts du moyen âge avec leurs donjons gothiques, leurs épaisses murailles crénelées, leurs salles immenses, leurs fossés et leurs ponts-levis, débris superbes d'une époque finie, sont très intéressants comme objets d'études archéologiques ; un antiquaire se plairait-il à les habiter ? Peut-être les trouverait-il

¹ Saini Vincent de Lerins, il y a quatorze siècles, traçait en ces termes le rôle de l'apologiste chrétien ; le comparant à Béséléel, l'architecte du Tabernacle, il s'écriait : « *O doctor, si te divinum munus idoneum fecerit, ingenio, exercitatione, doctrina ; esto spiritalis tabernaculi Beseleel, pretiosas divi dogmatis gemmas exsculpe, fideliter coapla, adorna sapienter, adjice splendorem, gratiam, venustatem* ». (*Commonitorium primum, cap. XXII*)

bien froids, bien grands et bien incommodes. Beaucoup leur préféreraient, aux beaux jours de l'été, la coquette villa, assise aux penchans d'une colline, avec sa couronne de bosquets touffus et ses frais tapis de verdure.

Les goûts de l'esprit se modifient plus promptement encore que les habitudes corporelles. L'apologiste du XIX^e siècle écrit pour les hommes de son époque, et non pour des générations depuis longtemps disparues. Qu'il consulte les goûts de son époque et essaye de les satisfaire, mais sans sacrifier la moindre de ces idées éternelles qui doivent entrer dans son œuvre.

De mémorables exemples nous ont appris, au cours de ce siècle, où conduit cette fureur d'innovation, véritable maladie épidémique qui, à certaines heures, envahit les plus fermes esprits. Un prêtre de génie, tourmenté, semblait-il, du désir de relever les croyances abattues et de ramener à Jésus-Christ les esprits droits et sincères, avait conçu tout un vaste plan d'apologétique. Il en écrivit la préface de ce style chaud, passionné, éclatant, dont il avait le secret. Des acclamations à peu près unanimes saluèrent le premier volume de *L'Essai sur l'indifférence*. Pour fustiger les incrédules et la masse inerte des demi-chrétiens, l'auteur n'avait point eu à sortir de la ligne traditionnelle. Le plus souvent il lui avait suffi de reproduire les argumentations des Pères et des premiers apologistes. Après ces glorieux préliminaires, le grand homme voulut faire du nouveau. Comment se condamner à cheminer dans les sentiers battus et à répéter des choses cent fois dites, lorsqu'on porte en sa tête puissante des pensées faites pour étonner le monde ? Lamennais rêva de déplacer l'axe de l'apologétique et de la controverse religieuse et de la faire reposer sur un fondement nouveau, créé par lui. Ce fondement, c'était son système sur la certitude. Il se trouva que le fondement était ruineux ; l'édifice croula, meurtrissant de ses débris cette tête altière qui, un peu plus tard, se dressait contre Dieu. Pourquoi faut-il que Lamennais ait si peu connu la dogmatique et n'ait pas cherché en elle la règle de son génie ? Nous aurions une œuvre immortelle, au lieu de fragments qui n'éveillent que de tristes ressouvenus et d'amers regrets.

L'apologétique doit être avant tout traditionnelle.

Cela ne l'empêchera pas d'être progressive, de se renouveler, de se rajeunir sans cesse. Nous n'entendons point indiquer ici ces modifications de pure forme dont nous avons déjà parlé, mais des modifications plus profondes, une rénovation intérieure, un progrès intrinsèque et doctrinal. Il faut que l'apologétique s'enrichisse sans cesse d'éléments nouveaux que les siècles antérieurs n'ont point connus ou ont à peine soupçonnés¹. Ce nécessaire progrès déconcertera peut-être les esprits agités et impuissants, qui s'imaginent avancer, lorsqu'ils piétinent sur place ou tournoient dans un cercle d'idées convenues. Il alarmera certainement les routiniers, toujours portés à confondre les transformations les plus légitimes avec les innovations dangereuses. Qu'il nous suffise de leur faire remarquer que les éléments nouveaux seront puisés à la source la plus sûre, à la source première, celle qui alimente toutes les autres, de laquelle dérivent et la patrologie et la dogmatique. Cette source, c'est l'Évangile, ou, pour parler plus exactement, c'est le grand livre de la révélation avec ses deux tomes : la Tradition et l'Écriture sainte.

Si l'on en croit Joseph de Maistre, deux hommes qui lisent le même livre n'y voient point les mêmes choses. C'est sans doute qu'ils n'apportent point à cette lecture le même degré de pénétration et d'attention, mais des dispositions intellectuelles et morales très diverses, très différentes peut-être, en vertu desquelles chacun s'approprie ce qui lui convient.

Un phénomène analogue se produit dans l'ordre physique. Placez en face d'un beau panorama un myope et un presbyte, le premier verra ce qui est sous sa main, le second ce qui se perd dans le lointain de l'horizon. Il y a plus, deux hommes doués d'une égale puissance de vision ne seront point impressionnés de la même manière, car leur attention se concentrera sur des objets très différents.

Faut-il s'étonner que les générations qui se succèdent le long des siècles aperçoivent des choses très diverses dans le plus profond des livres, celui de la révélation ; qu'à chaque époque on y découvre de véritables nouveautés, que nos contemporains en tirent des leçons qui répondent à leurs besoins actuels, comme les ancêtres en ont extrait des enseignements appropriés aux nécessités d'un autre âge ?

Nous constatons, il n'y a qu'un instant, au sein du christianisme une évolution doctrinale qui a déjà rempli dix-huit siècles. Pense-t-on que cette évolution se soit subitement arrêtée de nos jours ? Ne se doit-elle pas continuer, au contraire, jusqu'à la fin du monde ? Cette évolution, l'Église la provoque, la surveille et la dirige, mais elle ne l'opère point toute seule. Tous peuvent y travailler sous son regard maternel. Il appartient à l'apologiste d'en être l'initiateur. Quand, au milieu de ses méditations approfondies, il a aperçu l'une de ces vérités secondaires qui se dégagent des dogmes fondamentaux, pourquoi ne le dirait-il pas ? Sans doute une certaine prudence s'impose, ici surtout. Il fera bien de ne point prendre ces airs d'absolutisme qui ne conviennent à personne : qu'il affirme avec discrétion, qu'il donne comme opinion libre ce qui n'est qu'opinion libre et prenne garde de vouloir l'imposer. Mais, sous cette réserve, il lui est permis de dire son sentiment, d'exprimer son idée. Si cette idée est juste, elle entrera tôt au tard dans l'enseignement habituel de l'apologétique.

Ce n'est point là une innovation dangereuse, mais un progrès très légitime, car au lieu de contredire la tradition, il la sert, ou plutôt il en sort en la développant².

Oui, nous le croyons de toute notre âme, et c'est là le plus significatif témoignage que nous puissions donner de notre admiration respectueuse pour la sainte révélation, il s'en dégagera, jusqu'à la fin des siècles, des leçons que nous ne

¹ *Intelligatur te exponente illustrius, quod ante obscurius credebatur. Per te posteritas intellectum gratuletur quod ante vetustas non intellectum venerabatur. (Commonitorium.)*

² *Sic forsitan dicit aliquis : Nullus ne ergo in Ecclesia Cliristi profectus habebitur religionis ? Habeatur plane et maximus. Nam quis ille est tam invidus hominibus, tam exosus Deo, qui istud prohibere conetur ? Sed ita tamen ut vere profectus sit ille fidei, non permutatio. Siquidem ad perfectum pertinet ut in semetipsum unaquæque res amplificetur ; ad permutationem vero, ut aliquid ex alio in aliud transvertatur. Crescat igitur oportet et multum vehementerque proficiat tam singulorum quam omnium, tam unius hominis quam totius Ecclesiæ ætatum ac sæculorum, gradibus intelligentia, scientia, sapientia, sed in suo duntaxat génère in eodem scilicet dogmato, eodem sensu, eademque sententia. Imitetur animarum religio rationem corporum : quæ licet annorum prococtu numeros suos evolvant et explacent, eadem tamen quæ erant permanent. (Vincentii Lerinensis Commonit. prim., cap. xxiii)*

soupçonnons pas. Sous la pression des nécessités contingentes qui passent sur le monde, de ces providentiels événements qui composent la trame de l'histoire, événements dans lesquels il y a parfois tant de forfaits et de crimes, mais aussi tant de souffrances expiatoires, de douleurs et de larmes, tant d'aspirations généreuses, de supplications ardentes et comme d'incessants appels à la divine miséricorde, l'Église tirera des livres sacrés des oracles nouveaux qui aideront les peuples à traverser les crises les plus formidables et à s'avancer vers le terme de leurs destinées. L'apologétique s'empresera de consigner ces oracles nouveaux, de les expliquer et de les commenter ; ainsi s'enrichira ce trésor d'idées qu'elle tient en réserve pour des besoins qui renaissent et se modifient incessamment.

Outre ce progrès trop positif, pour être révoqué en doute, il en est un autre incontestable, quoique moins apparent et moins sensible. Les dogmes les mieux connus, le plus clairement définis, objet de la longue et attentive contemplation des siècles écoulés, sont susceptibles des applications les plus variées. Les conclusions successives qui en sortent sont tellement multiples, qu'on ne saurait toutes les prévoir. Ces conclusions se dégagent, elles aussi, sous la pression de ces nécessités sociales qui varient à l'infini. Le plus souvent l'Église ne les consacre point de sa souveraine autorité ; elle ne les marque point du sceau qui fait les dogmes. Elle abandonne à chacun le soin de les utiliser, d'en tirer un profit personnel. L'apologiste s'en empare, en met en lumière la sainte efficacité ; il tâche d'en pénétrer tous les esprits, de les faire entrer dans le courant intellectuel de son siècle ; de là ces aperçus nouveaux, ingénieux et savants que l'on rencontre chez nos meilleurs écrivains. Une sagacité merveilleuse leur a permis d'aller chercher dans les entrailles même de la doctrine, au fond d'un dogme médité par saint Augustin et Bossuet, une leçon, une idée que ni Bossuet ni saint Augustin n'avaient aperçues. Ils en font l'application la plus heureuse aux besoins de leur temps, et déposent au sein de notre société un germe de régénération et de salut.

Ainsi nos dogmes, en traversant les âges, s'illuminent de clartés nouvelles ; ils revêtent ces couleurs changeantes dont l'apologiste essaye de peindre l'admirable variété. Tout ceci ne contredit en rien leur immutabilité sainte. Nos grandes chaînes de montagnes sont immuables, elles aussi, ou plutôt immobiles. Cependant que d'aspects divers elles nous offrent. Contemplez-les, dans les beaux jours de l'été, lorsque l'aube naissante en caresse les cimes de ses premiers rayons, ou bien lorsque les feux du midi les brûlent et que de leurs glaciers et de leurs neiges éternelles se dégage une vapeur transparente et diaprée. Les reconnaissez-vous en plein hiver, quand l'épais brouillard roulera le long de leurs flancs dénudés ses vagues blanchâtres ?

Pour tout résumer en quelques mots : essentiellement traditionnelle, puisque sa fonction est de redire ces éternelles vérités, plus immuable que les bases granitiques des Pyrénées et des Alpes, l'apologétique est aussi changeante et progressive ; elle varie ses formes, augmente ses trésors, bénéficie de l'évolution doctrinale qui se perpétue le long des siècles et fait des dogmes anciens des applications nouvelles ; compagne de l'humanité à travers les phases diverses et parfois tragiques de sa destinée, elle l'éclaire et la guide en donnant de nos mystères des explications qui les font accepter des esprits sincères et des cœurs purs.

Ce n'est là encore que la moitié de sa mission.

II. CONTROVERSE PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUSE

Le premier devoir de l'apologiste est d'exposer les dogmes de la révélation, avec leurs démonstrations et leurs preuves ; le second, c'est de les défendre. Trois ennemis essayent de les détruire : la philosophie positiviste, la politique antichrétienne, les sciences naturelles. Impossible d'éviter la lutte, elle s'impose. Après l'exposition doctrinale, la controverse. Étudions celle-ci sous la triple forme qu'elle revêt de nos jours.

La philosophie positiviste se confine presque exclusivement dans ce qu'elle appelle encore, on ne sait trop pourquoi, la psychologie. L'objet immédiat de ses observations, ce sont les faits multiples et divers, sensations, images, impressions, idées, jugements qui apparaissent et se succèdent à la surface de l'âme ; c'est la manière dont ces faits s'appellent, se suivent et se groupent. Son ambition la plus haute serait de dégager les lois de leur production et de leurs développements ; quant à rechercher quelle est la substance de l'âme, son origine, sa destinée, la science nouvelle professe ouvertement n'en avoir nul souci. Toutes ces questions métaphysiques étaient bonnes pour cette vieille philosophie qui, pendant tant de siècles, n'a pas fait le moindre progrès. La psychologie moderne veut des études plus positives, celles des faits et de leurs lois. La physique, elle aussi, ne s'occupe que des faits et de leurs lois ; on connaît ses immenses découvertes, les services qu'elle a déjà rendus, ceux plus considérables encore que le monde en attend.

Ainsi parlait naguère, en Sorbonne, un professeur chargé d'initier aux secrets de la nouvelle psychologie les jeunes aspirantes au brevet supérieur et à la direction des couvents de la libre pensée, les lycées de filles. Ce professeur voulait bien ajouter que « l'étude de ces questions : nature, origine et destinée de l'âme, ne serait pas tout à fait inutile. Peut-être fournirait-elle quelques formules édifiantes qui ne seraient pas sans influence sur l'enseignement et la formation de la jeunesse française. Mais les formules édifiantes ne manquent pas ; on peut les abandonner, sans grand dommage, aux religions positives qui se sont imposé la mission de résoudre les plus difficiles problèmes ».

A vrai dire, ce n'est là qu'une attitude. Nos positivistes ne se désintéressent aucunement de ces problèmes. Aussi leur ont-ils trouvé une solution. Ils ont remarqué que le cerveau ne demeure point étranger à la production des faits psychologiques, aux opérations les plus intellectuelles. Certes, ce n'est pas là une bien grande découverte. Pour être juste, il faut cependant reconnaître qu'ils ont poussé plus avant l'étude de cet instrument de la pensée. Une triple science, née d'hier, est venue à leur aide. Tout le monde sait que l'anatomie étudie la constitution de nos organes, la matière dont ils se composent, leur structure interne, leurs formes extérieures. La physiologie essaye de surprendre le secret de leur fonctionnement, et les lois qui le régissent ; elle compte leurs mouvements et leurs vibrations, dont elle mesure l'intensité et la durée. Enfin la pathologie, qui n'est qu'une branche de la science médicale, voit comment ces organes se déconcertent ; elle recherche les maladies qui les affaiblissent, les entament et finissent par les ruiner. Quand elle a constaté et classé ces maladies, elle les remet aux mains de sa sœur, la thérapeutique, qui habituellement se montre moins perspicace et moins prompte à les guérir.

Ces sciences se sont appliquées à l'étude du cerveau.

L'anatomie, armée de son scalpel, en a mis à nu les fibres et suivi les merveilleuses circonvolutions. Mais lorsqu'elle atteint la substance cérébrale, celle-ci est toujours morte. Aussi la physiologie s'est-elle empressée de lui venir en aide ; de son œil perçant, elle s'efforce de lire à travers le crâne qui couvre et protège les mystères de la pensée ; elle prétend avoir pris la mesure des mouvements et des vibrations de l'encéphale et avoir vu fonctionner les centres nerveux qui servent à la production des faits psychologiques. Elle sait, par exemple, que quand tel lobe du cerveau est insensibilisé, telle opération intellectuelle sera suspendue, telle catégorie d'idées fera défaut. La pathologie complète ces révélations. M. Th. Ribot a compté les maladies de la mémoire et de la volonté, comme M. Alfred Fouillée vous en décrira, quand vous voudrez, le mécanisme.

Ainsi renseignés, les philosophes positivistes vous expliqueront toutes nos opérations intellectuelles ; ils vous montreront la substance cérébrale sécrétant la pensée, comme le rein sécrète l'urine. La lumière qui est au fond de nos jugements et de nos appréciations, ou, pour mieux dire, la vérité, devient un produit naturel, comme le sucre et le vitriol.

C'est là le terme extrême du matérialisme psychologique.

Restait cependant à expliquer ce merveilleux organe sécréteur de la pensée, le cerveau humain ; il fallait en décrire les origines. On s'est emparé de la théorie de Darwin sur la transformation des espèces ; on l'a exagérée et altérée en dépit des protestations de son auteur, et l'on en a fait le système évolutionniste que tout le monde connaît. Dans la lutte pour la vie, nous dit-on, les espèces d'une conformation défectueuse ont du succomber sous l'effort et les attaques des espèces mieux constituées. Au sein de celles-ci les individus les plus faibles ont été dévorés par les plus forts, qui, en s'unissant entre eux, ont produit une descendance encore plus généreuse. Ainsi s'est peu à peu déterminé un mouvement ascensionnel qui, après des séries incalculables de siècles, dut aboutir au règne humain. Sous le double empire de circonstances exceptionnelles et de besoins urgents, les organismes se sont perfectionnés. L'animal qui se traînait péniblement sur le sol gras et fangeux a senti sa patte, jusque-là raide et informe, s'assouplir et se façonner, lorsqu'il s'est efforcé de grimper sur les arbres et de prendre possession des forêts vierges du monde primitif. Sous l'excitation continue de besoins impérieux, des appareils nouveaux se sont formés. Un jour enfin, après d'innombrables transformations dont il ne reste aucune trace, l'évolution eut son terme. Les barrières, aujourd'hui infranchissables, qui nous séparent des espèces inférieures, tombèrent sous je ne sais quelle poussée mystérieuse de la vie, et l'homme naquit d'un singe plus perfectionné, dont la libre pensée recherche les vestiges. Lorsqu'elle aura trouvé les précieuses reliques de ce noble ancêtre, elle les portera au Panthéon, près des restes de Victor Hugo. Le grand poète et le grand-père de la race humaine reposeront sous une même pierre. Les positivistes viendront en pèlerinage près de ce tombeau deux fois sacré, et mesureront, non sans quelque orgueil, le progrès accompli, gage d'un avenir meilleur encore.

Les théories de nos psychologues matérialistes ne sont que la menue monnaie du système darwinien ainsi entendu. Ces fiers penseurs se sont partagé les facultés humaines. Ils ont cherché dans l'animal les facultés correspondantes, ont noté avec soin toutes les similitudes. Pour faciliter un rapprochement fécond en conséquences, ils ôtent un peu à l'homme, et prêtent généreusement à la bête, si bien que la cloison qui les sépare s'amincit de plus en plus et que les différences s'effacent. A entendre la *Revue britannique*, que nous avons cru jusqu'ici à peu près inoffensive, rien de plus facile que d'expliquer le passage des facultés animales aux facultés humaines. La transformation a dû s'opérer fatalement. Du reste, n'est-on pas toujours libre d'invoquer quelques-unes de ces circonstances, aujourd'hui inouïes, inconcevables, mais qui étaient alors normales, habituelles ! Ajoutez, si cela vous plaît, que les mondes naissants étaient doués d'énergies vitales qui se sont grandement affaiblies dans le cours des siècles ; que, sous le coup d'excitations toutes-puissantes, ces énergies vitales ont dû entrer en exercice, etc., vous avez tous les éléments de solution.

Ce système évolutionniste n'est si cher à la libre pensée que parce qu'il explique le monde en se passant de Dieu ou à peu près ; elle le croit du moins. Tous les êtres aujourd'hui existants, ces innombrables genres, espèces, variétés, individus avec leurs qualités si diverses et si semblables, si admirablement nuancées, ne sont que l'épanouissement d'une seule cellule vivante. Tout est sorti de là, lentement, laborieusement peut-être ; mais c'est fait. Vous pouvez, à l'heure actuelle, contempler un monde qui plonge, il est vrai, dans l'inconnu (car le système darwinien ne dit pas d'où vient la cellule génératrice), mais au-dessus duquel il n'y a plus rien. Le ciel est vide, et Dieu n'y rentrera jamais ; la porte en est gardée par les modernes philosophes brandissant l'épée flamboyante du matérialisme psychologique. Telle est la philosophie de l'avenir. Nous ne l'ignorons point ; elle n'est pas encore complètement maîtresse des hautes sphères de l'enseignement officiel. Là règne toujours un spiritualisme assez inconsistant et incomplet chez M. Paul Janet, plus ferme et même chrétien chez M. Caro. Mais le matérialisme heurte à la porte d'une main très sûre ; la maison est à lui, c'est à l'autre d'en sortir. Le progrès de nos institutions aidant, il y sera bientôt seul maître, et dictera aux jeunes générations des leçons empruntées au positivisme anglais, à l'école de Stuart-Mill, Herbert Spencer et Bain¹.

¹ Nous devons faire remarquer que, d'après plusieurs exégètes, le système transformiste ne serait nullement en contradiction avec les données certaines, positives de la Bible, si l'on ne prétendait l'appliquer à l'homme lui-même, qui, bien évidemment, ne peut être le résultat d'une simple évolution biologique. D'après eux, le texte de la Genèse ne dit point qu'il y ait eu un acte créateur distinct à l'origine de chaque espèce. Dieu a pu se contenter «de la création de types primordiaux successivement et progressivement transformés». (*Revue scientifique*, 6 mars 1875.) M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet ne se montre point hostile à cette opinion. «Il n'y a pas un mot dans le texte sacré qui s'oppose à l'hypothèse d'une évolution ; rien n'est révélé sur la manière dont se sont produits et développés le règne végétal et le règne animal. On ne saurait davantage engager la Tradition, car on est en présence d'une question nouvelle, sinon en elle-même, du moins dans les termes et avec les circonstances qui la caractérisent». Le P. Delsaux dit à son tour : «La théorie de l'évolution prise dans son acception générale a toujours exercé sur moi une attraction irrésistible. Cette théorie, si elle était vraie, répondrait mieux que la doctrine plus facile des créations successives aux idées que je me suis faites de la sagesse et de la toute-puissance divines». Enfin un naturaliste éminent va beaucoup plus loin : «Qu'on veuille bien relire les narrations mosaïques de la création, pour peu qu'on ait l'esprit dégagé d'idées préconçues, ou reconnaîtra que la cosmogonie de la Bible n'est, du commencement à la fin, qu'une théorie évolutionniste, et que Moïse a été l'ancêtre de Lamarck et de tous les transformistes modernes».

Que le lecteur juge et choisisse !

Certes, notre joie est grande, lorsque, au sortir de ces hypothèses sans fondement et sans vraisemblance, nous entrons dans le domaine lumineux et tranquille de la philosophie catholique. Pour nous sentir pleinement rassurés contre ces vaines attaques, il nous suffit d'ouvrir Fénelon ou Bossuet, et de parcourir quelques pages de leurs admirables traités sur *l'Existence de Dieu, la Connaissance de Dieu et de soi-même*. Il nous plaît de remonter en leur compagnie des choses contingentes vers l'auteur suprême de la création. Le cygne de Cambrai nous emportera au-dessus des sphères visibles ; nous écouterons de là cette musique céleste, cette universelle harmonie des mondes qui racontent la gloire du Très-Haut. Ne craignez point que les grâces de la poésie ne nuisent à la mâle vigueur de la logique. L'argumentation serait-elle moins victorieuse pour être exprimée dans un style incomparable d'élégance et de finesse ? Bossuet nous révélera d'autres merveilles ; il procédera devant nous à l'analyse des facultés de l'âme, de ses opérations et de ses actes ; il surprendra les secrets de sa vie. Nous n'irons pas loin dans cette étude sans conclure à l'immortalité, à la divine origine de cette âme, comme à sa nature essentiellement distincte de tout élément corporel. Nous pourrions consulter encore notre illustre cardinal Franzelin.

Avec son grand sens philosophique, il nous éclairera sur les problèmes qui se rattachent à l'existence et à la nature de Dieu, à Ses attributs et au gouvernement de Sa Providence. Nous aurons ainsi la solution nette et précise des questions que se pose vainement une philosophie orgueilleuse et impuissante.

Le premier devoir de l'apologiste est de relire ces grandes pages de philosophie chrétienne, de s'en pénétrer, de faire valoir les idées qui y sont émises, sans rien retrancher, s'il se peut, de leur force et de leur éclat. Nous ne sommes pas condamnés, nous catholiques, à constituer de toute pièce, pour notre compte personnel, un système philosophique que ceux qui viendraient après nous s'empresseraient de détruire. C'est là un ingrat et inutile labeur, un peu semblable à la toile de Pénélope, que nous abandonnons volontiers à nos adversaires. Lorsqu'une vérité a été dûment établie, que ce soit par Descartes ou par les scolastiques, elle devient notre bien et notre propriété ; nous ne nous en dessaisissons plus. C'est ainsi que nous entendons la tradition philosophique, accumulation glorieuse du travail de tous les grands et illustres penseurs dont nous sommes les héritiers légitimes. Nous ne voudrions pas sacrifier la moindre parcelle de ce capital intellectuel. En le conservant avec un soin jaloux, l'Église a rendu à la philosophie et au monde un service insigne. Elle a préservé de bien des naufrages ce que nous oserions appeler les dogmes de la nature, sur lesquels reposent l'édifice théologique et la révélation elle-même ; ces vérités rationnelles et primordiales : l'existence de Dieu, la spiritualité et l'immortalité de l'âme. Pour défendre ces vérités éternelles, la controverse devra reprendre les arguments éprouvés au feu des luttes antérieures, n'abandonner aucune des démonstrations faites, aucune des certitudes acquises ; elle devra être, en un mot, traditionnelle.

Cela ne l'empêchera point d'être progressive. Le progrès nous semble surtout nécessaire en psychologie. Des catholiques seraient tentés de croire que tout a été dit sur l'âme, et qu'il est superflu de s'attarder dans des investigations psychologiques nécessairement stériles. Rien n'est plus faux. L'âme est si vaste, si profonde, que jusqu'à la fin des siècles le savant y pourra faire de véritables découvertes. C'est un livre dont bien des chapitres fort intéressants n'ont point été déchiffrés. Sachons le reconnaître, nos adversaires nous ont devancés depuis quelques années dans cette étude ; leurs efforts n'ont point été sans résultat ; ils ont révélé des points de vue nouveaux et ont fait faire à la science de réels progrès. Tandis que nous nous contentons de classer les puissances de l'âme, leurs opérations et leurs actes selon les antiques formules, eux observent et découvrent. Notre psychologie garde je ne sais quel air vieillot ; la leur se renouvelle et se rajeunit ; elle est curieuse, investigatrice, et déploie une activité digne d'éloges.

Un catholique fort compétent disait naguère : « Notre psychologie est tout entière à créer ». Nous serions tenté de lui répondre : Non ; elle est simplement à refaire ; nous en avons les éléments essentiels ; il suffirait de les prendre où ils se trouvent, chez les cartésiens comme chez les scolastiques, de les rapprocher en les coordonnant, et surtout de les compléter par des observations personnelles et d'incessantes investigations. On devrait aussi faire appel à toutes les sciences qui ont de nécessaires rapports avec la philosophie. Nous nous bornons trop souvent à reproduire contre le matérialisme contemporain des arguments excellents en eux-mêmes, absolument irréfutables, mais par lesquels il ne se croit pas et ne se sent pas atteint. Il s'est cantonné dans la physiologie, et nous lui parlons métaphysique. Pourquoi ne pas marcher résolument vers lui et ne pas s'emparer de ses propres armes pour lui infliger enfin une suprême déroute ? Il importerait tant de s'approprier ces données anatomiques, physiologiques, pathologiques et autres, de montrer que les preuves que l'on prétend en tirer contre la spiritualité de l'âme sont sans valeur aucune. Alors nous pourrions dire à nos adversaires : Vous avez analysé la substance cérébrale, admiré ses circonvolutions, compté ses vibrations et ses mouvements, et vous prétendez tenir la raison dernière des faits psychologiques ! Vous ressemblez à un facteur d'orgues qui tenterait d'expliquer les harmonies merveilleuses dont retentissent, aux jours de fêtes, les voûtes de nos cathédrales. Le pauvre homme a beau démonter son instrument, en indiquer tous les ressorts, il n'a rien expliqué du tout. Ce qu'il faudrait pénétrer, analyser, c'est le talent, l'habileté consommée, la science musicale de l'artiste. Dans la production des faits psychologiques, harmonie plus merveilleuse que toutes les autres, l'artiste créateur, c'est l'âme, dont nos matérialistes ne nous disent rien. Et pourtant le cerveau est-il autre chose que le clavier dont elle se sert ?

Tels devraient être, si nous ne nous trompons, les procédés habituels de la controverse religieuse contre la psychologie positiviste.

Peut-être nous accusera-t-on de témérité. Au jugement de certains esprits, c'est être suspect que de ne point se pâmer d'admiration devant tout ce qui se pratique parmi nous, catholiques. Formuler quelques réserves, indiquer des formes utiles, souhaiter timidement une amélioration, c'est un scandale. A-t-on surtout le malheur de signaler chez les adversaires des procédés heureux qu'il serait bon de leur emprunter, immédiatement on est considéré comme un lâche déserteur des intérêts communs, un traître ayant déjà un pied dans le camp des Philistins.

En vérité, si nous avons un pied dans le camp des Philistins, nous protestons, en la sincérité de notre âme, n'avoir aucune envie d'y mettre l'autre. Notre trahison est un péché tout matériel.

Mais examinons bien... : notre humble *postulatum*, au lieu d'être une innovation dangereuse, ne serait-il point un progrès très légitime, et même un rappel à la tradition ? Le représentant le plus autorisé de la tradition est certainement Léon XIII.

Son autorité dans la matière que nous traitons ici ne vient pas tant de sa suprême dignité que de sa haute valeur intellectuelle et de sa science éminente. Il suffit de lire une page tombée de sa plume pour se sentir en présence d'un esprit très vigoureux et longtemps nourri de fortes études. On ne l'accusera pas, j'imagine, de vouloir sacrifier les traditions philosophiques, lui, l'admirateur passionné de saint Thomas, le partisan déclaré des pures doctrines thomistes, qu'il a remises en honneur. La fermeté avec laquelle il a imposé à toutes les écoles catholiques cette direction montre combien ses convictions sont arrêtées. Eh bien ! c'est Léon XIII, le scolastique par excellence, qui, dans l'acte même où il notifiait ses volontés à nos professeurs, proclamait la nécessité, pour la philosophie contemporaine, de s'éclairer des lumières des sciences physiques et naturelles. Comme tous les hommes complets, ce grand pape possède dans un degré éminent et le sens de la tradition et le sens du progrès. Il veut la fixité dans les principes, partout ailleurs le mouvement ; une pleine et libre efflorescence sur un fond toujours le même. N'est-ce pas du reste la condition de toute vie ? Voyez la nature matérielle, est-il rien de plus immobile ? et cependant comme elle rajeunit et se renouvelle à tous les printemps !

Ainsi pensaient les scolastiques eux-mêmes. Nous ne voulons pas dire qu'au moyen âge les sciences naturelles fussent en honneur comme aujourd'hui. Du moins la philosophie avait-elle le plus grand soin de leur demander toutes les lumières que ces sciences pouvaient lui fournir ; et, si trop souvent elle s'égara à leur suite, cela prouve l'excès de sa confiance et non son dédain. L'anatomie était rudimentaire ; le scalpel n'était pas inventé. La physiologie était à peine soupçonnée. Les hommes mouraient dès lors des maladies qui nous conduisent de vie à trépas, mais sans avoir, comme nous, la mélancolique satisfaction de les entendre décrire savamment par la pathologie. Chose extraordinaire, nos grands scolastiques devinaient souvent ce que leur science embryonnaire ne pouvait leur dire. Ils devançaient, par leurs pressentiments, les naturalistes de nos jours ; les intuitions de leur génie tenaient lieu, en une certaine mesure, des expérimentations plus positives de la science moderne. Ainsi se complétait, tant bien que mal, leur philosophie. On ne sait qu'admirer le plus de l'audace ou de la sûreté de leurs conjectures.

Pour être frappé de la vérité de ce point de vue, il suffit d'ouvrir un travail théologique considérable, qui a été tour à tour attribué aux plus illustres docteurs de l'école, Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, Thomas Sutton et Hugues de Strasbourg : le *Compendium theologicæ veritatis*. Frédéric Ozanam, ce savant et aimable lettré, chez lequel une érudition très vaste ne nuisit jamais au goût le plus fin et le plus délicat, en fait honneur au génie de saint Bonaventure. «Ce sentiment, dit-il, s'appuie sur l'analogie des idées et des expressions avec celles du *Breviloquium*, ouvrage authentique du séraphique docteur, et sur le témoignage de deux manuscrits du Vatican» (Philosophie de Dante, *ad finem*). Quel qu'en soit l'auteur, le livre a une incontestable autorité. Les rapports mutuels du physique et du moral y sont beaucoup plus longuement étudiés que dans aucune de nos philosophies modernes. Les chapitres LVII et LIX contiennent tous les éléments d'un système physiologique et cranioscopique qui, au jugement d'Ozanam, pourrait être mis en parallèle avec les systèmes de Gall et de Spurzheim.

Notre grand Bossuet, qui est comme la vivante personnification de la tradition catholique, n'avait point oublié ces exemples en écrivant son traité de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*. Dans l'édition in-4° que nous avons sous les yeux, il résume en dix-huit pages les enseignements essentiels sur l'âme et ses diverses opérations ; puis il consacre trente-huit pages à des descriptions anatomiques et à la redoutable question de l'union de l'âme et du corps. L'anatomie de Bossuet a vieilli ; il faut bien en abandonner certaines parties. Mais ce qui ne devrait jamais vieillir parmi nous, ce qu'il faudrait perpétuer au sein de l'école catholique, ce sont les préoccupations scientifiques qui tourmentaient le génie de ce grand homme.

Si saint Bonaventure et Bossuet vivaient de nos jours, ils se tiendraient au courant des moindres découvertes, s'enquerraient de tout ce qui se dit dans les écoles de médecine et même à la Salpêtrière ; ils sauraient par le menu toutes ces constatations et expérimentations anatomiques, physiologiques et pathologiques, dont on fait contre la vérité religieuse un si coupable abus ; ils mettraient tout cela au service des hauts et sûrs enseignements de la philosophie spiritualiste et chrétienne. Leur controverse, en redisant les leçons d'autrefois, répondrait à toutes les nécessités de l'heure actuelle ; elle porterait ce double caractère que nous avons déjà revendiqué pour l'exposition doctrinale elle-même : elle serait traditionnelle et progressive.

Grâce à Dieu, cette méthode, la seule efficace, croyons-nous, n'a point complètement péri au sein de l'école catholique. Elle a ses partisans, trop peu nombreux, il est vrai. Nos lecteurs n'ont point oublié les travaux considérables que le P. de Bonniot a publiés dans la *Revue du monde catholique*. Pourquoi ne le dirions-nous pas ? à nos amis eux-mêmes, il faut rendre justice : depuis de longues années déjà, le P. de Bonniot promène sur le vaste champ de la controverse philosophique un regard vigilant. Pas un adversaire de quelque valeur n'a attaqué le dogme, que sa vaillante plume ne lui ait donné la réplique. L'un des mérites de sa controverse, toujours courtoise, c'est qu'il ne se contente point d'arguments vieillissants ; il aime les points de vue nouveaux, les observations personnelles. Sa manière à lui, c'est de chercher et d'attaquer l'ennemi sur son propre terrain et de le battre avec ses propres armes. Nul n'a une perception plus nette des exigences de la controverse contemporaine ; aussi ne néglige-t-il jamais d'éclairer les sciences spéculatives, la philosophie et la théologie, par les sciences naturelles et expérimentales.

Il y a plusieurs années déjà, le P. de Bonniot a réuni ses premiers travaux dans quelques volumes très appréciés ; mais la controverse philosophique a marché depuis ; observateur assidu, il en a suivi toutes les phases et a dit sur chacune d'elles un mot décisif. Nous souhaiterions qu'il fit pour ses plus récentes études, éparses çà et là, ce qu'il a fait pour les premières. Cette nouvelle publication piquerait la curiosité de tous les esprits sérieux qui ont quelque souci des grands intérêts engagés dans la lutte de la religion contre le positivisme.

Une controverse des plus ardentes et des plus passionnées s'agite autour de la question si vaste et si complexe des rapports de l'Église et de l'État. Les chrétiens timides s'en effrayent. Quelques-uns n'aperçoivent pas très nettement la cause du conflit et seraient tentés d'en faire retomber la responsabilité sur l'Église, qui en est la victime. D'autres enfin, et des meilleurs, sont parfois déconcertés devant certains incidents et se trouvent comme perdus au milieu des complications qui se produisent ; ils ne savent plus quelle conduite tenir et se sentent envahis par la lassitude et le découragement.

Notre intention n'est point d'aborder ici cette grave question. Pour la traiter un peu à fond, il faudrait un volume, et nous devons nous renfermer dans quelques pages. Notre dessein est beaucoup plus modeste : nous voudrions simplement déterminer en quelques mots le vrai motif de la lutte, énumérer les ressources dont les catholiques disposent encore pour la soutenir, et indiquer surtout la tactique à suivre pour amener une solution qui ne soit pas trop désavantageuse à l'Église et aux âmes.

Ce n'est point d'aujourd'hui que la puissance civile est portée à exagérer ses droits. Sa tendance fut toujours de mettre la main sur tout, de confisquer à son profit toutes les activités et toutes les forces ; il semble que personne ne puisse se mouvoir et agir que par son ordre, ni penser sans sa permission. D'après ce système, l'État est tout, les individus et les familles ne sont rien ou presque rien ; si nous ne craignons de profaner ici une formule sacrée, nous dirions que les personnes et les groupes qu'elles constituent naturellement et nécessairement ont en lui l'être, le mouvement et la vie. L'État est devenu Dieu. Cette conception essentiellement païenne était en pleine vigueur avant Jésus-Christ.

On prétend que l'Église a toujours voulu s'emparer du Pouvoir ; il serait bien plus vrai de dire que, dès l'origine, elle essaya de le transformer. Ses efforts ne furent point inutiles. Ne lui a-t-elle pas longtemps imposé une loi morale qui reconnaît et consacre dans l'individu et dans la famille des droits antérieurs et supérieurs à tous les autres ? Elle est parvenue à soustraire aux oppressions de la force les âmes libres d'adorer et de servir Dieu comme Il veut être adoré et servi. Cette émancipation de la conscience, principe de toutes les libertés légitimes, était une véritable révolution ; pour l'opérer, des millions de martyrs durent verser leur sang.

Cependant le Pouvoir civil, en se faisant baptiser, n'a point complètement dépouillé le vieil homme ; trop fréquemment ses instincts absolutistes se réveillent. Chaque fois que les circonstances lui ont été favorables, il a essayé de ressaisir ses prérogatives anciennes. Voyez-le, en plein moyen âge, à l'époque catholique par excellence, dans cet empire qui se constitua au sein de l'Europe féodale fractionnée à l'infini, afin d'en rattacher les lambeaux et d'y refaire une certaine unité. Les chefs de cet empire entreprennent de restaurer le vieux despotisme romain, et les papes sont contraints de liguier contre eux toutes les forces libres de l'Europe. A peine la monarchie française avait-elle abattu les maisons rivales et aussi les institutions qui au jour de la tempête lui auraient servi de rempart, qu'elle obéissait aux mêmes tendances. Louis XIV entraît botté et éperonné, la cravache à la main, dans son parlement et prononçait cette parole païenne : «L'État, c'est moi». Napoléon I^{er}, élevé si haut par la victoire et les services rendus, affectait, avec plus de brutalité et d'insolence, des prétentions aussi hautaines. Mais de tous les absolutismes, le plus intolérable est celui que nous subissons, l'absolutisme démocratique.

Les origines en sont connues. De méprisables folliculaires, travestis en précepteurs du peuple, travaillent avec une fiévreuse ardeur à lui former ce qu'ils appellent des mœurs électorales. Quand ils ont entassé, pendant trois ou quatre mois, dans leurs journaux mensonges, perfidies, diffamations et extravagances ; quand ils ont enflammé toutes les convoitises par d'irréalisables promesses, couvert d'outrages les gens honnêtes, préconisé des candidats aptes aux plus déshonorantes besognes, prêts à vendre, non pas leur conscience, ils n'en ont plus, mais leur voie, leur parole, leur influence, on apporte les urnes. Une minorité tapageuse, ivre de vin et de passion, les assiège. Les indécis, les indifférents, les lâches, trop amis de leurs aises et d'une fausse tranquillité, c'est-à-dire le grand nombre, s'en éloignent moitié par dégoût, moitié par peur. Le soir venu, on compte les suffrages, et le plus souvent on a la résultante des appétits inassouvis, des haines secrètes ou avouées, des friponneries de quelques meneurs trop bien servis par les inepties et les ignorances des masses. La représentation nationale est constituée. Elle sera fidèle à ses origines. Les passions un instant surexcitées s'apaiseront dans la foule ; mais elles demeureront éveillées et toujours aussi malfaisantes chez les hommes qui en vivent. Pour s'en convaincre, il suffit d'assister à l'une de ces séances scandaleuses où les Paul Bert et les Jules Roche dénoncent à l'animadversion de leurs collègues le grand ennemi, le cléricalisme. En entendant les cris inarticulés d'un Madier de Montjau, les frénétiques applaudissements et les grossières injures qui se croisent ; en voyant s'agiter, dans un pêle-mêle indescriptible, ces têtes pour la plupart blanchies, ces crânes dénudés où les années n'ont mis aucune sagesse, vous diriez une assemblée de furieux et d'épileptiques.

Voilà pourtant les successeurs de Louis XIV et de Napoléon I^{er} ; leur morgue est la même, mais elle blesse bien davantage ; elle est si peu justifiée ! Ils revendiquent les mêmes droits, la même autorité, et nous savons comment ils en usent. En parlant des prérogatives de l'État, de l'irrésistible puissance de l'État, des droits de l'État, ils se palpent avec une orgueilleuse satisfaction. Ne sont-ils pas l'incarnation nécessaire et vivante de cet État omnipotent !

Si du moins ils se contentaient de légiférer ! mais ils administrent. En d'autres termes, ils ont des millions d'yeux pour surveiller ce qui se fait dans les moindres villages, des millions d'oreilles pour écouter aux portes et saisir ce qui se dit au foyer des familles, des milliers de mains pour fouiller les poches des contribuables et y prendre autant d'argent qu'il leur convient. Le télégraphe transmet leurs ordres ; les chemins de fer transportent leurs soldats. En un mot, ils ont à leur service toutes les ressources que leur offre, pour prévenir ou briser les moindres résistances, la civilisation la plus savante et la plus raffinée. Aussi les despotismes qui, au cours des siècles, ont pesé sur les nations ne furent que jeux d'enfants, si on les compare à celui-ci. Les pouvoirs d'autrefois étaient entourés d'influences subordonnées, mais réelles, qui étaient comme des points d'arrêt, des foyers de résistance avec lesquels il fallait bien compter. Aujourd'hui le niveau égalitaire a passé partout ; il a pulvérisé tous les obstacles. Le monde est mûr pour une immense servitude.

Cette situation, il faut le reconnaître, n'a point été créée par nos oppresseurs d'aujourd'hui ; ils l'ont aggravée sans doute, mais elle existait avant eux. L'impulsion est depuis longtemps donnée ; nous marchons vers ce que l'on a très jus-

tement appelé le socialisme d'État. Une seule force contrarie cette marche délirante, c'est l'Église, avec sa hiérarchie autonome et ses fonctions saintes, avec son immuable constitution ; l'Église, appuyée sur les promesses de son fondateur et les innombrables services qu'elle a rendus, sur la foi des populations, foi affaiblie et chancelante, mais qu'il importe de ne point froisser trop ostensiblement, enfin sur de vieilles habitudes toujours impérieuses et je ne sais quel instinct religieux qui ne périt jamais complètement au cœur de l'humanité. Peut-être sommes-nous au début d'une ère de luttes plus terribles que celles du sacerdoce et de l'Empire, qui agitèrent si profondément le moyen âge. Les sectaires du socialisme d'État ne reculeront devant aucun crime. La hideuse Convention dépassa en cruautés les pires persécuteurs. Tout récemment la Commune a essayé de recommencer Quatre-vingt-treize ; elle n'a pas réussi, il est vrai, mais ce n'est que partie remise. Si, un jour ou l'autre, l'absolutisme démocratique ne replonge les chrétiens dans les catacombes, c'est que la Providence, toujours plus forte que toutes les perversités humaines, aura déjoué ses desseins.

Qu'avons-nous à faire dans cette situation, si ce n'est de reprendre l'œuvre des premiers apologistes, cette polémique vigoureuse dont Tertullien nous a laissé le modèle, si ce n'est de revendiquer les droits méconnus, d'en appeler à une opinion plus équitable et de travailler à l'éclairer et à la convaincre. L'Église, dans ses légitimes et indispensables revendications, aura tôt ou tard pour auxiliaires tous les esprits honnêtes, les publicistes et les jurisconsultes qui gardent quelque souci des libertés publiques menacées, les philosophes dignes de ce nom, des savants et des lettrés de toute nuance, cette aristocratie intellectuelle, de toutes la plus légitime, que repousse l'absolutisme démocratique. Contre les envahissements de l'État, il faut en appeler tour à tour au droit naturel, à la législation écrite, à une science économique sérieuse et largement progressive.

Chose étrange, rien n'est plus universellement ignoré que cette partie de la science philosophique que l'on nomme le droit naturel, c'est-à-dire le droit qui sort du fond et de la nature même des êtres, le droit que nul ne peut violer sans attenter à la puissance créatrice de laquelle il émane, le droit imprescriptible qui se redresse par sa propre vigueur et inflige à l'arbitraire des défaites qui, pour se faire attendre, n'en sont pas moins certaines, et parfois, deviennent définitives. Dans ce droit naturel sont écrites toutes les libertés aujourd'hui foulées aux pieds, tous ces droits particuliers que méconnaît l'absolutisme : droits de l'individu, droits de l'époux, droits du père, droits du citoyen, de l'homme privé, de l'homme public, droits de la conscience, droits de Dieu lui-même. Ce droit naturel a été, est et sera la base de toutes les législations passées, présentes et à venir ; tout ce qui blesse la moindre de ses prescriptions doit être réputé nul et non avenu. Cependant il ne tient presque aucune place dans le programme de nos écoles publiques. On y étudie le droit romain, le code français, les législations comparées ; mais de droit naturel, il n'en est pas question. Contradiction singulière dans un siècle rationaliste, au sein d'une société qui se pique de n'obéir qu'à la raison ! Comme si le droit naturel n'était pas le domaine propre de la raison, domaine où tout est soumis à son exploration directe et immédiate, où la moindre prescription n'est obligatoire qu'après avoir été promulguée par elle ! Nous nous en étonnerions, si depuis longtemps, il ne nous était démontré que rien n'est plus opposé, plus contradictoire que le rationalisme et l'exercice sensé et légitime de la raison. On parle de liberté de pensée, et on est esclave d'un traditionalisme routinier et aveugle, d'idées toutes faites que personne ne se donne la peine, ou plutôt ne se sent la force de contrôler et de vérifier. Les catholiques ne sont point toujours exempts de cette infirmité. Il est affligeant de surprendre parfois, chez des hommes animés des intentions les plus droites, une sorte de culte superstitieux, non pour la loi (on n'ose prononcer ce nom), mais pour la légalité, alors que cette prétendue légalité est évidemment injuste. Sans doute le respect de la loi est le principe tutélaire de l'ordre et de la sécurité publique. Mais il ne faut pas confondre la loi et ce qui n'en a que les apparences, et n'est, en réalité, que la violation du droit. C'est au nom de cette avilissante théorie du respect quand même de la légalité que l'histoire rationaliste a eu l'impudeur de condamner nos premiers martyrs. Il est incontestable que la législation était contre eux ; cette législation ordonnait de rendre aux divinités païennes les hommages traditionnels et proscrivait le culte nouveau. Un jour, bientôt peut-être, si l'on veut arracher aux griffes de la bête révolutionnaire la société expirante, il faudra sortir de la légalité pour rentrer dans le droit.

En dépit de tous ces aveuglements, nous devons le constater avec un légitime orgueil, le droit naturel a remporté parmi nous un insigne triomphe. Pour n'être pas contraints de le violer, presque tous les magistrats français sont descendus ensemble de leur siège ; ils ont sacrifié leur passé, leur avenir, le fruit de longs travaux, une situation conquise à force de science et de services rendus ; quelques-uns ont sacrifié, chose plus douloureuse encore, le pain de leurs enfants. C'est là l'un des actes les plus glorieux qui se puissent rencontrer dans les fastes d'une nation, l'une de ces toutes puissantes et inoubliables revendications du droit contre l'iniquité. Que le nom de ces héros ne sorte jamais de la mémoire des catholiques ! Il devrait demeurer gravé au fond de tout cœur gardant, avec le souci de la dignité humaine, quelque amour de la liberté.

Une digue, moins ferme peut-être que le droit naturel, mais assez puissante encore contre les envahissements du socialisme d'État, c'est le droit positif tel que les siècles nous l'ont fait. Certes, l'omnipotence du pouvoir est écrite à bien des pages de notre code, ou, pour mieux dire, on la sent partout. La triste race des légistes serviles pullulait dès le moyen âge dans toutes les cours. Grâce à elle, aucun des éléments de despotisme qui existaient au sein de l'empire romain n'a péri. Lorsqu'au fractionnement féodal succéda, pour le très grand bien de ce pays, l'unité de la patrie française, nos rois, auteurs et principaux bénéficiaires de cette révolution, surent bien faire revivre ces doctrines autoritaires. Notre législation s'en inspira de plus en plus. Napoléon I^{er} ne les laissa point tomber en désuétude ; au besoin il les eût inventées. Dans les mémorables discussions du conseil d'État, où fut élaboré le code actuel, le glorieux despote trouvait parfois pour ces doctrines des formules puissantes qui, comme tant de choses, portent l'empreinte de son génie. Cependant, à côté des droits exorbitants de l'État, notre législation en reconnaît d'autres et les consacre ; elle ne justifie point l'absorption complète, l'universelle confiscation que rêve l'absolutisme démocratique. Aussi nos jurisconsultes, nos avocats et nos publicistes ont-ils bien su récemment tirer de notre code des moyens légaux, des arguments victorieux pour défendre nos libertés et flétrir les envahissements de l'État. Il est vrai, ces moyens légaux ont été inefficaces, comme tout le reste. C'est

que l'absolutisme démocratique ne respecte pas plus le code civil que le droit naturel ; la force brutale lui tient lieu de tout.

La science économique, déjà si vaste, et appelée à une extension plus considérable encore, peut fournir aussi des armes contre le socialisme d'Etat. Les esclaves du pouvoir tentent, à certaines heures, de suprêmes efforts pour la faire mentir. Ses moyens d'accroissement et d'information, nous voulons dire les renseignements et les statistiques officiels, sont entre leurs mains. Ils n'en livrent au public que ce qui leur convient ; ils dissimulent et, trop souvent sans doute, ils altèrent le reste. N'importe ! tôt ou tard la vérité éclate et blesse ceux qui l'ont trop longtemps comprimée et méditaient de l'étouffer. Il appartient aux économistes et aux savants consciencieux de hâter ces manifestations, de démasquer les fourberies et de mettre en lumière les leçons qui sortent, en dépit de tout, du cours des événements et du fond même des choses.

Les congrès catholiques peuvent donner plus d'éclat et de portée à toutes ces revendications, formulées au nom de la science sociale, du droit naturel et du droit positif. Il en est un dont la compétence est hors de pair dans la plupart de ces questions, c'est le congrès des jurisconsultes. Aussi aimerions-nous à le voir prendre une importance exceptionnelle. Tout avocat, tout jurisconsulte, tout économiste faisant profession de foi catholique, quelles que fussent d'ailleurs ses opinions, devrait lui donner, ce nous semble, sa pleine adhésion et, dans la mesure possible, un efficace concours. Qu'importent les divergences qui se produiraient au sein d'une assemblée ainsi faite ! Elles ne porteraient pas, évidemment, sur ces principes de droit naturel, partie intégrante de l'enseignement catholique, mais seulement sur des déductions plus ou moins lointaines de ces principes, ou bien sur des questions de droit positif ou d'économie sociale. Dès lors ces divergences ne peuvent qu'être utiles ; si elles n'existaient pas, il faudrait les provoquer. Le génie humain est toujours court par quelque endroit, a-t-on dit ; à plus forte raison l'esprit de chacun de nous, qui n'avons sans doute pas la moindre prétention au génie. Par suite de cette étroitesse native, nous ne voyons le plus souvent, surtout dans ces questions si mêlées et si complexes, qu'une partie de la vérité, un côté des choses que nos aptitudes intellectuelles nous portent à considérer. Dès lors n'est-il pas utile que des esprits différents, ayant d'autres inclinations et d'autres aptitudes, étudient ces mêmes questions, en considèrent les faces que nous avons négligées, et viennent à leur tour formuler leurs appréciations et leurs avis ? Qui dit diversité ou même divergence, ne dit point toujours contradiction. Très souvent il suffira d'examiner d'un peu près ces opinions divergentes, pour les voir se souder par un certain point d'abord inaperçu, s'unir sans se confondre, se compléter les unes les autres et donner ainsi la totale révélation de la vérité. Tel serait le résultat final des débats qui se produiraient entre des hommes sincères, sérieux, bien élevés et surtout charitables comme doivent l'être toujours des catholiques. Cela ne vaudrait-il pas mieux que de s'enfermer dans un exclusivisme peu sûr de lui, puisqu'il refuse d'entendre toute opinion étrangère ? Laissons cet exclusivisme aux esprits absolus qui parlent sans cesse de principes catholiques sans dire jamais et peut-être sans savoir au juste quels ils sont, ni surtout quelle est leur souplesse, leur flexibilité dans les mille applications qui en peuvent être faites. Les catholiques français, au lieu de se diviser misérablement, formeraient une grande armée, aux rangs serrés et profonds, prête à marcher contre l'ennemi commun, le socialisme d'État. Cette union est la pressante nécessité de l'heure actuelle et le strict devoir de tous. Telle est, sans aucun doute, la ferme conviction de Léon XIII, qui depuis plusieurs années n'écrit pas une encyclique, pas un bref, pas la moindre lettre sans nous recommander cette union. Après avoir inventé, pour exprimer des sentiments bien anciens, l'expression légèrement emphatique de la dévotion au Pape, il ne s'aurait guère de refuser au Vicaire de Jésus-Christ l'obéissance qui lui est rigoureusement due sur ce point comme sur tous les autres. Au reste, le salut de la France est dans l'union des catholiques ou il n'est nulle part, et il faut désespérer de l'avenir de ce pays.

On le conçoit, le clergé ne peut demeurer indifférent et inerte en face des empiètements du socialisme d'Etat ; il a l'obligation de prendre une part active à la controverse si ardemment engagée. La tâche qui lui incombe, à lui, c'est de redonner au peuple chrétien, qui l'a depuis trop longtemps perdue, l'idée nette et précise de l'Eglise et de ses droits. Cette tâche n'est pas sans difficultés. La théologie catholique n'a point encore un traité de l'Eglise vraiment complet et répondant aux nécessités actuelles. Les grands scolastiques du moyen âge se sont peu occupés de l'Eglise. A quoi bon ? Son action était, partout sensible et triomphante ; tel point de son dogme était parfois contesté audacieusement, mais nul ne songeait à la contester elle-même. Le protestantisme modifia profondément cette situation ; cependant il affecta de vouloir simplement transformer la hiérarchie ecclésiastique et non point la détruire. De fait, il la décapita en niant la primauté effective du Souverain Pontife, et substitua des ministres sans juridiction aux vrais successeurs des apôtres, les évêques, et aux prêtres délégués par eux. Ainsi les apparences furent en partie sauvées ; dans quelques pays, notamment en Angleterre, rien ne sembla changé, et les populations y furent trompées.

Les théologiens catholiques saisirent parfaitement la perfidie de cette tactique, et il leur fut facile de la démasquer. Ils mirent dans une vive lumière les marques distinctives de la véritable Eglise, ce quadruple caractère d'unité, d'universalité, d'apostolicité et de sainteté, qui ne permet point de la confondre avec ses rivales. Il suffit d'ouvrir Bellarmin pour voir cette thèse se dérouler dans toute sa puissance logique. Notre tort, à nous, est d'en être demeuré à peu près là. Dans tous nos traités on insiste très au long sur ces notes de l'Eglise, quoiqu'elles n'aient d'importance que dans la controverse avec les protestants, et ne servent presque à rien dans la lutte bien autrement terrible contre les rationalistes. Ceux-ci, en effet, essayent-ils de remplacer la hiérarchie catholique par des clergés nationaux, comme au XVI^e siècle ? Point du tout, ils veulent l'anéantir ; à les entendre, elle n'est qu'une institution purement humaine, sans laquelle la religion peut parfaitement exister ; le christianisme lui-même en est tout à fait indépendant. La hiérarchie est une superfétation qui est venue se greffer sur l'idée chrétienne, dont elle épuise la sève ; si bien que pour restaurer le christianisme primitif, il faudrait commencer par la détruire.

On le voit, la lutte s'est déplacée, ou plutôt elle s'est élargie et porte plus à fond. La défense s'est-elle modifiée dans une égale mesure ? Nous ne le croyons pas.

Ce qu'il faudrait pénétrer, disséquer, analyser, c'est cette constitution de l'Eglise si méconnue, sa structure interne, ses organes essentiels, ses fonctions vitales et nécessaires. C'est une étude physiologique de ce corps immense et si

parfaitement organisé par la main de Jésus-Christ qu'il faudrait entreprendre et pousser jusqu'au bout. On trouverait palpables et saisissantes, dans les entrailles même de l'organisme catholique, des preuves de sa divine origine et de sa mission céleste. On verrait quels liens étroits et nécessaires la rattachent au christianisme tout entier : dogme, morale, sacrements ; ou plutôt on verrait qu'elle n'est autre chose que le christianisme vivant, parlant et agissant dans une merveilleuse continuité à travers le temps et l'espace. Il serait facile alors de déterminer les droits qui en résultent, les prérogatives dont cette Église a été investie. L'écrivain qui mettrait tout cela dans une vive lumière ferait faire un pas considérable à l'apologétique contemporaine.

Avouons-le, rien de complet n'a été efficacement tenté dans ce sens parmi nous. En Italie et en Allemagne, des théologiens éminents ont entrepris des études fragmentaires sur cette question ; mais un travail d'ensemble, un traité lumineux, décisif, intégral, nous ne le connaissons pas. Le R.P. Palmiéri a publié sur le Souverain Pontificat une œuvre magistrale ; mais le souverain pontificat n'est pas toute l'Église, pas plus que la tête n'est tout l'homme. Le cardinal Franzelin a étudié dans son *traité de la Tradition* quelques-unes des fonctions et des immenses ressources de l'Église enseignante. Un autre théologien de marque, membre lui aussi du Sacré Collège, Tarquini, a résumé dans quelques pages substantielles tout ce qui a été dit de meilleur sur le droit public de l'Église. Le P. Martin (un Français !), dans la préface de son beau livre sur *le Mariage*, a exposé avec une rare élévation les principes généraux qui dominent et éclairent la question des rapports de l'Église et de l'État. Ce sont là les éléments du traité que nous demandons ; mais le traité reste à écrire. Quand donc une haute et forte intelligence s'emparera-t-elle de ces éléments et de quelques autres, épars çà et là, pour les fondre, les compléter, et nous donner une synthèse large, élevée, profonde et lumineuse de toute la question ? On dit qu'à une certaine époque, le P. Franzelin, simple professeur, s'est occupé de ce travail dans sa studieuse solitude du Collège romain. S'il l'avait définitivement abandonné, nous regretterions vivement, pour notre part, que son élévation à la dignité cardinalice l'empêchât de rendre à l'Église ce service suprême.

Les mêmes lacunes se remarquent chez nos apologistes français. Le P. Lacordaire s'est contenté d'effleurer la question de l'Église ; ses successeurs ne l'ont point sensiblement avancée. Nous n'entendons nullement formuler ici une critique, mais constater un fait qui ne diminue en rien notre respectueuse et reconnaissante admiration pour leur talent. Ils n'ont pu tout dire, sans aucun doute, et voilà pourquoi l'Église ne tient qu'une place relativement restreinte dans leur enseignement apologétique, tandis qu'elle occupe, hélas ! à elle seule presque toute la controverse contemporaine.

Faut-il s'étonner que beaucoup de fidèles ignorent les droits essentiels et les plus indispensables prérogatives de l'Église ? Les droits et prérogatives de l'État, au contraire, ne sont que trop connus et sentis. L'État est un être de raison qui, à certaines heures, devient tout à fait palpable ; on le voit, on le touche, dans le maire, le gendarme, le percepteur, le juge, et les innombrables agents dont il nous entoure. Si c'est un dieu, comme on le prétend, ce dieu compte plus d'incarnations que Vichnou ; il se manifeste de mille manières. La religion, elle, a pour unique représentant auprès du peuple un pauvre curé, derrière lequel il est difficile au plus grand nombre d'apercevoir ce corps immense et puissant, cette Église qui porte dans son sein la vérité, la grâce, la juridiction, les pouvoirs de Jésus-Christ et Jésus-Christ Lui-même en personne, dont elle nous dispense la vie.

Il nous appartient, à nous prêtres, de redonner aux fidèles une grande et large conception des droits de l'Église, de ses inaliénables prérogatives. Les rapports qui peuvent et doivent se nouer entre elle et l'État seront alors beaucoup mieux compris. Telle est la part exclusivement doctrinale et théologique qui nous revient de droit dans la controverse contemporaine.

Une part beaucoup plus lourde incombe à la presse religieuse. Le développement logique de notre thèse nous oblige à en dire un mot ; il sera court et discret ; la question est épineuse et particulièrement délicate aujourd'hui. Nos lecteurs auraient grand tort de chercher ici la moindre allusion à des faits encore récents ; nous émettons, non sans quelque embarras et avec une certaine timidité, des idées générales qui nous semblent justes, en dehors de toute appréciation de personnes.

Nous avons entendu parfois formuler contre la presse religieuse d'assez gros griefs. Quels que soient ses inconvénients, le journalisme catholique est d'une absolue nécessité. Comment sans lui faire échec au socialisme d'État, en dénoncer quotidiennement les perfidies, les envahissements occultes, les oppressions violentes ? comment revendiquer les libertés perdues, les droits outragés, mettre en lumière les principes méconnus, redresser peu à peu cette opinion capricieuse qui se laisse si facilement égarer ? comment, en un mot, plaider efficacement la cause catholique et en préparer le futur triomphe ?

On semble craindre aussi la prédominance de ce que l'on appelle le laïcisme dans les affaires religieuses... Et d'abord les laïques sont bien quelque chose au sein de l'Église ; à vrai dire, tout le reste ne subsiste que pour eux. Qui leur dénierait le droit de prendre souci des intérêts catholiques et le devoir de les défendre autant qu'ils le peuvent ? Leur place est toute marquée dans la presse périodique ; les luttes qui s'y livrent quotidiennement leur conviennent mieux qu'au prêtre lui-même, qui y perd souvent de sa dignité. Il n'est permis à personne d'oublier les services immenses que certains journalistes ont rendus à l'Église ; si la cause de la vérité a remporté au cours de ce siècle quelques victoires signalées, nous le leur devons en partie.

Mais, pour continuer d'être utile, il faut que la presse religieuse se tienne en étroite communauté d'idées et de sentiments avec l'Épiscopal et le Souverain Pontife, Les soldats que leur bravoure a poussés aux avant-postes pour y harceler l'ennemi, se replient sur le gros de l'armée sitôt que le clairon sonne le ralliement. Rien ne serait plus dangereux que de rêver une presse catholique indépendante de l'Épiscopat et du Souverain Pontife, non seulement dans les choses doctrinales, mais dans les questions de conduite, dans la discussion quotidienne des intérêts religieux, dans ces controverses qui peuvent naître chaque jour.

Qu'on le veuille ou non, les journalistes catholiques détiennent une part de l'action doctrinale et gouvernementale de l'Église elle-même. N'est-il pas vrai que dans nos feuilles religieuses on aborde des points de doctrine, on apprécie les faits qui importent le plus à la direction et au gouvernement de l'Église, on discute parfois les actes, la conduite et même

les intentions des personnes ecclésiastiques ? On engage ainsi dans une certaine mesure devant l'opinion et devant les puissances séculières les intérêts religieux, et, bon gré mal gré, l'Église elle-même. Les rédacteurs de ces feuilles s'adressent aux fidèles par-dessus la tête des évêques, et exercent sur le clergé une influence qui a pu parfois sembler excessive. Ils parlent de théologie, de droit canonique, d'histoire sacrée et de mille autres choses, sans être précisément de bien sûrs docteurs en ces matières ; et leur parole a toujours un retentissement très considérable.

Autrefois les luttes d'opinions expiraient à la porte des écoles, ou du moins n'avaient d'écho que dans le clergé, ce qui ne les empêchait pas d'être souvent très après, alors même que l'autorité ecclésiastique était là pour les modérer, les diriger, et au besoin pour imposer silence aux belligérants. Aujourd'hui ces débats ont pris de bien autres proportions. La presse les a transportés dans la rue, sur la place publique. Les laïques sont pris à témoin, érigés en juges ; ou plutôt ils acceptent les jugements tout faits que leur sert quotidiennement leur journal. De là peuvent naître des divisions profondes, capables de compromettre la cause catholique et de faire courir à l'Église elle-même certains périls.

Aussi est-il absolument impossible que l'Église se désintéresse de ces querelles ; son intervention devient de plus en plus nécessaire et sera de jour en jour plus fréquente.

Plusieurs fois déjà elle a parlé. Si on recueillait les documents émanés du Saint-Siège et de l'Épiscopat depuis un demi-siècle, on aurait un commencement de législation canonique sur la presse. Cette législation se complètera ; les écrivains et les publicistes y trouveront des lumières précieuses. Sans doute leur tâche demeurera toujours rude et méritoire ; toutes les difficultés ne peuvent être ni prévues ni écartées ; les circonstances, en se modifiant, rendent des changements de tactique nécessaires. Les journalistes auront à recevoir, peut-être à provoquer de nouvelles directions ; elles ne leur manqueront pas. Le Pape et les évêques seront toujours là pour répondre à leur appel et leur prêter un nécessaire concours ; Dieu leur inspirera de parler en temps utile, et la presse religieuse rendra des services d'autant plus précieux, qu'elle se montrera plus docile à écouter et à suivre ces avertissements d'en haut.

IV. CONTROVERSE SCIENTIFIQUE ET RELIGIEUSE.

Pour avoir une idée complète de la controverse contemporaine, il faut la suivre sur le terrain scientifique ; là surtout elle a pris depuis quelques années d'effroyables proportions. Ces sciences si nombreuses que l'on désigne sous le nom de sciences naturelles se déploient en ligne de bataille. La géologie donne le premier assaut ; elle prétend démontrer la fausseté de la Genèse et lui substituer ses théories sur l'origine et les transformations du globe, sur le déluge, et mille autres questions. L'astronomie fait valoir des oppositions apparentes entre ses constatations authentiques et certaines affirmations que quelques exégètes croient trouver dans la Bible. La biologie élimine le Créateur au moyen des générations spontanées. La paléontologie fait chaque jour des découvertes incompatibles avec les enseignements de l'hexaméron ; ses fossiles ne semblent sortir de dessous terre que pour arracher les fondements du christianisme. L'anthropologie contredit les données bibliques sur l'origine et la nature de l'homme, sur l'unité de l'espèce humaine, son antiquité et sa propagation. Il suffit à la physiologie d'étudier le crâne humain et les fonctions du cerveau pour mettre à néant le dogme de la spiritualité de l'âme. L'ethnologie, avec ses différentes branches, philologiques, géographiques et autres, aboutit à des conclusions aussi radicales.

Ce sont là évidemment des ombres vaines, des antagonismes sans réalité. Cependant il n'est pas facile de les faire évanouir. Pour cela il faudrait posséder non seulement la science religieuse déjà bien vaste, mais encore ces sciences naturelles si nombreuses ; or on n'acquiert une certaine compétence dans une seule de ces sciences qu'après plusieurs années de travail. La controverse prend ici une telle extension, que, pour la soutenir avec éclat, il nous faudrait des légions de savants, d'exégètes et d'apologistes. Quelques-uns du moins ont pris en face de l'ennemi une position qui nous paraît excellente. Nous allons essayer de la déterminer, après avoir dit un mot de la véritable cause du conflit.

L'objet propre des sciences naturelles, leur nom l'indique, c'est la nature, le monde entier. La science étudie tout ce qui existe et en décompose les éléments ; elle recherche la manière dont ces éléments se combinent ou se repoussent, les forces qui les meuvent et les lois qui les régissent. Son droit et son devoir, c'est d'embrasser dans son vaste et compréhensif génie le merveilleux ensemble de cet univers livré à ses investigations. Jamais plus qu'aujourd'hui elle ne fut fidèle à sa vocation ; jamais non plus ses efforts ne furent couronnés d'aussi éclatants succès. Les progrès accomplis sont admirables et en promettent de plus étonnants encore ; le mouvement est donné, il se continuera sous l'empire de deux mobiles toujours puissants, la curiosité et l'intérêt. A chaque pas qu'il fait dans la voie des découvertes, l'esprit humain sent grandir sa soif de connaître. S'il étreint par un effort plus puissant la création tout entière, c'est afin d'en tirer ces immenses richesses, ces inépuisables ressources que la main du Créateur s'est plu à y cacher.

Pourquoi faut-il que les résultats obtenus aient inspiré à la science un orgueil sans mesure ? Il n'est pas de transformations qu'elle ne rêve. Elle en est venue à un degré d'infatuation qui confine à la folie. Si nous en croyons M. Renan, un jour, bientôt peut-être, l'humanité surprendra les derniers secrets de la vie, et cueillera sur l'arbre de la science un fruit d'immortalité ; nos arrière-neveux pourront alors se dérober aux coups de cette inexorable puissance qui, jusqu'à cette heure, a mis au tombeau toutes les générations.

N'est-ce pas là recommencer le rêve suggéré à notre mère Eve par le serpent tentateur ? Coupable aberration d'un cerveau malade d'impiété doucereuse et de systématique incrédulité !

Sans rien retrancher de nos éloges, qu'il nous soit permis de faire remarquer que les sciences naturelles auraient les plus justes motifs pour se défier un peu d'elles-mêmes. La modestie leur siérait si bien ! Aucune n'est encore en pleine possession de son objet ; plusieurs sont à l'état d'enfance et balbutient à peine : toutes ont beaucoup à apprendre. Voici pourtant qu'au lieu de se tenir dans une prudente réserve, elles ont la prétention de tout expliquer, même ce qu'elles ignorent. Rien de plus habituel que de les entendre hasarder des hypothèses que des études un peu plus approfondies démentiront demain. Lorsqu'elles devraient marcher discrètement, s'appuyer sur des faits et des observations parfaitement établies, elles se contentent d'apparences frivoles et courent les plus téméraires aventures. Ainsi ces sciences qui

se disaient positives et expérimentales deviennent conjecturales et hypothétiques ; en d'autres termes, elles n'ont plus rien de sérieux.

C'est précisément dans cette partie conjecturale que s'embusque l'incrédulité. Ce qui contredit nos dogmes, ce n'est pas ce qu'il y a de démontré et de positif dans les sciences, ce ne sont pas les faits reconnus et consacrés par tous les hommes sérieux ; ce sont les hypothèses par lesquelles on prétend compléter les démonstrations elles-mêmes ; ce sont les conclusions excessives, ces lois que l'on s'efforce de dégager de faits étudiés à la hâte. En un mot, ce qui contredit la religion, ce n'est pas la science ; ce sont les systèmes peu scientifiques, éclos sous l'empire du préjugé ; disons mieux, inspirés par la passion la plus malfaisante, la haine de Dieu.

Il ne faut pas perdre de vue que les sciences naturelles sont nées pour la plupart à une époque de scepticisme, vers la fin du XVIII^e siècle et au commencement du nôtre. Au lieu de chercher Dieu dans la nature, d'y admirer Sa puissance et Sa sagesse, les reflets partout répandus de Ses infinies perfections, on Le considéra comme un ennemi qu'il fallait chasser au plus tôt d'un domaine trop longtemps usurpé. Le Dieu que l'on poursuivait ainsi, c'est le Dieu de la révélation, qui, pour nous mieux instruire de nos obligations, a levé d'une main discrète un petit coin du voile qui nous dérobe l'origine du monde matériel, de cet univers dont l'homme est le roi. Le premier des écrivains inspirés, Moïse, a touché indirectement aux problèmes que scrutent les sciences naturelles ; on s'efforcera de le prendre en défaut ; tout ce qu'il a dit devra disparaître et faire place aux théories de la libre pensée.

Certes, tous les savants n'ont point tenu cette conduite. Les plus autorisés s'inclinent aujourd'hui même devant le Dieu de la création. Cependant un trop grand nombre suivent les errements du XVIII^e siècle ; les plus avancés sont sûrs des encouragements du pouvoir. Si, dans le corps enseignant, une voix indépendante s'élève et fait entendre une protestation un peu énergique, elle est vite étouffée.

On a longtemps fermé les yeux sur le péril de cette situation, ou du moins on semblait ne point assez s'en émouvoir. Pour y porter remède, il s'est enfin formé, au sein de l'Église de France, un petit groupe, nous n'osons dire une école d'exégètes d'une compétence véritable. De notables divergences se sont produites entre eux sur des points importants. Toutefois ils poursuivent le même but et obéissent aux mêmes tendances ; ils ont des principes communs que chacun applique avec plus ou moins de hardiesse, selon la nature de son esprit. Nous l'avons déjà dit, leur position en face de l'ennemi nous paraît excellente.

La Bible, tant attaquée par les sciences naturelles, n'est point, à elle seule, la règle de notre foi ; c'est là précisément ce qui nous sépare du protestantisme de toutes nuances. Ce livre, le plus profond de tous, a besoin d'être expliqué et interprété ; il renferme tant de choses ! Nous y remarquons d'abord tout ce qui concerne la foi et les mœurs, et, pour parler comme le concile de Trente, la pleine édification de la doctrine chrétienne ; en d'autres termes, les textes doctrinaux. Ces textes doctrinaux sont répandus partout : toutefois ils sont principalement condensés dans le Nouveau Testament, expression dernière du christianisme, à ne considérer du moins que les saintes Écritures. Dans l'Ancien Testament, ils sont moins pressés et mêlés à d'autres leçons. Outre la doctrine religieuse, on y trouve, en effet, un code à la fois politique, civil et domestique, une histoire nationale, des poèmes et des chants, des indications scientifiques, ethnographiques, géographiques, etc..

Pour interpréter ce livre immense, rempli des enseignements les plus divers, nous avons une double exégèse : l'exégèse authentique et catholique donnée par l'Église elle-même, l'exégèse privée et individuelle. Si nous voulons mesurer le champ très vaste où s'exerce la première de ces exégèses, il importe de relire le canon du concile de Trente expliqué par le concile du Vatican.

«Pour refréner les esprits turbulents, le saint concile décrète : que dans les choses de la foi et des mœurs qui appartiennent à l'édification de la doctrine chrétienne, nul ne s'appuie sur sa propre sagesse pour détourner la sainte Écriture à des sens inventés par lui, et pour l'interpréter contrairement au sens qu'a admis et qu'admet notre mère, la sainte Église, à qui il appartient d'en juger, ou bien contrairement au consentement unanime des Pères».

Le concile du Vatican, ajoute : «Renouvelant le même décret, nous déclarons que sa vraie signification est celle-ci : dans les choses de la foi et des mœurs qui concernent l'édification de la doctrine chrétienne, il faut tenir pour le vrai sens de la sainte Écriture celui qu'a tenu et que tient notre mère, la sainte Église, à qui il appartient, etc.»

Il résulte de ces deux canons que l'objet propre et immédiat de l'exégèse catholique, ce sont les textes doctrinaux contenus dans l'Ancien et le Nouveau Testament ; en d'autres termes, c'est tout ce qui concerne la foi, les mœurs et l'édification de la doctrine chrétienne. L'Église les interprète ; elle en donne le sens exact, et son interprétation s'impose à la conscience de tous les baptisés ; elle est là dans sa sphère, et elle s'y sent absolument souveraine. Nous ne l'ignorons pas, toutes les difficultés ne sont point dissipées par le seul énoncé de ce principe. Lorsqu'il s'agit de délimiter exactement la sphère d'interprétation de l'Église, de préciser ce que l'on doit entendre par la doctrine concernant la foi et les mœurs, bien des discussions peuvent s'élever encore. Le P. Corluy, jésuite, professeur d'Écriture sainte à Louvain, vient de publier dans la *Controverse* deux remarquables articles sur l'interprétation de la sainte Écriture et les conclusions de la science humaine. Dans le second de ces articles, il s'efforce de déterminer avec quelque exactitude la frontière où s'arrêtent les authentiques interprétations de l'Église. Nous ne le suivrons pas dans ses observations fort judicieuses. Il suffit à notre dessein que l'existence de cette frontière soit bien constatée et reconnue de nos lecteurs. Tout ce qui se trouve en deçà tombe sous la sanction suprême de l'exégèse ecclésiastique et doit être absolument sacré. Si donc la science humaine se heurte à l'un des points définis ou communément enseignés par l'Église, à l'un de ces textes doctrinaux interprétés par les Pères et la Tradition, la science humaine a évidemment fait fausse route. Qu'elle recommence ou plutôt qu'elle poursuive ses expérimentations, et elle se redressera elle-même. Ici la moindre concession serait criminelle, puisqu'elle entamerait plus ou moins profondément la doctrine, égarerait les fidèles et encouragerait les dangereuses témérités d'une science conjecturale.

Ces principes sont universellement reconnus ; les exégètes de la nouvelle école ne sont point hommes à les mettre en oubli ; ils professent trop ouvertement la soumission la plus parfaite aux enseignements de l'Église.

Dans la crainte d'être pris nous-même en défaut, nous forons remarquer, après le R.P. Corluy, que nous ne prétendons nullement enfermer l'autorité de l'Église dans la sphère des textes doctrinaux ; nous savons trop bien que la Bible, livre inspiré dans toutes ses parties, a été confiée tout entière à sa sollicitude. Nous constatons simplement un fait, c'est que jamais l'Église n'a franchi cette limite et qu'elle ne semble point vouloir se départir de cette réserve ; sa prudence exégétique devient de plus en plus scrupuleuse. Le jour où il lui plairait d'agir autrement et de préciser le sens de textes bibliques qui paraîtraient n'avoir aucun rapport avec son dogme ni avec sa morale, notre soumission serait aussi promptement que facile ; nous irions au-devant de ses décisions. Mais nous ne reconnaissons qu'à elle le droit de modifier les limites qu'elle s'est librement imposées.

En attendant, sitôt que nous sortons de cette sphère réservée, quand il s'agit de textes bibliques non doctrinaux, nous ne rencontrons plus qu'une exégèse que nous sommes contraint d'appeler privée et individuelle. L'autorité de cette exégèse se mesure d'après la compétence de ses auteurs, leur science acquise et leurs connaissances spéciales ; on conçoit fort bien que les derniers venus aient sur tous les autres des avantages immenses. Ils bénéficient des travaux exégétiques antérieurs, et aussi des lumières que projettent parfois sur les questions débattues les découvertes des sciences naturelles. Dans un livre remarquable qu'il vient de publier sur le déluge, M. l'abbé Motais se défend d'avoir obéi à des considérations scientifiques. De fait l'éminent auteur se montre avant tout exégète ; il a sur le plan et le but de la révélation mosaïque, sur la composition et la structure intime de la Genèse, une théorie qu'il serait imprudent de repousser sans un mûr examen ; c'est de cette théorie qu'il tire la preuve la plus significative en faveur de sa thèse. Nous le savions depuis longtemps, lorsque M. Motais étudie une question, il n'est pas homme à la laisser au point où il l'a prise. Mais n'est-ce pas sous la pression des objections accumulées par les sciences naturelles contre l'ancienne exégèse que M. Motais a été amené à serrer de plus près le récit biblique, à le sonder plus à fond et à en faire jaillir, il le croit du moins, de plus vives lumières ? La nouvelle exégèse n'a aucun intérêt à le nier : sur beaucoup de points elle devra compter de plus en plus avec les sciences naturelles. Les règles d'une sage herméneutique le lui commandent. M. l'abbé Vigouroux, dont l'autorité est si grande en ces matières, l'a fort judicieusement remarqué : «L'apologiste de notre siècle ne fait que marcher sur les traces des Pères de l'Église et se conformer à leurs principes, en interprétant la parole de Dieu à l'aide des lumières que lui fournit la science. De même qu'il a le devoir de mettre à profit les découvertes archéologiques, historiques, géographiques, philologiques pour expliquer les passages jusqu'ici restés obscurs ou mal compris, de même est-il obligé de se servir des découvertes scientifiques, quand elles sont certaines, pour fixer le sens des endroits de la Bible qu'elles peuvent éclairer. En ce point, au lieu d'être infidèle à la tradition de l'Église, il ne fait que suivre les exemples du passé» (*La Cosmogonie biblique*, d'après les Pères de l'Église).

Ici comme partout l'excès est à craindre ; dès qu'une hypothèse scientifique se produit, on aurait grand tort de songer à modifier le sens usuel, l'interprétation jusque-là acceptée d'un texte sacré. Il convient de procéder avec plus de lenteur et de sagesse ; le respect de la parole sainte l'exige. Laissons à l'hypothèse le temps de faire ses preuves ; au lieu de se justifier, elle coulera peut-être. Mais si elle se vérifie et devient une certitude acquise, un point admis par tous les hommes compétents ; si elle entre, pour n'en plus sortir, dans le domaine scientifique, l'exégète devra nécessairement en tenir compte.

Pour se soustraire à cette obligation, on serait mal venu d'arguer de l'inspiration du texte sacré, qui n'est ici nullement en cause. Aussi a-t-on recours pour l'ordinaire à un autre moyen : on cherche dans la tradition catholique, chez les saints Pères, les interprétations qui en ont été données ; on les collationne et on les présente en masse au lecteur. Voici, lui dit-on, un texte sacré et divin, puisqu'il est écrit dans la Bible, dont le moindre verset est l'œuvre du Saint-Esprit ; ce texte fait bien évidemment partie du dépôt de la révélation. De plus il a été expliqué par les autorités les plus hautes ; les saints Pères en ont fixé le sens ; leurs explications ont traversé les âges, respectées de tous comme l'expression authentique de la pensée divine. Mais après tant de siècles, pour obéir à des considérations tout humaines et tenter un accord impossible avec les conjectures de sciences au berceau, qui déjà se sont cent fois démenties, des catholiques s'empres- sent d'abandonner l'enseignement des Pères et des plus grands docteurs ; ils faussent la signification des textes révélés afin de les adapter aux exigences de la science moderne. Ne sont-ce pas là des nouveautés bien dangereuses, et allons-nous assister à la formation, au sein même de l'Église, d'une exégèse rationaliste qui ruinera l'autorité de la Bible ?

Ainsi présentée, cette argumentation peut produire quelque effet sur des esprits étrangers aux questions exégétiques ; si on l'examine un peu attentivement, elle s'évanouit. De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

Les Pères, au dire d'une saine théologie, remplissent deux fonctions qu'il faut distinguer soigneusement, si l'on veut apprécier avec quelque exactitude l'autorité de leurs affirmations. La plus haute de ces fonctions, c'est d'être les témoins de la foi ; ils certifient d'une façon authentique l'enseignement de l'Église à leur époque. Ces grands hommes ont saisi au cœur, ou plutôt dans l'intelligence de l'Église, les vérités révélées dont Jésus-Christ lui a confié le dépôt, et ils s'en sont faits les organes. Ils les ont exprimées avec une clarté et une précision admirables, si bien que l'Église se reconnaissant elle-même dans leurs écrits, écoutant dans leur parole un écho fidèle de la sienne, a donné à leurs œuvres une consécration suprême. Dès lors ces œuvres ont été considérées comme l'une des sources où il faudrait puiser la doctrine du Maître. Si vous aimez mieux, ces grands hommes sont comme des géants qui se dressent au début des siècles chrétiens et les dominent ; aujourd'hui encore, ils attestent de leur voix puissante la transmission intégrale qui nous a été faite du dépôt divin. On saisit immédiatement l'importance de ce rôle. Leur autorité vient-elle de leur science, de leur sainteté, de leur génie ? Oui, sans doute ; mais elle vient surtout de l'Église, dont ils sont les mandataires ; du magistère infaillible, dont ils sont les organes ; de la tradition, dont ils sont les instruments ; de la doctrine, dont ils sont les témoins. Eux-mêmes ont soin de nous en avertir ; ils s'effacent, et nous montrent derrière eux l'Église et Jésus-Christ. Aussi ne souffrent-ils point qu'on discute leurs affirmations ; ils les imposent sous peine d'anathème. Leur enseignement se confond avec celui de l'Église. Cependant, après avoir parlé au nom de l'Église, ils parlent souvent en leur propre nom ; ils ne sont plus alors les témoins de la foi, mais des docteurs privés, et leur autorité se mesure à l'étendue de leurs connaissances et de leur génie. Le plus souvent, cette autorité est fort grande et vraiment incomparable. S'agit-il, par exemple, de théo-

logie, de métaphysique religieuse ou de questions philosophiques se rattachant d'une façon plus ou moins directe à la foi, leur compétence est hors de pair. Nous ne saurions assez admirer cette puissance intuitive qui, du premier coup, va aux entrailles mêmes des choses et en saisit les derniers secrets. Mais abordent-ils, en commentant un texte biblique, l'un de ces problèmes que les sciences naturelles essayent de résoudre ; pour apprécier l'autorité de leurs affirmations, il faut se reporter à l'époque où ils ont écrit. Personne n'ignore qu'à cette époque la plupart des sciences naturelles étaient encore à créer ; on n'en soupçonnait pas même les éléments, et l'on manquait de tous les moyens d'investigation dont on dispose aujourd'hui. A moins de les supposer favorisés du don de seconde vue ou d'une assistance supérieure dont on ne trouve nulle part la moindre trace, comment les Pères pourraient-ils avoir dans ces sortes de questions une autorité qu'ils n'ont jamais revendiquée ? Qu'importe alors leur assentiment plus ou moins unanime ? Lorsque l'un d'eux avait hasardé quelque explication semblable à celles que relate M. Motais à propos du déluge, les autres se croyaient obligés de la suivre ; à peine osaient-ils y apporter quelques retouches qui n'avançaient guère la question ; la seconde et la centième affirmation, aussi gratuites que la première, avaient tout juste la même valeur.

Si saint Augustin revenait aujourd'hui, il s'étonnerait bien de cette universelle compétence que des esprits trop généreux lui attribuent complaisamment. N'en doutons pas, il déclinerait tous ces diplômes de docteur en géologie, en minéralogie, physique, chimie, physiologie, histoire naturelle, et se contenterait d'être le docteur ès sciences ecclésiastiques que tout le monde connaît. Cela suffit à l'incomparable et éternelle gloire de son nom ; ne le contraindons pas à descendre du piédestal où l'admiration des siècles chrétiens l'a placé, pour le mêler aux petites querelles de sciences qu'il n'a point étudiées.

Les textes bibliques que l'Église n'a jamais interprétés, et probablement n'interprétera jamais, sont très nombreux. Ce sont, au témoignage du R.P. Corluy, «ces endroits de l'Écriture où il s'agit de choses étrangères au dogme et à la morale, telles que l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, etc., par rapport auxquelles, disent Patrizi et Ubaldi, l'Église n'a pas coutume de se prononcer. Dans ces matières, les Pères de l'Église ne sont pas témoins de la tradition, et par conséquent leur autorité vaut autant que les arguments sur lesquels repose leur interprétation. On pourra s'en écarter toutes les fois que ces arguments ne sembleront pas démonstratifs» (*La Controverse* du 15 juillet 1885). D'après le même professeur, certains récits en grande partie doctrinaux, puisqu'ils énoncent des faits expressément dogmatiques, ou se rattachant par des liens manifestes au dogme, renferment cependant des détails qui n'ont aucunement ce caractère et sont indifférents à la doctrine. Cette règle d'herméneutique doit être toujours présente à l'esprit, lorsqu'il s'agit d'interpréter les deux passages de la Genèse qui ont donné lieu aux plus âpres contestations entre l'exégèse et les sciences naturelles ; nous voulons dire le récit du déluge et de l'œuvre des six jours.

Le fait du déluge appartient, au jugement de tous, à la doctrine catholique. Mais en est-il de même de la double universalité que, pendant des siècles, l'exégèse lui a prêtée ? En d'autres termes, le déluge a-t-il couvert toute la terre et détruit tous les hommes, à l'exception de la famille de Noé ?

M. Vigouroux abandonne la première de ces universalités ; M. Motais les sacrifie toutes deux, et prétend tirer de la Bible elle-même les raisons qui l'ont amené à limiter ainsi l'action destructive du cataclysme diluvien. M. Motais serait-il sorti de la sphère où se meut légitimement l'exégèse privée ? aurait-il blessé l'orthodoxie catholique ? Après une attentive lecture de son livre, nous ne le pensons pas ; volontiers cependant nous abandonnons à de plus habiles le soin d'en décider¹.

Nous sommes heureux de rendre ici à la mémoire de l'éminent exégète, trop tôt ravi à la science catholique, le tribut d'hommages qui lui est justement dû, croyons-nous. Il nous fut donné de le connaître aux meilleurs jours de notre jeunesse sacerdotale alors que la carrière qu'il n'a qu'en partie parcourue commençait à s'entrouvrir devant lui. Les vacances le ramenaient chaque année dans une petite ville de Bretagne à laquelle nous rattachent nous-même, aujourd'hui encore, de doux et nombreux souvenirs. Très souvent nous nous égarions ensemble dans les gorges profondes que les touristes qui ont remonté la sinueuse et pittoresque vallée de la Rance ont entrevues, sans pouvoir en fouiller d'un trop rapide regard les mille recoins mystérieux et charmants, pleins d'ombres et de silences. Lorsque sa poitrine déjà bien oppressée le faisait moins souffrir, l'abbé Motais aimait à s'épancher dans ces longues et aimables causeries où il portait tant de spontanéité et d'abandon. Les faits se pressaient dans sa mémoire et sur ses lèvres ; il les éclairait de ces hautes et lumineuses considérations qui lui étaient familières. Sa parole ressemblait à son style écrit ; elle s'échauffait et se colorait dans la discussion ; elle devenait vive, alerte, ferme et vigoureuse. Le convenu et le banal lui répugnaient ; ce n'est point qu'il fût d'un esprit aventureux ; il aimait, au contraire, à marcher sur un terrain solide et recherchait la preuve sensible, palpable, irréfutable ; jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée, il se montrait hésitant et incertain, prudent et réservé. Mais

¹ Les lignes suivantes, dont le sens se précise et se complète ailleurs, jettent un certain jour sur le système exégétique de M. Motais : «Il nous paraît permis d'admettre avec des théologiens de la plus haute marque que le système de la doctrine catholique pivote autour de deux centres tout à la fois distincts et unis : la divinité de Jésus et la vie divine de l'Église. De là rayonne la lumière qui s'en échappe comme de deux foyers, qui y converge comme vers deux centres. Plus une vérité biblique est en rapport immédiat avec ces idées génératrices de la doctrine chrétienne, plus elle les met en lumière, plus par conséquent elle jette du jour sur la sphère doctrinale entière et devient nécessaire *ad ædificationem doctrinæ christianæ*. Mais les vérités dogmatiques et morales qui procèdent de la vie divine de Jésus et constituent l'être surnaturel de l'Église ne sont relativement ni très nombreuses, ni très étendues dans le cercle des révélations bibliques. Autour de ce noyau sont amassés des souvenirs historiques et des dictons moraux, des descriptions géographiques ou ethnographiques, mille choses diverses enfin sans connexion nécessaire ou même apparente avec les vérités premières. Bien que portant comme elles le sceau de l'inspiration générale, elles n'entrent point par elles-mêmes dans le patrimoine divin des doctrines que l'Église, par le magistère traditionnel, a reçu la mission de distribuer et de maintenir infailliblement dans l'humanité...

«Dans la page mosaïque sur le déluge, nous avons devant nous une prophétie et sa réalisation exposée dans le récit d'un fait. Si quelqu'un expliquait le texte de façon à compromettre, soit l'existence de la prophétie, soit celle de son objet, le fait qui la réalise, il porterait une grave atteinte à une doctrine dans laquelle le dogme chrétien est entièrement intéressé. Mais quand il s'agit de savoir si l'*omnes* doit être pris dans le sens relatif ou absolu, aucune autorité apostolique ou divine n'est en cause, puisque aucune n'a prononcé ; aucun principe n'est renversé parce que l'inspiration demeure certaine et que le sens seul est discuté ; aucun dogme n'est en péril, etc. »

quand il était parvenu à se faire une conviction, il tenait ferme, et au besoin il frappait fort. Celui qui essayait de l'entamer ne tardait pas à sentir la vigueur de ses coups. Cela ne nous déplaisait point ; nous aimions pour notre part à provoquer ces charges brillantes.

Il y avait ainsi chez l'abbé Motais un singulier et rare assemblage de qualités qui, à première vue, paraissaient se contredire : c'était un mélange de timidités et d'audaces, de patiente lenteur dans l'investigation, de soudaineté et d'élan dans la riposte.

En appréciant l'homme, nous n'entendons préjuger en rien le débat qu'il a soulevé dans les dernières années de sa vie. Nous ne sommes point encore parvenu à nous faire sur la question une opinion personnelle suffisamment motivée ; les raisons émises de part et d'autre ne nous semblent pas assez démonstratives. Peut-être est-ce là l'un de ces points insolubles, entourés d'ombres, que ni les efforts de la science ni les enseignements de l'Église ne dissiperont d'ici à longs jours !

La controverse était dans tout son feu, lorsque M. Molais nous écrivait une lettre émue où nous relevons ces lignes : «Au milieu de tout ce bruit, je poursuis d'autres travaux. Je veux le bien. J'espère ne vouloir jamais autre chose, et je ne redoute point la parole de l'Église, sûr que je suis d'avance, quoi qu'elle dise, de n'être jamais d'un autre avis qu'elle». Il nous plaît d'enregistrer cette phrase comme le testament de sa foi respectueuse et de son humble et filiale soumission envers cette Église pour le service de laquelle il a si courageusement travaillé.

Quant au récit de la création, un auteur très compétent, M. l'abbé Thomas, vicaire général de Verdun, rappelait tout récemment les dernières interprétations qui en ont été données. Nous nous garderons bien de reprendre une thèse qui a été si magistralement exposée. Nos lecteurs se rappellent quelle hardiesse l'école idéaliste porte dans l'interprétation des parties scientifiques de la Bible. M. l'abbé Thomas a discuté les affirmations du plus audacieux de ses partisans, Mgr Clifford. Quel sort est réservé à la théorie de l'évêque de Clifton ? L'avenir le dira. Naguère M. l'abbé Motais lui portait, lui aussi, des coups dont elle aura beaucoup de peine à se relever. De toutes ces discussions savantes, nous ne voulons retenir que cette conclusion : puisque une interprétation aussi radicale des pages les plus importantes de l'Ancien Testament (si l'on ne considère que le côté scientifique) peut se produire au sein de l'Église, et sous la plume d'un évêque, sans que Rome ait formulé un blâme, sans qu'un seul membre de l'épiscopat ait fait entendre une protestation ; puisque des hommes d'une véritable compétence, comme M. Motais et M. Thomas, discutent une telle opinion sans la taxer d'hétérodoxie, il faut bien reconnaître que, dans l'immense champ de la révélation biblique, une partie considérable est de fait abandonnée à l'exégèse privée et individuelle. Lors donc que des érudits s'établissent sur ce terrain pour faire face aux attaques du naturalisme scientifique, il faut y regarder à deux fois avant de diriger contre eux des accusations qu'inspirerait le préjugé bien plus que l'étude consciencieuse des questions débattues. On les trouvera modérés si on les compare aux exégètes allemands et anglais, à Mgr Clifford et à Bernard Shafer, par exemple. M. Duilhé de Saint-Projet a judicieusement observé que «l'exégèse biblique, l'interprétation de l'Écriture dans les matières mixtes et certainement libres, est plus timide chez nous que partout ailleurs. Faut-il attribuer cette timidité relative à une infériorité dans les études bibliques ? On pourrait tirer cette conclusion de certaines appréciations critiques, récemment publiées, trop sévères à coup sûr et d'ailleurs incomplètes. Ne serait-il pas plus vrai d dire qu'en France l'habitude et le tempérament national portent à voir dans une scrupuleuse concordance plus de piété, plus de respect à l'égard des saintes Écritures ? C'est l'orthodoxie sentimentale mise à la place de l'orthodoxie raisonnable et raisonnée» (*Apologie scientifique de la foi*, page 93).

Impossible d'être plus courtois ; nous le voulons croire, l'orthodoxie sentimentale part d'un bon naturel et est pleine d'intentions excellentes ; mais quelle figure ferait-elle dans la controverse scientifique ? Nous comprenons que l'orthodoxie rationnelle (en dépit de l'habitude et du tempérament national) inspire plus de confiance aux meilleurs esprits.

Pour aider les exégètes catholiques et donner à la controverse religieuse tout son développement, il nous faudrait des groupes de spécialistes poussant dans tous les sens des excursions scientifiques d'où ils reviendraient les mains chargées de documents précieux pour la justification de nos dogmes. Grâce à Dieu, ces groupes existent ou sont en formation ; ce sont nos universités. Que ces universités préparent des médecins, des avocats, des jurisconsultes, des ingénieurs, des lettrés, qui feront plus tard de leur profession un apostolat véritable, c'est très bien. Il y a mieux encore ; ces universités deviendront autant de centres lumineux et de foyers intellectuels. Leurs professeurs conquerront une autorité qui s'imposera à tous. Mis dans l'heureuse nécessité de fournir un travail persévérant et de se spécialiser en cultivant surtout une branche de la science, ils ne peuvent manquer d'aller très loin. Au lieu de marquer le pas sur place ou de tourner, comme on le fait trop souvent, dans un cercle d'idées convenues, ils seront contraints de se développer sans cesse et de se tenir au courant de toutes les découvertes ; c'est la marche en avant, continue et obligatoire ; c'est le progrès.

Soyez persuadés que l'Église ne tardera pas à en recueillir le bénéfice ; la polémique religieuse prendra une élévation, une force, une grandeur qu'elle ne connaît plus. Ce n'est point que, dans les travaux de nos professeurs, le but apologétique doive se substituer au but scientifique, ni qu'ils aient à élaborer de parti pris des systèmes tendant à justifier nos dogmes. Ce point de vue serait faux ; il gênerait la liberté de leur mouvement et les ferait dévier peut-être ; l'Église aurait à gémir de la stérilité de leurs efforts. Qu'ils soient simplement et sérieusement des spécialistes, des savants et des érudits d'une compétence incontestable dans la partie qu'ils auront embrassée. Les résultats certains et véritablement scientifiques auxquels ils auront abouti viendront, un peu plus tôt ou un peu plus tard, corroborer les données de la révélation. Les controverses probables qui s'élèveront entre ces groupes ne nous effrayent nullement ; elles contribueront au triomphe de la vérité. Ces controverses ne porteront jamais que sur des matières réservées ; le public qui en sera le témoin et le juge demeurera toujours très restreint ; c'est assez pour empêcher qu'elles ne dégénèrent. Si du moins les petites passions humaines y paraissent encore, elles ne se livreront jamais à ces éclats scandaleux qui sont à redouter sur d'autres terrains.

Voilà quelques-uns des avantages de ce haut savoir que préconisait naguère en termes éloquents l'éminent recteur de l'Institut catholique de Paris. Nous souhaitons de grand cœur, avec Mgr d'Hulst, que ce haut savoir prenne parmi nous

la place qui lui convient, et rende en services et en honneur à l'Église de France ce qu'il lui aura coûté de labeurs et de sacrifices.

Un invincible espoir soutient et console l'apologiste : la cause à laquelle il se dévoue est sûre de vaincre, et il le sait. Au moment même où l'Église élève au milieu de la bataille son front meurtri et ensanglanté, il voit ce front déjà ceint de lauriers et rayonnant de gloire. Ne doit-elle pas s'appeler un jour l'Église triomphante ? Mais, en attendant ce triomphe définitif, que de défaites partielles et parfois bien rudes lui sont infligées ! A certaines époques, son dogme paraît sans lumière pour le plus grand nombre, sa grâce sans attrait, sa morale sans efficacité ; la foi diminue, l'ignorance s'étend comme une nuit profonde ; des erreurs monstrueuses engendrent une immoralité plus monstrueuse encore ; toutes les passions se coalisent et entraînent dans les voies de l'éternelle damnation des millions d'âmes. Un souffle dévastateur passe sur le monde. Voici une nation privilégiée entre toutes, d'une nature vive et spirituelle, brave et généreuse ; elle parle une langue incomparable par sa clarté limpide et son harmonieuse souplesse ; elle possède un ciel clément, un climat tempéré, un sol riche en produits de toute espèce, protégé par de hautes montagnes, baigné par deux océans, sillonné par de grands fleuves. Rien n'y fait ; il y a partout souffrance et instabilité, manque absolu de confiance et de sécurité durable. Dieu s'est retiré et l'a livrée à l'esprit de vertige ; des divisions en apparence irrémédiables se creusent comme des abîmes sans fond entre ses meilleurs citoyens ; les masses populaires, si souvent déçues et trahies, se défient de tout, ne croient plus à rien et estiment que l'honneur et le désintéressement sont d'introuvables chimères. Dans leur désarroi, elles se laissent conduire, exploiter et ruiner par des hommes qu'elles méprisent. Ces hommes sont hardis, audacieux, entreprenants, sans le moindre scrupule, prêts à employer les moyens les plus criminels pour garder ou ressaisir le pouvoir. Leur influence est née du malheur de la patrie et a grandi dans la mesure de ses abaissements.

Pour leur faire échec, il eût fallu une immense coalition de tous les gens honnêtes ; cette coalition, tous en comprenant la nécessité, mais presque personne ne la veut sincèrement, parce que l'on aurait à étouffer de vieilles rancunes, à faire taire des préjugés, peut-être même à oublier de sérieux et légitimes griefs.

On aurait efficacement protégé l'Église, si on l'avait aimée par-dessus tout et pour elle-même, sans aucun retour d'égoïsme et d'intérêt personnel. Mais combien ne consentent à la servir qu'à la condition expresse qu'elle-même contribuera au triomphe de leurs idées, de leurs opinions, de leur coterie ou de leur école ?

Le dogme catholique ne peut être victorieusement défendu que par les hommes qui en ont sondé les intimes profondeurs ; mais on n'y atteint que par de longues et patientes études ; à ce prix seulement on le fera resplendir de tout l'éclat qui lui est propre. Or les plus brillantes intelligences du siècle se sont adonnées à des travaux secondaires, ou bien se sont perdues dans des querelles déplorables et usées au sein d'acrimonieux et stériles débats où la charité a péri sans le moindre profit pour la vérité.

Pour mettre en déroute les nombreux adversaires de l'Église et de la révélation, il eût fallu bien choisir son terrain, se rendre compte de leurs forces, étudier leurs doctrines, en dégager la part de vérité qui pouvait y être contenue et leur enlever par là tout leur prestige ; il eût fallu les attaquer ensuite résolument, frapper fort, sans ménagement ni secrète complaisance pour leurs erreurs, mais surtout frapper juste et sans acrimonie envers les personnes : à quoi bon les coups les plus vigoureux, s'ils portent à faux ? Au lieu de procéder ainsi, n'a-t-on pas trop souvent déserté le champ de la discussion sérieuse ? Triste aveu d'impuissance de n'avoir à opposer que des railleries d'un goût douteux ou des injures aux plus dangereux sophismes, à des théories insidieuses présentées avec une habileté incontestable et sous les formes les plus littéraires !

Quelles qu'en soient les causes, il est certain que le christianisme a perdu, dans les vingt-cinq dernières années, une partie considérable de son influence au sein de notre pays. Le début de ce siècle fut marqué par un mouvement religieux qui s'accrut à partir de 1820, et plus encore après 1830. Le progrès était sensible dans la littérature, dans l'art, dans la science, dans la philosophie elle-même. Les œuvres catholiques naissaient de toutes parts ; ce fut une germination comparable à celle du plus heureux printemps. Des hommes puissants par la parole et par la plume défendirent vaillamment l'Église, leur mère ; ils surent la faire respecter de tous, et lui assurèrent même, à certaines heures, des triomphes dont il ne nous reste plus, hélas ! qu'un glorieux souvenir.

Nous avons vu ce mouvement se ralentir, s'arrêter, reculer même sous les coups de la réaction la plus malfaisante. L'incrédulité a relevé la tête ; elle a mis la main sur toutes les forces vives du pays et a engagé contre l'Église une lutte meurtrière.

Comment soutenir cette lutte ? Nous avons essayé de le dire ; il y a sans doute bien d'autres moyens de défense ; ceux que nous avons indiqués ont leur valeur ; il suffirait, croyons-nous, de les employer avec une infatigable constance pour remporter de sérieux avantages. En les proposant, nous n'avons eu d'autre but que de servir la noble et sainte cause à laquelle nous avons consacré notre vie ; et si nous avons besoin d'excuse auprès de nos lecteurs, nous la trouverions dans la pensée qui nous a inspiré ce travail.

CHAPITRE II - L'APOLOGÉTIQUE : SES LOIS

L'apologétique, dont nous avons étudié précédemment la nature, s'adresse à deux publics dont les goûts et les habitudes intellectuelles diffèrent beaucoup ; aussi doit-elle tenir grand compte de ces différences si elle veut assurer l'efficacité de ses leçons. Se propose-t-elle d'atteindre ces hommes dont la vie s'écoule en de studieuses préoccupations, ces savants et ces érudits qui exercent sur la société une influence si considérable ? Il faudra qu'elle se fasse elle-même érudite et savante ; qu'elle garde un caractère de grandeur et d'élévation continues. Veut-elle convertir ces foules qui lisent beaucoup et réfléchissent peu, qui dévorent les journaux, les revues et même les livres à la mode sans presque en rien retenir ? Il n'est nullement nécessaire que l'apologétique porte le même cachet d'érudition et de science. Sans doute ses formes devront toujours demeurer littéraires et son fond toujours sérieux ; elle aurait grand tort de se payer de mots et

d'idées approximatives ; il faut que ses arguments soient assez fermes et assez solides pour soutenir le choc d'une sévère discussion. Mais quand elle aura satisfait à ces exigences, on ne lui demandera rien de plus.

Bref, il nous faut une haute apologétique pour le monde savant et érudit, et une apologétique populaire pour ces masses de lecteurs superficiels et avides qui vont grossissant chaque jour. Essayons de formuler les lois qui régissent la première ; nous nous occuperons de la seconde dans une étude ultérieure.

I LOIS DE LA HAUTE APOLOGÉTIQUE.

Première loi. A en croire certains esprits chagrins, tout s'amointrit parmi nous ; il n'est pas de grandeur qui ne s'abaisse ; les hommes supérieurs deviennent de plus en plus rares et laissent le champ libre aux médiocrités encombrantes et tapageuses qui, pour captiver l'attention des foules, n'ont besoin que d'un audacieux charlatanisme. L'observation est juste, si l'on ne considère que l'ordre politique. Mais que l'on regarde par-delà, dans des sphères plus reculées et moins agitées, on apercevra bien vite que tout progrès n'est point interrompu. Le vieil arbre de la science reverdit ; ses branches les plus anciennes grandissent, se développent ; de nouvelles poussent çà et là, en bon nombre, et elles ne sont ni les moins touffues ni les moins vigoureuses. On fait à tout instant des découvertes inattendues ; des perspectives qu'on soupçonnait à peine, il y a un siècle, se révèlent à une armée d'esprits investigateurs. Chaque science a ses méthodes éprouvées, qu'il suffit d'appliquer avec persévérance pour arriver à des résultats certains. Un jeune homme doué de talents fort médiocres peut accumuler, en quelques années, plus de connaissances qu'un génie de premier ordre n'en eût autrefois acquis par les efforts de toute une longue vie.

Certes, dans ce monde savant et érudit, les préjugés antireligieux ne manquent pas ; on y rencontre même parfois ce que l'on a appelé avec justesse le fanatisme de l'incrédulité. Le Dieu du christianisme y a des ennemis personnels ; il suffit de prononcer son nom pour enflammer leurs colères. Cependant les énergumènes se plaisent assez peu dans ces sphères trop tranquilles ; à moins d'y être retenus par la passion de l'étude ou par leur impuissance à faire autre chose, ils émigrent vers les régions de la politique militante. Le journalisme quotidien en recueille quelques épaves ; le reste va grossir nos tristes Assemblées législatives. Parfois ils se font envoyer au Tonkin, investis d'une omnipotence que les mandarins chinois eux-mêmes n'oseraient rêver. L'exploitation d'un budget assez vaste leur sera, sans aucun doute, d'un rendement, plus considérable que la culture scientifique. Les vrais savants n'ont point de ces aubaines ; ils en déclinent au besoin l'honneur compromettant. Ces obstinés meurent sur leur sillon inachevé, dans la joie austère d'avoir un peu accru le patrimoine intellectuel du genre humain. C'est là, pour l'ordinaire, toute leur récompense. Ils demeurent aussi très étrangers à ces rancunes farouches et anticléricales qui tourmentent les Paul Bert et nos hommes politiques.

La plupart de ces savants ignorent plus qu'ils ne haïssent. Victimes d'une éducation incomplète qu'ils perpétuent pour le malheur des jeunes générations, ils n'ont pas même appris dans leur enfance les éléments du christianisme. Saisis, un peu plus tard, par les studieuses préoccupations qui devaient leur ouvrir une carrière, ils n'ont pas eu le temps de s'arrêter, comme ils disent, à la question religieuse. Aussi l'abordent-ils toujours par les petits côtés. Comme toutes les avenues de l'érudition et de la science y aboutissent, un jour ou l'autre ils sont mis en face de quelques-unes des affirmations révélées ou des institutions divines. Alors leurs jugements sont incomplets, pleins d'incohérences et d'erreurs, au milieu desquelles percent toutefois je ne sais quels désirs impuissants de justice et d'impartialité. Tel nous paraît être le cas de M. Gaston Boissier, dont les intéressantes leçons sur saint Augustin sont actuellement suivies par un public nombreux. L'éminent professeur du collège de France n'est point, croyons-nous, un ennemi systématique de la religion, à laquelle il rend parfois justice en termes éloquents. Le génie de saint Augustin l'a subjugué. Cependant que d'appréciations inexactes viennent attrister l'auditeur chrétien ! M. Boissier examinait dans l'une de ses récentes leçons le double reproche que l'on a fait au catholicisme d'avoir désorganisé la famille en préconisant la virginité au détriment du mariage, et la société elle-même en inspirant le mépris des richesses. Les réponses du professeur à cette double accusation étaient si hésitantes, si embarrassées, qu'après l'avoir entendu nous nous demandions quel était au vrai le fond de sa pensée. A l'en croire, les conciles avaient toujours, dans leurs définitions, sauvegardé les intérêts domestiques et sociaux ; ils avaient proclamé la sainteté du mariage et consacré la hiérarchie des positions et des fortunes. Mais, d'autre part, les écrits de quelques Pères semblaient le scandaliser fort, notamment les homélies de saint Ambroise sur la virginité, et les virulentes invectives de saint Jérôme contre l'aristocratie romaine. Ce professeur trouvait là une contradiction. Nous permettrait-il de le lui dire ? pour voir s'évanouir cette prétendue contradiction et rendre leur véritable sens aux paroles de saint Jérôme et de saint Ambroise, il eût suffi, croyons-nous, de se reporter aux circonstances et de se placer dans le milieu où elles furent prononcées. M. Gaston Boissier ne fut pas plus heureux dans son étude de l'Évangile ; il n'alla pas aux bons endroits et traduisit d'une façon défectueuse. Quel dommage qu'une doctrine plus précise et plus sûre ne vienne en aide à tant d'aimables et brillantes qualités, qui font de chacune des leçons de l'éminent professeur une fête littéraire ! Elle lui donnerait l'intelligence de bien des pages qui, nonobstant ses consciencieux efforts et sa très grande sagacité, risquent de demeurer pour lui à peu près sans lumière.

Nos lecteurs ne l'ignorent pas, sitôt qu'une doctrine antichrétienne s'accrédite dans le monde de la science et de l'érudition, elle rencontre sur toute la surface du pays des échos qui la répètent et la grossissent. Les revues libres penseuses la font pénétrer au sein de la meilleure société avec tous les ménagements que commandent le bon goût et une habileté perfide. Des journaux, tenus à moins de réserve, y mêlent la diffamation et la calomnie contre les personnes. Enfin on écrit des livres pour la vulgariser ; là elle devient accessible aux plus humbles esprits, semblable à ces substances vénéneuses que l'on étend d'eau, afin qu'elles entrent plus aisément dans la circulation vitale, ou elles produisent des ravages plus ou moins lents et inaperçus, mais infaillibles.

Il importe donc de faire passer sur les sommets de la science et de l'érudition un souffle puissant de vérité chrétienne ; à cette condition seulement on assainira l'atmosphère intellectuelle que respirent tant d'esprits distingués. L'apologétique courante ne le pourra jamais. Il faudrait ce que nous appellerions, si le mot ne semblait un peu prétentieux, une haute apologétique, dont la première loi serait de garder un caractère pleinement scientifique dans l'exposition de la doctrine.

Les vérités révélées forment une vaste et magnifique synthèse, dont toutes les parties sont liées par l'indestructible ciment de la plus rigoureuse logique. Certains dogmes sont comme les fondements qui soutiennent tout. La raison abandonnée à ses seules forces n'eût pu les découvrir ; bien qu'ils soient merveilleusement d'accord avec les principes qu'elle trouve dans son fond le plus intime, elle n'en avait pas le moindre soupçon. Il a fallu que Dieu les lui révélât ; cette révélation divine est un fait qui se prouve, comme tous les autres, par des témoignages. Ces dogmes une fois admis éclairent tout le reste ; les vérités secondaires en sortent par une déduction logique et s'enchaînent dans un ordre parfait.

Sans doute cette synthèse doctrinale est mise dans tout son jour partout où la théologie est enseignée, notamment dans les séminaires diocésains. Elle se développe encore avec plus d'ampleur au sein de nos universités catholiques, dans ces facultés de théologie où afflueront prochainement, nous voulons l'espérer, les intelligences d'élite si nombreuses parmi les candidats du sanctuaire. Après avoir puisé dans les établissements diocésains les éléments de la théologie, ces jeunes hommes viendront boire aux sources plus abondantes et largement ouvertes de la science sacrée. Ils trouveront là, sans aucun doute, une dogmatique plus élevée, plus érudite, dédaigneuse des disputes rétrospectives et inutiles, soucieuse de toutes ces questions nouvelles qui surgissent chaque jour, complétée enfin par les autres sciences ecclésiastiques, plus indispensables que jamais. L'exégèse y prendra tous les développements que comportent les circonstances actuelles ; l'histoire sera étudiée d'après les documents originaux et s'enrichira de toutes les découvertes de l'épigraphie et de l'archéologie chrétienne ; la liturgie et le droit canonique auront leur place dans le programme des études obligatoires. C'est à l'aide de toutes ces sciences, et non plus avec la seule théologie, que l'on arrive à constituer la synthèse doctrinale dans toute sa plénitude, à exposer intégralement le dogme catholique.

Mais, ne l'oublions pas, cette synthèse doctrinale exercera sur l'esprit public fort peu d'empire, tant qu'elle restera enfermée dans nos séminaires et même dans nos facultés de théologie. Les séminaires diocésains sont des sanctuaires réservés, dont l'entrée ne peut être permise aux hommes du monde. Les cours de nos facultés, il est vrai, sont ouverts à quiconque est possédé de la passion de l'étude ; mais la langue que l'on y parle, cette précieuse terminologie qui unit tant de lucidité à une concision si étonnante, en éloigneront longtemps tout homme qui, par devoir d'état, n'est pas obligé de mordre à ce substantiel et dur pain de la science religieuse. Si donc nous voulons que les laïques, même les plus intelligents, bénéficient de cette plénitude doctrinale ; il faut fonder pour eux des chaires de haute apologétique au pied desquelles ils puissent se grouper et entendre l'exposition de nos dogmes.

A notre humble avis, ces chaires de haute apologétique devraient faire écho à nos chaires de faculté. Sans doute il ne faudrait pas pousser trop loin cette assimilation. Bien évidemment, l'apologiste devra abandonner le langage de l'école, les expressions techniques. Mais la langue française est assez souple pour se prêter à toutes les idées, assez claire pour exprimer les conceptions les plus profondes et les plus abstraites. La doctrine n'y perdra rien ; elle pourra même y gagner quelque chose. Lorsqu'on sera contraint de la produire devant un auditoire mêlé, peut-être hostile et habitué aux démonstrations rigoureuses, on se sentira pressé d'aller aux raisons décisives, de retrancher tout ce qui serait quelque peu incertain et contestable.

De même encore les apologistes devront écarter autant que possible, croyons-nous, tout ce qui s'appelle hypothèse, opinion personnelle, système philosophique ou théologique. Qu'ils mettent, s'ils le veulent, à la base de leur apologétique ces vérités rationnelles qui ne sont la propriété exclusive d'aucune école, mais appartiennent à toute philosophie spiritualiste aussi bien qu'à la foi elle-même ; qu'ils établissent, par des preuves aussi nombreuses et aussi irréfragables qu'ils le pourront, le fait de la révélation ; ce sont là les maîtresses colonnes qui porteront fort aisément tout l'édifice.

Il ne conviendrait point cependant de formuler ici une règle trop absolue.

Nous n'ignorons pas qu'il est très difficile et même impossible d'entrer un peu à fond dans l'intelligence et l'explication de quelques-uns de nos dogmes révélés, sans s'attacher à l'un de ces systèmes qui usurpent parfois une place un peu large dans l'enseignement de l'école. Aussi l'apologiste devra se garder de tout excès. Qu'il choisisse celui de ces systèmes qui lui semble le plus plausible, mais sans entrer dans des subtilités et des chicanes qui seraient hors de propos. Il fera sagement de marquer la différence essentielle qui existe entre le dogme lui-même et l'explication plus ou moins scientifique qui en est donnée. Tandis que le dogme exige la foi la plus entière, l'explication ne peut déterminer qu'un assentiment d'un ordre 1^{er} inférieur. Si, comme il arrive très souvent, un système opposé revendiquait l'honneur d'élucider à sa manière la même vérité, l'apologiste aurait intérêt, croyons-nous, à en faire mémoire ; il se montrerait ainsi respectueux de l'opinion d'autrui et pratiquerait cette probité intellectuelle qui a, comme l'autre, ses exigences et honore ceux qui savent en comprendre et en respecter toutes les délicatesses.

Bref, les systèmes théologiques, excellents en eux-mêmes, ont leur utilité, leur nécessité au sein de l'école ; cependant ils ne doivent se produire qu'avec réserve et discrétion dans l'apologétique. Volontiers nous les comparerions à ces échafaudages dont on se sert pour la construction d'un édifice. Mais, devant un public laïque, les artifices de construction doivent être dissimulés ; il s'agit de montrer le monument lui-même dans sa simplicité majestueuse ; enlevez tous les appareils qui briseraient l'harmonie des lignes et empêcheraient d'en saisir la beauté.

Ces retranchements opérés, nos orateurs devraient, ce nous semble, reproduire tout l'enseignement théologique des chaires de faculté, conserver ses grandes lignes, respecter cet ordre, cette méthode qui fait une partie de sa force. Il y aurait plaisir à les voir remonter jusqu'aux principes premiers, pour descendre ensuite aux plus lointaines conclusions. La doctrine apparaîtrait ce qu'elle est réellement, un corps si parfaitement organisé, qu'il est impossible d'en distraire la moindre partie sans faire violence à tout le reste. Comme nos professeurs, ils entreraient dans les détails, étudieraient successivement nos dogmes, les décomposeraient, pour ainsi dire, en passeraient les éléments au crible de leur critique, puis les reconstitueraient sous les yeux de leurs auditeurs, qui en auraient bien vite pénétré les secrets et ne les oublieraient plus. Ce travail serait-il donc si difficile ? N'est-il pas à moitié fait ? Au lieu de se fatiguer l'esprit à inventer des thèses nouvelles, plus ingénieuses que solides, on a sous la main des sujets d'une fécondité éprouvée, avec leurs divisions, leurs chefs de preuve, avec les arguments qui les établissent. Il n'y a qu'à s'en emparer et à faire passer à travers

tout cela ce souffle de l'éloquence qui prèle aux conceptions les plus froides et les plus abstraites le mouvement, l'éclat, la chaleur et la vie.

Les auditeurs seraient bien vite saisis et intéressés. On est las de cette vaine et creuse rhétorique qui traîne encore ça et là dans la chaire chrétienne, alors qu'elle est morte partout ailleurs. Que l'on donne aux fidèles un enseignement suivi, complet et didactique ; qu'on leur expose la science sacrée en ce qu'elle a d'essentiel, de certain et d'indéniable, ils accourront en foule vers les chaires où retentira cette parole libératrice.

Les grands et longs succès du R.P. Monsabré le prouvent surabondamment. Le puissant orateur n'a jamais eu recours aux moyens équivoques dont quelques-uns n'ont pas toujours su se défendre. Il n'a point porté à sa haute tribune ces thèses risquées et téméraires qui éveillent dans l'esprit ou dans le cœur une dangereuse curiosité, ni ces questions sociales qui ne se rattachent que d'une façon lointaine et fort indirecte à la doctrine révélée. Il n'y a point déployé non plus cette imagination excessive, luxuriante, qui peut fasciner un instant un auditoire frivole, mais qui ne formera jamais ces convictions raisonnées et lumineuses dont les chrétiens de nos jours ont si grand besoin. Ce qui caractérise le genre du R.P. Monsabré, ce ne sont point encore ces passions qui sortent chaudes, brûlantes de la poitrine de l'orateur, s'emparent d'une assemblée, si vaste soit-elle, l'agitent, la soulèvent et l'entraînent à leur gré. Le P. Lacordaire, avec la pénétration de son génie, allait chercher aux entrailles du sujet des raisons jusque-là inaperçues, les faisait étinceler devant son auditoire surpris et ravi ; ainsi il marquait de son sceau une thèse cent fois rebattue et rajeunissait l'apologétique. Aujourd'hui encore il n'est point impossible de discerner, dans le courant intellectuel et religieux de ce siècle vieilli, des idées qui lui doivent leur origine et leur popularité. Le R.P. Monsabré puise à des sources un peu différentes, il a d'autres moyens et d'autres procédés. Après s'être assimilé les raisons traditionnelles qui appuient nos dogmes, les explications que les maîtres de la science divine en ont données, la doctrine d'un saint Thomas, dont il se déclare à bon droit le disciple, le R.P. Monsabré reproduit cette doctrine dans sa substantielle intégralité. Avec son style, tout à la fois éclatant et sobre, il en fait valoir toutes les beautés ; il en respecte l'ordre, l'enchaînement, la plénitude scientifique, en un mot ; et c'est là le secret de sa force. Sa manière est très propre à impressionner les esprits sérieux qui ont l'habitude de grouper des idées et de conduire un raisonnement. Mais il n'y a pas que les amants de la science et de l'érudition à le goûter. La plupart des hommes qui se pressent dans les larges nefs de Notre-Dame, les dimanches de carême, se sont occupés pendant la semaine de tout autre chose que de spéculations philosophiques et scientifiques. Néanmoins tous, croyons-nous, sentent à des degrés divers la puissance de son enseignement.

Nous avons eu le bonheur de le suivre pendant tout le carême de 1877. Il était aux prises avec le sujet le plus difficile, ou, pour mieux dire, il se jouait avec une aisance parfaite dans les profondeurs de la métaphysique religieuse ; ses six conférences furent consacrées à l'étude de l'être et des perfections de Dieu. Tout en prêtant une oreille attentive à l'éloquente parole qui retentissait sous les voûtes de la vieille basilique, nous essayions de surprendre, sur les physionomies et dans les regards de ceux qui nous entouraient, les impressions reçues. Certes, tous ne comprenaient pas intégralement les argumentations savantes qui se déroulaient devant nous avec une lumineuse rapidité. Quelques-uns nous en firent l'aveu dans les courts moments de relâche que nous laissait l'orateur : la valeur de certaines preuves leur avait échappé. Mais ce qui ne leur échappait point, c'était le progrès constant de la démonstration, son caractère scientifique, cette marche continue dans la vérité, ces grandes lignes si lumineuses dont l'éclat se projetait sur les points demeurés obscurs. Quand l'orateur avait fini, il y avait chez ces hommes une sorte de tressaillement intellectuel, je ne sais quelle dilatation de leur esprit, au sein de la doctrine enfin possédée.

Une comparaison, banale à force d'être répétée, rendrait assez bien notre impression personnelle. Il nous semblait voir un puissant architecte bâtir sous nos yeux une cathédrale dépassant en magnificence celle qui nous abritait. Voici que les colonnes se dressent, les arceaux s'appellent et se cherchent, les voûtes se suspendent dans les airs ; les roses s'épanouissent dans les verrières, qui étincellent de mille feux. Chaque année, l'artiste ajoute une travée à son œuvre. Bientôt la basilique sera complète : elle aura ses hautes tours, ses puissants contreforts, les mystérieuses profondeurs de son sanctuaire et le grand jour de ses larges nefs. Lorsqu'on pénétrera dans la lumineuse enceinte, ce qui saisira le plus, très probablement, ce ne sera ni la perfection du détail, ni la grâce et le fini dans l'ornementation, mais la majesté de l'ensemble et l'ampleur des proportions. Pour parler sans figure, ce qui a fait le succès du R.P. Monsabré auprès de nos contemporains, ce qui assurera sa gloire auprès de la postérité, c'est la plénitude doctrinale et scientifique qu'il a su donner à son enseignement. Cette plénitude doctrinale et scientifique demeurera longtemps encore, croyons-nous, la première loi de la haute apologétique au sein de notre pays.

Seconde loi. La seconde loi de la haute apologétique c'est de rechercher et d'établir une harmonie parfaite entre le dogme et les sciences humaines. Le Dieu de la grâce est aussi le Dieu de la nature. Le Créateur qui a disposé les moindres parties de cet univers avec une suprême sagesse est le même qui nous a instruits de notre fin dernière, de nos obligations et de nos devoirs, en un mot, de tout ce merveilleux ensemble de vérités qui constituent la doctrine chrétienne. Évidemment Il n'a pu se contredire Lui-même ; il y a entre les deux ordres d'harmonieux accords et dans Ses œuvres une véritable unité. Lors donc que les sciences inférieures qui étudient l'univers et les lois qui le régissent ont des affirmations contraires aux données certaines, authentiques de la science révélée ; nous, catholiques, nous disons que ces affirmations sont fausses et nullement scientifiques. La contradiction ne peut être qu'apparente ; l'accord existe ; qu'on le cherche avec persévérance, et on le trouvera. L'office de l'apologétique est précisément de se livrer à ces investigations et de constater cet accord.

La chaire chrétienne ne saurait suffire seule à cette tâche.

La révélation est comme un vaste empire qui, par l'immense déploiement de ses frontières, confine à tous les domaines scientifiques. La place du prédicateur est au centre ; de là sa parole projette des rayons lumineux qui en éclairent toutes les parties. Lorsqu'une objection heurte trop directement le point de doctrine qu'il établit, il la réfute, surtout si elle s'est emparée de l'attention publique et retentit à tous les échos de la publicité, comme il arrive trop souvent parmi nous. Cependant qu'il se garde de quitter le centre pour batailler sur tous les points de la circonférence ; il se fatiguerait à re-

pousser tous ces irréguliers de la fausse érudition qui font à chaque instant, sur le domaine de la vérité révélée, des invasions que la vraie science désavoue ; ses auditeurs ne le suivraient plus. Bref, la controverse proprement dite n'aura jamais qu'une place restreinte dans la prédication. Sans doute il serait téméraire de formuler ici des lois absolues contre lesquelles s'élèveraient des exceptions trop nombreuses et très autorisées. On peut dire toutefois qu'en règle générale la chaire catholique enseigne et ne discute pas ; lorsque le prédicateur y a exposé le dogme, sa tâche est à peu près remplie.

Si l'on veut poursuivre efficacement l'accord de la révélation avec la vérité scientifique, il faut une liberté d'allure, une facilité d'évolution pour attaquer et se défendre que l'on ne trouve que dans le livre. La liste des écrivains qui ont essayé d'établir cet accord serait longue ; nous n'en voulons citer que deux. Le premier contribua à faire entrer l'apologétique dans ces voies savantes qu'elle ne quittera plus ; le second, moins éloigné de nous, a dressé le programme presque complet des questions à débattre ou à résoudre. Vers 1835, le cardinal Wiseman publia les cours qu'il avait professés à Rome, au collège anglais, dont il avait la présidence. Dans ce livre très étudié, l'éminent cardinal examine les points de contact entre le dogme et les données géologiques à peu près universellement acceptées alors. Il pousse plus loin ses investigations sur le terrain de la philologie, de l'histoire, de l'archéologie, de la géographie et de l'ethnographie. Son érudition est aussi vaste que sûre. L'auteur des *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée* redresse, explique et complète ce qui avait été dit auparavant ; il exploite avec une sagacité rare les documents déjà publiés, en signale d'inédits, puise aux sources les plus diverses, collationne les données les plus disparates, les contrôle et les éclaire les unes par les autres. Tous ces éléments se fondent dans une démonstration qui satisfait pleinement la curiosité du lecteur ; le but est atteint ; l'harmonie entre la vérité révélée et les sciences inférieures, qui sont passées en revue, est mise dans une vive lumière.

Beaucoup plus près de nous, un esprit d'un ordre moins élevé s'est placé sur un terrain un peu différent. Le R.P. Caussette, dans le second volume de son grand travail : *Le Bon Sens de la foi*, s'est surtout occupé des sciences physiques et naturelles dans leurs rapports avec le dogme. Nous ne sommes point tenté de confondre le chanoine de Toulouse avec l'éminent archevêque de Westminster. L'érudition du R.P. Caussette nous semble beaucoup moins sûre et, comme l'on dit, de seconde main. Mais ses efforts pour se renseigner sur l'état actuel de la science n'en ont pas moins été très consciencieux et très méritoires. Si quelques-uns de ses jugements ne sont qu'approximatifs, faut-il s'en étonner ? Les problèmes qu'il soulève sont si nombreux et si délicats ! Un homme ne peut tout savoir, fût-il un autre Pic de la Mirandole. Ajoutons que dans ce volume le R.P. Caussette a une précision de langage et une simplicité relative à laquelle il ne nous avait pas accoutumés. Dans ses œuvres oratoires, en effet, l'idée est ordinairement grande et belle, originale et juste ; mais l'expression, un peu flottante et ornée à l'excès, en dissimule les contours au lieu de les mettre en relief. Ces défauts sont atténués dans *Le Bon Sens de la foi*. Si le style n'a point la nerveuse sobriété du grand siècle, il a perdu un peu de ce romantisme qui empêche de classer parmi les écrivains de race cet esprit ingénieux et puissant qui sut joindre, à un talent oratoire fort remarquable, des connaissances aussi variées qu'étendues.

Le grand désavantage des travaux apologétiques de cette nature, c'est de vieillir vite. Le temps fait un pas ; de nouvelles découvertes modifient l'état de la science ; d'autres problèmes se posent auxquels ces livres ne répondent plus. L'accord entre les sciences et la religion révélée est dans une sorte d'équilibre instable qui tend sans cesse à se déplacer. Il faut pour le maintenir des soins assidus, un perpétuel labeur. La difficulté de cette tâche a été parfaitement comprise au sein de la studieuse ville de Toulouse. Comme tous les esprits éminents, M. Duilhé de Saint-Projet, professeur à l'Institut catholique, a sans doute bien des fois senti, en écrivant sa belle *Apologie scientifique de la religion*, l'impuissance d'efforts isolés et individuels en face du grand but à atteindre. Aussi a-t-il résolu de faire appel à tous les hommes que préoccupent ces questions. Grâce à sa courageuse initiative, on a formé au sein du congrès catholique de Rouen une section d'apologétique où a été décidée la réunion à Paris d'un autre congrès international des savants chrétiens.

Une commission chargée de préparer ce congrès a été constituée ; elle s'est réunie sous la présidence de Mgr d'Hulst et a formulé le programme des travaux à entreprendre. « Son but, dit-elle, est de provoquer la composition de mémoires ou rapports dont l'objet serait surtout de déterminer l'état actuel de la science relativement aux différentes questions qui, par leurs relations avec la foi chrétienne, offrent un intérêt particulier pour les catholiques ». Si ce but était atteint, l'apologétique aurait fait un pas immense ; le congrès de 1887 deviendrait le point de départ d'un progrès dont il est difficile de mesurer toute la portée. Il y a, croyons-nous, dans nos villes de province, bon nombre d'esprits studieux qui ont creusé péniblement leur sillon dans l'isolement et dans l'obscurité. Leur valeur scientifique est à peine soupçonnée autour d'eux ; ils ne se connaissent point les uns les autres et demeurent sans lien, sans encouragement, peut-être même sans moyen de publicité. Le congrès peut leur fournir tout ce qui leur manque ; qu'ils répondent à son appel, et les travaux sérieux abonderont ; on n'aura que l'embarras du choix. Les réviseurs désignés par la commission d'organisation seront bien à l'aise pour repousser tout ce qui semblerait superficiel et ne porterait pas le cachet de longues et patientes études. Le congrès rendra ainsi plus manifeste l'accord entre la science et le dogme, accord qui est, à nos yeux, la seconde loi de la haute apologétique.

Nous serait-il permis d'indiquer les bases sur lesquelles on pourra l'établir ?

Pour tout harmoniser, il faudrait d'abord proclamer les droits souverains de la divine révélation, la maintenir dans son intégrité la plus rigoureuse, la défendre contre toute interprétation tendant, soit à l'amoindrir, soit à la surcharger d'opinions douteuses. Il y aurait ensuite à préciser, comme le disent fort bien les organisateurs du congrès de 1887, l'état actuel de la science sur les différentes questions qui touchent au dogme. On arrivera à cette précision en écartant, avec une implacable sévérité, toutes les hypothèses créées par la fantaisie et l'imagination, tous les systèmes qui n'ont d'autres fondements que des conjectures ou des faits mal étudiés. En un mot, il faudra préalablement dégager la vérité dogmatique et la vérité scientifique de tout élément hétérogène, et l'on verra la religion et la science s'unir et s'embrasser dans une entente harmonieuse dont toutes deux recueilleront le bénéfice.

Ce travail préliminaire n'est pas sans difficultés.

Nos dogmes, nous l'avons remarqué déjà, ne sont point des vérités mortes et stériles ; il en sort incessamment des conclusions nécessaires qui s'imposent à la conscience presque au même titre que les principes qui les produisent. Lorsqu'il s'agit de ces conclusions elles-mêmes, et plus encore de l'application qui en doit être faite dans la conduite de la vie, les meilleurs esprits se trouvent parfois divisés et obéissent à deux tendances opposées. Afin d'analyser plus librement ces deux courants contraires, nous prions le lecteur de remonter avec nous aux origines mêmes du Christianisme. Nous échapperons plus sûrement à toute actualité irritante, en nous réfugiant dans ces âges primitifs, si riches en leçons de toute nature.

Nous voici donc au second siècle de notre ère. Les savants et les érudits d'alors entrent en bon nombre dans l'Église, à la suite des petits et des humbles, qui les premiers avaient reçu la bonne nouvelle de l'Évangile. Une fois convertis, ces philosophes inaugurèrent sur les dogmes révélés ce travail rationnel dont il ne faut pas trop nous plaindre, puisque la théologie catholique en est sortie. Tout d'abord ils rapprochèrent ces dogmes des notions philosophiques si vagues, si incertaines qu'ils possédaient auparavant. Le problème des rapports de la foi et de la raison se posa devant eux ; ils essayèrent tout naturellement de concilier l'une avec l'autre et de donner à leurs connaissances anciennes et nouvelles, humaines et divines, un caractère d'unité qui satisfît leur esprit. Cette conciliation n'était pas sans péril. N'y avait-il pas à craindre qu'on ne sacrifiât quelque chose du dogme pour le mieux adapter aux opinions philosophiques ? Peut-être aussi quelques-uns, très sincères au début de leur conversion, sentirent se réveiller ces instincts de répulsion contre la vérité religieuse, qu'au dire de Lacordaire nous portons tous au dedans de nous. L'illustre orateur prétend même que ces instincts sont plus susceptibles, plus irritables chez les hommes de spéculation et d'étude que chez tous les autres. Il est donc fort probable qu'une lutte sourde, plus ou moins inconsciente, s'engagea au fond de leur âme ; après avoir accepté les principes, ces philosophes épiloquèrent sur les conséquences ; ils énervèrent ainsi la sainte efficacité de l'Évangile.

D'autres furent poussés dans cette voie par un mobile plus généreux. Ne fallait-il pas ménager, dans l'intérêt de l'Église elle-même, les amis que l'on avait laissés au milieu des ténèbres du paganisme ? Il ne serait point impossible de les amener à embrasser la religion nouvelle, mais à la condition de ne pas les rebuter par des affirmations trop radicales et des exigences trop impérieuses. Pourquoi, dans l'énoncé du dogme lui-même, ne pas dissimuler quelque peu, adoucir l'expression, retrancher enfin ce qu'il y a de trop absolu et de trop effrayant pour l'esprit païen et rationaliste ? On comprend combien il était facile de glisser sur cette pente dangereuse et d'en venir à des concessions coupables. C'est ce qui arriva. De ce système d'accommodation naquit le gnosticisme scientifique, sorte de Protée aux mille formes qui, par une dégradation de nuances variées presque à l'infini, allait d'un catholicisme légèrement édulcore jusqu'aux rêves les plus extravagants et à l'incrédulité la plus absolue.

Cet excès en appela un autre. Pour faire contrepoids à ces amoindrissements de la vérité, il se rencontra de ces esprits tranchants qui d'un bond vont aux affirmations les plus radicales, et estiment qu'on ne saurait être trop hardis dans l'application des principes. Leur zèle ne consentit pas à attendre les décisions de l'autorité ecclésiastique sur des points encore incertains. Dans l'enthousiasme de leurs convictions, ils ne surent pas distinguer entre le dogme lui-même et les interprétations qu'ils en donnaient. Leurs opinions revêtaient, à leurs yeux, un tel caractère de certitude, qu'ils étaient très étonnés de ne pas les voir admises par tous ; leur indignation éclatait dès qu'on avait l'audace de les contredire ; leur fougue ne connaissait plus de bornes quand il s'agissait d'appliquer aux hommes et aux choses de leur temps les principes chrétiens. Aujourd'hui encore, après tous les éclaircissements qui ont été fournis, nos théologiens moralistes, avant de décider le moindre cas de conscience, examinent avec un soin scrupuleux toutes les circonstances qui peuvent modifier l'application de la loi ; et trop souvent, hélas ! ils sont condamnés à enregistrer des opinions divergentes : la première affirme, la seconde nie, la troisième s'épuise en vains efforts de conciliation. Dès le second siècle, les docteurs de l'intransigeance n'avaient pas la moindre hésitation ; ils tranchaient avec une aisance superbe les cas les plus difficiles qui surgissaient du sein de cette société encore à demi païenne. Leur farouche orthodoxie fonctionnait comme une machine sourde et aveugle sous la pression, d'une implacable logique et broyait tout ce qui lui faisait obstacle. Ils condamnaient, anathématisaient et jetaient au feu de l'éternelle damnation quiconque refusait de les suivre.

Ces hommes se croyaient forts et n'étaient que violents ; ils parlaient de principes et ne savaient pas comprendre que les principes, en se combinant, se modifient et ne s'appliquent jamais avec cette brutale imprévoyance. Ce qui leur manquait surtout, c'était le sens de la vie, dont la trame complexe ne se déroule point avec la rigueur d'un syllogisme, mais obéit à des mobiles très divers, dont il faut tenir le plus grand compte lorsqu'on a la prétention de la diriger.

Tertullien fut le plus brillant et le mieux écouté de ces docteurs rigoristes. Son admirable génie ne le préserva point d'exagérations coupables. L'Église refusa de le suivre ; il brisa avec elle et lui fit payer par de violentes et injustes attaques les éminents services qu'il lui avait rendus¹.

Certes, la gnose est morte et les erreurs de Tertullien sont ensevelies depuis longtemps. Dieu nous garde de diriger, ne fût-ce que par insinuation, contre le moindre des catholiques, l'une de ces blessantes accusations dont on n'a été que trop prodigue. Cependant comme l'esprit humain, sous sa mobile surface, demeure toujours le même dans son fond le

¹ Si cette appréciation tout historique semblait empreinte de quelque exagération, nous prions le lecteur de se reporter aux œuvres de Tertullien lui-même ou bien encore à la belle et savante *Histoire des persécutions*, par M. Paul Allard. Qu'on nous permette de citer ces lignes significatives : « Il existait alors de ces esprits excessifs, comme on en rencontre dans tous les temps, qui essayaient d'appliquer aux choses de la foi et de la morale une logique outrée, et de faire de leurs déductions passionnées la règle, non seulement de leur propre conduite, mais de celle de leurs frères. A Rome, sous la direction prudente et modérée de pontifes, qui possédaient à un rare degré l'esprit de gouvernement, de tels hommes avaient peu de chance d'être écoutés, et leur influence n'y fut jamais que passagère. Mais ailleurs, sous une autorité moins ferme, en des contrées où un ardent climat faisait bouillonner le sang et tenait les âmes dans une excitation plus grande, ils faisaient facilement école quand, à une incontestable sincérité, se joignaient chez eux l'éclat de la parole et les séductions du talent. Telle était en Afrique la situation de Tertullien à l'époque dont nous parlons. Il n'était pas encore montaniste, mais il parlait d'avance, etc. » (*Histoire des persécutions*, t. II, pages 20 et 30.) Bien des pages de Mgr Freppel (voir son travail sur Tertullien, t. II, passim) viendraient au besoin corroborer le témoignage si autorisé de M. Paul Allard, qui unit, comme chacun sait, à un talent d'écrivain remarquable les vastes connaissances d'un érudit et la sagacité d'un critique dirigé par l'esprit chrétien.

plus intime ; comme il repasse par les sentiers battus alors qu'il prétend innover, faudrait-il s'étonner beaucoup de retrouver aujourd'hui les deux tendances qui s'accusèrent si nettement dès le début ? Il nous semble qu'elles ont toujours existé et qu'elles existeront toujours à des degrés très divers et sous des formes qui varient presque à l'infini.

Pour nous, nous ne connaissons qu'un moyen d'échapper à ces deux courants qui traversent les siècles, c'est de s'attacher à la seule autorité doctrinale qui existe en ce monde, l'Église catholique ; c'est de la suivre d'aussi près que possible sans la devancer, de n'écouter que ses enseignements, de s'abriter derrière ses décisions, comme à l'ombre d'un inexpugnable rempart. Elle seule nous délivrera de l'inique et odieuse tyrannie des opinions humaines.

Cela est facile lorsque l'Église a formulé son jugement sur les questions qui s'agitent. Il n'y a qu'à prendre le texte de ses décrets, à en bien pénétrer la signification, et à dire aux hommes des amoindrissements : l'affirmation catholique va jusque-là ; je veux l'embrasser tout entière sans restriction ni réserve ; ...aux hommes des exagérations : ici s'arrêtent les décisions ecclésiastiques, vous ne m'entraînez pas une ligne plus loin, car plus loin il n'y a que vos opinions, et je veux me réserver le droit de les apprécier à leur juste valeur.

Mais, en beaucoup de cas, la situation offre de bien plus grandes difficultés. Au lieu de définitions nettes et tranchées, les documents authentiques de notre foi ne contiennent que des principes généraux qui n'éclairent que d'un jour douteux les questions débattues, ou bien encore certaines indications, que chacun interprète dans le sens de ses préférences et de ses idées préconçues. Reste alors une ressource. On sait que l'Église distribue chaque jour, par la bouche de ses évêques et de ses prêtres, un enseignement commun et officiel qui s'adresse à tous les baptisés. Cet enseignement n'est que la mise en œuvre, si je puis ainsi parler, des documents authentiques de la foi : Écriture sainte, tradition, décrets conciliaires et bulles pontificales. Il va nécessairement plus loin que ces documents authentiques, ou, si l'on aime mieux, il les interprète, il en détermine et en explique le sens véritable. L'enseignement habituel et général de l'Église a-t-il sur une question religieuse une affirmation précise et explicite, aux yeux d'un vrai catholique, cette question est tranchée. Une définition authentique donnerait à la solution plus d'éclat et d'autorité sans plus de certitude. Dans le cas contraire, la question demeure ; chacun peut en penser ce que bon lui semble, à la condition de tolérer l'opinion du voisin.

Eh ! sans doute il est permis de désirer plus de lumière, d'appeler, de provoquer quelquefois une décision de l'autorité compétente. Mais l'Église ne se rend pas toujours à ces sollicitations, alors même qu'elle les encourage ; toute injonction serait odieuse et inutile, la moindre tentative de pression la trouverait réfractaire ; il n'y a qu'à attendre alors dans une paix respectueuse et une mutuelle charité. La sagesse de l'Église ressemble à celle de Dieu ; elle a de providentielles lenteurs. Nous pouvons être pressés, nous qui ne vivons qu'un jour ; l'Église n'a pas les mêmes motifs de se hâter ; les siècles lui appartiennent ; souffrons qu'elle réfléchisse aussi longtemps qu'il lui plaira et qu'elle décide à son heure, et non à la nôtre.

On le voit, même après les innombrables décrets conciliaires et pontificaux, il n'est pas toujours facile d'avoir la vérité doctrinale sans amoindrissements et sans mélange d'opinions douteuses lorsqu'on entre dans le détail, et notamment lorsqu'on examine les points particuliers où se rencontrent la science et la révélation. On ne sortira de ces difficultés qu'en s'attachant avec une fermeté inébranlable à ce double principe : proclamer obligatoire et maintenir au-dessus de tout débat, non seulement ce qui est écrit dans les documents authentiques de la foi, mais encore tout ce qui est l'objet de l'enseignement commun et habituel de l'Église ; livrer aux libres discussions d'une science respectueuse tout ce qui est en dehors de cette sphère réservée. Les congrès qui voudront s'occuper sérieusement d'apologétique seront amenés nécessairement à distinguer ce qui s'impose à la conscience des fidèles de ce qui relève des investigations des savants. Ils ne s'érigeront point pour cela en conciles ; leur tâche est plus modeste et d'ordre bien inférieur. Ce n'est point à eux de délimiter la sphère des vérités révélées ; ils n'ont qu'à étudier la délimitation qui en a été faite par l'Église, ce qui est tout différent. Il ne leur appartient pas de décider et de juger ; leur rôle se borne à prendre acte des décisions données, des jugements rendus.

La vérité religieuse, ainsi dégagée de tout alliage, sera la première base de l'accord entre la science et la révélation.

Dégager la vérité scientifique est une tâche bien autrement laborieuse et délicate. Que sont, en effet, les exagérations et les amoindrissements de vérité qui peuvent se produire au sein de l'école catholique, lorsqu'on les compare aux hypothèses gratuites qui ont trop souvent la prétention d'expliquer l'univers ? Certes, les apologistes auraient grand tort d'affecter, à l'égard de la science, ces airs de superbe dédain qui ne conviennent qu'aux ignorants. Nous ne pouvons éprouver d'autres sentiments que ceux d'une sincère reconnaissance et d'une vive admiration pour tant d'esprits distingués qui se consacrent au sein des austères et méritoires labeurs de l'étude. Une longue et patiente observation les a mis en possession de faits innombrables, minutieusement analysés avec toutes les circonstances qui s'y rattachent : conditions d'origine, de manifestation, de développement, etc. Ce sont là comme les éléments premiers de la science, et Dieu sait ce qu'il a fallu dépenser de temps et d'efforts pour les réunir. Il n'est point permis non plus d'écarter brusquement les hypothèses à l'aide desquelles on essaye de les expliquer, alors même que ces hypothèses n'ont point reçu une confirmation définitive.

Un homme très compétent, M. E. Naville, a écrit sur ce sujet une page que nous avons plaisir à mettre sous les yeux de nos lecteurs.

«L'hypothèse est le facteur essentiel des sciences. Une idée anticipée ou une hypothèse, dit M. Claude Bernard, est le point de départ nécessaire de tout raisonnement expérimental. Sans cela on ne saurait faire aucune investigation ni s'instruire ; on ne pourrait qu'entasser des observations stériles... Toute vérité est, sous sa forme première, une hypothèse qui n'a de valeur que lorsqu'elle est vérifiée et qui, lorsqu'elle est vérifiée, devient, soit un théorème, soit une loi, soit enfin la détermination d'une classe, d'une cause ou d'un but. L'embryogénie de la science doit donc établir qu'on ne fait ni ne fera jamais aucune découverte autrement que par une supposition. On peut bien dire, en opposant à une théorie solidement établie, une simple conjecture qui n'est ni développée ni vérifiée : «Ce n'est qu'une hypothèse, mais dans le même sens où l'on dira d'une semence, par opposition au végétal développé : ce n'est qu'une graine. L'esprit humain produit une foule de conjectures vaines, de même que les arbres de nos forêts produisent un grand nombre de graines

stériles ; mais l'hypothèse est la semence de toute vérité, et la rejeter par crainte des abus, c'est ne plus vouloir des semences parce qu'il existe des graines infécondes».

Si nous comprenons bien, l'hypothèse est dans les sciences ce que les systèmes théologiques sont dans l'explication de quelques-uns de nos dogmes, ou plutôt, son rôle est beaucoup plus considérable ; elle est absolument nécessaire. Ajoutons que les maîtres, je veux dire les vrais savants, se font un point d'honneur de ne jamais lui attribuer un caractère de certitude qu'elle n'acquiert qu'après d'innombrables contrôles et des confrontations de toutes sortes. Jusque-là ils lui maintiennent avec une scrupuleuse exactitude le degré de probabilité qu'elle leur semble mériter. Nous aimerions à rencontrer toujours la même réserve prudente dans les contestations théologiques ; on ne verrait plus, comme il arrive quelquefois, de simples opinions s'ériger en doctrine indiscutable et prétendre s'imposer à tous.

Nos respects les plus sincères et les plus réfléchis sont donc acquis à la science et aux vrais savants. Mais à côté d'eux n'y a-t-il pas des esprits empressés et téméraires, qui trouvent plus commode de substituer à de longues et patientes études des affirmations tranchées et hautaines ? Moins ils savent, plus ils dogmatisent. Poursuivre pendant des années le même problème, recommencer mille et mille fois une expérimentation, analyser minutieusement un fait, ce sont là des procédés qu'ils abandonnent aux esprits lents et incertains. Eux pénètrent d'un regard rapide le secret que d'autres cherchent avec tant de peine ; bien vite ils échafaudent une théorie qui provoquera, ils l'espèrent du moins, l'étonnement et l'admiration du monde. Mais trop souvent il se trouve que la théorie repose sur des données vagues et incertaines ; elle s'écroule et sera remplacée par d'autres qui tiendront peut-être moins longtemps encore. Ce ne sont que débris de systèmes incohérents et contradictoires qui s'entassent pêle-mêle dans une effroyable confusion. On s'est donné le malin et facile plaisir de compter toutes ces ruines, de mettre en regard toutes ces incohérences et toutes ces contradictions ; mais ce n'est point là remédier au mal. Aucune autorité n'a force et mission pour débrouiller ce chaos. Joseph de Maistre a gratifié un peu généreusement peut-être l'autorité judiciaire d'une sorte d'infaillibilité putative, qui serait, dans l'ordre social, l'équivalent de l'infaillibilité doctrinale des papes. C'est là une fiction utile peut-être, bien qu'elle ne trompe personne. Dans l'ordre scientifique, il n'y a pas même cette fiction d'infaillibilité ; aucun tribunal ne prononce en dernier ressort ; le système le plus autorisé est toujours susceptible de révision. Est-ce à dire qu'on ne puisse arriver à la parfaite certitude, au granit sur lequel il sera enfin donné d'asseoir l'édifice ? Le prétendre serait proclamer le triomphe du scepticisme scientifique, et tuer du coup la science elle-même.

Nos congrès auront donc à remplir une grande et belle œuvre, mais délicate et difficile. Il leur faudra tout d'abord écarter les observations hâtives et incomplètes, les faits mal étudiés, les hypothèses gratuites, les systèmes sans fondement, tout ce fatras qui encombre les voies de la science et retarde sa marche. Ils devront aussi mettre en lumière les véritables découvertes, les explications rationnelles qui en ont été données, formuler les lois qui s'en dégagent, en un mot, se constituer les défenseurs de la science. Ne pourraient-ils faire davantage encore, et revendiquer en sa faveur une légitime autonomie, une indépendance relative, même en face de la théologie et de la révélation ? Entendons-nous bien.

Une école que les grossiers débordements du matérialisme nous font aujourd'hui regretter voulait, il y a quarante ans, que la philosophie, la plus élevée des sciences humaines, marchât de pair avec la théologie. M. Cousin faisait remarquer que la philosophie avait ses moyens propres de démontrer l'existence et les attributs de Dieu, la spiritualité de l'âme, les règles du devoir, ce que l'on appelle la morale naturelle, vérités qui sont en même temps l'objet de l'enseignement théologique. Ne poursuivait-on pas le même but, ajoutait-il, et dès lors pourquoi ne pas se donner la main afin de repousser plus victorieusement de communs ennemis ? Parfois l'éminent auteur *du Vrai, du Beau et du Bien* allait plus loin encore. Lorsqu'il sentait plus lourdes les responsabilités du pouvoir et qu'il éprouvait le besoin de se montrer bon prince, il voulait bien concéder à la théologie une sorte de droit d'aînesse, je ne sais quelle primauté d'honneur assez mal définie, un peu semblable à celle que l'école gallicane reconnaissait au Pape. La théologie eut conservé le patrimoine des traditions révélées. La philosophie s'engageait à n'instruire aucun procès en révision de titres contre cette antique possession ; elle revendiquait seulement en retour le droit de vivre à sa fantaisie sur le fond sans cesse grandissant de notions laborieusement acquises, que personne n'aurait l'audace de lui disputer désormais.

Cette revendication de totale indépendance donnait déjà beaucoup à penser ! Et puis n'était-elle pas bien exagérée et bien injuste de la part de l'école spiritualiste, cette prétention de vivre sur son propre fonds sans rien devoir à cette science révélée qui avait si largement enrichi la raison humaine et assuré, depuis dix-neuf siècles, le triomphe du spiritualisme lui-même ? Sous tous ces respects de commande perçait un superbe dédain. On eût dit qu'aux yeux de ces orgueilleux philosophes la théologie fût une vieille douairière craignant les rhumes et soignant ses rhumatismes, retranchée dans sa demeure féodale, au milieu de ses parchemins poudreux qu'elle ne savait plus déchiffrer, refusant de sortir ou se hasardant tout au plus, à faire le tour de ses domaines dans de vieux carrosses depuis longtemps démodés. La jeune philosophie, au contraire, était prête à monter dans son char de feu, comme Élie, non pour visiter le monde surnaturel, royaume perdu où elle n'aurait rien à découvrir, mais afin de pousser plus avant l'exploration féconde et scientifique du monde de la nature.

Nos apologistes refusèrent de s'aboucher avec cette dédaigneuse puissance ; les bases sur lesquelles on proposait de traiter étaient absolument inacceptables. Pour être sœur et marcher d'un pas égal, il faut avoir une commune origine. La philosophie, comme toutes les sciences, est fille de la raison humaine ; la révélation est fille de l'esprit de Dieu. La science n'est nullement indéfectible ; sans cesse elle est contrainte de se reprendre et de se corriger elle-même. La révélation ne se trompe ni ne nous trompe jamais ; ses affirmations sont immuables comme le Dieu qui en est l'auteur.

Non, les sciences humaines, la philosophie, pas plus que les autres, ne sont point les sœurs de la science sacrée.

On a dit qu'elles en sont les servantes ; il est vrai, pourvu qu'on ne donne point à ce mot une signification trop abaissée. La sainte Écriture enseigne que la servante a sans cesse les yeux tournés vers sa maîtresse, attendant d'elle l'ordre et la permission de remuer et d'agir. Personne n'oserait imposer aux sciences humaines des conditions aussi dures. Non seulement elles ont le droit, mais encore l'obligation de voir, d'examiner, de parler, d'agir en toute liberté, pourvu que

chacune demeure dans sa sphère respective. Voilà pourquoi nous avons cru pouvoir revendiquer pour elles l'autonomie, une véritable indépendance. Cette indépendance n'est cependant que relative.

En effet, dans les questions où ces sciences se rencontrent avec la science supérieure et divine, la théologie, elles demeurent nécessairement subordonnées. Au lieu de contredire les affirmations de la doctrine catholique, elles doivent apporter à cette doctrine l'appoint de leur autorité ; leurs conclusions, si elles sont vraiment scientifiques, confirmeront les données certaines, authentiques de la révélation.

Si nous ne craignons de paraître téméraires, nous proposerions humblement aux apologistes de l'avenir une innovation de pure forme. Lorsqu'on traite avec des personnes ombrageuses, il faut bien user de quelques ménagements : pourquoi donc ne nommerions-nous pas les sciences humaines non plus les servantes, mais les dames d'honneur de cette grande reine qui de ses pieds touche encore la terre, mais a déjà le front dans les cieux, la sainte théologie ? Peut-être seraient-elles flattées de ce titre ? En ce siècle démocratique, on aime tant le blason ! Que si elles prétendaient porter couronne et être reines à leur tour, nous leur dirions : A votre souhait ! Mais la science divine sera votre impératrice, et vous demeurerez ses feudataires ; vous viendrez lui faire la cour ; les plus dignes orneront sa couronne, les autres porteront les pans de son manteau. Bref, soyez tout ce qu'il vous plaira, pourvu que l'ordre hiérarchique établi par le Dieu, auteur de la nature et de la grâce, de la foi et de la raison, soit maintenu et consacré.

Les répulsions qu'inspire à certains esprits le mouvement scientifique qui s'est produit depuis un siècle viennent en partie de ce que, à leurs yeux, ce mouvement s'est trouvé mêlé et comme confondu avec le flot montant de la démagogie. Impossible de le nier, les sciences physiques et naturelles ont mis à la disposition d'un plus grand nombre les merveilleuses ressources longtemps cachées dans les entrailles du sol ; elles ont étendu un certain bien-être. C'est là un progrès très légitime, excellent en lui-même, quoiqu'il ne soit point sans quelques périls. Nous ne consentirons jamais, pour notre part, à nous déclarer l'ennemi de cette démocratie chrétienne, dont Mgr Freppel a dessiné le portrait dans l'une des plus belles pages qui soient sorties de sa plume. Nous aussi nous voulons l'amélioration matérielle et plus encore l'amélioration morale et spirituelle des masses populaires. Mais il y a loin de cette démocratie prospère et vertueuse, laborieuse et pacifique, à cette démagogie criminelle, rongée de vices, avide de jouissances, ennemie du travail, incapable de la moindre économie et menant de front la révolte et la débauche. Or c'est cette démagogie qui menace de s'emparer des ressources nouvelles que fournit la science pour tout renverser et tout détruire. Faut-il s'étonner que ces ressources scientifiques deviennent suspectes et même odieuses, lorsqu'elles se trouvent en de telles mains ?

Gardons-nous toutefois d'entraînements irréflechis.

Au moyen âge, l'islamisme déborda sur une partie de l'Europe. Selon quelques historiens, partout où les musulmans s'établirent, Aristote fut étudié, commenté et enseigné avec un éclat qui donna quelque temps à l'islamisme lui-même un faux air de supériorité intellectuelle. Que firent nos théologiens catholiques, et en particulier saint Thomas ? Eurent-ils l'imprudence de confondre la doctrine péripatéticienne ou même la physique embryonnaire du philosophe de Stagyre avec les rêveries du Coran, le mouvement philosophique dont ils étaient les témoins avec le flot fangeux et sanglant de l'invasion ? Tout au contraire. Ils recueillirent ces sciences comme on recueille des perles dans le lit boueux d'un torrent ; ils les purifièrent, ils les baptisèrent, si je puis ainsi dire, et les firent entrer dans leurs Sommes.

Imitons cet exemple. Si les catholiques le veulent bien, il ne leur sera point impossible de s'emparer de ces sciences nouvelles, d'en pénétrer tous les secrets, d'en faire reluire toutes les certitudes pour les mettre au service de la vérité religieuse. C'est là une tâche qui s'impose ; elle nécessitera bien des efforts, il faudra des siècles pour l'accomplir. Qu'importent les difficultés et les longueurs du travail, pourvu qu'un jour il se tienne quelque part un congrès international de tous les savants catholiques où sera acclamée la parfaite harmonie des sciences humaines et de la science divine. Pourquoi donc un homme de génie n'écrirait-il pas la somme des temps à venir où cette alliance serait cimentée ? Si un homme ne suffit pas, Dieu, qui aime toujours Son Église, lui donnerait au besoin, nous en avons le ferme espoir, une pléiade de génies comme celle qui remplit le IV^e et le V^e siècle de notre ère. Ce miracle, du reste, ne sera point nécessaire. Nous estimons que de courageux et modestes travailleurs, unissant leurs efforts, pourront, Dieu aidant, élever à des hauteurs encore inconnues un monument apologétique où la science révélée apparaîtra rayonnante de gloire, entourée, comme d'une cour plénière, de ces sciences humaines qui, aujourd'hui révoltées, la contredisent et l'outragent. Ce qui est certain, c'est que le christianisme, après une lutte plus ou moins longue, dominera et inspirera les âges démocratiques et scientifiques, comme il a dominé et inspiré la monarchie de Louis XIV et notre grand siècle littéraire, la monarchie de saint Louis et la féodalité, l'empire de Charlemagne et la civilisation naissante. Le pape Léon XIII nous semble être le précurseur et le prophète de cette alliance et de ce triomphe. A l'heure où les ténèbres s'épaississent, debout sur le sommet de la colline vaticane battue par la vague révolutionnaire, ce grand Pape, au regard si profond et si sûr, à l'esprit si vaste et si synthétique, nous a dit : «Étudiez saint Thomas et les sciences». Toute la haute apologétique est là ; deux mots en résumé les lois essentielles : plénitude et harmonie.

II. LOIS DE L'APOLOGÉTIQUE POPULAIRE.

L'apologétique populaire s'adresse à ce grand public qui lit beaucoup et retient peu. Innombrables sont les personnes qui dévorent les romans en vogue, feuillettent les revues, parcourent d'un œil distrait leur journal et même les chapitres les plus piquants des livres nouveaux. Pour qu'il demeurât quelque chose de ces lectures, il faudrait classer, ordonner les notions multiples et diverses ainsi recueillies, les rattacher à des principes qui en éclaireraient l'ensemble et les détails, et aideraient à les retenir. C'est là un travail qui demanderait du soin, de la suite ; beaucoup s'en sentent incapables ; les autres refusent de prendre ce souci.

La tâche de l'apologétique populaire serait, croyons-nous, de donner à ces esprits superficiels quelque connaissance des vérités révélées. Elle n'a point à entreprendre des démonstrations complètes et rigoureuses de nos dogmes, moins encore à établir une harmonie parfaite entre ces dogmes et les sciences naturelles. Son but est plus modeste ; mais, pour l'atteindre, elle doit tout d'abord se rendre un compte exact des goûts et des aptitudes du grand public qu'elle se

propose d'instruire. Nous voudrions, afin de lui faciliter cette tâche, étudier avec quelques détails ce que nous oserions appeler le tempérament intellectuel et moral de ces masses populaires qu'il s'agit de conquérir ; elle verra mieux ensuite comment approprier ses argumentations et ses preuves aux exigences de ce tempérament.

I. Vers le milieu de ce siècle, un penseur d'une originalité puissante a écrit tout un livre sur *l'Affaiblissement de la raison et sa décadence en Europe*.

M. Blanc Saint-Bonnet étudie tout d'abord la nature et le caractère de cette décadence ; puis il en recherche les causes, et enfin il indique un remède. Les deux dernières parties de son travail appelleraient bien des réserves. A l'en croire, la principale source du mal, c'est l'éducation païenne de nos collègues ; en d'autres termes, ce sont les classiques grecs et latins ; le remède proposé, c'est le retour aux saines idées philosophiques et religieuses par le traditionalisme. Notre dessein n'est pas de ranimer ici des polémiques heureusement éteintes ; le besoin ne s'en fait nullement sentir. Personne aujourd'hui ne consentirait sans doute à maintenir, en ce qu'elle avait d'absolu et d'excessif, la thèse du *Ver rongeur des sociétés modernes* ; Mgr Gaume, s'il vivait encore, atténuerait lui-même quelques-unes de ses accusations. D'autre part, on a tenu compte de ce qu'il y avait de pratique et de réalisable dans les réformes demandées : les auteurs chrétiens ont une place plus considérable dans nos programmes d'études ; les classiques grecs et latins ont été expurgés avec un soin scrupuleux ; et ce qui, à notre avis, est plus important encore, ils sont enseignés partout, nous le voulons croire, dans un esprit de vigilance surnaturelle qui écarte tout péril. Le traditionalisme a été, lui aussi, jugé et condamné par l'Église ; la cause est finie. Sans doute il ne serait point impossible d'en retrouver ça et là de vestiges ; tout système qui a exercé quelque influence sur un certain nombre de générations ne périt presque jamais tout entier dans le siècle qui l'a vu naître. Les principes sur lesquels reposait celui-ci ont été frappés ; cela suffit ; abandonnons au temps le soin d'en emporter les derniers débris. Si M. Blanc Saint-Bonnet, en compagnie de nobles intelligences, s'est trompé sur ces deux points, le reste de son livre est excellent et inattaquable. L'abaissement de la raison publique est bien tel qu'il le décrit, et il s'accroît chaque jour ; les symptômes qui le manifestent sont plus inquiétants que jamais, les perturbations qui en sont la suite nécessaire nous épouvantent. Imaginez que les Pyrénées et les Alpes, chancelant tout à coup sur leurs bases, viennent à s'abîmer et à disparaître, jusqu'où se ferait ressentir le contrecoup de la catastrophe ? Qui le dira ? La configuration géographique de l'Europe en serait tout entière modifiée. La raison tient, dans la constitution intellectuelle et morale de l'humanité, une place plus grande que les Alpes et les Pyrénées dans la constitution physique du globe. Faut-il s'étonner que la dépression qu'elle subit depuis deux siècles ait déterminé des troubles profonds dans l'exercice et le développement des autres facultés de l'âme ?

Quelques-unes de ces facultés, et ce sont les plus importantes, ont en partie sombré. La conscience, qui n'est que la raison pratique, réglant d'après les lois éternelles du bien et du juste la conduite de la vie, a perdu sa rectitude. La volonté, ne recevant plus de lumière, ne sait qu'entreprendre ; repliée sur elle-même, elle se ronge dans une impuissance irrémédiable ou s'épuise dans des efforts sans suite et sans but. Les facultés inférieures n'ont plus aucun frein et se livrent aux plus folles extravagances. Bref, il s'est fait dans l'âme de nos contemporains un renversement presque total de l'ordre établi par le Créateur. Des causes bien autrement funestes et agissantes que les classiques grecs et latins ont produit ces grandes ruines. Les surexcitations malades de la sensibilité, les affolements de l'imagination sont dus à cette littérature peu classique et peu française qui ne respecte aucune des lois du bon sens et de la pudeur, et est le principe le plus actif de notre décadence. Veut-on juger de l'étendue du mal, des altérations profondes qu'a subies le tempérament intellectuel et moral de ce pays ? Que l'on compare notre littérature contemporaine à la littérature du siècle de Louis XIV, nos goûts et nos habitudes d'esprit aux goûts et aux habitudes de nos ancêtres.

On croit assez généralement, est-ce comme excuse à notre frivolité ? que le dix-septième siècle goûta peu l'éloquence de Bossuet. On concède que ses oraisons funèbres ne passèrent point inaperçues, peut-être à cause des solennelles circonstances où elles furent prononcées ; mais l'illustre évêque ne réussit que médiocrement dans le sermon proprement dit, et lorsqu'il montait dans la chaire de sa cathédrale et dans les chaires de Paris, le vide se faisait, dit-on, autour de lui. Une rhétorique ingénue met en regard de ces échecs les triomphes de Bourdaloue et cherche dans ce piquant contraste un bel effet littéraire. Cette légende vaut tout juste celle de Bourdaloue prêchant les yeux fermés (voir *l'Histoire de Bossuet*, par Floquet, et *Bourdaloue, sa vie et ses œuvres*, par le P. Lauras).

La vérité c'est que la société du grand siècle sut comprendre et apprécier son grand orateur. Bossuet fut admiré, non seulement dans l'oraison funèbre, dont il créa le vrai genre, et dans le panégyrique, auquel il donna une perfection jusque-là inconnue, mais bien dans le sermon. La cour et la ville faisaient assaut pour entendre ces instructions dont il ne nous reste que de majestueuses ébauches devant lesquelles le critique s'arrête, comme le voyageur apercevant les ruines du Parthénon au sommet de l'Acropole d'Athènes.

Nous concevions difficilement que les auditeurs qui se plaisaient aux fortes déductions théologiques de Bourdaloue n'eussent pas été saisis d'une admiration plus vive encore devant les sublimes envolées de l'aigle de Meaux. Les succès de l'éloquent jésuite n'ont jamais été contestés : tout le monde s'en allait « en Bourdaloue, qui frappait comme un sourd », disait dans son style pittoresque M^{me} de Sévigné ; les triomphes de Bossuet furent au moins égaux ; nous le constatons à la louange de son époque. Les femmes de ce temps trouvaient un charme particulier aux *Lettres sur la religion* de Mgr de Cambrai ; le *Traité de l'Existence de Dieu* leur était d'une lecture aisée et familière. Elles dissertaient, dans leurs salons, sur les questions ardues malencontreusement soulevées par le jansénisme, et s'essayaient à pénétrer les mystères de la grâce et de la prédestination. D'Aguesseau, laissait à son fils, comme le testament de sa foi chrétienne et de son paternel amour, des écrits qui feraient aujourd'hui honneur à nos meilleures plumes sacerdotales. Descartes écrivait son *Discours sur la méthode*, et Pascal méditait ces *Pensées* qui ont été son beau titre de gloire. L'influence du premier fut si grande, que l'on accuse, à tort ou à raison, Fénelon et Bossuet de s'être montré ses disciples trop dociles ; la secte hypocrite et remuante, qui avait pris le second pour secrétaire, lui avait déjà fait une réputation plus grande que son mérite.

Le théâtre n'était point inférieur à la philosophie et semblait à certains jours faire écho à la chaire elle-même, notamment lorsqu'on y applaudissait *Polyeucte*, et que l'on contraignait M^{me} de Maintenon à livrer *Athalie* à une publicité moins réservée et plus vaste que celle de sa maison de Saint-Cyr.

Pour comprendre et applaudir de tels chefs-d'œuvre, il fallait une raison ferme et élevée, un goût sûr, une remarquable intelligence du vrai et du beau, un parfait équilibre de toutes les facultés, un bon sens rare et exquis, toutes les qualités enfin de ce qui s'est appelé longtemps *l'esprit français*. C'est à l'école du dix-septième siècle que cet *esprit français* prit ses formes les plus achevées, qu'il s'habitua à mettre l'ordre et l'enchaînement dans les idées, une chaleur contenue mais persévérante, la souplesse, l'élégance, un éclat tempéré dans l'expression, les proportions harmonieuses dans l'arrangement des preuves, cette marche vive, allègre de l'argumentation ; pour tout dire en un mot, cet art exquis et difficile de la composition qu'aucun autre peuple n'a possédé au même degré.

Qu'on dise, si l'on veut, que les noms cités plus haut ne résument point toute la littérature d'alors, que cette époque vit éclore bien d'autres productions médiocres ou nulles. Qu'importe, si ces grands noms attirèrent tous les regards et conquièrent toutes les approbations, si leurs chefs-d'œuvre ont élevé l'idéal jusqu'à ces sublimes et lumineux sommets vers lesquels on sera toujours contraint de regarder lorsqu'on ne voudra pas déchoir ? De plus, nous estimons que ces qualités de *l'esprit français* ne demeurèrent point, comme on se l'imagine trop souvent, le monopole exclusif de ce monde très lettré, très raffiné, mais assez étroit que l'on appelait la cour et la ville. Les plus précieuses de ces qualités se retrouvent modifiées sans doute, mais encore reconnaissables, dans les rangs inférieurs, et jusque chez ces paysans pour lesquels Bossuet écrivait ce *Catéchisme des fêtes*, qui écraserait notre faiblesse et dégoûterait peut-être notre frivolité.

Les œuvres que l'on aime aujourd'hui ne ressemblent guère à celles de Bossuet, de Bourdaloue, de Fénelon, de Descartes, de Corneille ou de Racine ; ce ne sont, point les travaux utiles, les livres sérieux qui arrivent à la centième édition. L'effort intellectuel de nos contemporains s'épuise, paraît-il, dans la lecture du roman, et de quel roman ! En vain Octave Feuillet et F. Halevy feront-ils entendre, dans *la Morte* et *l'Abbé Constantin*, une protestation éloquente contre la dépravation du goût : on les écoute un instant et même on les admire, mais on s'empresse de retourner aux auteurs favoris. Emile Zola est le dieu du jour, et *Pot-Bouille* est l'idéal. L'école naturaliste règne en souveraine ; ses procédés sont connus ; elle aime et recherche le laid et l'odieux ; elle emploie pour le rendre des tons crus, des couleurs criardes, un style outré et brutal. Elle ne sait pas plus peindre un carrefour de Paris qu'une allée du bois de Boulogne, une orgie de banlieue qu'une scène champêtre, sans entrer dans des détails interminables, mortellement ennuyeux ; elle se pique d'exactitude et ne respecte ni la vérité, ni même la vraisemblance. Ses héros sont des monstres qui dépassent d'un premier bond les limites de la perversité humaine. Voilà ce que lisent, dit-on, les gens comme il faut, des femmes soucieuses de leur respectabilité.

Veut-on un autre diagnostic pour juger de la santé intellectuelle et morale du pays ? Que l'on aille au Théâtre-Français, lorsque s'y produisent trop rarement les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Que l'on compare le public de ces soirées tranquilles et artistiques aux foules haletantes qui s'étouffent devant les scènes où se jouent les pièces à scandale. Ici les frénétiques applaudissements dont on salue les passages les plus scabreux, les rires dont on souligne les intentions lubriques en diront plus que tout le reste. Vraiment nous sommes loin de Corneille et de Racine ; Molière lui-même, qui pourtant, selon le mot d'un critique, ne détestait pas la guenille, paraîtrait sans saveur à un public blasé. Bref, le théâtre contemporain est l'école de débauche la plus perfectionnée et aussi la plus dispendieuse qui fut jamais.

Il en est une autre cependant dont les influences sont plus étendues, presque universelles. On n'apprend rien à personne en disant qu'une certaine presse ne vit que de l'exploitation des passions perverses et des abjects instincts. L'autre, celle qui s'adresse à la société honnête, s'empare de toutes les questions à mesure qu'elles naissent, des plus hautes comme des plus infimes ; elle les discute sans la moindre compétence et les tranche avant de les avoir étudiées, au gré de l'opinion du moment. La forme ne vaut pas mieux que le fond. Naguère des journalistes dont le nom est dans toutes les mémoires furent les représentants des saines traditions littéraires ; chacun de leurs articles était une protestation contre les altérations dont est menacée notre belle langue française. Les écrivains de race disparaissent peu à peu sans être remplacés ; bientôt la presse populaire n'aura plus que je ne sais quel jargon démocratique sans forme et sans idée.

L'un des signes les plus manifestes de notre décadence intellectuelle, c'est l'ascendant que le journalisme exerce, disons mieux, l'oppression qu'il fait peser sur l'esprit du plus grand nombre. Les lecteurs reçoivent chaque matin des appréciations toutes faites sur les hommes et sur les choses, ils se déshabituent peu à peu du soin de penser ; au bout d'un certain temps, ils n'en ont plus la force, et deviennent serfs de leur journal. Leur raison se rapetisse, se ferme ; elle se fait exclusive, intolérante, et rejette de parti pris toute idée qui ne vient pas de ce petit clan de docteurs anonymes dont elle adore les oracles. C'est un enchevêtrement de servilisme, d'ignorance et d'imbécillité.

Le cœur des générations contemporaines est aussi malade que la tête. Un jeune écrivain qui, à chaque fois qu'il prend la plume, fait preuve d'une sérieuse érudition littéraire et d'un goût habituellement sûr, M. Paul Lallemand, étudiait récemment dans un article remarquable cette mélancolie mystérieuse et en apparence incurable dont notre siècle a tant souffert. Il interroge surtout les poètes, depuis René, promenant ses précoces désenchantements à travers les forêts vierges de l'Amérique, jusqu'à M. Paul Bourget et Sully-Prudhomme, laissant échapper de leur âme meurtrie des cris de suprême désespoir. Impossible de mieux conduire cette enquête : ces natures de poètes, sensibles, délicates, ouvertes à toutes les impressions, ne ressemblent-elles pas à ces harpes éoliennes qui, suspendues dans les bois sacrés de la Grèce antique, vibraient sous les moindres souffles. Remarquons-le, ce mal mystérieux a eu bien des phases et s'est bien des fois modifié. La mélancolie de René est la crise de l'adolescent qui n'a pas encore su entrevoir le but de la vie et donner une direction aux énergies puissantes qu'il sent monter du fond de son être. Sa tristesse est mêlée d'espoirs : aux heures les plus sombres succèdent des illusions charmantes, des rêves qu'il serait cruel de faire trop tôt évanouir.

Tel était l'état psychologique de la société française au début de ce siècle.

Bien autrement sombres sont les tristesses de l'heure actuelle : c'est la mélancolie du vieillard qui, assis sur des ruines, ne sait tirer que des leçons de désespoir des événements tragiques ou heureux qui ont rempli son passé. Tant de choses se sont effondrées sous ses yeux, et de celles qu'il estimait indestructibles ! Il sent que tout chancelle en lui-même et autour de lui. Une certaine foi restait encore : jusqu'ici, ce siècle avait cru au progrès indéfini des jouissances se multipliant avec les productions de son industrie ; voilà que cet espoir est déçu comme tous les autres. Un fatal appauvrissement semble envahir toutes les classes de la société. Les ouvriers, révoltés contre leurs patrons, disent n'avoir pas de pain ; des industries autrefois prospères sont ruinées par les grèves. L'agriculture ne trouve plus nulle part une rémunération suffisante et laisse en friche des terres autrefois couvertes de moissons. La gêne, le malaise, sont partout, excepté chez cette bande de politiciens pillards qui oppriment le pays et s'engraissent de la misère des autres.

En résumé, des esprits sans lumière, des cœurs tristes, des volontés défaillantes, des caractères abaissés, des imaginations affolées, une sensibilité fiévreuse, malade, des appétits insatiables, surexcités à l'excès : tels sont les traits généraux de notre tempérament intellectuel et moral, déformé par deux siècles pleins de commotions sociales, d'impiété sacrilège et de rationalisme ignorant et insensé.

II. Le lecteur se méprendrait étrangement sur notre pensée si, des considérations qui précèdent, il allait conclure que nous cédonc aux tentations de découragement et presque de désespoir qui ont égaré de nobles et puissants esprits. Il s'est formé au cours de ce siècle, parmi les catholiques, une sorte de pessimisme, qui diffère sans doute du pessimisme poétique et littéraire étudié par M. Paul Lallemand, et beaucoup plus encore du pessimisme philosophique de Schopenhauer et de ses imitateurs, mais qui n'en offre pas moins certains périls. A entendre ces excellents catholiques, tout est perdu ; notre société s'en va grand train à travers des décadences que l'on n'ose dire fatales, bien qu'il ne soit au pouvoir de personne d'en suspendre le cours, à cette catastrophe suprême qui, selon quelques-uns, n'est plus désormais très éloignée.

Pour nous sauver, il faudrait une intervention tout extraordinaire et miraculeuse de la Providence ; cette intervention, nous ne la méritons pas ; elle ne se produira pas, et nous périrons.

Faut-il l'avouer, ces théories de désespérance nous ont toujours semblé peu fondées et dangereuses ; jamais elles n'ont pu conquérir le moindre ascendant sur notre esprit, alors même qu'on mettait à leur service le prestige d'un style magistral, une métaphysique élevée, une logique puissante, et qu'on les entourait des paradoxes les plus ingénieux et les mieux faits pour séduire. A notre avis, tout les réprovoque et les condamne : la psychologie sociale, les enseignements de l'histoire et la doctrine catholique elle-même. S'il est vrai qu'un homme, si dépravé soit-il, peut toujours se relever, parce qu'il demeure libre et que Dieu ne lui refuse jamais une grâce au moins suffisante, pourquoi désespérer d'un siècle et d'une société ? La sainte Écriture ne nous dit-elle pas que Dieu a fait les nations guérissables ; elles aussi ont leur sort dans la main de leur libre arbitre, et la grâce ne leur manque pas. Si l'on reconnaît la puissance de cette grâce et de ce libre arbitre dans les unités qui composent la masse, comment pourrait-on la nier dans la masse elle-même ? Bien plus, il nous semble qu'ici la régénération est plus facile, car elle est favorisée par ce perpétuel renouvellement des générations qui n'a rien d'analogue dans l'individu. De plus, nous cherchons en vain dans l'histoire cette série de décadences qui, s'appelant et s'aggravant sans cesse, rendraient notre situation actuelle pire que toutes les précédentes. La vie de l'humanité se compose d'innombrables alternatives de bien et de mal, impossibles à prévoir, comme les déterminations de notre liberté et les desseins impénétrables de la Providence. Tantôt les nations s'abaissent et tantôt se relèvent ; tantôt elles avancent et tantôt reculent ; tantôt elles se corrompent et tantôt s'améliorent. Bref, nous ne croyons pas plus aux décadences continues et irrémédiables des catholiques pessimistes qu'aux progrès indéfinis et nécessaires de la libre pensée.

Il est vrai, nous n'avons plus le droit rigoureux de compter sur ces interventions extraordinaires et miraculeuses dont Dieu favorisait autrefois Son peuple, bien qu'elles soient toujours possibles à la miséricordieuse Providence. Mais en avons-nous le même besoin ? Ne sait-on pas que Jésus-Christ a mis au sein de Son Église assez de lumières et de forces pour subvenir à toutes les nécessités sociales qui peuvent se produire au cours des siècles. S'il n'a pas promis d'accroître le trésor de grâce et de doctrine que nous possédons, c'est que ce trésor suffit à tout. Donc, si corrompue que nous semble notre société française, si altéré que soit son tempérament intellectuel et moral, pour nous régénérer nous n'avons qu'à nous rapprocher de Jésus-Christ vivant dans Son Église. L'esprit public reconquerra sa lucidité et sa rectitude, sitôt qu'on lui aura redonné ces principes chrétiens qui éclairent et dirigent la vie sociale aussi bien que la vie spirituelle et religieuse des peuples.

L'apologétique populaire aura sa part dans cette œuvre de relèvement et de régénération, si elle sait approprier ses enseignements aux exigences, disons mieux, à la faiblesse de la raison contemporaine. Qu'on veuille bien le remarquer, il ne s'agit point évidemment d'altérer la doctrine, de dissimuler les dogmes qui répugnent le plus à l'esprit rationaliste, ni d'en voiler les mystérieuses profondeurs pour ne leur laisser qu'un caractère exclusivement philosophique. Non ! nous voulons qu'on fasse connaître toutes les vérités, en conservant à chacune sa physionomie propre ; que l'on dise tout ce qui est essentiel sans réticences ni atténuations d'aucune sorte. Il sera bien permis cependant de présenter ces vérités doctrinales par leur côté le plus accessible, d'en simplifier l'exposition, de choisir entre toutes les preuves qui les établissent celles qui auront le plus de prise sur l'esprit contemporain, et répondront le mieux à ses habitudes et même à ses préventions et à ses préjugés. Tel est, croyons-nous, le rôle de l'apologétique populaire.

M. Auguste Nicolas, dont la compétence en cette matière est absolument indiscutable, l'entendait ainsi : « Les dogmes chrétiens, écrit-il, ne sont incompréhensibles qu'en un sens. Ils présentent comme deux faces, l'une tournée du côté de Dieu ; c'est le *comment*, côté du mystère : Comment un Dieu peut-Il se faire homme ? Comment peut-Il mourir ? Comment peut-Il exister uniquement en trois personnes ? Mystère ! ! ! Mais les dogmes chrétiens sont compréhensibles par l'autre face, tournée du côté de l'homme ; c'est le *pourquoi* : Pourquoi Dieu s'est-Il fait homme ? Pourquoi est-Il mort ? Pourquoi nous a-t-Il manifesté Ses trois personnes ? Voilà qui est compréhensible, clair, inépuisable de richesses intel-

lectuelles et de fécondité morale ; et la lumière qui reluit de ce côté nous est un sûr garant de la vérité inconnue ici-bas, qui se dérobe à nos regards du côté de Dieu» (*Études philosophiques*, t. III, ch. XI, p. 85).

S'il faut en croire l'auteur des *Études philosophiques*, l'apologétique populaire s'attache presque exclusivement à mettre en lumière ce côté inférieur de nos dogmes, cette partie «compréhensible, claire, inépuisable de richesses intellectuelles et de fécondité morale». Le P. Lacordaire le lui reprochait dans une lettre mémorable que M. Auguste Nicolas a placée en tête de ses *Études*. «Votre livre en est la preuve d'un bout à l'autre ; vous avez un parti pris contre les éclaircissements qui se puisent dans la haute métaphysique religieuse ; non pas que vous fussiez incapable de ce genre de spéculation, mais parce que vous l'avez jugé peu propre à faire impression sur la généralité des lecteurs. Vous avez choisi dans la lumière les rayons qui vont à tous tes yeux. C'est le soin d'une piété humble et amie ; j'en ai pourtant du regret».

Nous l'avouons ingénument, il nous est difficile de partager ce regret. Que les conférenciers de Notre-Dame, s'adressant à un public savant, érudit ou réputé tel, sondent avec une respectueuse curiosité les profondeurs de la science sacrée, qu'ils essayent de donner, à la suite de nos grands théologiens, les raisons dernières de nos dogmes, nous n'y trouvons rien à redire. Mais lorsqu'on fait œuvre plus modeste et que l'on parle aux foules, il est avantageux et même nécessaire d'écarter de prime abord les questions qui déconcerteraient des esprits étrangers à toute spéculation philosophique. A quoi bon, par exemple, insister, comme le désirait le P. Lacordaire, sur les points les plus impénétrables du dogme de l'Eucharistie : la permanence des espèces après la disparition de la substance, ou l'inépuisable du corps de Notre-Seigneur sous le voile sacramentel ? Où serait le profit ? Parvint-on, ce qui est fort douteux, à faire entrer dans l'intelligence des masses les explications plus ou moins satisfaisantes de nos grands théologiens, on n'aurait réussi qu'à reculer un peu la borne du mystère pour se heurter à d'autres incompréhensibilités absolument irréductibles. Ne vaut-il pas mieux s'arrêter dès le début, et apprendre aux esprits sincères à s'incliner dans la respectueuse adoration d'une foi bien facile à justifier ? La doctrine n'en subsistera pas moins dans ses lignes essentielles ; l'apologiste n'a qu'à les suivre jusqu'au bout, au lieu de s'aventurer dans les chemins couverts et souvent sans issue d'une métaphysique hors de propos. Il n'étudiera pas le comment du mystère, selon l'expression de M. Auguste Nicolas, mais le mystère lui-même. Il ne recherchera pas «comment un Dieu a pu se faire homme», mais quel est ce Dieu-homme, si semblable à nous par toute une partie de Lui-même. Il ne se demandera pas «comment un Dieu a pu mourir», mais quels sont les bienfaits qui découlent pour nous de cette mort.

C'est ce qu'a fait, avec un rare succès, l'auteur des *Études philosophiques*. Le P. Lacordaire le constate en ces termes : «Vous conduisez le lecteur, et c'est là votre plus heureuse innovation, jusqu'au fond des mystères chrétiens, non pas seulement pour les adorer en vertu de la parole suprême qui les a promulgués comme une loi, mais pour y puiser, par une contemplation directe, des raisons de les vénérer et de les aimer. Saint Thomas, dans sa *Somme contre les nations*, avait entrepris déjà ce travail de persuasion par la force même du dogme ; vous y revenez, mais avec une autre manière. Saint Thomas s'ouvrait passage à travers l'obscurité des mystères par le fer et l'acier d'une métaphysique à toute épreuve ; vous avez mieux aimé, en y pénétrant à votre tour, nous montrer leurs rapports intimes avec les besoins de notre cœur et les grandes lois de la société». Nous aimons à entendre l'illustre dominicain reconnaître qu'il peut exister une dogmatique très sérieuse et suffisamment approfondie en dehors de ces élucubrations métaphysiques, où se plaisait un peu trop parfois la subtilité de son génie.

Nous croyons que cette dogmatique est la seule qui convienne à l'apologétique populaire ; et encore elle n'entre dans l'esprit des masses qu'à force d'explications très simples, très claires et parfois assez longues et détaillées. C'est ici que devient absolument indispensable cet art de développer, qui est l'une des grandes forces de l'éloquence. Rien ne lasse les esprits aujourd'hui si débilités comme ces accumulations d'idées, de preuves, d'argumentations, auxquelles se complaisent certains orateurs, ceux qui débutent pour l'ordinaire. On dirait qu'ils se seraient imposé la rude et inutile tâche de condenser dans un seul discours le traité théologique récemment appris. La thèse leur semblerait affaiblie s'ils nous faisaient grâce d'un seul syllogisme. Les maîtres ont une autre méthode. Dans l'abondance des idées qui s'offrent à leur esprit, ils en choisissent une qu'ils fécondent au sein d'une longue et patiente méditation ; tout leur discours en sortira naturellement et sans effort. Qu'on lise le P. Félix, par exemple. Ce qui le distingue, croyons-nous, c'est la nouveauté et l'originalité de sa conception ; elle lui est si personnelle, qu'il suffit très souvent d'entendre le seul énoncé du discours, pour en reconnaître l'auteur. Le second trait de sa physiologie oratoire, c'est la puissance du développement. Après avoir donné une idée générale, mais exacte et rigoureusement philosophique de son sujet, il le décompose, passe en revue tous les éléments et tire de chacun des lumières que l'on ne soupçonnait pas. La démonstration marche, pour ainsi dire, d'un pas régulier, en ligne directe. L'orateur, s'il se détournait un peu à droite et à gauche, cueillerait au passage des idées qui s'offriraient d'elles-mêmes, enrichiraient son cadre et donneraient peut-être au discours une allure plus libre, plus dégagée, et aussi plus de variété et d'ampleur. Ce vigoureux esprit dédaigne de prendre cette peine ; on dirait qu'il a fait la gageure de ne rien devoir qu'à l'intensité de sa méditation, et de tout tirer du fond même du sujet, si bien que son discours n'est que l'évolution méthodique de l'idée doctrinale proposée dès le début. Ce procédé de développement suppose une très grande force intellectuelle.

Il en est un autre auquel nous trouvons plus de charmes. Chacun sait que ce monde, avec les êtres innombrables et si divers qu'il contient, a de singulières analogies avec le monde surnaturel. La nature et la grâce sont deux ordres qui se superposent, mais qui se tiennent et dont tous les points se correspondent. Dieu les a disposés d'après un plan d'une unité parfaite dans l'infinie variété de ses détails ; Il n'a fait la nature que pour être le support de la grâce ; le temps avec les événements qui le remplissent est une préparation à l'éternité. Faut-il s'étonner si l'on rencontre à tous les degrés de frappantes similitudes, si l'intelligence des choses terrestres et inférieures nous conduit à l'intelligence des réalités de l'ordre surnaturel ? La multiplicité de nos facultés intellectuelles et morales dans l'unité substantielle de notre âme est une image de la multiplicité des personnes divines dans l'unité de l'Essence incréée : ainsi le mystère le plus incompréhensible a son reflet en nous. L'union de notre âme et de notre corps, substances si distinctes, si différentes, séparées même

par une sorte d'antagonisme de nature, nous aide à concevoir l'union de la divinité et de l'humanité dans la personne de Jésus-Christ. L'étroite solidarité qui lie les membres d'une même famille éclaire d'un certain jour cette heureuse et bien-faisante solidarité que l'Incarnation du Verbe a établie entre le Fils de Dieu et tous les baptisés. Nous nous expliquons mieux l'étonnante communauté d'intérêts qui en résulte, la réversibilité des mérites expiatoires de Jésus-Christ sur nous, et les bénéfices que nous en pouvons recueillir. La constitution de l'Eglise ne diffère pas tant de la constitution de certains États que l'organisme politique de ceux-ci ne nous rende plus sensibles et plus palpables les plans et desseins du Christ dans la formation de cette société supérieure dont nous sommes les citoyens et les fils.

On conçoit facilement quelle impression profonde des dogmes ainsi présentés par d'habiles apologistes produiraient sur l'esprit des masses. La raison publique est affaiblie, mais non éteinte ; le sens du vrai s'est émoussé, mais il n'a pas péri. L'atmosphère intellectuelle que respire ce siècle est faite d'ignorances, d'erreurs, de préjugés et de mensonges, mais il s'y rencontre encore bien des idées saines et justes. Que l'apologétique signale ces ignorances, dissipe ces erreurs, flétrisse ces mensonges ; qu'elle fasse appel à toutes les idées saines et justes ; qu'elle affirme et promulgue en même temps et les vérités rationnelles et les dogmes supérieurs de la foi : l'esprit public se redressera dans un effort salutaire ; il s'appropriera vite un enseignement qui répond à ses plus impérieux besoins ; il reconquerra avec ces certitudes naturelles et surnaturelles son activité et sa rectitude d'autrefois. On le verra peut-être repousser cette littérature abjecte de l'école naturaliste, les livres frivoles, les poésies lubriques qui déshonorent le théâtre. La presse n'exercera plus cet étonnant et tyrannique empire ; si l'on continue à lui demander des renseignements et des faits, on se réservera du moins le droit si légitime de les apprécier comme il convient. Pourquoi donc cette régénération intellectuelle ne s'opérerait-elle pas ? On a vu plusieurs fois, dans le long cours des siècles, de semblables réveils.

Le christianisme n'a pas seulement prise sur la raison, il saisit tout l'homme. Les protestants nous ont longtemps reproché la splendeur de nos fêtes et l'éclat de nos cérémonies. Les fleurs qui parent nos autels, l'encens qui fume devant nos tabernacles, les harmonies puissantes qui remplissent l'enceinte de nos cathédrales, les blanches robes des jeunes lévites, l'or et la pourpre des vêtements sacerdotaux, tout leur semblait condamnable, en flagrante opposition avec l'esprit évangélique. Il a fallu trois siècles pour leur apprendre qu'une religion qui prétend surnaturaliser et sanctifier tout l'homme, doit parler aux sens et à l'imagination comme à l'esprit. Leurs sectes piétistes se rapprochent de plus en plus de cette liturgie catholique tant décriée au début de leur prétendue réforme. Du reste, les dogmes en apparence les plus austères, entre autres le dogme fondamental de la Rédemption par la croix, renferment une douceur cachée qui séduit surtout le cœur. Mille fois nous en avons été le témoin. Un jour nous vîmes entrer dans une église une femme vêtue de longs habits de deuil et entourée de trois petits enfants. Des spasmes douloureux secouaient sa poitrine, et elle avait beaucoup de peine à étouffer ses sanglots ; deux ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues. Elle se dirigea vers l'autel de la Vierge ; là, un sculpteur habile avait représenté la divine Mère louant sur ses genoux le corps inanimé de son fils Jésus. Cette femme se prosterna, puis, soulevant son voile, elle promena un long et méditatif regard sur tous les détails de cette scène, comme si elle eût voulu les graver au fond de son imagination. Ses lèvres étaient pâles, tremblantes et entr'ouvertes pour laisser échapper une prière qu'elles ne parvenaient pas à articuler. Nous la considérâmes de loin, dans un sentiment de compassion respectueuse et émue. Il nous sembla voir le calme renaître sur cette physionomie et dans ce cœur ; les mains se joignirent ; la tête s'inclina ; la prière fut longue, et lorsque cette grande et courageuse chrétienne se releva, il y avait dans ses yeux plus que de la résignation, je ne sais quelle sérénité douce et tranquille qui désormais ne la quitta plus ; nous en eûmes plus lard l'expressif témoignage. Cette femme avait eu, dans cette demi-heure de prière douloureuse, une révélation plus complète du christianisme. Avec son cœur brisé, elle avait mieux compris que jamais le mystère de la croix.

Le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas, et elles sont les plus persuasives. C'est avec le cœur que l'on entend, à travers les dix-neuf siècles qui nous séparent du Golgotha, les sanglots de la Vierge-Mère, et aussi ces grands cris, ces prières et ces supplications que le divin Crucifié, au dire de saint Paul, élevait vers les cieux à ses derniers instants. Le christianisme est amour plus encore que lumière ; il est grâce aussi bien que vérité. C'est le cœur qui recueille la grâce et s'enivre de l'amour ; la raison n'a ici qu'une part très secondaire ; voilà pourquoi elle ne réussit point à pénétrer toute seule dans les profondeurs du mystère de la croix.

Nous pourrions dire la même chose de la doctrine des sacrements et de la grâce. Aux fonts baptismaux, c'est le cœur qui tressaille sous les premières et chaudes effusions de la vie divine ; c'est lui qui ressent les célestes ivresses de la première communion ; c'est à lui qu'aboutissent les liens sacrés et indissolubles que le Christ ourdit de Ses puissantes mains entre les époux ; c'est lui encore qui éprouve la suprême suavité de ce sacrement institué pour adoucir les angoisses de l'agonie.

Si l'on veut voir réunies en une seule toutes ces scènes éparses pour l'ordinaire le long de l'existence humaine, on n'a qu'à lire, dans le *Récit d'une sœur*, les pages où M^{me} Craven nous montre Albert de la Ferronnays couché sur son lit de mort et, après avoir reçu le Viatique et l'Extrême-Onction, assistant au baptême et à la première communion de l'épouse à l'amour de laquelle il allait être arraché. Les influences du christianisme sur le cœur sont là palpables et vivantes. On ne les saisit jamais mieux qu'en les étudiant chez certaines natures élevées, délicates, victimes d'une prédestination mystérieuse, tant elles semblent nées pour souffrir. Leur vive imagination, leur sensibilité exquise, leur cœur aimant, offrent plus de prise à la douleur. Comme elles ont pénétré d'un premier regard le fond des choses humaines et leur irrémédiable néant, elles en ont le dégoût et aspirent à vivre par delà. Voyez, par exemple, cette Eugénie de Guérin, semblable à l'oiseau qui étend les ailes pour s'envoler vers de plus chaudes et plus lumineuses régions. Son frère Maurice n'est plus ; une implacable destinée la retient en ce monde, rongée de regrets sans cesse renaissants ; mais la grâce l'a depuis longtemps saisie et transfigurée. Aussi quelle résignation, quel courage dans l'épreuve ! quelle passion de s'immoler ! quelle amoureuse obéissance ! quel empressement à saisir, pour l'épuiser jusqu'à la lie, le calice d'amertume que lui présente la main d'une rigoureuse Providence !

Il appartient à l'apologiste de rechercher dans la religion ce côté fortifiant et consolateur, de relever les âmes, de les arracher à ce pessimisme qui a pris parmi nous tant de formes, à cette mélancolie qui est l'une des maladies de ce siècle. C'est à lui de recueillir le baume qui découle de la croix, afin de l'offrir à tous les cœurs brisés. Toutes les pages sorties de sa plume, tous les discours tombés de ses lèvres, en devraient être remplis. Qu'il se garde pourtant d'une sentimentalité excessive qui, tout en affectant des airs religieux, une certaine piété, n'en demeurerait pas moins dangereuse, car elle exciterait ces facultés imaginatives et sensibles qu'il s'agit de diriger et surtout de pacifier. Peut-être M. l'abbé Bougaud n'a-t-il point échappé complètement à ce péril dans son grand ouvrage : *le Christianisme et les temps présents*. L'épisode qu'il raconte à propos de l'extrême onction a éveillé quelques scrupules. Nous le voulons croire, il y a dans ces pages une piété sincère. La mort, en y projetant son ombre, leur donne une sorte de consécration religieuse et une sainte gravité. Nous plaindrions le lecteur qui ne se sentirait pas saisi de compassion et d'un certain respect à la vue de cette pure enfant qui va mourir, et de ce prêtre qui l'aide à se déprendre de tout, même des étreintes sacrées de la famille. Cependant ces scènes répétées et ainsi décrites n'éveillent-elles pas des émotions trop naturelles, je ne sais quel attendrissement humain qui laisse l'âme affaiblie et comme pénétrée de cette mélancolie malade contre laquelle il importe de réagir ? Nous avons gardé de cette lecture des impressions mélangées sur lesquelles il serait inutile d'insister ; très heureusement le chapitre que nous citons tranche sur le reste du livre ; c'est comme une note discordante dans un concert qui ne manque ni de beauté ni d'harmonie. *Le Christianisme et les temps présents* est particulièrement remarquable au point de vue qui nous occupe (inutile de rappeler ici les réserves que nous avons déjà formulées à un autre point de vue). M. Bougaud excelle à peindre les choses du cœur ; sa plume éveille plus d'émotions que d'idées. Nous aimerions pour notre part quelque chose de plus ferme, un tissu plus serré, une argumentation plus vigoureuse. L'impression aurait été plus forte sans aucun doute ; mais n'eût-elle pas perdu en étendue ce qu'elle aurait gagné en profondeur ? Peut-être est-ce ainsi, à doses légères, entremêlée de sentiments et de considérations morales, qu'il convient aujourd'hui de présenter la doctrine à ce grand public frivole et incapable d'accepter une plus substantielle nourriture ?

M. Paul Lallemand termine son intéressante étude sur le pessimisme littéraire par ces éloquentes paroles : « Dieu veut aujourd'hui que Ses prêtres soient établis dans une science et une culture pleines d'honneur pour la foi. Ne viendra-t-il donc pas le prêtre que nous attendons, comme Lacordaire il y a quarante ans, et qui saura s'emparer de cette chère jeunesse de France pour la jeter frémissante et vaincue, mais toujours fière, noble, aimante, généreuse, dans les bras et jusqu'au cœur de Celui qui a tant aime les jeunes âmes, le Seigneur Jésus-Christ ? » Le génie est un don précieux que Dieu mesure avec une sorte de parcimonie et qu'Il n'accorde qu'aux générations qui le méritent. Les Lacordaire seront toujours rares ; mais ils peuvent se multiplier indéfiniment (les prêtres établis dans une science et une culture pleines d'honneur pour la foi). Cette science et cette culture supposent une double étude : l'étude de la saine doctrine puisée aux plus pures sources, chez les grands scolastiques et chez ces Pères et ces docteurs des premiers siècles qui possédèrent le secret à peu près perdu aujourd'hui, paraît-il, d'agir puissamment sur les masses : l'étude de la société contemporaine, étude plus difficile peut-être et plus délicate, car elle requiert plus d'initiative et de perspicacité, une observation constante, dégagée de ces enthousiasmes parfois peu consciencieux qui refusent de voir le mal qu'il s'agirait de combattre, libre aussi de cet esprit de dénigrement systématique, de ce pessimisme découragé et amer, qui trouve plus commode de calomnier ce pays que de l'arracher, au prix de mille sacrifices, à ceux qui l'oppriment et le dépravent. Les écrivains et les orateurs ainsi formés donneraient bien vite à l'apologétique populaire un éclat que depuis longtemps elle ne connaît plus : Dieu daigne nous en envoyer des légions !

CHAPITRE III - L'APOLOGÉTIQUE ET LES SCIENCES HISTORIQUES

Personne n'ignore la faveur dont jouissent parmi nous les études historiques et le développement qu'elles ont pris depuis un siècle. M. Duruy inscrivait naguère, au programme du simple baccalauréat ès lettres, l'histoire universelle, non seulement dans ses lignes générales, mais avec des détails tellement nombreux et circonstanciés, que pour les retenir il eût fallu plusieurs années d'un travail permanent et exclusif. Ce programme a dû être allégé, mais la belle ardeur qui l'inspira ne s'est pas ralentie. On a créé pour l'histoire une licence spéciale dont le brevet est fort recherché. Après l'avoir obtenu, les jeunes gens continuent des études qui, très arides au début, n'offrent bientôt plus que des jouissances relativement faciles. Les instruments de travail ne leur manquent point, et, ce qui est plus précieux encore, ils trouvent près de maîtres expérimentés des encouragements et des directions sûres. Pour arriver à des résultats très appréciés, un talent hors ligne n'est pas nécessaire ; il suffit d'un peu, ou, si l'on aime mieux, de beaucoup de patience, d'un certain esprit de suite et de ce flair que l'habitude développe, si même elle ne le crée. A ces conditions on entre dans ce monde de l'érudition que de méchantes langues disent être un peu trop pénétré de son importance et légèrement dédaigneux de ce qui ne lui appartient pas. On est bien contraint de l'avouer, les productions qui en sortent ne sont point sans valeur et deviennent de plus en plus nombreuses. Personne n'écrit aussi facilement qu'un érudit. Tel homme, M. Jules Simon par exemple, qui a versé toute sa tête dans quelques volumes, pleins d'idées personnelles et de bonne et belle littérature, eût rempli à lui seul des rayons entiers de bibliothèque, s'il se fût adonné aux travaux d'érudition tels qu'on les comprend aujourd'hui. Il est vrai, la composition de ces livres érudits est médiocre¹ ; l'art d'écrire n'y brille qu'au second rang : il con-

¹ Comme chacun ne peut être jugé avec une pleine compétence que par ses pairs, laissons la parole à un érudit de profession, M. Max Muller, associé à l'Académie des inscriptions et belles lettres, professeur à l'université d'Oxford : « Combien ce serait une utile discipline pour leur esprit (il s'agit de nos érudits), s'il leur fallait acquérir cet art qui permet d'exposer les questions les plus compliquées et les plus délicates sous la forme la plus simple et la plus palpable. De même, quelle salutaire préoccupation pour les hommes voués aux recherches indépendantes, si, après avoir réuni dans de volumineux dossiers toute une masse de documents et de faits, ils avaient constamment devant les yeux la crainte d'un juge impatient qui ne veut entendre que des choses importantes, essentielles, se rapportant au fond même du débat, et qui déteste toutes les digressions, sans s'inquiéter des recherches qu'elles supposent ! Il se publie à peine de nos jours un seul livre qu'on ne put abrégé de moitié en supprimant tous les hors-d'œuvre. Si ces auteurs pouvaient se déci-

venait peut-être à l'histoire descriptive et littéraire, telle qu'on la concevait autrefois, mais ce genre est à jamais fini. L'histoire, avide de renseignements, se soucie fort peu de la phrase ; elle est devenue érudite et documentaire ; tous les vrais savants applaudissent à cette révolution.

Il nous semble que, pour apprécier au point de vue catholique l'érudition contemporaine, nous n'avons rien de mieux à faire que de rechercher les sources où elle puise et les périls qu'elle pourrait faire courir à l'Église et à la foi elle-même. Nous examinerons ensuite quelle attitude il convient à l'apologétique de conserver en face de cette puissance nouvelle, ou du moins considérablement rajeunie et fortifiée.

I. Les civilisations grecque et latine demeurèrent longtemps l'objet principal des recherches de l'érudition. Il en devait être ainsi ; outre que ces civilisations ont jeté au sein de l'antiquité un éclat incomparable, elles sont plus rapprochées de nous, et leurs débris, purifiés et transformés par le christianisme, sont entrés dans la constitution du monde moderne. Nos langues sont dérivées de leurs langues ; nos codes sont remplis de leurs lois ; plusieurs de nos institutions sont imitées de leurs institutions. Leurs monuments sont encore debout, ou jonchent de leurs ruines notre sol, traversé dans tous les sens par ces routes indestructibles le long desquelles défilèrent leurs légions. Les moines du moyen âge transcrivirent les chefs-d'œuvre de leur littérature et en composèrent de volumineuses bibliothèques. Au début de l'ère moderne, les Grecs du Bas-Empire fuyant le cimetière des Turcs, maîtres de Constantinople, cherchèrent un refuge en Italie et y réchauffèrent l'amour des belles-lettres. Ce n'est pas que, parmi ces exilés, il y eût des écrivains ou des savants du premier ordre. La Grèce, qui fut longtemps la terre classique du beau, ne possédait plus que de très pâles reflets de sa gloire antique ; on n'y rencontrait qu'une érudition épilogueuse et abaissée, incapable de créer aucune œuvre nouvelle vraiment grande et digne. Mais des semences, que l'on croyait à jamais stériles et mortes, reconquirent leur vitalité sitôt qu'elles rencontrèrent un sol favorable et les conditions climatériques qui leur conviennent. Ainsi en fut-il de l'esprit grec. Les scolastes byzantins, se répandant dans les villes de l'Italie, y élevèrent des chaires qu'environna une jeunesse studieuse, avide de les entendre, et formèrent des disciples qui bientôt les eurent fait oublier. Pour n'en nommer que deux, Bembo et Sadolet parlaient le latin du siècle d'Auguste. Les conversations de la villa Médicis rappelaient les entretiens de Cicéron avec ses amis sous les frais ombrages de Tusculum ; et, en assistant aux tournois académiques qui s'improvisaient un peu partout, on se fût cru transporté sur l'Agora, lorsque Démosthène subjuguait les foules athéniennes, plus sensibles aux charmes de sa belle éloquence qu'aux outrages mêmes de Philippe. On appela ce mouvement *la Renaissance* ; de fait il y eut alors une germination intellectuelle comparable à la germination d'un merveilleux printemps. Les pouvoirs publics la favorisaient ; la cour pontificale fut le rendez-vous des lettrés ; Léon X les combla de faveurs et de largesses ; ses recommandations les suivaient partout où il leur plaisait d'aller et leur ouvraient toutes les portes. Les Médicis rivalisaient avec la papauté dans l'amour et le culte de la littérature et des arts. Rome et Florence furent le double foyer d'où ce mouvement se généralisa et envahit la Péninsule tout entière, la France et les autres parties de l'Europe. C'est à dater de cette époque que les auteurs grecs et latins devinrent classiques et formèrent presque partout le fonds de l'instruction nationale. On serait tenté de croire que ces vieux classiques, dont nos maîtres fatiguaient autrefois nos jeunes oreilles, ont été tellement étudiés qu'ils n'ont plus rien à nous apprendre. C'est une grave erreur, paraît-il. Pour qui les pénètre, en rapproche les textes, afin de les expliquer et de les compléter les uns par les autres, il y aurait là encore sur le monde grec et romain, sur son organisation domestique, politique et sociale, les révélations les plus curieuses et les plus inattendues. C'est en s'inspirant de ces auteurs que M. Fustel de Coulanges publiait naguère un volume d'un haut intérêt, *la Cité antique*, qui éclaire d'un jour nouveau tout un côté de ces civilisations que nous croyions connaître.

Nous n'en sommes qu'à demi surpris : une société policée comme l'était celle-là est chose si complexe, qu'on n'est jamais bien sûr d'en avoir saisi tous les éléments, pénétré tous les secrets. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir un travail considérable commencé depuis longues années, le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, par MM. Daremberg et Saglio, et poursuivi avec trop de lenteur, au gré des savants.

Le champ de l'érudition devait s'agrandir presque indéfiniment devant l'avidité curieuse de ce siècle. En 1798, le général Bonaparte, dont les destinées politiques se faisaient à peine pressentir, emmenait avec lui, dans son expédition d'Égypte, quelques savants qui devaient explorer la terre des sphinx, ce monde inconnu dont les monuments, chargés d'héroglyphes jusque-là indéchiffrables, demeuraient ensevelis sous les sables du désert, quand ils n'étaient pas exposés aux brutales et ignorantes mutilations des Arabes et des Turcs. M. Thiers nous a raconté les efforts de cette petite troupe de savants, leurs surprises, leurs espérances, les résultats acquis et les innombrables problèmes dont ils laissèrent à d'autres la solution. Ce fut le point de départ d'une science nouvelle qui s'enrichit encore chaque jour, l'Égyptologie. Après les guerres de la révolution et de l'empire, lorsque princes et peuples furent las de s'égorger, on reprit l'expédition scientifique de 1798, plus féconde que toutes les expéditions militaires qui l'avaient fait oublier. Les corps savants s'y intéresseront ; des hommes déjà illustres en eurent la direction et étudièrent sur place ce monde antique, à mesure qu'on en exhumait les débris. Qui n'a entendu prononcer les noms de MM. Champollion, de Rougé, Maspéro et de tant d'autres ? Quel homme un peu initié à ces sortes d'études n'a suivi, avec une curiosité anxieuse, la longue série de leurs tâtonnements, de leurs hésitations et de leurs doutes ? Qui n'a admiré la sûreté de leur coup d'œil et n'a éprouvé un véritable tressaillement de joyeuse surprise, lorsque de nouvelles découvertes venaient confirmer leurs pressentiments et récompenser leurs efforts ?

Ces explorations s'étendirent. On jugea, non sans motif, que les plaines de l'Asie qui avaient vu se former et s'étendre des empires fameux et s'élever ces cités immenses que l'on appelait Ninive et Babylone, devaient receler des trésors

der à omettre tout ce qui ne doit servir qu'à faire valoir leur science, à montrer les difficultés qu'ils ont dû vaincre, ou à appeler l'attention sur l'ignorance de leurs prédécesseurs, bien des volumes de trente feuilles se réduiraient à des brochures de cinquante pages, et vraisemblablement produiraient alors un plus grand effet que sous une forme plus ambitieuse». (*Essais sur l'histoire des religions : la Genèse et le Zend-Avesta*, p. 202.)

également précieux. Cet espoir ne fut pas déçu. Les fouilles entreprises ont mis à découvert des temples, des palais, des villes entières. Elles ont fait pénétrer à l'intime de ces sociétés disparues ; c'est leur vie politique, religieuse et sociale qui renaît, pour ainsi dire, sous nos yeux. Les explorateurs, en entrant dans l'un de ces édifices à demi ou presque complètement ruinés, reconstituent sa structure générale, en fouillent tous les recoins. Les moindres objets leur fournissent des renseignements utiles ; ils interrogent non seulement les inscriptions qui couvrent les murs, les statues qui les décorent, mais les pièces de monnaie, les médailles, des ustensiles de cuisine perdus dans la poussière. Les sarcophages que l'on découvre par centaines ne portent pas seulement, comme les tombes actuelles, un nom, un titre, une date ; ils racontent parfois la vie de celui qui y repose. Les bandelettes qui enveloppent les momies égyptiennes sont elles-mêmes chargées d'inscriptions qui vous livrent, à mesure qu'on les déroule, les renseignements les plus curieux sur le personnage dont vous tenez les restes, sur les événements publics auxquels il fut mêlé, et les faits de sa vie privée. Parfois vous pouvez lire le jugement porté sur lui après sa mort, les malédictions ou les regrets donnés à sa mémoire.

Il est impossible d'entrer dans les palais de Karsabad sans que les scènes grandioses dont ils furent le théâtre ne revivent comme d'elles-mêmes. Ces rois orgueilleux qui, au dire de l'Écriture, se vantaient d'avoir tout créé, même le fleuve dont ils avaient construit les digues, viennent en quelque sorte au-devant de vous. Les voici dans la splendeur de leurs cours, entourés de leurs officiers ; voici sur ces murailles les portraits de leurs soldats dont vous étudiez les costumes, les armes, les grades hiérarchiques ; voici encore les nations vaincues avec leurs rois enchaînés. Chaque palais a sa bibliothèque : ces terres cuites, régulièrement taillées et couvertes de caractères nettement dessinés, sont autant de feuillets qui forment, en se réunissant, des volumes si nombreux, qu'une vie d'homme ne suffirait pas à les parcourir. On connaît la langue dans laquelle ont été écrits ces livres vraiment nouveaux par leur ancienneté elle-même. Les érudits la lisent presque couramment ; ils l'ont comparée avec les langues de même famille et savent en quoi elle leur ressemble et par quel point elle en diffère. Vous n'avez point à traverser les océans pour étudier ce monde ressuscité ; lui-même est venu au-devant de vous ; il habite nos musées. Le British Muséum, à Londres, possède une partie des bibliothèques assyro-babyloniennes ; elles y occupent une place considérable ; leur classement a nécessité un travail immense qui n'est point encore achevé. Les volumes-spécimens, en état de parfaite conservation, dont on a décoré certaines salles, sont là pour exciter la curiosité du visiteur, bien plus que pour la satisfaire. Au Louvre, le musée égyptien vous fournira sur l'empire des Pharaons des renseignements beaucoup moins complets sans doute, mais d'un haut intérêt.

Enfin, pour rendre plus facile l'étude de ces civilisations disparues, l'estampe, la gravure, la photographie reproduisent monuments, personnages, inscriptions, tout, en un mot. On peut en faire à peu de frais des collections que rehausse parfois un certain mérite artistique ; des livres sont remplis de ces précieux documents qui, il y a un siècle, auraient fait l'orgueil des amateurs, et qui sont aujourd'hui entre les mains de tous.

Un monde presque aussi inconnu que l'Égypte et l'Assyro-Babylonie devait être révélé à nos contemporains. Nous ne sommes nullement surpris que les encyclopédistes, aveuglés par leurs préjugés impies, n'aient vu dans le moyen âge qu'une longue époque de barbarie sauvage et d'ignorante crédulité. Mais ce qui étonne un peu, c'est que le XVII^e siècle, si religieux et si perspicace, n'en ait pas entrevu les splendeurs. Nos cathédrales gothiques ne disaient rien au goût pourtant si pur de Fénelon ; ce grand artiste n'y voyait qu'un entassement de pierres fort audacieux, mais sans harmonie et sans beauté. Peu d'hommes songeaient à dépouiller les innombrables manuscrits que ces siècles déjà éloignés avaient transmis à une postérité ingrate. L'érudition, nous l'avons déjà dit, concentrait ses efforts sur les littératures grecque et latine, qu'elle étudiait, soit dans les auteurs profanes, soit dans les Pères et les docteurs des premiers siècles. Bossuet céda-t-il à ces préjugés en arrêtant à Charlemagne son *Histoire universelle* ? La main de Dieu aurait-elle cessé de lui apparaître aux approches des croisades ? Son génie troublé n'aurait pu découvrir alors l'application des grandes lois providentielles qui jusque-là avaient présidé aux élévations et aux abaissements des empires ? Il serait peu révérencieux de le penser.

Quoi qu'il en soit, une érudition, distraite ou occupée d'autres choses, négligeait les pièces originales qui racontent la genèse de notre civilisation, les invasions et le mélange des peuples barbares, les triomphes du christianisme, la formation de cette dure féodalité que le pouvoir royal, aidé des communes émancipées, eut tant de peine à abattre, et enfin ce fait immense que l'on appelle les croisades. Aujourd'hui ces pièces sont étudiées avec une averse curiosité. La porte de nos archives est ouverte à tous ; on livre à qui les demande ces documents précieux, manuscrits ou imprimés. Ceux-ci sont très nombreux et le deviennent de plus en plus. Depuis les mémoires pour servir à l'histoire de France, publiés sous les auspices de M. Guizot, d'immenses collections ont été éditées avec des tables qui permettent au moins exercé de s'en servir. Les pièces manuscrites ont été inventoriées et classées avec un soin scrupuleux ; on en a dressé des catalogues qui facilitent singulièrement les recherches que l'on y voudrait faire. La paléographie sait reconnaître l'âge d'un manuscrit à l'inspection des caractères, aux abréviations, à la distribution des lignes, au style des miniatures, à l'agencement des vignettes et ornements dont il est enjolivé, enfin à cent autres signes qui la trompent très rarement. La diplomatique achève ce que la paléographie a commencé ; elle examine les caractères internes : formules de convention, titres, indications de dates, style, mots et tours de phrases. Tout lui sert pour contrôler et vérifier les données déjà acquises et fixer la valeur et l'authenticité des documents soumis à sa critique. Nous connaissons des érudits qui, par un travail personnel, sans avoir fréquenté l'école des chartes, se sont rendus maîtres de tous ces procédés et ont entrepris des recherches déjà couronnées de succès. Si l'on veut bien réfléchir à l'abondance des sources où elle puise, à la multiplicité et à la variété des renseignements qui lui arrivent de toutes parts, à toutes les ressources que lui fournissent la rapidité des voyages, l'étude des langues, le rapprochement et le mélange des peuples, les recherches déjà faites, on s'expliquera aisément les progrès extraordinaires de l'érudition contemporaine. Désormais il n'est plus permis de toucher à un point quelconque de l'histoire sans être au courant de ces progrès, sans consulter les documents originaux. On a dit que les annales de tous les peuples étaient en train de subir une refonte absolue et radicale. Cette affirmation est peut-être un peu trop radicale et trop absolue elle-même ; mais ce qui nous semble hors de doute, c'est que bien des procès que l'on avait cru à jamais tranchés seront soumis à des révisions nécessaires, et qu'il faudra modifier bien des appréciations re-

gardées comme définitives. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons ; la vérité, d'où qu'elle vienne, ne nous effraie nullement ; elle a des droits supérieurs, devant lesquels nous sommes prêts à nous incliner, pourvu qu'elle soit elle-même bien et dûment établie.

Le rôle de l'érudition sera donc désormais considérable. Mais pourquoi l'exagérer et la contraindre à sortir de sa sphère légitime ?

N'avons-nous pas vu naguère l'école éclectique, incapable de formuler des doctrines qui lui fussent propres, entreprendre l'analyse de systèmes depuis longtemps oubliés, passer en revue des rêveries dont quelques-unes ont été le déshonneur de l'esprit humain, au lieu de mûrir dans de longues et patientes méditations les problèmes qui sont l'objet propre des études philosophiques ? N'était-ce pas substituer l'histoire de la philosophie à la philosophie elle-même ? Nous ne pouvons voir là, pour notre part, qu'un aveu d'impuissance. Un peu moins d'érudition et un peu plus de dogmatique ferait bien mieux notre affaire.

S'agit-il d'une question de droit ou de jurisprudence ? Vite on se met à la recherche de tous les précédents ; on les énumère sans vous faire grâce d'aucun. Si vous avez assez de patience pour écouter, on passera en revue tous les codes ; vous assistez à un cours de législation comparée qui peut se prolonger à l'infini. Le procédé est excellent, mais l'abus en est déplorable, et c'est l'abus que nous critiquons. Si l'on avait en tête quelques-uns de ces grands et féconds principes que fournit le droit naturel ; si surtout on se sentait assez de fermeté et de rectitude d'esprit pour en faire une sage application aux circonstances actuelles, on y trouverait, ce me semble, une lumière plus sûre que dans cette interminable et ennuyeuse exhibition de lois étrangères ou surannées.

Encore l'érudition, une érudition souvent fausse et de mauvais aloi, à la place de la science réfléchie et consciencieusement interrogée. Il n'est pas jusqu'au domaine de l'art et de la littérature qui n'ait été envahi. Tout récemment on présentait en Sorbonne une thèse sur l'emploi de la préposition *ab* dans le latin wisigoth ; le candidat avait dû écrire une centaine de pages sur cet intéressant sujet. Des goûts et des couleurs on ne dispute pas. Laissons le jeune érudit à ses innocentes amours.

Nous n'avons pas la moindre rancune contre la philologie. Il ne faudrait pas cependant que la grammaire même comparée se substituât complètement à l'art d'écrire. On nous dit que cette révolution est en train de se consommer ; nous le regretterions pour cette belle langue française à laquelle nos pères, qui n'étaient pas des érudits, ont donné un si grand lustre ; car elle serait menacée d'une altération profonde. Nous imiterions sur ce point l'Allemagne érudite et nuageuse, pleine d'un mépris hautain pour la composition et le style, alors même qu'il s'agit de thèses littéraires. Dans un certain monde, l'heureux mortel qui, envoyé en mission scientifique aux frais de l'État, met la main sur un vieux manuscrit copte ou arménien encore inédit, ou bien relevé une inscription chaldéenne de quelque intérêt, se voit comble de plus d'éloges que s'il eut écrit l'une des oraisons funèbres de Bossuet. C'est que l'éloquence et la littérature sont choses vaines et creuses, de la pure rhétorique.

Nous avouons humblement ne point partager ces superbes dédains. Un homme qui écrit seulement vingt pages, vraiment grandes et belles, montre, à notre avis, plus de force intellectuelle que n'en exigent les investigations et les recherches dans lesquelles se complait l'érudition. C'est que, si nous ne nous trompons, le style ne se sépare point de l'idée ; ce n'est point, comme on semble le croire, une sorte de placage tout extérieur, une marqueterie plus ou moins brillante dont on la revêt ; c'est l'idée elle-même qui s'éclaire, s'illumine et donne à chaque mot sa transparence, à chaque phrase ses contours, à chaque page son développement logique, sa grâce et ses harmonieuses proportions ; c'est l'idée qui s'étend et se féconde sous le regard qui la contemple ; c'est l'idée qui apparaît dans ses profondeurs intimes, avec les principes premiers sur lesquels elle repose et les conclusions lointaines qui en découlent, avec tous les éléments complexes qui la constituent ; c'est elle qui, en se montrant tout entière, nous contraint de dire : Voici qui est beau comme la vérité !

Lorsque l'idée est pauvre, le style ne saurait être riche ; aussi tout grand écrivain est un penseur ; qu'on nous permette jusqu'à nouvel ordre de le préférer à l'érudit. Bref, l'érudition ne peut que fournir les faits qui sont comme les matières premières de la science, faits que celle-ci coordonne et apprécie, dont elle dégage et formule les lois à la lumière de principes plus élevés. Lui assigner un autre rôle, c'est mentir à la nature et renverser l'ordre établi par Dieu ; c'est faire plus de cas de la mémoire que du jugement et de la raison elle-même. Lors donc que l'esprit d'un siècle n'aime et ne recherche que les faits, c'est une preuve manifeste qu'il s'abaisse. Il ne se plaît dans cette sphère inférieure que parce qu'il manque de forces pour monter. Les doctrines lui font peur ; le scepticisme l'envahit. Bientôt il ne connaîtra plus ces hautes et graves spéculations scientifiques où l'esprit français portait cette clarté, cette limpidité, cette force logique qui sont ses qualités géniales. Serions-nous au début d'une ère de décadence, et les scolastes du Bas-Empire seraient-ils sur le point de ressusciter parmi nous ?

Si nous ne craignons de sembler ici dresser un réquisitoire, nous poursuivrions l'érudition jusque sur le terrain qui lui est propre ; nous ferions remarquer qu'il ne faut point confondre l'érudit avec l'historien. L'érudit compulse des documents, les passe au crible d'une critique exercée et rigoureuse, les apprécie et les juge, en marque l'authenticité et la valeur. L'historien choisit dans cette masse tout ce qui peut servir à son but ; il s'attache aux faits révélateurs, en note les traits essentiels, caractéristiques. Ces éléments s'appellent, s'ordonnent et s'enchaînent dans sa narration ; ils se complètent, s'éclairent réciproquement, et surtout ils vivent. Une époque ressuscite sous vos yeux ; vous assistez à la lutte de ses passions et de ses intérêts, de ses instincts bas et généreux ; à ses progrès ou à ses décadences ; aux nobles entraînements qui la portèrent à l'apogée de sa grandeur ou aux illusions qui l'égarèrent et la perdirent. Telle fut la méthode de MM. Thiers, Thierry, Michelet à ses bons jours, et dans un ordre plus élevé, avec des principes meilleurs, de Charles de Montalembert, du duc de Broglie, des vrais maîtres, en un mot. Certes, ces hommes, eux aussi, compulsèrent et étudièrent les documents originaux ; mais parce qu'ils furent de grands artistes, des écrivains habiles, au lieu d'étaler maladroitement, comme tant d'autres, leur érudition, ils mirent une sorte de coquetterie littéraire à la dissimuler pour on faire mieux goûter les fruits.

M. Taine nous semble tenir le milieu entre les deux écoles : l'école descriptive et littéraire, et l'école que nous avons appelée documentaire et érudite. Il s'est créé un genre à part, que nous n'avons rencontré encore sous aucune autre plume, et qui révèle, avec beaucoup de lectures, une rare vigueur intellectuelle. Il dépouille, pour ainsi dire, sous les yeux du lecteur les lourds dossiers de ses personnages ; il feuillette d'une main rapide et exercée les innombrables pièces qui les composent et prend dans chacune le trait essentiel. Ses citations brèves, caractéristiques, avec l'indication des sources, se multiplient, s'enchaînent, se complètent et finissent par former un tableau exact et vivant quoique très chargé, l'une de ces toiles historiques comme nous en avons vu au Louvre. Les personnages y sont si nombreux, si entassés quoique dans un certain ordre, ils ont tant de saillie et de relief, qu'on voudrait les saisir tous, mais sans y réussir. Cela plaît beaucoup et fatigue un peu. Pour nous, nous avons éprouvé ce double sentiment à chaque fois que nous avons ouvert la grande et belle histoire des *Origines de la France contemporaine*. Ce n'est plus la narration de M. Thiers, aisée, élégante, nourrie d'érudition et de documents sans doute, mais qui vous emporte sans que vous vous en aperceviez à travers les événements eux-mêmes qu'elle fait revivre. M. Taine suppose les événements déjà connus de son lecteur ; ce qu'il fait revivre, ce sont les hommes qui en furent les acteurs ; ce qu'il analyse avec une implacable sagacité, ce sont leurs intentions scélérates, leurs secrets et invouables mobiles, leurs vices hideux ; c'est leur bassesse, leur férocité. A certains moments, il ressemble à un grand justicier qui évoquerait des ténébreuses profondeurs de l'enfer ces sinistres bandits de notre révolution, pour le plaisir de projeter sur le point le plus ulcéré et le plus hideux de leur âme un rayon vengeur. Le psychologue se fait sentir bien plus que l'historien. Ce procédé est trop puissant pour qu'il se généralise ; rarement, croyons-nous, on essaiera de l'imiter. Si l'érudition se manifestait plus souvent sous cette forme, l'admiration ferait bientôt taire toutes les critiques.

Avant d'être érudite et documentaire, l'histoire ne s'est point montrée toujours impartiale envers l'Église. Joseph de Maistre a dit que, depuis trois siècles, elle n'avait été qu'une permanente conspiration contre la vérité. Cette affirmation un peu absolue de l'illustre philosophe peut être prise à peu près au pied de la lettre, s'il s'agit de l'histoire écrite par les rationalistes et les incrédules. Il y a toujours ou, il y aura toujours au sein du catholicisme beaucoup de défaillances, parfois des prévarications monstrueuses. Que l'historien les constate et les flétrisse, c'est son droit ; nul ne songe à le lui contester ; à notre avis, c'est son devoir, car avant tout il faut être sincère et vrai. Jamais du reste personne n'aura pour le mal de plus énergiques réprobations que l'Église elle-même. Mais ce qui ne peut être permis, c'est d'exploiter ces scandales, c'est de les raconter avec un luxe de détails arrangés à plaisir dans le but de frapper l'imagination du lecteur, c'est de les recueillir le long des siècles, de les rapprocher dans un récit mensonger, comme s'ils formaient une suite ininterrompue et étaient à eux seuls l'histoire elle-même. Des plumes malfaisantes se sont imposé cette tâche. Ce n'est pas tout : on a essayé d'en rendre responsable l'Église, qui en a si cruellement souffert. Pour comble d'outrages, des énergumènes ont prétendu que ces scandales étaient le fruit naturel et nécessaire des enseignements catholiques. L'historien avait disparu pour faire place au calomniateur.

Tout le monde sait que, pendant de longs siècles, la société civile et la société religieuse furent étroitement unies, jamais cependant à tel point que chacune n'eût son action propre, distincte et même indépendante dans sa sphère légitime. Le pouvoir royal, dans un but politique très justifiable pour l'ordinaire, a-t-il pris des mesures que nos mœurs et nos habitudes contemporaines ne nous permettent guère de comprendre et qui peuvent nous sembler violentes et même odieuses, immédiatement on en charge l'Église, alors même qu'elle les a désapprouvées. Au lieu d'enregistrer, par exemple, les blâmes énergiques que la Cour romaine a plusieurs fois élevés contre les procédés de l'inquisition espagnole, qui fut, surtout à certaines époques, un tribunal bien plus politique que religieux, on rendra l'Église responsable des sévérités, excessives peut-être, déployées pour garantir la sécurité des pouvoirs publics et l'intégrité de l'État. On refuse de comprendre que l'Espagne catholique, si longtemps entamée par les Maures, demeurait pressée sur ses frontières méridionales par des haines exterminatrices, et minée au dedans par cette juiverie ambitieuse, âpre au gain, toujours prête à se faire complice de l'invasion. Le mouvement antisémite qui s'est produit de nos jours dans toutes les parties de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, jusqu'au fond de la Russie, et qui a eu son contrecoup à Paris même, les explosions de colère provoquées par les agissements ténébreux et l'insatiable cupidité des juifs modernes, devraient nous rendre plus indulgents pour nos ancêtres. On s'explique aisément que les populations du moyen âge aient eu recours à des répressions excessives, lorsqu'elles sentaient remuer dans leur sein ces hypocrites et permanentes hostilités que les siècles eux-mêmes n'ont pu adoucir. L'histoire impartiale a l'obligation de mettre en lumière ces circonstances très atténuantes, si elles ne sont pleinement justificatives. L'histoire rationaliste les dissimule avec soin. Ce qu'elle cache avec plus de soin encore, ce sont les incontestables et immenses bienfaits répandus à pleine main par l'Église sur ces peuples qui lui étaient attachés par les liens de la plus vive gratitude. A l'entendre, on dirait qu'il n'y a eu dans ces longs siècles que des luttes implacables et fratricides, des guerres religieuses, des répressions sanglantes et odieuses, des autodafés et des Saint-Barthélemy. Le reste ne compte plus.

En devenant érudite et documentaire, l'histoire rationaliste aurait-elle changé de nature, et ses dispositions envers l'Église se seraient-elles modifiées ? Nullement. Bien qu'elle marche le dos courbé sous le poids de parchemins poudreux, et qu'elle ait la prétention d'appuyer chacun de ses dires sur des pièces originales, n'allons pas croire qu'elle soit absolument infaillible. Si elle sait lire les vieux manuscrits, elle est plus habile encore à les interpréter ; demandez à M. Renan, qui est passé maître en l'art de solliciter les textes. Peut-être est-ce un travers d'esprit de notre part. Nous le dirons quand même : notre défiance grandit dans l'exacte mesure où les hommes de cette école font montre d'érudition. Plus ils multiplient les citations et exhibent de documents, plus nous les soupçonnons de méditer l'escamotage de quelques vérités ; les pièces justificatives sont comme le rideau derrière lequel se consomme cette opération intéressante.

Enfin les textes, si nombreux soient-ils, ne disent pas tout et souvent laissent subsister bien des lacunes. Celles-ci ne sont là, paraît-il, que pour ménager à nos érudits de plus éclatants triomphes ; sans ces lacunes, en effet, ils ne pourraient déployer leur talent de divination. M. Renan, par exemple, a-t-il jamais éprouvé quelque embarras ? Pas le

moindre : il invente tout simplement, avec une aisance parfaite et un air de très grande bonhomie, les pièces qui manquent au dossier. Et quel art exquis il y met ! car, il faut bien le reconnaître, nous tenons en M. Renan un érudit de mince valeur, croyons-nous, mais un styliste très délié, très délicat. Cédez-vous au charme de sa narration, il vous conduit doucement du terrain des faits dans le domaine des fictions les plus ingénieuses, et la transition est si bien ménagée, que vous l'apercevez à peine. Tout d'abord il hasarde timidement son hypothèse ; il l'atténue au besoin par une série de peut-être. Puis il s'attache à vous en montrer toute la vraisemblance. Voyez, vous dit-il, les choses ont dû se passer ainsi. De la vraisemblance à la quasi-certitude il n'y a qu'un pas ; on le franchit lestement, et le récit, ondoyant au début, prend un air d'assurance qui enlève à la plupart des lecteurs la pensée même de contester.

Nous devons à M. Renan et à ses congénères un autre progrès dans le mal. Autrefois l'histoire rationaliste se contentait le plus souvent d'attaquer et de calomnier l'Église ; elle abandonnait à la fausse philosophie le soin de porter des coups plus décisifs. L'érudition contemporaine a saisi tout ce que cette méthode avait d'incomplet et d'inefficace. Qu'importe, en effet, d'enlever au grand arbre quelques-unes de ses branches ou de le dépouiller de ses feuilles et de ses fruits, si surtout ces branches repoussent, si ces feuilles reverdissent et que ces fruits redeviennent plus abondants. Le but qu'elle poursuit est plus radical ; elle imite ces vers rongeurs qui se cachent dans les racines et dévorent la vie à ses sources. L'érudition contemporaine s'est attaquée à ces faits qui contiennent et portent en eux les doctrines elles-mêmes et que, pour cette raison, on appelle les faits dogmatiques. Des lors que l'action divine se manifeste en ce monde et veut être aperçue des hommes, elle doit nécessairement revêtir des formes humaines. Pour entrer en communication avec nous, Dieu est contraint, si je puis dire, en vertu des lois établies par Lui, de chercher des moyens proportionnés à notre nature, de parler un langage humain. La révélation, qu'elle ait été recueillie sur les lèvres du Verbe fait chair ou sur celles des prophètes qui préparèrent Sa venue, est un fait humain dans ses parties extérieures. C'est à ce côté humain des faits dogmatiques que la critique de nos érudits s'attache exclusivement ; elle refuse de voir autre chose. Tout ce qui dépasse la nature est, à ses yeux clairvoyants, nul et non avvenu ; c'est l'inconnaissable qui ne répond à aucune réalité. Dieu ne compte pas ; s'Il existe, défense à Lui d'intervenir dans les affaires de l'humanité, désormais émancipée de tout surnaturel.

Au reste nos érudits ne sont nullement embarrassés pour rendre compte des faits dogmatiques : ils en demandent l'explication au milieu dans lequel ces faits se sont produits ; ils interrogent les mœurs, les coutumes, les opinions, les philosophies, les langues, tous les documents écrits, et surtout les traditions populaires, les légendes. Celles-ci jouent un rôle principal dans leur système ; c'est en elles que nos érudits voient poindre le fait dogmatique ; ils en suivent le développement à travers les siècles, vous montrent comment il s'est grossi, amplifié en s'appropriant tous les éléments qui avaient avec lui quelque analogie. Cette genèse fut longue et laborieuse ; bien des générations y ont travaillé ; un jour enfin le dogme fut complet. Par une heureuse coïncidence, tout en favorisant la promulgation ; les esprits, poussés par une sorte d'instinct, allèrent à sa rencontre ; mille influences répandues dans l'atmosphère intellectuelle en déterminèrent l'explosion. Un homme véritablement inspiré, un envoyé du Ciel, en trouva la formule intégrale, et les peuples l'acclamèrent. Cet homme fut tour à tour Brahma, Zoroastre, Confucius, Çakia-Mouni, Mahomet, et Jésus-Christ. Le trésor des traditions sacrées s'était accru ; l'évolution religieuse avait fait un pas ; l'humanité avait pris conscience d'une partie d'elle-même ; les vérités immanentes qu'elle porte dans son sein s'étaient dégagées et brillaient d'une lumière plus vive. Ainsi s'expliquent tous les faits religieux qui se sont produits dans le monde, car la nature est toujours semblable à elle-même, et les lois auxquelles elle obéit sont partout identiques. La germination dogmatique dont la Palestine a été le théâtre, il y a dix-neuf siècles, s'était manifestée bien des fois, et longtemps auparavant, sur différents points du monde oriental. Il ne faut pas chercher seulement dans le mosaïsme et les phases diverses qu'il a traversées la préparation et comme la préface du christianisme : cette préparation est bien plus large, cette préface est autrement solennelle ; elle se compose de toutes les éclosions religieuses qui ont précédé. Toutes doivent être tenues pour vraies, quoique à des degrés inégaux, selon qu'elles se sont échelonnées le long des siècles. Le christianisme est le dernier terme de cette évolution, et c'est là son grand et inappréciable avantage, la vraie cause de sa supériorité.

Ainsi la critique historique tient la chaîne des traditions sacrées de l'humanité. Du reste ces traditions sacrées ont, au sein même de Paris, leurs interprètes très autorisés ; ces docteurs forment une sorte de concile permanent chargé de les expliquer et de les propager.

Nous prions le lecteur de prendre très au sérieux cette affirmation.

Naguère il existait, dans l'enceinte de l'antique Sorbonne, une faculté de théologie ou les sciences ecclésiastiques avaient leurs représentants et leurs organes. On y enseignait, selon des programmes plus ou moins définis, le dogme, la morale, l'exégèse, l'histoire, l'éloquence, la patrologie, etc. L'érection de cette faculté remonte à cette époque, aujourd'hui oubliée, où l'université de France, quoique très laïque, éprouvait cependant le besoin de rassurer les familles et de donner à la religion de trente millions de Français quelques garanties. Le gouvernement d'alors avait tenu à placer à la tête du corps enseignant cette faculté qui représentait, avec une autorité assez contestable peut-être, mais cependant réelle, l'union de la science et de la foi, de l'État et de l'Église sur le terrain de l'éducation nationale. A mesure qu'il est devenu républicain, l'État s'est fait athée et persécuteur ; il a entrepris d'anéantir, non seulement le christianisme, mais toute croyance vraiment spiritualiste au sein de ce pays ; par simple mesure budgétaire il a supprimé la faculté théologique de Sorbonne et les facultés analogues établies dans quelques-unes de nos villes de province. Pour les remplacer, il a créé ce que l'on appelle la section des sciences religieuses, annexée à l'École pratique des hautes études et installée, nous dit-on, dans les locaux affectés auparavant à la faculté de théologie. C'est cette section des sciences religieuses que nous avons appelé le concile permanent de l'impiété rationaliste. Son occupation principale sera de détruire, au nom du criticisme historique, toute foi religieuse dans l'âme des jeunes gens, et, s'il se peut, dans la France lettrée tout entière. Que quelques-uns des professeurs chargés de ces cours soient mus par l'amour de l'étude et ne se proposent qu'un but d'érudition, c'est possible ; mais qu'importe ? Ce qui nous préoccupe avant tout, c'est la pensée qui a présidé à l'organisation de cet enseignement. Cette pensée n'est que trop évidente. Pouvait-on attendre autre chose de ce fanatique doc-

trinaire de la libre pensée qui attaquait naguère à la tribune du sénat, et en sa qualité de ministre de l'instruction publique, avec un acharnement de sectaire auquel M. Ferry lui-même ne nous avait pas accoutumés, les dogmes essentiels du christianisme ? La section des sciences religieuses compte au moins douze chaires ; elle comprend ce que nous appelons des cours secondaires ou préparatoires. On y étudiera toutes les religions imaginables : religions de l'Inde, religions de l'extrême orient, religions de l'Égypte, religions sémitiques, religions de l'Arabie, etc. En d'autres termes, on exhamera de la poussière de leur sépulcre, où ils dormaient à peu près inconnus de l'Europe et en partie oubliés de leurs sectateurs eux-mêmes, tous les faiseurs de religions. Ils se lèveront pour entourer le Christ et Le déshonorer, s'il se peut, en Lui imposant la fraternité de leur imposture ou de leurs fanatiques illusions, en Le saluant comme le plus habile et le plus heureux de tous.

Que tel ait été le dessein des organisateurs, nous n'en pouvons douter. Aussi les parties principales du programme sont confiées à des hommes sûrs, dont les opinions sont connues, et qui ont donné des gages au rationalisme le plus avancé et le plus radical ; ce sont les intransigeants de la libre pensée. M. Ernest Havet explique l'histoire des origines du christianisme ; Albert Réville, l'histoire des dogmes ; Jean Réville, l'histoire de l'Église chrétienne ; d'autres moins connus, la littérature chrétienne, le droit canonique, les épîtres de saint Paul, etc.. On le voit, il s'agit ici, non d'influences cléricales à contenir dans de justes bornes ou de prétendus droits de l'État à sauvegarder, mais de doctrines fondamentales. Ce sont nos dogmes, c'est la divinité de Jésus-Christ, Son existence elle-même avec tous les faits qui s'y rattachent, qu'on livre aux négations audacieuses et ignorantes de la libre pensée. L'attaque sera directe, continue, implacable. Ces professeurs ont été placés là pour détruire ; la plupart sauront répondre aux intentions du pouvoir. Ils ont, pour accomplir leur œuvre, le prestige d'une grande situation et toutes les ressources qu'elle comporte. Si nos bibliothèques ne suffisent pas à leur fournir des éléments d'études assez nombreux, on créera en leur faveur des missions scientifiques. Ils iront, aux frais des contribuables, où il leur plaira, partout où il y aura espoir de rencontrer une arme contre la vérité religieuse. Au dehors comme à l'intérieur, les influences gouvernementales et administratives seront mises à leur service. Pour eux on entreprendra des fouilles, on relèvera des inscriptions, on remuera les bibliothèques, on transcrira des documents, on traduira des livres entiers, dans l'Inde, au fond de la Chine, du Japon, etc. Bref, on leur fournira tous les éléments dont leur critique et leur érudition peuvent avoir besoin pour renverser le christianisme. Que nos apologistes regardent souvent du côté de la Sorbonne. Si nous ne nous trompons, dans un avenir très prochain il sortira de la section des sciences religieuses des livres perfides, qui ne seront que l'écho d'un enseignement auquel on devra nécessairement répondre.

II. L'apologétique aura désormais une double lutte à soutenir : sur le terrain des faits dogmatiques, sur le terrain des faits sociaux ; c'est une histoire des religions à entreprendre pour faire resplendir d'une plus vive lumière les divines origines du christianisme ; c'est l'histoire ecclésiastique à maintenir dans les saines traditions, confirmées par une critique pénétrante et prompte à s'emparer des moyens nouveaux que lui fournit l'érudition contemporaine.

Les faits doctrinaux forment comme trois groupes ; ils se rattachent soit au mosaïsme prophétique, soit à la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, soit à la constitution de l'Église. La création, la chute, la promesse du Rédempteur, la promulgation du Décalogue, constituent le premier groupe. Le second est formé des mystères essentiels du christianisme : l'Incarnation, de laquelle tout le reste découle, la Rédemption elle-même, la grâce avec les sacrements qui nous la communiquent. Enfin au troisième groupe appartiennent l'organisation de l'Église par Jésus-Christ, son animation par l'Esprit divin, qui est le principe de sa perpétuelle fécondité. Ces faits portent et contiennent tous nos dogmes ; ils ne sont, à proprement parler, que la série des manifestations de Dieu dans le temps, la succession non interrompue de Ses interventions dans les affaires de l'humanité. «Plus clairs que la lumière du soleil, nous dit Bossuet, ils nous font voir notre religion aussi ancienne que le monde. Ils montrent par conséquent qu'elle n'a point d'autre auteur que Celui qui a fondé l'univers ; qui, tenant tout en Sa main, a pu seul et commencer et conduire un dessein où tous les siècles sont compris».

Si vous voulez vous former une idée exacte de la manière dont les faits dogmatiques ont été défendus jusqu'ici, il n'est besoin que d'ouvrir la théologie catholique et de parcourir le traité qui en est le nécessaire préambule, celui de la vraie religion. Le P. Hurler, professeur à l'université d'Innsbruck, dans son excellent *Compendium*, l'intitule fort justement, ce me semble : *Apologia revelationis christianæ*, apologie de la révélation chrétienne. Les preuves qui y sont exposées se ramènent à deux chefs principaux. Les premières sont appelées preuves internes ou intrinsèques ; elles se tirent de l'évidente supériorité de la doctrine, de la sublimité du dogme, de la parfaite sainteté de la morale, de l'ascendant que dogme et morale exercent sur les esprits et sur les cœurs, où ils créent la foi et la vertu, une foi que rien n'ébranle, une vertu devant laquelle les ennemis eux-mêmes sont saisis d'un involontaire respect. Il y a là tous les éléments d'une démonstration qui, bien conduite et poussée jusqu'au bout, semblerait, à première vue, absolument irréfutable. Cependant, d'après nos apologistes eux-mêmes, on ne saisit la valeur de ces preuves que si l'on se trouve dans certaines dispositions intimes, étrangères à un trop grand nombre. Les esprits pervers sont fort peu sensibles à la sublimité du dogme, et si les cœurs gâtés sont comme instinctivement avertis de la perfection de la morale évangélique, c'est pour la mieux haïr et en détourner plus soigneusement leurs regards. Ils n'ont pas ces yeux illuminés du cœur dont parle saint Paul, *illuminatos oculos cordis*, qui seuls peuvent découvrir tout ce qu'il y a de divin dans la révélation.

Il faut donc une démonstration plus incontestable et que nul ne récuise ; cette démonstration existe ; elle se compose de preuves palpables, tout extérieures et en quoique sorte matérielles : le miracle et la prophétie.

Ici les apologistes font défiler devant nous la longue série des prophètes de l'Ancien Testament, qui tous annoncent le Messie promis, en décrivent les caractères, racontent, bien des siècles à l'avance, Sa vie, parfois dans les moindres détails, et surtout les circonstances qui ont marqué Sa naissance, Sa passion et Sa mort. Chacun ajoute un trait, un coup de pinceau à la divine figure ébauchée par ses prédécesseurs, si bien qu'un jour le portrait se trouve achevé, et de main de maître. Il n'y a plus qu'à attendre l'avènement du personnage auguste qu'il annonce, pour vérifier l'étonnant accord qui existe entre les deux. Ce qui rend cet accord plus extraordinaire, plus merveilleux, c'est la multiplicité des peintres qui ont

travaillé à une œuvre dont chacun ne découvrirait qu'une partie. Cependant l'unité du dessin est parfaite ; et dès lors il devient évident comme le soleil qu'un seul esprit a tout conçu et tout dirigé. Cet esprit, c'est le grand Dieu dont la pensée embrasse tous les siècles, dont le bras atteint d'une extrémité de l'univers à l'autre, dispose les événements comme Il Lui plaît et les fait converger vers le but qu'Il s'est marqué à lui-même au sein de Son éternité.

La preuve des miracles est encore plus saisissable, plus tangible ; d'abord elle s'est produite plus fréquemment et plus près de nous. Les prophéties qui ont eu leur réalisation dans la personne du Christ se perdent, pour ainsi dire, dans le lointain des siècles et appartiennent à ce vieux monde judaïque qui ne nous est guère connu que par la Bible et par les découvertes épigraphiques faites chez les peuples voisins. Et encore, est-il besoin de le dire ? ces découvertes épigraphiques n'éclairent que d'un jour très indirect et très insuffisant quelques points de son histoire... Les miracles de Notre-Seigneur, au contraire, se sont produits alors que la Judée était tout entière pénétrée par ces civilisations grecque et latine qui nous sont si familières ; alors que Rome, qui l'avait soumise, la gouvernait, ou du moins surveillait tous les détails de son administration. C'est au sein de l'époque la plus historique qui fut jamais, puisque Tacite allait bientôt saisir sa plume, c'est dans la capitale de la Judée, sous le regard de foules très mêlées, accourues pour les fêtes pascales de tous les points de l'univers, tantôt fascinées et subjuguées, il est vrai, mais aussi tantôt prévenues et hostiles, que le Sauveur formule Ses doctrines et donne pour garantie de Sa révélation les innombrables miracles qu'Il multiplie comme en se jouant. Les pharisiens, ennemis acharnés, qui épient chacun de Ses actes, chacune de Ses paroles, sont déconcertés par la puissance du thaumaturge. La pensée de nier les prodiges qui éclatent à tout instant ne leur vient même pas ; ils en sont réduits à les dénaturer, en les attribuant à l'influence du démon. Or il n'est pas un seul de ces miracles que Jésus-Christ n'opérât dans le but d'établir la véracité de Sa parole, l'autorité de Sa mission, pour tout dire en un mot, Sa divinité. Aujourd'hui encore Il se présente à nous environné de ces malheureux auxquels Il rendait la vue, l'ouïe, le mouvement, la santé et même la vie, et qui tous attestent Sa puissance souveraine. Il faut bien s'incliner tout à la fois devant ces nombreux et irréfragables témoignages et devant la sublimité des enseignements dont ils sont la garantie authentique. L'Évangile qui nous rapporte les uns et les autres ne peut être déchiré : dogmes et miracles se mêlent, s'entrelacent comme les muscles et les tissus dont est formée notre chair : en vain essaierait-on de les séparer.

Si l'on tient à pousser jusqu'au bout la démonstration, il reste à établir que la doctrine du maître s'est perpétuée sans altération essentielle, et subsiste aujourd'hui au sein de l'Église. Du moins si quelques changements ont eu lieu, il faut qu'ils ne soient qu'une évolution progressive et rationnelle des éléments premiers et constitutifs, déposés en quelque sorte par le révélateur Lui-même dans les documents originaux. Cette évolution s'est produite sous des influences bien diverses ; elle a été hâtée par les attaques des ennemis eux-mêmes, et aussi par les discussions ardentes soulevées au sein de nos écoles. Les docteurs y ont travaillé ; enfin les conciles se sont réunis pour clore les débats ; ils ont recueilli les enseignements épars dans l'Écriture et la tradition, et ont trouvé ces formules éternelles qui contiennent la substance dogmatique, et, quoique toujours immuables, sont le point de départ de nouvelles spéculations et de nouveaux progrès. Cette évolution a laissé sa trace dans les œuvres des Pères, dans les annales des conciles et les monuments ecclésiastiques. Il appartient à l'apologétique de l'y rechercher. Ce travail a été fait, du moins en partie. Un Allemand, le docteur Klee, a écrit dans ce but plusieurs volumes pleins d'érudition et de science. Mgr Ginouilhac fournit des renseignements encore plus complets sur les trois premiers siècles. Il suit l'épanouissement doctrinal à travers les ardentes polémiques de nos premiers docteurs contre les hérétiques, les Juifs et les païens, jusqu'au concile de Nicée, premier anneau de cette chaîne lumineuse qui se prolonge à travers les âges, pour aboutir à ces grandes assises vaticanes, dernière manifestation d'un mouvement théologique qui ne s'est jamais interrompu, et ne finira qu'avec l'Église elle-même.

Aidée de ces ressources, l'apologétique peut élever au-dessus de toute contestation et mettre dans une lumière sans ombre le fait de la révélation et tous les dogmes qui en ressortent. Il y a là un ensemble de preuves que l'on n'entamera jamais sérieusement ; aussi faut-il les maintenir dans leur agencement traditionnel et leur imposante intégrité. Est-ce à dire qu'on ne puisse y rien ajouter, et même qu'on ne doive élever tout autour des murs de circonvallation pour les défendre contre les attaques de l'ennemi ? Nous ne le pensons pas. Les rationalistes allemands essayent de mettre en pièces le canon de la Bible ; ils nient l'authenticité avérée des livres les mieux connus ; ils en transportent la composition à une époque beaucoup plus rapprochée, et prétendent y reconnaître la main de je ne sais combien d'auteurs dont les travaux auraient été plus tard remaniés et fondus ensemble. Leur critique divinatoire n'est nullement embarrassée pour débrouiller cet écheveau. Elle fait à chacun son lot, et l'œuvre, si complexe soit-elle, est bientôt analysée : tel auteur dont ils ne peuvent même dire le nom a écrit ceci ; tel autre a ajouté cela ; un troisième a coordonné et complété ces éléments divers ; nous avons sous les yeux le résultat de ces différents efforts.

Le Nouveau Testament, tout aussi bien que l'Ancien, a subi leurs injures, et, à les entendre, il n'a pas mieux résisté à l'action corrosive de leur malfaisante critique. Ainsi ils anéantissent d'un coup et la preuve prophétique et la preuve miraculeuse sur lesquelles reposent le fait de la révélation : le christianisme tout entier s'écroule.

Est-il besoin de le dire ? ce sont là des affirmations très gratuites, de hautes fantaisies qui n'ont pas la moindre base scientifique ; cependant il importe de le démontrer, et nous ne sommes pas libres de nous dérober à d'aussi insolentes attaques. Peut-être quelques catholiques ont-ils trop souvent agi comme s'ils avaient eu peur de cette critique interne, pour parler le langage du jour, critique qui prétend découvrir dans le texte même de nos livres saints des signes de fausseté. Sans doute il faut maintenir et proclamer bien haut les droits de l'Église, son autorité assez forte pour défendre l'intégrité des livres saints, son infaillibilité assez sûre pour nous en donner toujours le sens exact. Cette autorité est à nos yeux indiscutable et suffit amplement à tout ; cette infaillibilité a toujours été reconnue et professée comme un dogme capital, et nous sommes prêts à abandonner tous nos jugements propres, toutes nos appréciations personnelles, pour accepter ses décisions lorsqu'il lui plaît de les formuler. Mais nos adversaires ne pratiquent ni ce respect ni cette soumission ; et, lorsque nous entrons en discussion avec eux, il faut bien compter avec leurs préjugés, si aveugles soient-ils. De plus, les foules à demi sceptiques qui sont témoins de la lutte sont étonnées de leur audace et de notre timidité. Pourquoi donc ne pas suivre l'ennemi sur le terrain de l'érudition exégétique où il lui plaît de combattre, puisque, là comme ailleurs,

nous sommes sûrs de la victoire ? Pourquoi ne pas rechercher, dans une étude approfondie du texte même de nos Écritures, les signes de leur authenticité et de leur vérité ? Pourquoi ne pas corroborer ainsi, par tous les moyens que nous offre la critique interne, les enseignements traditionnels de l'Église ? On l'a déjà fait, sans aucun doute, et les attaques de nos adversaires ne sont pas demeurées sans réplique ; mais ces répliques, à notre avis, ne sont point assez nombreuses. Nous voudrions les voir se multiplier, et les études bibliques prendre parmi nous une place plus considérable. En attendant, pour défendre les faits dogmatiques, et spécialement celui qui les résume tous, le fait de la révélation, pour maintenir dans leur intégrité la preuve prophétique et la preuve des miracles, l'apologiste peut puiser avec le plus grand profit dans la Bible récemment parue de Lethielleux, où les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament sont précédés de notices savantes dont il nous est impossible de ne pas regretter la brièveté. Nous avons également les travaux si connus de MM. Le Hir et Vigouroux et des quelques autres exégètes de renom qui ont honoré l'Église de France au cours de ce siècle ; et parmi ceux-là, nous nous obstinerons à compter le très savant et regretté professeur du grand séminaire de Rennes, M. Motais.

L'opinion douteuse, téméraire même si l'on veut, qu'il a soutenue relativement au déluge, ne doit pas faire oublier les services rendus ; tous ces travaux antérieurs, fruit de vingt années d'études fortes et consciencieuses, entre autres son beau livre sur l'Ecclésiaste, d'une exégèse si sûre, si traditionnelle, où respirent des sentiments si éminemment chrétiens.

Nous croyons cependant qu'ici encore rien ne remplace un travail personnel et direct sur les textes révélés. Tout prêtre qui chercherait, dans une étude attentive du Nouveau Testament, les signes de son authentique véridité, les verrait jaillir de chaque page et presque de chaque ligne, si surtout il avait une connaissance un peu précise du milieu historique dans lequel ces livres ont été rédigés. Naguère un auteur de renom, effrayé du progrès de cette critique rationaliste qui essaye de ruiner les derniers débris de la révélation, entreprit de se démontrer à lui-même la véridité du livre des Actes. Il en étudia spécialement un chapitre, le récit d'un voyage de saint Paul, en examina à la loupe les plus minimes détails, et en confronta les affirmations avec les données fournies par toutes les sciences : la géographie, l'histoire, l'ethnographie, la linguistique, etc. Il arriva à cette conclusion, c'est que l'écrivain avait été si exactement renseigné sur toutes choses et avait porté tant de précision dans son récit, qu'il avait dû être nécessairement acteur très attentif dans les faits qu'il raconte, ou inspiré de l'esprit de Dieu, qui sait tout et ne trompe jamais. Un travail critique entrepris sur n'importe quel autre livre du Nouveau Testament donnerait, nous n'en doutons pas, des résultats analogues et amènerait aux mêmes conclusions.

Les attaques les plus virulentes contre les faits dogmatiques ne viennent pas tant de l'exégèse que de l'histoire. Entendons nos adversaires. Ils ne nient point la supériorité de nos doctrines ; parfois même ils reconnaissent la sublimité du dogme, la pureté de la morale évangélique, son ascendant sur les âmes. Le christianisme est à leurs yeux le principe civilisateur par excellence ; ils le saluent avec enthousiasme. M. Renan le glorifie dans ce langage raffiné, plein de sous-entendus captieux et de réticences hypocrites, auquel des naïfs se laissent prendre encore ; des femmes sentimentales y trouvent même un certain accent de piété. Mais cette supériorité que nos adversaires rationalistes constatent dans la religion chrétienne ne les embarrasse guère : nous l'avons dit, c'est simplement une affaire de date. Le christianisme est postérieur à toutes les autres religions, si l'on excepte toutefois la religion de Mahomet. Pour les dépasser, il n'a eu qu'à recueillir ce que chacune avait de meilleur et de plus divin. Les fragments de vérité épars çà et là devaient nécessairement se rapprocher un jour, en vertu de cette loi d'affinité qui exige que les éléments similaires s'attirent, se juxtaposent et s'harmonisent. Cette fusion harmonique s'est opérée dans l'esprit de Jésus et de Ses continuateurs, surtout dans l'esprit de saint Paul ; et le catholicisme en est sorti, sinon tel que nous le voyons aujourd'hui, du moins ébauché et déjà reconnaissable. Sa prééminence est ainsi expliquée ; elle n'a rien que de très naturel, puisqu'elle est le dernier effort des instincts religieux de l'humanité. Les progrès antérieurs ont servi de base, de point de départ à cet élan, dont la sublimité ravit, mais ne surprend pas. Les prophéties et les miracles, qui ont été considérés comme la garantie de la doctrine et la marque évidente de Sa divinité, ne prouvent absolument rien ; car quelque chose d'analogue se rencontre dans toutes les religions. Comment leur accorder dans l'économie du christianisme une efficacité que partout ailleurs on leur refuse ? Ici les adversaires passent en revue toutes les religions existantes, non seulement l'islamisme, depuis longtemps connu, mais ces cultes récemment découverts, quoique vieux de plusieurs milliers d'années, toutes les formes du polythéisme, le bouddhisme, le brahmanisme, le taoïsme, le confucianisme, le zoroastrisme, etc.. A les entendre, chacun de nos dogmes se retrouvent, altéré peut-être, mais reconnaissable, dans l'une ou l'autre de ces religions. Leurs fêtes ressemblent singulièrement à nos solennités liturgiques ; il n'est pas jusqu'à ces ordres religieux, expression la plus haute de la perfection évangélique, que nous ne leur ayons empruntés. François d'Assise a copié les règles de Çakia-Mouni, les moines bouddhistes pratiquent aussi parfaitement que les capucins la pauvreté la plus absolue ; eux aussi refusent de toucher une pièce de monnaie. Ces mêmes écrivains recueillent dans la vie de Zoroastre, de Confucius, de Çakia-Mouni et de Mahomet, les faits qui rappellent les miracles de Notre-Seigneur. Pour collationner ces faits, ils prétendent avoir interrogé toutes les littératures sacrées, étudié le Coran, traduit le Zend-Àvesta, déchiffré les livres Kings et les Védas, approfondi toutes les manifestations des instincts religieux chez tous les peuples. Ils sont arrivés à cette conclusion : toutes les religions ont des traits de ressemblance, donc elles se valent ; et si le christianisme possède une certaine supériorité, c'est qu'il a hérité des autres.

Tel est, croyons-nous, le point précis de la controverse actuelle : elle est historique et philologique plus encore qu'exégétique et doctrinale ; elle consiste à comparer les livres sacrés des différents peuples avec la Bible, la vie et le caractère des fondateurs de religions avec la vie et les caractères de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il n'y a là évidemment qu'une immense mystification. Néanmoins, pour la faire évanouir, l'apologétique contemporaine devra nécessairement sortir du cercle où elle s'est jusqu'ici enfermée. Puisqu'il s'agit de comparer au catholicisme les religions polythéistes, elle devra étudier ces religions dans les livres où elles sont consignées. Il lui faudra puiser à toutes les sources de l'érudition, interroger les monuments, déchiffrer les inscriptions, faire de la philologie comparée, examiner de très près les textes originaux. A s'en tenir aux traductions qui en ont été données jusqu'ici, aux études critiques entre-

prises sur les textes, le plus souvent par des libres penseurs ; ce qui frappe davantage, c'est le manque absolu de tout caractère réellement historique : on ne sait exactement ni où, ni à quelle époque, ni par qui ces livres ont été composés¹. Comment comparer de telles productions avec nos Évangiles, dont l'authenticité est reconnue aujourd'hui par tous les savants consciencieux, et avouée même par les rationalistes ; avec ce *livre de Acte* qui, nous l'avons vu, porte dans son texte même mille preuves d'exactitude et de vérité ; avec ces *Épîtres de saint Paul* que M. Renan est contraint de faire remonter au premier siècle et d'attribuer, pour la plupart, à leur auteur lui-même.

Sitôt qu'on ouvre le Nouveau Testament, on se sent en pleine lumière ; on marche sur un terrain solide et parfaitement historique. S'agit-il, au contraire, des livres sacrés des autres religions, si l'on en exempte le Coran, tout demeure dans cette indétermination, dans ce vague qui convient aux œuvres supposées et apocryphes. Si l'on en croyait les libres penseurs, on serait tenté de prêter à ces littératures sacrées un caractère d'élévation et de grandeur continues, un cachet véritablement religieux. Rien n'est plus contraire à la vérité. Les quelques traits qui ont une analogie lointaine avec nos livres saints sont épars çà et là, et comme perdus au milieu d'inqualifiables extravagances et de rêveries ridicules et stupides. Les maximes que l'on nous cite et que nous admirons sur parole sont mêlées parfois aux plus dégoûtantes obscénités. En quoi tout ceci ressemble-t-il à l'Évangile ? Le contraste est plus saisissant encore si l'on compare à Notre-Seigneur Jésus-Christ les fondateurs de ces fausses religions. Que l'on prenne leur vie, idéalisée par ces imaginations orientales qui se repaissent de merveilles et évoquent à plaisir, pour tromper leur futile et perpétuelle mobilité, des féeries pareilles à celles des Mille et une Nuits ! Que l'on nous cite un seul miracle, précis, positif, attesté par des témoignages sérieux ! Vous collationneriez tout ce qu'il y a de plus sensé et de plus raisonnable dans toutes les littératures religieuses des peuples polythéistes sans y rien trouver qui l'appelât, même de très loin, cette page délicate où l'évangéliste nous raconte le miracle de l'aveugle-né, les enquêtes et contre-enquêtes des pharisiens auprès du miraculé et de sa famille, les attestations de l'infirmes sur sa cécité ancienne, sur la claire vue dont il jouit maintenant, sur le fait qui a servi de transition entre ces deux états. Quoi de plus significatif que les hésitations des parents, leur peur sous la menace des prêtres et des princes de la synagogue, les affirmations que leur arrache comme malgré eux la vérité, leur refus de se prononcer sur la cause de cette guérison, qu'il leur est impossible de ne pas avouer ? Enfin, pour compléter cette scène, nous entendons les cris de la foule houleuse, partagée de sentiments, contrainte de reconnaître dans l'homme qui est là, devant elle, jouissant de ses deux yeux, le mendiant au regard éteint que pendant trente années elle avait vu et entendu solliciter, sous le portique du temple, la pitié publique. Que l'on trouve dans la vie de Çakia-Mouni, de Confucius, de Mahomet, de qui l'on voudra, un miracle ayant ce caractère d'indéniable certitude !

Ne l'oublions pas, Jésus-Christ ne s'est pas seulement posé en thaumaturge, mais en Dieu ; et, nous l'avons remarqué déjà, Ses miracles avaient pour but d'établir Sa divinité, de manifester Sa consubstantialité avec le Père céleste, qui opérait avec Lui et par Lui ces œuvres étonnantes. Il s'est dit Dieu, Il a parlé et agi en Dieu ; Il s'est ressuscité par Sa vertu propre, comme un Dieu seul pouvait le faire. Le P. Lacordaire a développé ce point de vue avec tout l'éclat de son incomparable éloquence ; il en a tiré la preuve la plus irréfutable de la divinité du Christ. L'éloquent dominicain le remarquait fort à propos : aucun autre fondateur de religion ne s'est posé ainsi ; jamais ces trois paroles : « Je suis Dieu », ne sont tombées d'aucune lèvres humaines ; c'est qu'elles renferment tout un programme capable de faire reculer l'orgueil le plus résolu. Imposteur ou fanatique, jongleur ou illuminé, sincère ou hypocrite, aucun des faiseurs de religion, aux approches de la mort ébranlant de ses coups la prison de son corps, n'a osé promettre de sortir vivant et glorieux de la poussière du sépulcre, comme l'a fait le Sauveur. Le plus audacieux de tous, celui qui a exercé sur la conscience de ses sectateurs les plus brutales violences, l'auteur du Coran, abandonnait à Allah le souverain empire. Dieu est Dieu, disent encore aujourd'hui les musulmans, Mahomet n'est que son prophète.

Lors donc qu'on vient arguer de quelques analogies rares et lointaines rencontrées çà et là dans les diverses religions idolâtriques, pour les confondre avec la religion révélée, nous serions tenté d'écrire un interminable chapitre ou même tout un livre pour bien marquer les différences absolues, irréductibles, qui les séparent. M. l'abbé de Broglie, dans sa remarquable *Histoire des religions*, s'est placé à un point de vue différent, mais qui complète le nôtre ; il s'attache à expliquer ces similitudes, et à faire ressortir ce qu'il appelle la divine transcendance du christianisme. C'est la partie la plus originale de son livre ; elle est remplie de considérations qui sont bien à lui. Nous ne pouvons résister au plaisir d'en extraire un passage qui nous semble décisif ; on nous pardonnera la longueur de cette citation à cause de son importance.

« La religion divine et vraie est sans doute profondément différente des religions humaines. L'une est vraie, les autres sont mensongères ; l'une est surnaturelle et possède une puissance céleste, les autres n'ont d'autres forces que celles de la nature. Néanmoins l'une comme les autres reposent sur une base identique, la nature religieuse de l'homme. La grâce couronne et complète la nature, mais ne la détruit pas. La nature morale et religieuse est la même chez les païens et chez les chrétiens. Le besoin de la prière, le besoin de l'adoration, celui de l'expiation, l'aspiration à la vie future, les terreurs de la conscience, la crainte d'êtres nuisibles, la croyance au surnaturel sont des sentiments naturels du cœur humain... Or qu'arrive-t-il lorsque les hommes animés de ces sentiments se trouvent privés du bienfait de la révélation véritable et de la religion divine ? Il arrive naturellement qu'ils cherchent ce qui leur manque, qu'ils le créent, qu'ils l'imaginent, selon leurs lumières et leurs forces. Sentant le besoin d'une révélation, ces hommes écouteront le premier prophète venu, sans vérifier ses titres ; sentant le besoin d'un libérateur, ils écouteront celui qui dira qu'il peut et veut les sauver. Sentant le besoin d'émotions religieuses, ils organiseront des cérémonies et des chants capables de les leur inspirer. Croyant au surnaturel, ils s'adresseront à des êtres invisibles pour obtenir d'eux la santé et la richesse. Les occasions ne manqueront pas à ces hommes pour manifester ainsi leurs sentiments. Ces besoins du cœur humain seront compris par

¹ Voir notamment les significatifs aveux de M. Max Muller, l'éditeur des Vedas, sur les origines et la composition de ces livres (Essais sur l'histoire des religions). Si nous nous contentions, pour la Bible, d'une critique aussi relâchée, quels cris de paon feraient entendre les libres penseurs !

d'autres hommes qui s'efforceront de les satisfaire. Les prophètes, les messies, les thaumaturges, les prêtres fondateurs de culte, les inventeurs de cérémonies touchantes ne manqueront jamais, etc.» (*Histoire des religions*, p. 272-273).

De là, au jugement de M. de Broglie, les similitudes qui se remarquent entre le christianisme et les fausses religions. En lisant ces pages judicieuses, nous nous demandions si ces similitudes dont l'éminent auteur recherche les causes ne sont point considérablement exagérées par les rationalistes, et si l'on ne tomberait point dans un piège en prenant au pied de la lettre ce qu'ils nous en disent.

Aussi est-il à souhaiter que les apologistes entreprennent, sur les littératures sacrées des peuples idolâtres, des travaux personnels et se renseignent eux-mêmes, au lieu de s'en rapporter à des traductions plus ou moins sûres, ou à des interprétations qui auraient pour but inavoué d'étayer un système, bien plus que de donner une idée exacte des doctrines religieuses qu'il s'agit de comparer et de juger. Loin de nous la pensée que M. l'abbé de Broglie ait été pris à ce piège. Nous le voulons croire, il a puisé aux bonnes sources ; lui-même, avec son habituelle franchise, nous les fait connaître. Ses relations personnelles lui ont permis d'interroger les hommes les plus compétents ; plusieurs sans doute ne partagent point nos convictions chrétiennes ; mais, grâce à Dieu, personne n'a le monopole de la probité scientifique ; nous l'avons bien des fois rencontrée pour notre part dans les rangs de nos adversaires. M. de Broglie a eu, lui aussi, cette bonne fortune ; du reste il n'est point habitué, croyons-nous, à être dupe.

Quoi qu'il en soit, nous aimerions à rencontrer, parmi les catholiques déclarés, des philologues assez nombreux pour nous donner le dernier mot de ces littératures sacrées. Ce vœu est loin d'être réalisé, paraît-il. S'il faut en croire le père Vandein-Ghein, qui poursuit dans la *Controverse* une série d'articles sur l'histoire des religions, la littérature catholique est bien pauvre à ce point de vue. Quand on a cité l'intéressant livre de M. de Broglie, plusieurs brochures de Mgr de Harlez, le savant traducteur de *L'Avesta*, les études justement connues de M. l'abbé Vigouroux, quelques articles de revue, on a épuisé toute la bibliographie catholique sur ce sujet. «Où sont, écrit le savant jésuite, où sont dans nos grands centres intellectuels, dans les foyers rayonnants de la science chrétienne, les chaires destinées à battre en brèche les enseignements rationalistes qui se donnent à Berlin, à Bruxelles, à Paris, à Leyde, à Londres, à Genève et jusqu'à Rome, dans la capitale du monde catholique ? Où sont nos réfutations des Pfeider, des Tiele, des Kuenen, des Réville, des Emile Burnouf, des Maurice Vernes, des Max Muller, des Goblet d'Alviella ? » Il serait inutile de se le dissimuler, la mythologie comparée et l'histoire des religions sont devenues, aux mains de l'incrédulité contemporaine, une arme de combat redoutable contre la révélation et ses dogmes fondamentaux. Malheureusement trop de catholiques et même de prêtres aiment encore à se faire illusion sur le danger. Soit ignorance de ce qui se passe, soit, ce qui est plus grave, inertie ou imprudente légèreté, ils laissent l'ennemi dresser partout ses batteries, sans même songer, spectateurs inconscients, à descendre dans l'arène et à opposer la moindre résistance».

Si cet état se prolongeait, nous serions d'autant plus inexcusables que les ressources ne nous manquent point absolument ; mais il faudrait apprendre à les utiliser. Nous n'avons point, il est vrai, à notre disposition les hautes et retentissantes chaires de l'enseignement officiel, ni les gros traitements qui leur sont affectés, ni les missions scientifiques, ni les gratifications budgétaires, ni les recommandations gouvernementales, ni l'influence des agents français à l'étranger. Nous n'avons guère que notre pauvreté et notre dévouement à mettre au service de la vérité ; cependant, même dans ces conditions, on peut encore faire de grandes choses. Qui empêcherait de former, au sein de toutes nos missions chez les idolâtres, un centre scientifique, un noyau d'hommes adonnés à l'étude des monuments religieux de ces peuples ? Ces missionnaires seraient merveilleusement posés, ce me semble, pour devenir des spécialistes, des érudits de premier ordre, des sinologues, des indianistes, etc., d'autant mieux écoutés de l'Europe savante que leur parole arriverait de plus loin. Il ne leur serait point impossible de nous donner des traductions très sûres, très fidèles de ces littératures sacrées dont on se fait une arme contre nous. Outre l'intelligence de la langue, ils auraient celle des mœurs, des habitudes, des opinions et des idées ; ils ne se contenteraient pas d'étudier les doctrines en elles-mêmes ; ils en verraient sur place l'application quotidienne, saisiraient leur action et leur influence, les interprétations qui en sont données. Le fonctionnement des institutions religieuses, dans lesquelles ces doctrines sont en quelque sorte incarnées, aiderait à comprendre les livres sacrés. En remontant le cours des âges on saisirait les modifications que doctrines et institutions ont subies ; le sens caché de ces littératures serait ainsi mis à nu. On aurait alors l'histoire véritable des fausses religions ; et toutes les comparaisons que l'on essaye d'établir entre le catholicisme et ces cultes deviendraient absolument impossibles.

Un vénérable évêque, Mgr Laouennan, vient d'entrer dans cette voie. Après avoir consacré sa vie à l'évangélisation des Indes, il a écrit un livre d'un haut intérêt sur les croyances religieuses de ce pays. Des travaux analogues, entrepris avec ensemble, feraient faire un pas considérable à l'apologétique et contribueraient efficacement à la conversion des idolâtres. L'attention du jeune clergé serait ainsi appelée sur les nations polythéistes ; et on verrait éclore des vocations encore plus nombreuses pour ces missions lointaines. Les prêtres déjà établis au milieu des infidèles puiseraient dans ces livres des armes puissantes contre l'erreur : là, en effet, comme en Europe, on n'a d'action sur un peuple que dans la mesure où l'on connaît ses mœurs, ses idées, ses préjugés, tout ce qui constitue sa vie intellectuelle et morale, et surtout sa vie religieuse...

L'érudition et la critique moderne poursuivent un second but, la totale révision des faits sociaux qui intéressent, à un degré quelconque, le christianisme : après l'histoire des religions, l'histoire de l'Église ; cela devait être. L'apologétique est contrainte de les suivre sur ce nouveau terrain.

D'après les libres penseurs, l'histoire devrait ressembler à ces instruments de précision qui, dans nos observatoires, enregistrent mécaniquement toutes les variations de l'atmosphère, la vitesse et l'intensité des vents, la quantité des pluies, les degrés de chaleur et d'électricité. Elle deviendrait une sorte d'appareil saisissant au passage tous les phénomènes qui se produisent sur la scène du monde ; et, ce qui est plus difficile, elle chercherait, à travers les siècles écoulés, les traces des phénomènes déjà évanouis. Sa grande et unique loi, c'est une froide et rigoureuse impartialité. Or, ajoutent-ils, cette impartialité est impossible au catholique, aussi souvent qu'il s'agit des affaires de l'Église à laquelle il appartient. Comment osera-t-il blâmer les faits répréhensibles qui se produisent au sein de cette Église dont il vénère

l'autorité ? Par contre, il sera porté comme instinctivement à décrier tout ce qui ne relève pas de la communion religieuse à laquelle il s'est donné. Ainsi l'histoire écrite par lui sera nécessairement un continuel panégyrique ou un systématique dénigrement. Donc pour bien écrire l'histoire, et surtout l'histoire de l'Église, il faut être libre penseur : les principes catholiques sont incompatibles avec la rigoureuse impartialité indispensable à l'historien.

Avant de répondre à cette ingénieuse théorie, nous permettrait-on de demander aux rationalistes s'ils n'auraient pas, eux aussi, non point précisément des principes, mais des idées préconçues, des partis pris, à tout le moins quelques préjugés qui leur rendraient peut-être difficile à eux-mêmes cette impassible et rigoureuse impartialité qu'ils exigent de nous ? N'y a-t-il point quelque péril que ces idées préconçues, ces préjugés n'exercent une certaine influence sur leurs jugements et leurs appréciations ? Les esprits moins fermes et moins désintéressés, car il peut s'en rencontrer sans doute parmi eux comme dans le reste du genre humain, ne seraient-ils pas enclins à altérer les faits dans le but de justifier leurs opinions et leurs théories ? L'un de ces préjugés, admis de tous, se formule ainsi : Il n'y a pas de surnaturel. C'est là pour tout libre penseur l'axiome qui ne se discute pas. Mais il va très loin, cet axiome, et est gros de conséquences ! Si encore on se contentait de signifier à Dieu que désormais Il n'aura plus à s'occuper des affaires humaines ! Mais ce n'est pas assez, paraît-il. Les interventions divines dans le passé sont réputées nulles et non avenues. En d'autres termes, on dénature de parti pris les événements immenses qui portent le cachet providentiel et la marque sensible du Divin ; on altère l'histoire dans ses lignes essentielles ; on mutile les annales que les générations baptisées nous ont transmises. On en retranche avant tout examen, comme mensongers et illusoire, les faits les plus authentiques, garantis par le témoignage des siècles.

Un bon nombre de rationalistes ne s'en tiennent pas là : ils nient la liberté humaine comme ils ont nié l'action providentielle, et ils ne voient dans tous les faits qui se produisent que des manifestations successives, nécessaires, et également légitimes de forces inconscientes et irresponsables. Le parricide vaut, à leurs yeux, le fils dévoué et soumis qui nourrit et respecte son vieux père. Il est vrai, nos principes sont très différents. Nous faisons profession de croire à la liberté humaine. Nous prétendons que l'un de nos dogmes, celui de la chute, éclaire d'un jour plus vif et rend plus compréhensibles les défaillances et les égarements de cette liberté humaine que le concile de Trente nous dit avoir été débilitee et incliner visiblement vers le mal. Pour ourdir la trame si complexe des faits historiques, il n'y a pas que la liberté humaine. Dieu agit à Sa manière ; nous cherchons Sa main dans les événements grands et petits qu'Il dirige avec force et suavité, vers des fins à Lui connues. Outre qu'Il nous prête Son concours dans toutes nos œuvres naturelles, Il nous donne de Lui-même une double manifestation d'un ordre plus élevé. Cette double manifestation s'appelle le surnaturel proprement dit et le miraculeux.

Le surnaturel, tel que nous l'entendons ici, est constitué socialement au sein de l'Église et agit sans cesse sur le monde : c'est la vérité révélée qui éclaire les intelligences ; c'est la grâce qui touche les cœurs, transforme les idées, les mœurs, les lois, les institutions, qui a créé et entretient dans l'univers un esprit nouveau. Cet esprit aujourd'hui même l'anime, le meut et le dirige au moins en une certaine mesure, et peut-être à son insu. A côté du surnaturel proprement dit, agissant d'une façon normale, régulière, d'après des lois mystérieuses, mais cependant entrevues, il y a le miraculeux qui jaillit à l'improviste, lorsque Dieu le juge utile. La bonne Providence veut-Elle, dans Son infinie miséricorde, arrêter les peuples sur le penchant des décadences, ou les pousser dans la voie des véritables progrès, elle envoie des thaumaturges, comme saint Bernard ou saint Vincent Ferrier, qui, instruments de Sa toute-puissance, renouvellent les miracles que le Christ Lui-même semait sur Ses pas.

Voilà nos principes : en quoi gêneraient-ils cette impartialité rigoureuse que l'on nous demande au nom de la critique ? Nous ne le voyons pas. Que des catholiques aient transformé l'histoire, comme le prétendent nos adversaires, en un panégyrique perpétuel et un systématique dénigrement, c'est bien possible ; mais qu'ils l'aient fait en vertu des vrais principes religieux, nous le nions sans hésitation aucune. Nous l'avons déjà remarqué : lorsque des scandales se sont produits ou se produisent au sein de la société catholique, le droit et, selon nous, le devoir de l'historien, c'est de les signaler franchement, sincèrement, sans atténuation et sans détour. Qu'il les flétrisse même avec indignation, nous ne nous y opposons point. C'est notre manière d'entendre le mot tant cité de Joseph de Maistre : *les papes, à plus forte raison l'Église, n'ont besoin que de la vérité*. En tout cas, ils seraient fort mal servis, sinon compromis tout à fait, par la dissimulation et le mensonge. Non seulement les principes chrétiens nous défendent de dénigrer nos adversaires, mais ils nous obligent d'applaudir aux vertus naturelles qui parfois honorent leur existence. Jamais nous n'avons admis cette doctrine fautive et brutale que les jansénistes empruntèrent à la réforme, au dire de laquelle les actes de tout homme qui n'est pas en état de grâce seraient autant de péchés. Qui donc mieux que Bossuet a loué les civilisations païennes et mis dans une plus vive lumière les vertus naturelles dont le sénat romain donna de si beaux exemples ? Selon le grand évêque, l'empire du monde en fut la récompense.

La meilleure preuve que la critique rigoureuse dont on nous menace ne nous fait pas peur, c'est que nous abandonnons volontiers à son examen les faits miraculeux eux-mêmes qui se produisent au sein de l'Église. Loin de nous la pensée de soustraire à ses légitimes exigences l'histoire ecclésiastique. Nous entendons bien que, pour écrire cette histoire, il sera plus nécessaire que jamais de recourir aux sources, d'interroger les documents originaux, ces manuscrits qui remplissaient les chartriers du moyen âge et qui font la richesse de nos bibliothèques, ces pièces innombrables, œuvres patientes des moines qui furent les principaux et presque les seuls historiographes de ces temps barbares.

Ce besoin a été senti de très bonne heure. Autrefois sans doute on n'avait point au même degré la passion de l'inédit ; cependant, si la critique n'avait point d'aussi puissants moyens d'investigation qu'aujourd'hui, elle avait pourtant ses exigences et savait utiliser toutes ses ressources. Il se forma de bonne heure au sein des ordres religieux des centres d'érudition d'où sortirent des œuvres colossales qui se continuent encore. En 1643, le jésuite Bolland inaugura la publication des *Acta sanctorum*. Cette grande œuvre a subi bien des vicissitudes ; interrompue par la suppression de la Compagnie, elle a été courageusement reprise et se poursuit en dépit des difficultés actuelles. Un homme très compétent, que l'on n'accusera pas de trop chaudes sympathies, l'appréciait naguère dans la *Revue des Deux Mondes*. M. Aubée

faisait des réserves nécessitées par l'esprit rationaliste qui dirige sa plume ; cependant il ne pouvait s'empêcher de lui prodiguer les plus grands éloges. Il en reconnaissait l'importance, mesurait la grandeur des difficultés vaincues et constatait le rare discernement dont les Bollandistes ont toujours fait preuve dans la recherche et l'emploi des documents. Au jugement de M. Aubée, c'est là une entreprise qui honore un pays tout entier.

Nous enregistrons ces significatifs aveux ; et pour répondre aux réserves du savant érudit, nous signalerons à nos lecteurs un intéressant opuscule publié naguère par l'un des Bollandistes les plus distingués : *Les Principes de la critique historique*, par le P. Charles de Smedt. M. Aubée lui-même apprendrait peut-être, en lisant ce petit livre, à mieux apprécier encore la critique des Bollandistes, qu'il accuse de se montrer trop coulante lorsqu'il s'agit de faits surnaturels. Il y a plaisir à voir avec quelle sûreté de main le P. de Smedt trace la ligne de démarcation qui sépare la certitude historique de la simple probabilité ou de la vraisemblance, dont quelques esprits se contentent trop facilement. Nous avons éprouvé pour notre part une véritable jouissance en entendant exposer ainsi, en termes clairs et indiscutables, des règles dont nous-même autrefois nous avons essayé, dans des études fort modestes, de dégager la formule.

Au dire de quelques-uns, il tendrait à se former, parmi les catholiques français, une certaine école qui reprendrait pour son propre compte les traditions de ce Launoy que l'on appelait un dénicheur de saints. Elle exigerait, dans les documents qui intéressent l'histoire de l'Église, la réunion de tous ou presque tous les caractères d'authenticité ; elle interpréterait toujours dans le sens le plus restrictif les allégations de faits surnaturels ; elle rechercherait et saisirait avec empressément tous les moyens d'en atténuer la portée ou l'autorité. Bref, cette école serait disposée à faire des concessions aussi grandes que possible à l'esprit rationaliste, qui est le grand péril de ce siècle. Nous nous attendions un peu à rencontrer, dans le livre du P. de Smedt, quelques traces de ces préoccupations et de ces craintes ; nous les avons cherchées en vain. Selon l'éminent Bollandiste, le péril viendrait d'un côté tout opposé. Pour bien faire saisir sa pensée il suffira de citer cette page, dont nous lui laissons entière responsabilité : «En terminant ce travail, nous ne devons point dissimuler à nos lecteurs certains reproches dont il a été l'objet quand il a paru sous sa première forme (dans les *Études religieuses*). Parmi ceux dont nous ambitionnons le suffrage, il s'en est trouvé qui, tout en se déclarant d'accord avec l'auteur sur le fond des idées, ont blâmé la façon dont il les a proposées. Ils constataient avec un douloureux étonnement qu'il s'attaquait surtout à des écrivains catholiques du plus pur esprit ; qu'il allait chercher dans leurs livres ses allusions et ses exemples lorsqu'il était question de signaler d'odieux défauts ; enfin qu'on eût dit, à le lire, que les dangers pour la saine critique sont surtout à craindre de ce côté.

«Il nous siérait mal de reculer devant une explication franche et précise.

«Nous l'avouons donc sans détour : oui, nous avons cité tout spécialement quelques écrivains catholiques. Et même ce qui nous a fait entreprendre notre travail, c'est la douleur, l'indignation qu'a excités en nous le succès de certains ouvrages, tels que *L'Histoire générale de l'Église* de l'abbé Darras, et les *Erreurs et mensonges historiques* de M. Th. Barthélémy, dont les auteurs semblaient prétendre racheter par le bon esprit le manque d'étude sérieuse et de probité scientifique. Il y avait là pour la science catholique un scandale et un danger qu'il fallait combattre à tout prix. A nos yeux, c'était un devoir de conscience, Nous taire par crainte de qualification et de suppositions désobligeantes de la part de ceux qui se sentiraient atteints par nos observations ou de leurs amis, nous eût paru une lâcheté ; ...du reste, les sévérités que nous avons cru pouvoir nous permettre à l'endroit d'écrivains catholiques ont été accentuées depuis, avec plus d'énergie encore, par des hommes d'une incontestable compétence. M. l'abbé Ulysse Chevalier, dans les *Lettres chrétiennes* ; M. l'abbé Duchesne, dans le *Bulletin critique*, leur ont fait entendre des paroles tout autrement dures que les nôtres ; et nous lisons dans la dernière livraison du *Bulletin* (Livraison du 15 janv. 1883) que M. l'abbé Douais, professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté catholique de Toulouse, dans une brochure qu'il vient de publier sur l'enseignement de l'histoire ecclésiastique, signale «l'insuffisance des histoires générales de Rorbacher et de Darras, qui, parce qu'elles furent écrites dans un sens antigallican, parurent combler toutes les lacunes, mais dont le succès a été considéré à l'étranger comme la preuve la plus significative de la décadence des études historiques au sein du clergé français». Ces maîtres distingués ne se sont pas fait illusion plus que nous ; ils ont vu que la liberté de leur langage pourrait donner lieu à bien des froissements ; mais ils ont jugé, comme nous, que des intérêts supérieurs étaient en jeu et qu'il ne fallait pas trop craindre de blesser pour essayer de guérir» (*Principes de critique historique*, p. 285-286). Quoi qu'il en soit de ces appréciations, les apologistes qui ont conçu la noble ambition de défendre l'Église et la vérité religieuse sur le difficile terrain de l'histoire, feront bien de lire avec la plus grande attention le livre du P. de Smedt. Nous n'en connaissons aucun qui mette mieux en garde contre la confiante crédulité qui accepte tout sans un contrôle suffisant, et contre les exigences outrées de l'hypercritique que rien ne satisfait. En ceci, comme en tant d'autres choses, la vérité est dans ce juste milieu que les esprits équilibrés seuls rencontrent, et qu'il faut un certain courage pour garder constamment.

CONCLUSION

Une conclusion se dégage de ces études : nous avons besoin d'une apologétique courageuse et prudente, habile dans le choix et l'emploi des moyens propres à assurer le triomphe de la vérité religieuse. Qu'on ne dise point que cette vérité subsistera toujours ; que l'Église, qui en a le dépôt, garde aujourd'hui la même solidité qu'autrefois, bien que les flots fangeux de l'erreur et du vice battent depuis dix-neuf siècles ses éternelles assises ; que par suite, au lieu de se jeter dans de fatigantes contestations, mieux vaut jouir en paix des douceurs et des consolations de cette foi divine que vainement on essaierait de faire partager à des âmes fermées par la passion et le préjugé. Les chrétiens qui tiendraient ce langage ressembleraient à ces lâches égoïstes qui, tranquillement assis au coin d'un bon feu dans les rudes soirées d'hiver, lorsque la tempête fait rage, ne songent aux malheureux transis de froid et inondés de pluie, que pour donner plus de piquant et de saveur aux plaisirs où se complaît leur coupable indolence. L'homme de foi et de cœur prend, moins aisément son parti du mal des autres, surtout de la perte de tant d'âmes. Le dogme ne périra pas ! est-ce assez ? semence féconde, ne doit-il pas porter des fruits ? L'Église gardera toujours les organes vitaux et essentiels dont le Christ l'a douée ; mais ne peut-on lui arracher ces membres précieux qui sont partie intégrante de son être ? Au XVI^e siècle, elle a

perdu la moitié de l'Europe ; ce fut le crime des rois et des empereurs, tristement aidés par la connivence des grands, la corruption des foules et la défection d'une partie trop considérable du clergé séculier et régulier. Laisserons-nous le rationalisme ravager ce qui reste de la chrétienté ancienne, poursuivre l'œuvre de désorganisation et de ruine et préparer des apostasies plus radicales et plus universelles ? Attendrons-nous que l'ennemi nous attaque personnellement, et, pour éveiller nos alarmes, sera-t-il nécessaire que nous sentions dans notre propre chair la pointe acérée de son glaive ?

Non, tout catholique doit prendre rang parmi les défenseurs de l'Église. Il faut parler, écrire, enseigner, démontrer, réfuter ; il faut combattre, en d'autres termes, faire de l'apologétique.

Nous nous proposons de vaincre non pas tant les hommes que les doctrines. Dieu nous garde de rééditer ici ces banales et fastidieuses recommandations de charité qui, mal entendues et poussées à l'excès, ne sont bonnes qu'à décourager les catholiques et à les livrer sans armes aux mains de leurs pires ennemis. La modération doit savoir se modérer elle-même ; il est certaines limites qu'elle ne peut franchir sous peine de dégénérer en lâcheté. Il est dit, dans la sainte Écriture, que pour sauver le monde la charité et la justice se sont embrassées ; mais le texte sacré n'ajoute point que la première de ces vertus ait profité de cet embrassement pour étouffer la seconde. Il faut les laisser subsister l'une et l'autre et respecter leurs droits réciproques en les conciliant. Certains hommes se sont tellement identifiés avec l'erreur, qu'il est impossible de frapper celle-ci sans les atteindre. On est amené comme malgré soi, dans la discussion, à jeter un coup d'œil que je me garderai bien d'appeler indiscret dans ce for intérieur dont eux-mêmes entrebâillent la porte. C'est là qu'il faut étudier la genèse de leurs égarements et de leurs erreurs. M. l'abbé Cognat l'a ainsi compris dans son remarquable travail sur M. Renan, et nous l'en félicitons. Le coryphée de l'incrédulité contemporaine livre à la publicité la plus retentissante ses souvenirs intimes ; mais il les arrange à sa guise et nous conte le roman de sa vie intellectuelle et religieuse. À l'en croire, rien de plus louable et de plus glorieux que les motifs qui, du pauvre clerc bas-breton ayant vécu longues années du pain et de la science de l'Église, ont fait le fanfaron d'impiété railleuse, de doucereux scepticisme, et après *l'Abbesse de Jouarre* nous pouvons bien ajouter, d'immoralité cynique et sénile, qui, grassement renté, se prélassait aujourd'hui au collège de France et pontifie dans les solennités de la libre pensée. Ainsi se trouve expliquée et justifiée cette conversion à rebours. Et les compagnons d'enfance de M. Renan, ceux qui ont vu les ténèbres descendre et s'épaissir sur son esprit, ceux que lui-même a initiés à ses tourments, n'auraient pas le droit de rétablir la vérité des faits et d'avertir le public que l'on égare ! Il ne leur serait pas permis de rechercher dans les défaillances de son caractère et de sa vertu la cause première des variations de sa pensée ! Alors toute controverse est impossible avec cet homme.

Cependant, nous le reconnaissons, l'apologiste ne doit toucher aux questions de personne que dans la mesure où elles se mêlent et s'entrelacent aux questions de doctrine. Qu'importe la vie intime et la conduite privée d'un écrivain ! ce sont ses opinions et ses théories dont il faut démontrer la fausseté. Le reste n'intéresse que médiocrement un public sérieux ; une curiosité malsaine et avide de scandale pourrait seule y prendre plaisir. Que l'on s'interdise surtout ce qui, de près ou de loin, ressemblerait à une insulte. Le plus sûr moyen de grandir un adversaire, c'est de l'injurier. Ses amis le plaignent, et embrassent sa cause avec plus d'ardeur. Les indifférents, toujours les plus nombreux, qui assistent de loin à la lutte, prennent parti en sa faveur ; ils estiment, non sans motifs, que les gros mots ne remplacent point les bonnes raisons, et que celui qui se fâche a toujours un peu tort. Donc ménageons autant que possible les personnes, afin de combattre plus efficacement les doctrines ; mais si nous voulons frapper juste, il faut tout d'abord les étudier sans prévention, essayer de les saisir intégralement, de pénétrer le sens de l'auteur. Alors il nous sera facile de démêler les vérités partielles, qui y sont habituellement contenues, et de nous en servir pour mettre en lumière la fausseté de tout le reste. La véritable méthode apologétique est là tout entière ; elle consiste à s'emparer des armes de l'ennemi pour le battre. Rien ne lui est plus opposé que cet aveugle parti pris, qui ne veut que des réprobations radicales, universelles, et formule comme des oracles ces condamnations en bloc qui dispensent de tout examen et de toute étude.

Le darwinisme, par exemple, a provoqué d'immenses recherches, des travaux très considérables d'anatomie comparée : des faits innombrables qui tous intéressent la science ont été patiemment observés et minutieusement décrits. Parce que l'impiété essaye de tourner au profit d'une hypothèse très hasardée toutes ces observations et tous ces faits, faudra-t-il d'un coup les révoquer en doute ? La raison et le bon sens ne font-ils pas au catholique l'obligation de les recueillir avec le plus grand soin ? Lorsqu'une étude plus approfondie les aura complétés, ces faits entreront sans effort dans une théorie scientifique qui, si elle ne vient pas corroborer le dogme, le laissera du moins absolument intact. Qu'il s'agisse d'histoire, d'économie politique, de philosophie, le procédé est le même ; il sera employé partout et toujours avec une égale efficacité.

Nous en rencontrons la preuve à tout instant, lorsque, ces derniers jours, nous relisons les œuvres d'un homme qui a joui d'une notoriété considérable, mais cependant inférieure à son mérite, nous semble-t-il. La Providence a fait vivre M. Th. Henri Martin sur les confins de deux mondes : par d'inébranlables convictions, une piété sincère, et par la pratique de tous les devoirs religieux, il appartenait au monde des vrais chrétiens : doyen de la Faculté des lettres de Rennes, ses fonctions le rattachaient à cette université de France au sein de laquelle, nous sommes contraint de le reconnaître, l'incrédulité recrute ses porte-drapeaux et ses docteurs. La place était bien choisie pour étudier les ressources scientifiques contenues dans la révélation, et les terribles obstacles que la foi à cette révélation rencontre dans un trop grand nombre d'esprits. L'apologie du christianisme fut la grande préoccupation de M. Th. Henri Martin. Que l'on parcoure ses œuvres les plus importantes, son beau travail sur *la Vie future*, son livre sur *Galilée et les droits de la science*, ses *Essais de critique philosophique et religieuse*, sa *Philosophie spiritualiste de la nature*, on verra que le dogme catholique illumine ce vigoureux esprit. Mais croire ne lui suffit pas, il faut qu'il amène et en quelque sorte qu'il prosterne devant le Christ révélateur toutes les sciences, qu'il cultive avec une rare puissance de travail et un incontestable succès, M. Th. Henri Martin s'excuse auprès de ses lecteurs de ne s'être point adonné à des études spéciales de théologie. Il n'en a pas moins une idée très nette du dogme, de son extension et de ses exigences, et aussi des limites où s'arrêtent les lumières révélées. Il saisit avec une pénétrante sagacité les points où se touchent et se compénètrent les deux ordres de la raison et de la foi ; la soudure entre l'un et l'autre ne lui échappe pas, et il détermine avec précision les conditions dans lesquelles elle

s'opère. Il unit à un degré éminent deux choses qui semblent incompatibles pour certains esprits : l'érudition et la science ; d'innombrables détails demeurent présents à sa mémoire, sans qu'il perde un instant de vue les principes qui les dominent et les éclairent. Ce sont là des qualités bien précieuses. Que d'autres recherchent et notent dans l'œuvre de M. Henri Martin les points faibles, s'il y en a ; nous leur abandonnons ce souci. Il ne nous en coûte même aucunement d'avouer notre parfaite incompetence pour apprécier quelques-unes des questions qu'aborde l'éminent auteur. Mais à ne considérer que les lignes générales, son œuvre est grande et belle. Notre satisfaction a été vive en y rencontrant, presque à toutes les pages, l'application exacte, rigoureuse de la vraie méthode apologétique, telle que nous la concevons et que aurions voulu la présenter à nos lecteurs.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE AU R.P. DANIEL

AVANT-PROPOS

Littérature religieuse au XIX^e siècle. - L'éloquence de la Chaire ; les conférenciers de Notre-Dame ; Lacordaire et Bossuet ; Ravignan et Bourdaloue. - Autres orateurs. - Décadence et pénurie. - Aucune école de prédication. - Modeste but de ce livre. - Deux tendances opposées : amoindrissements et exagérations. - Objet propre de la prédication ; le catéchisme du concile de Trente. - L'apologétique. - Attaques de la philosophie positiviste, de la politique antichrétienne, des sciences naturelles. - Il faut répondre. - L'apologétique et les sciences historiques. - Innovations téméraires et routine. - Liberté sage. - Les divergences. - A qui s'adresse ce livre.

PREMIÈRE PARTIE : LA CHAIRE AU XIX^E SIÈCLE

CHAPITRE I - LA CHAIRE ET L'ÉCOLE NATURALISTE

Le naturalisme ; sa définition ; son extension. - Ne s'est-il pas introduit dans la Chaire ? - Lacordaire en a-t-il été atteint ?

I. - La théorie des milieux. - MM. Jules Simon, Taine et Renan. - La prédication au XVIII^e siècle d'après Sainte-Beuve. - Les sermons théophilanthropiques. - M. Nisard et Massillon. - Double objet de la prédication ; vérités naturelles ; dogmes supérieurs. - Le prédicateur naturaliste dissimule ou altère. - La vraie méthode. - Silhouettes de quelques orateurs. - Dogmatique naturaliste. - Peinture de mœurs naturaliste. - Piété naturaliste. - Cette prédication est inefficace ; elle est funeste.

II. - Lacordaire. - Ses illusions. - Son caractère. - Sa piété. - Sa formation théologique d'après M. Foisset. - Sa science. - Objet de son enseignement. - Les deux méthodes, déductive et inquisitive. - Laquelle convenait à l'auditoire de Lacordaire ? - Ses origines littéraires. - Rapports et différences entre Chateaubriand, Lamennais et Lacordaire. - La tombe de l'auteur du *Génie du Christianisme*. - Une excursion à la Chesnais. - La campagne romaine. - Langue théologique de Lacordaire. - Les faux imitateurs. - Conclusion.

CHAPITRE II - LA CHAIRE ET LES QUESTIONS SOCIALES

La conférence sociale. - Son but, ses procédés, ses tendances. - S'éloigne-t-elle des traditions de la chaire ?

I. - Le Décalogue est fait pour les nations. - Curieux commentaire du *Syllabus* par M. Jules Simon. - Mot piquant de Mgr Freppel. - Une conférence sur l'origine et la nature du pouvoir. - Impressions d'un auditeur. - Méthode expérimentale et historique ; méthode doctrinale et théologique. - Laquelle convient pour commenter le syllabus ? - La conférence sociale empiète sur l'économie politique. - Liberté testamentaire. - Question corporative. - Analyses.

II. - Les Pères en face des questions sociales ; leur attitude. - Saint Ambroise et les fils de Valentinien. - Saint Jean Chrysostome et Arcade. - Une nuit sur le Bosphore. - Progrès doctrinal : le moyen âge. - Un livre de M. Lecoy de la Marche. - Saint Bernard et l'archevêque de Trèves. - Le XVII^e siècle. - Bossuet et Bourdaloue. - Miniature de Bossuet par Louis Veuillot. - Bourdaloue et M. Feugère. - La théorie du pouvoir. - Conclusion.

CHAPITRE III - LA CHAIRE ET LE CONCILE DE TRENTE

Le prône. - État de la chaire à la fin du XV et au début du XVI^e siècle. - Décadence. - Menot et Maillard. - Appréciations de M. Jacquinet. - Formation du clergé. - Les grandes universités. - Le droit canonique supplante la théologie. - Impuissance des synodes provinciaux. - Le concile de Trente. - Son catéchisme. - Les vieilles routines. - L'Oratoire, les jésuites, l'Académie, Port-Royal contribuent à la réforme. - Impulsion première. - Une ascension au Puy-de-Dôme. - État présent. - Ignorance universelle. - Méthode catéchistique.

DEUXIÈME PARTIE : APOLOGÉTIQUE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

CHAPITRE I - L'APOLOGÉTIQUE : SA NATURE

L'apologétique aux premiers siècles. - Tâtien, Hermias, Athénagore, saint Irénée, Tertullien, etc. - Il faut la faire revivre. - Elle sera explicative et polémique.

I. - Exposition doctrinale : ses sources. - Apologistes modernes. - Écrivains : MM. Bautain, Wallon, Gerbet, Mérit, Chateaubriand, Nicolas, Bougaud. - Orateurs : Lacordaire, Monsabré, Besson, Ravignan, P. Félix, etc. - Tradition et progrès. - Emprunts aux premiers Pères. - Ce qu'ils étaient. - Polémique récente. - Tertullien et la théologie sur la Trinité. - Dogmatique et scolastique. - Lamennais. - Sources du progrès. - L'Évangile ; ce qui en sort.

II. - Controverse philosophique et religieuse. - Philosophie positiviste. - Un professeur de Sorbonne. - L'anatomie, la physiologie et la pathologie étudiant le cerveau humain. - Matérialisme psychologique. - Système de l'évolution. - Philosophie chrétienne. - Bossuet, Fénelon, Franzelin. - Le progrès en psychologie. - Un bon philistin ; péché matériel. - Léon XIII. - Les sciences naturelles au moyen âge. - Le *Compendium theologicæ veritatis* et Frédéric Ozanam. - L'anatomie de Bossuet. - Devoir actuel. - Le R. P. de Bonniot.

III. - Controverse politique et religieuse. - L'État devenu Dieu. - Le moyen âge. - Louis XIV et Napoléon 1^{er}. - Absolutisme démocratique. - Journée électorale. - Nos tyrans. - Situation de l'Eglise. - La légalité. - Le droit naturel. - Le droit positif. - La science économique. - Le congrès des jurisconsultes. - Un traité de l'Eglise, sa nécessité, son plan. - Palmieri. - Tarquini. - Martin. - Franzelin. - La presse religieuse. - Avantages et inconvénients. - Sa nécessité. - Ses devoirs.

IV. - Controverse scientifique et religieuse. - Sciences naturelles. - Leurs attaques. - Jactance et modestie. - Les conjectures et l'incrédulité. - Les nouveaux exégètes. - La Bible et les conciles de Trente et du Vatican. - Un article du P. Corluy. - Deux exégètes. - M. l'abbé Vigouroux. - Les saints Pères. - Questions du déluge et des six jours. - L'abbé Motais ; heureux et lointains souvenirs. - M. l'abbé Thomas. - Tristesses et espoirs.

CHAPITRE II - L'APOLOGÉTIQUE : SES LOIS

Deux publics : deux apologétiques

I. Lois de la haute apologétique.

Première loi. - Progrès scientifiques et préjugés antireligieux. - Une leçon au collège de France : M. Gaston Boissier. - Synthèse doctrinale. - Séminaires et universités catholiques. - Chaires de haute apologétique ; leurs programmes. - Le P. Monsabré, caractère de son enseignement.

Seconde loi. - Harmonie entre le dogme et les sciences naturelles. - Le prédicateur et la controverse. - Le livre. - Le cardinal Wiseman. - Le R.P. Causette. - M. Duilhé de Saint-Projet et le congrès apologétique. - Les bases d'un accord. - Deux tendances contraires. - Le juste milieu et la vérité. - Les hypothèses scientifiques d'après M. E. Naville. - Dégagement nécessaire. - Cousin. - Théologie et philosophie. - Le carrosse de la douairière et le char de feu. - L'alliance et le triomphe.

II. Lois de l'apologétique populaire.

Première loi. - Etudier le tempérament intellectuel et moral des masses.

Seconde loi. - Appropriation ses arguments et ses preuves aux exigences de ce tempérament.

I. - Blanc-Saint-Bonnet et Mgr Gaume : *l'Affaiblissement de la raison et sa décadence en Europe*. - *Le ver rongeur des sociétés modernes*. - Ce qui est à retenir. - Goût du XVII^e siècle pour Bossuet. - Les femmes de ce temps et les questions théologiques. - *Polyeucte*. - *Athalie* et Mme de Maintenon. - *L'esprit français*. - Qu'est-il devenu ? - Octave Feuillet et F. Halévy. - *Pot-Bouille*. - Le théâtre. - La presse abjecte. - Servilisme et imbécillité. - M. Paul Lallemand et le pessimisme. - Les phases de la mélancolie.

II. - Les théories de désespérance. - Ce qu'en dit la saine théologie. - Ne rien dissimuler ; tout simplifier. - M. Auguste Nicolas et le P. Lacordaire. - Lequel a raison ? - La dogmatique de l'apologiste populaire. - L'art du développement. - Le P. Félix. - Autre procédé. - Action du christianisme sur le cœur. - Une grande affligée. - La consolation. - Albert de la Ferrouys mourant. - Eugénie et Maurice de Guérin. - L'épisode de Gaelane dans le livre de M. Bougaud. - Éloquent souhait de M. Paul Lallemand.

CHAPITRE III - L'APOLOGÉTIQUE ET LES SCIENCES HISTORIQUES

L'érudition. - Sait-elle écrire ? - M. Max Muller. - Sources et périls. - Attitude imposée à l'apologétique.

I. - Civilisation grecque et latine. - L'égyptologie et l'assyriologie. - Le moyen âge ; la paléographie et la diplomatique. - L'érudition en dehors de sa sphère. - Elle se substitue à la philosophie, au droit, à l'art et à la littérature. - Dangers que court la langue. - Le stylo. - L'érudition n'est pas l'histoire. - Méthode de MM. Thiers, Thierry, Michelet, de Montalembert, de Broglie. - M. Taine historien-philosophe. - L'histoire, conspiration contre la vérité. - Les scandales. - L'union des deux pouvoirs ; à chacun sa responsabilité. - M. Renan et les vieux manuscrits ; sa méthode. - Les faits dogmatiques ; explication rationaliste. - Le concile permanent de l'incrédulité.

II. - Faits doctrinaux : Les trois groupes. - Hurler : Apologie de la révélation. - Les preuves internes. - Les preuves extrinsèques : prophéties et miracles. - L'évolution doctrinale ; le docteur Kleo et Mgr Ginouilhac. - La critique divinatoire et le canon des saintes Ecritures. - Le Nouveau Testament. - Nos exégètes. - Le travail personnel. - Les faits dogmatiques et l'histoire. - Christianisme et religions polythéistes. - Une immense mystification. - M. l'abbé de Broglie et son Histoire des religions. - Le P. Vandoin-Ghein. - Un souhait. - Les faits sociaux. - L'histoire de l'Eglise et la critique. - Impartialité des libres penseurs. - Leurs axiomes. - Nos principes. - M. Aubée et les Bollandistes. - Le P. Charles de Smedt les Principes de la critique historique. - Son appréciation sur l'Etat des études historiques en France.

CONCLUSION

L'apologétique courageuse et prudente. - La modération se modérant elle-même. - M. l'abbé Cognat et M. Renan. - Les questions de personne et les injures. - Un dernier et parfait modèle : M. Th.-Henri Martin.